

Une nouvelle trilogie passionnante dans l'univers best-seller
sur la liste du *New York Times* basé sur les jeux Xbox™

HALO

PRIMORDIUM

LA SAGA FORERUNNER

LIVRE DEUX



GREG BEAR

AUTEUR RÉCOMPENSÉ PAR LES PRIX HUGO ET NEBULA

Greg Bear



La Saga Forerunner – 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Louise Lafon



Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes, lieux ou événements existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Titre original : *Halo® : Primordium*
© 2011 by Microsoft Corporation
Tous droits réservés

© 2011 Microsoft Corporation. All Rights Reserved.
Microsoft, Halo, the Halo logo, Xbox, the Xbox logo,
343 Industries logo are trademarks of
the Microsoft group of companies.

© Bragelonne 2012, pour la présente édition

Illustration de couverture :
Sparth

ISBN : 978-2-8112-0839-4

Bragelonne – Milady
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

*Greg Bear et toute l'équipe de 343 souhaitent dédier ce livre
à Claude Errera en remerciement d'une décennie
de soutien fidèle apporté à l'univers de Halo.*

Remerciements

L'équipe de 343 Industries aimerait remercier Greg Bear, Alicia Brattin, Scott Dell'Osso, Nick Dimitrov, David Figatner, James Frenkel, Stacy Hague-Hill, Josh Holmes, Josh Kerwin, Bryan Koski, Matt McCloskey, Paul Patinios, Whitney Ross, Bonnie Ross-Ziegler, Christopher Schlerf, Matt Skelton, Phil Spencer et Caria Woo.

Rien de tout cela n'aurait été possible sans le travail remarquable du personnel de 343, notamment Nicolas « Hache Danoise » Bouvier, Christine Finch, Kevin Grâce, Tyler Jeffers, Tiffany O'Brien, Frank O'Connor, Jeremy Patenaude, Corrinne Robinson, Kenneth Scott et Kiki Wolfkill.

Greg Bear renouvelle ses remerciements à l'équipe de 343 et à Erik Bear pour leur aide et leur créativité. Par la même occasion, il tient à étendre ses remerciements aux fans et aux lecteurs de *Halo*, pour leur soutien et leur contribution tout simplement extraordinaires !

HALO/BOUCLIER ALLIANCE 631

Compte-rendu des communications avec Intelligence Mécanique Autonome (veilleur forerunner).

ANALYSE DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : Le veilleur, gravement endommagé, semble être une copie (?) d'un appareil signalé comme perdu/détruit (réf. dossier Dekagram-721-64-91).

Les paroles de la machine sont jointes sous forme de fichiers holographiques. Les tentatives de traduction erronées ou incomplètes ont été supprimées pour plus de clarté.

TYPE DE TRADUCTION : LOCALISÉE. Certains mots et phrases demeurent obscurs.

Première traduction automatique réussie : FLUX ENTRANT #1351 [DATE SUPPRIMÉE] 1621 heures (renvoyé toutes les 64 secondes).

Que suis-je, en réalité ?

Il y a bien longtemps, j'étais un être humain en chair et en os. J'ai perdu la raison. Je me suis mis au service de mes ennemis. Ils sont devenus mes seuls amis.

Depuis lors, j'ai sillonné cette galaxie en tous sens et je suis même allé au-delà – un voyage intersidéral qu'aucun autre humain n'a tenté avant moi.

Vous m'avez demandé de vous parler de cette époque. Puisque vous êtes les véritables Dépositaires, je m'exécute. Vous enregistrez ? Bien. Ma mémoire se détériore à une vitesse vertigineuse, et je doute d'être capable de finir mon histoire.

Sur mon monde natal, que je connaissais sous le nom d'Erdé-Tyrène et qu'on appelle à présent la Terre, je portais le nom de Chakas...

Multiple flux de données détectés. FLUX EN LANGAGE COVENANT identifié.

ANALYSE DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : Probable contact antérieur avec l'Alliance Covenante.

Pause pour recalibrage de l'IA traductrice.

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE À VEILLEUR :

« Nous comprenons à quel point il doit être difficile d'accéder à votre immense savoir dans son intégralité, aussi aimerions-nous vous apporter toute l'aide possible, par exemple en effectuant les réparations nécessaires... Mais, pour cela, il faudrait que nous parvenions à saisir votre fonctionnement exact.

» Nous avons notamment du mal à comprendre l'affirmation selon laquelle vous auriez été un être humain il y a plus de mille siècles.

Toutefois, plutôt que de nous attarder sur cette idée, nous avons décidé de passer directement à votre récit. Notre équipe souhaite vous interroger sur deux points principaux :

» Première question : quand vous êtes-vous trouvé en contact avec le Forerunner connu sous le nom de Didacte pour la dernière fois, et quelles furent les circonstances de votre séparation ?

« Seconde question : quels objectifs les Forerunners poursuivaient-ils à travers leurs anciens échanges avec les humains ?... »

FLUX ENTRANT #1352 [DATE SUPPRIMÉE] 2350 heures
(première partie perdue, non répété) :

Chapitre premier

... regardai le Didacte à l'autre bout du pont du navire spatial – une ombre gris-noir, immense, avec le visage d'un dieu guerrier. Il arborait une expression impassible, comme toujours. Très loin en contrebas, au milieu d'un grand golfe nocturne constellé de vaisseaux, s'étendait une planète assiégée. La prison sous quarantaine des San'Shyuum.

— Qu'allons-nous devenir ? demandai-je.

— Eux nous punir, répondit Traqueur d'un ton lugubre. Nous pas censés venir ici !

Je me tournai vers mon petit compagnon et tendis la main pour effleurer ses longs doigts secs qui se tendaient vers moi. Je jetai un regard furieux à Novelastre, le jeune Manipuleur que Traqueur et moi avions guidé jusqu'au cratère de Djamonkin. Il détourna délibérément les yeux.

Puis, avec une soudaineté défiant toute pensée ou réflexe, quelque chose de froid, de vif et d'atroce coupa l'espace entre nous, nous isolant les uns des autres dans un silence blanc bleuté. Des sphinx de guerre au visage inexpressif s'avancèrent et soulevèrent les bulles transparentes qui nous contenaient désormais. Je vis le Didacte et Novelastre emportés dans leurs bulles comme des trophées...

Le Didacte semblait calme, comme s'il s'était préparé à tout cela. Novelastre, en revanche, avait l'air aussi terrifié que je l'étais.

La bulle se resserra sur moi. Je fus subitement immobilisé, mes oreilles bouchées, mes yeux masqués.

C'est la sensation que procure la mort.

Pendant un certain temps, enveloppé d'une pénombre sans substance ou d'images fugaces que je ne comprenais pas, je crus qu'on allait me faire traverser les grandes eaux à l'ouest jusqu'aux prairies, où j'attendrais d'être jugé sous les yeux

affamés des dents de sabre, des hyènes, des busards et des aigles aux ailes immenses. Je tentai de m'y préparer en recensant mes faiblesses. Ainsi, je serais humble au moment de paraître devant mon juge, Abada le Rhinocéros. Ce dernier repousserait peut-être les prédateurs, en particulier les hyènes. Alors son vieil ami le Grand Éléphant, se souvenant de moi, relèverait mes os de la poussière pour me ramener à la vie, avant la fin de toutes choses.

(C'était ce que j'avais vu dans les grottes sacrées.)

Mais l'immobilité et le silence demeurèrent. Mon aisselle se mit à me démanger, puis l'intérieur de mon oreille, puis mon dos, en un point que seul un ami pourrait atteindre... Les morts ne ressentent pas l'envie de se gratter.

Lentement, à un rythme vacillant, semblable au mouvement d'un éventail, le silence bleu se dissipa, distillant des visions entrecoupées de l'ombre du néant et du malheur. Je vis Traqueur dans une autre bulle non loin de moi, Novelastre à ses côtés. Le Didacte n'était plus avec nous.

Il me sembla que mes oreilles se débouchaient, faisant résonner dans ma tête un écho désagréable. À présent, j'écoutai attentivement les mots que j'entendais au loin. Nous étions les prisonniers d'un puissant Forerunner appelé le Maître-Bâtitseur. Le Didacte et lui étaient de vieux ennemis. J'appris également que Traqueur et moi étions des trophées volés au Didacte. Dans l'immédiat, nous ne serions pas détruits : nous avions de la valeur, car la Bibliothécaire avait gravé en nous, dès la naissance, d'anciens souvenirs qui pourraient s'avérer utiles.

Je me demandai un moment si nous allions rencontrer l'abject Prisonnier, celui que mes ancêtres avaient enfermé pour des millénaires, et que le Maître-Bâtitseur, dans son ignorance, avait libéré en jouant avec sa nouvelle arme, un anneau gigantesque nommé *Halo*...

Puis je sentis une autre présence dans ma tête. J'avais déjà éprouvé cette sensation, une première fois en parcourant les ruines sur Charum Hakkor, puis lorsque j'avais été témoin du sort funeste qu'avaient connu les anciens alliés des humains, les San'Shyuum, autrefois si beaux et si sensuels, dans leur système en quarantaine. J'avais l'impression que de vieux souvenirs

faisaient un long voyage pour s'assembler de nouveau, tels les membres d'une tribu dispersée depuis longtemps, et luttèrent pour sauver une personnalité qui n'était pas la mienne.

Par ennui et pensant qu'il ne s'agissait que d'un rêve étrange, je voulus toucher ces fragments frémissants...

Et je me trouvai de nouveau sur Charum Hakkor, marchant sur le parapet surplombant la fosse où le Prisonnier était resté enfermé pendant plus de dix mille ans. Dans ce rêve, j'habitais un corps trop souvent blessé, accablé de douleur et mû par une haine qui ne cessait de s'intensifier. Je m'approchai du garde-fou et contemplai le dôme épais de la bonde temporelle.

Il avait été fendu en deux, comme l'enveloppe d'une bombe géante.

Une chose au parfum de tonnerre surgit derrière moi, jetant une ombre verte, étincelante, une ombre avec beaucoup trop de bras ! J'essayai de me retourner, mais je n'y parvins pas...

Pas plus que je ne m'entendis hurler.

Bien vite, je chutai à nouveau dans le vide, assailli par de multiples sensations désagréables : mon corps me démangeait mais je ne pouvais pas me gratter, j'avais soif mais pas la moindre goutte d'eau à boire, mes muscles étaient à la fois inertes et impatients, mes entrailles se tordaient, je me sentais à la fois affamé et nauséux... Cette longue suspension en apesanteur fut subitement interrompue par une violente secousse. Je tombai.

À travers les filtres de mon armure forerunner, ma peau perçut une forte chaleur, et j'entrevis des fleurs enflammées, des souffles d'énergie ardente qui tentaient, en vain, de m'atteindre pour me rôti. Puis tout trembla de nouveau, et je ressentis avec horreur les vibrations accompagnant de lointaines explosions.

Enfin arriva le dernier impact, d'une violence telle que ma mâchoire se referma d'un coup, manquant de sectionner ma langue en deux.

Cependant, il n'y eut pas de douleur au début. Un brouillard m'envahit. Désormais, je *savais* que j'étais mort et j'en fus soulagé. Peut-être avais-je déjà été suffisamment puni et m'épargnerait-on l'attention des hyènes, des busards et des aigles. Je me voyais retrouvant mes ancêtres, mes grands-

parents ainsi que ma mère, si elle était morte pendant mon absence. Ils traverseraient des prairies luxuriantes pour venir me saluer, flottant au-dessus du sol, souriants et débordant d'amour. Ils seraient escortés par le jaguar qui feule pour éloigner les dents de sabre et par le grand crocodile qui jaillit de la vase pour faire fuir les busards au bec vorace. Dans cet endroit où toute haine est enfin apaisée, les esprits bienveillants de ma famille m'accueilleraient à bras ouverts, et mes ennuis seraient finis.

(C'était ce que j'avais vu dans les grottes sacrées.)

Je ne fus guère heureux lorsque je pris conscience, une fois de plus, que ces ténèbres ne signifiaient pas que j'étais mort, mais simplement plongé dans un autre genre de sommeil. Mes paupières étaient closes. Je les ouvris. La lumière me submergea. Elle n'était pas très vive, mais après cette longue obscurité, elle me parut aveuglante. Ce n'était pas une lumière spirituelle.

Des formes floues bougeaient autour de moi. À cet instant précis, ma langue me fit horriblement mal. Je sentis des mains qui me tâtaient les bras et les jambes, et perçus une odeur fétide : celle de mes propres excréments. Très mauvais signe. Les esprits ne puent pas.

Je voulus lever un bras, mais quelqu'un l'immobilisa et on s'agita de nouveau autour de moi. D'autres mains forcèrent mes membres à se plier selon des angles douloureux. Lentement, j'analysai la situation. Je portais une armure forerunner cassée, celle que le Didacte m'avait donnée à bord de son vaisseau. Des silhouettes voûtées s'efforçaient de m'extraire de cet enfer nauséabond.

Lorsqu'ils eurent terminé, je fus allongé sur une surface dure. On fit couler de l'eau délicieusement fraîche sur mon visage. La croûte de sel qui s'était formée sur ma lèvre supérieure me piqua la langue. J'ouvris complètement mes yeux bouffis et battis des paupières en observant le toit de roseau tressé, recouvert de feuilles et de branchages, qui me surplombait. Étendu sur cette plate-forme froide et rugueuse, je ne valais guère mieux qu'un nouveau-né : j'étais nu, agité, et le choc m'avait rendu muet. Des doigts frais essuyèrent

soigneusement mon visage avant d'appliquer sous mon nez un jus végétal dont l'odeur piquante réveilla mes sens. Je bus de nouveau de cette eau boueuse, terreuse, merveilleusement bonne.

Je pouvais maintenant distinguer une silhouette aussi noire que la nuit et svelte comme un arbrisseau, qui se découpait dans une lueur orange et vacillante. Elle frotta ses doigts contre son large nez, sur ses grandes joues rondes, puis les passa dans ses cheveux. Puis elle massa mes lèvres sèches et craquelées avec cette huile apaisante récoltée sur sa peau.

Je me demandai si, à l'instar du jour de ma naissance, je recevais la visite de la Biocréatrice suprême dont le Didacte affirmait être l'époux : la Bibliothécaire. Mais la silhouette qui me surplombait était plus petite, plus sombre. Ce n'était pas un souvenir, mais un corps bien réel. Je sentis une odeur de femme, de jeune femme. Ce parfum changea du tout au tout mon point de vue sur la situation. J'entendis alors d'autres voix, des murmures, suivis d'un rire triste et désespéré, puis enfin des mots que je ne compris qu'à moitié, provenant de langues anciennes que je n'avais jamais entendues sur Erdé-Tyrène.

Comment se faisait-il alors que je les comprenne partiellement ? Quelles étaient ces créatures ? Leur allure générale était humaine. Peut-être s'agissait-il de plusieurs types d'êtres humains. Lentement, j'exhumai les antiques souvenirs qui m'habitaient, comme on déterrerait les racines d'un arbre fossilisé, et je trouvai les connaissances dont j'avais besoin.

Il y avait très longtemps, des milliers d'années avant ma naissance, les humains avaient employé ces mots. Les ombres rassemblées autour de moi évaluaient mes chances de guérison. Certaines étaient sceptiques. D'autres exprimaient leur admiration lubrique pour la jeune femme. Quelques voix grinçantes se demandaient si l'homme le plus fort du village finirait par se l'arroger. La jeune fille au mince corps d'arbre garda le silence, se contentant de me redonner à boire.

J'essayai finalement de parler, mais ma langue refusa de m'obéir. Je l'avais mordue jusqu'au sang, et, elle n'était de toute façon pas encore entraînée à la prononciation des mots anciens.

— Bon retour parmi les vivants, dit la jeune fille.

Sa voix était rauque mais mélodieuse. Ma vue s'éclaircit petit à petit. Elle avait le visage rond, et si noir qu'il en était presque violet.

— Ta bouche est pleine de sang. Ne parle pas, contente-toi de te reposer.

Je fermai de nouveau les yeux. Si je parvenais seulement à parler, l'empreinte des guerriers humains de jadis, gravée en moi par la Bibliothécaire, se révélerait peut-être enfin utile.

— Il est arrivé en armure, comme un crabe, fit remarquer une voix d'homme, basse et plaintive.

La plupart de ceux qui parlaient semblaient effrayés, cruels et désespérés.

— Il est tombé après la grande lumière et le feu dans le ciel, mais ce n'est pas un Forerunner.

— Les Forerunners sont morts. Pas lui, répondit la jeune fille.

— Alors ils viendront pour le traquer. Peut-être que c'est lui qui les a tués, avança une autre voix. Il ne nous sert à rien. Il pourrait être dangereux. Abandonne-le dehors dans l'herbe, pour les fourmis.

— Comment aurait-il pu tuer les Forerunners ? demanda la jeune fille. Il était dans un bocal. Le bocal est tombé et s'est brisé en heurtant le sol. Il est resté dans l'herbe toute une nuit pendant que nous nous tapissions, tremblants, dans nos huttes, mais les fourmis ne l'ont pas mordu.

— S'il reste, cela fera moins de nourriture pour nous. Et si les Forerunners l'ont perdu, alors ils viendront le chercher et les représailles ne se feront pas attendre.

J'écoutai ces hypothèses sans grand intérêt. J'en savais moins que ces ombres sur la situation.

— Pourquoi ? protesta la fille à la peau sombre. Ils le gardaient dans un bocal. Nous l'avons sauvé. Nous l'avons protégé de la chaleur. Nous allons le nourrir, et il vivra. De toute manière, ils nous punissent toujours, quoi qu'on fasse.

— Cela fait bien des jours qu'ils ne sont pas venus prendre l'un des nôtres, dit une autre voix, plus calme ou plus résignée. Depuis les feux dans le ciel, la ville, la forêt et la plaine sont

calmes. Nous n'entendons plus leurs navires spatiaux. Peut-être sont-ils tous partis.

Les voix de ce cercle animé se firent alors plus lointaines, puis s'évanouirent tout à fait. Je ne comprenais pas grand-chose à leurs palabres. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. J'étais trop épuisé pour m'en inquiéter.

J'ignore combien de temps je dormis. Lorsque je rouvris les yeux, je regardai d'un côté, puis de l'autre. J'étais allongé dans une grande maison commune aux murs de rondins. J'étais nu, à l'exception de deux pièces de tissu sale et élimé. La maison était vide, mais, quand je grognai, la fille à la peau sombre apparut derrière un rideau de roseaux. Elle s'agenouilla près de moi. Elle était plus jeune que moi, à peine plus âgée qu'une fillette, pas encore une femme. Elle avait de grands yeux, d'un brun rougeâtre, et sa chevelure était un enchevêtrement sauvage, couleur d'ivraie trempée de pluie.

— Où suis-je ? demandai-je d'un ton hésitant, prononçant les mots anciens du mieux que je pouvais.

— Peut-être peux-tu nous le dire. Comment t'appelles-tu ?

— Chakas, répondis-je.

— Je ne connais pas ce nom. S'agit-il d'un nom secret ?

— Non.

Je me concentrai sur elle seule, ignorant les silhouettes des autres qui pénétraient un à un dans la maison pour m'entourer de nouveau. Tous, hormis la fille au mince corps d'arbre, se tenaient assez loin de moi, formant un grand cercle. Un des vieillards s'avança et voulut saisir la jeune fille par l'épaule, mais elle le repoussa. Le vieil homme émit une plainte et recula d'un pas dansant.

— D'où viens-tu ? me demanda-t-elle.

— D'Erdé-Tyrène, dis-je.

— Je ne connais pas cet endroit.

Elle s'adressa aux autres. Personne n'en avait entendu parler.

— Il ne nous sert à rien, lança un vieil homme, en qui je reconnus l'une des voix stridentes que j'avais entendues plus tôt.

Il avait des épaules larges, le front bas et des lèvres épaisses qu'il fit claquer en signe de désapprobation. Il y avait là bien des types d'êtres humains, comme je l'avais deviné, mais aucun n'avait la petite taille de Traqueur. Ce dernier me manquait, et je me demandai ce qu'il était devenu.

— Il est tombé du ciel dans un bocal, répéta le vieillard, comme si cette histoire était déjà entrée dans la légende. Le bocal a atterri dans l'herbe courte et sèche, il s'est craquelé, il s'est brisé, et même les fourmis n'ont pas voulu manger ce qu'il contenait.

Un autre homme prit la suite du conte.

— Là-bas, très haut, quelqu'un l'a perdu. Les ombres qui volent l'ont laissé tomber. Il va les faire revenir encore plus vite, et cette fois, ils nous entraîneront tous au Palais de la Douleur.

Je n'aimais pas ce que j'entendais.

— Sommes-nous sur une planète ? demandai-je à la jeune fille.

Pour dire cela, je choisis des mots qui signifiaient « grande maison », « vaste pays » et « tout ce qui est sous le ciel ».

La fille secoua la tête.

— Je ne crois pas.

— Un grand navire spatial, alors ?

— Tais-toi et repose-toi. Ta bouche saigne encore.

Elle me redonna à boire et essuya mes lèvres.

— Il te faudra bientôt choisir, caqueta le vieillard à la voix éraillée. Ton Gamelpar ne peut plus te protéger !

Puis les autres s'éloignèrent.

Je me tournai de l'autre côté.

Plus tard, la jeune fille me secoua pour me réveiller.

— Tu as assez dormi, déclara-t-elle. Ta langue ne saigne plus. Peux-tu me dire comment c'est, chez toi ? Là-haut dans le ciel ? Essaie de parler lentement.

Je remuai les lèvres, la langue, la mâchoire. J'avais toujours mal, mais j'étais capable de parler. Je me redressai en m'appuyant sur un coude.

— Êtes-vous tous humains ? l'interrogeai-je.

Elle émit un petit fredonnement et se pencha pour m'essuyer les yeux.

— Nous sommes les Tudesja, si c'est ce que tu veux savoir.

Par la suite, je parviendrais à comprendre la signification de ce mot dans son contexte. Il signifiait « Peuple d'ici », ou tout simplement « Peuple ».

— Et nous ne sommes pas sur Erdé-Tyrène, dis-je.

— J'en doute. Nous nous trouvons dans un lieu entre les autres lieux. Nous ne reverrons jamais l'endroit d'où nous venons, et nous n'avons pas envie d'aller là où nous allons. Alors nous vivons ici, en attendant. Parfois, les Forerunners viennent nous chercher.

— Les Forerunners... ?

— Des gris. Des bleus. Des noirs. Ou leurs machines.

— J'en connais quelques-uns, affirmai-je.

Elle ne semblait pas convaincue.

— Ils ne nous aiment pas. Nous sommes heureux qu'ils ne soient pas venus depuis longtemps. Bien avant la grande lumière et le feu dans le ciel...

— Mais d'où viennent-ils, eux ? Le Peuple ? l'interrompis-je.

Je désignai d'un geste de la main les silhouettes qui allaient et venaient par la porte de roseau, faisant parfois claquer leurs lèvres avec sévérité ou émettant des sons désapprobateurs.

— Certains d'entre nous viennent de l'ancienne cité. C'est là que je suis née. D'autres sont venus depuis l'autre bout de la plaine, de la rivière, de la jungle ou des grandes herbes. Quelques-uns sont arrivés il y a cinq sommeils seulement, après t'avoir vu tomber du ciel dans ton bocal. Il y en a un qui essaie de les faire payer pour te voir.

J'entendis des bruits de lutte à l'extérieur, suivis d'un glapisement. Trois curieux à la carrure imposante entrèrent alors d'un pas traînant, en prenant garde de ne pas trop s'approcher de nous.

— C'est ce salopard à la voix éraillée, celui à qui tu plais bien ?

Elle secoua la tête.

— Non, un autre imbécile. Il fait ça pour avoir plus de nourriture. Mais ils se contentent de le frapper pour le faire tomber et ils l'écartent du chemin à coups de pied.

Elle ne semblait pas beaucoup apprécier ses compagnons.

— Vallée, jungle, rivière, ville, prairie... Cela ressemble à chez moi, observai-je.

— Ce n'est pas chez toi. Ici, personne n'est chez soi. (Elle balaya les curieux du regard avec un air déçu et pincé.) Nous ne sommes pas amis, et aucun d'entre nous ne souhaite que nous formions une famille. Cela rendrait les choses trop douloureuses, lorsque certains sont emmenés.

Je me dressai sur un bras.

— Suis-je assez fort pour sortir ?

D'une pression de la main, elle me fit me rallonger. Puis elle força mon public à sortir et jeta un coup d'œil en arrière avant de traverser le rideau végétal. Lorsqu'elle revint, elle portait un bol en bois grossièrement sculpté. Avec les doigts, elle porta à ma bouche un peu de la mixture qu'il contenait – une bouillie fade de graines broyées. Le goût n'était pas fameux, pour ce que j'en percevais, mais ce que j'avalai ne ressortit pas de mon estomac.

Bientôt, je me sentis plus fort.

Elle déclara alors :

— Il est temps de sortir, avant que quelqu'un ne décide de te tuer.

Elle m'aida à me lever et écarta le rideau de roseaux. Un rayon oblique de lumière bleuâtre m'aveugla. Sa couleur déclencha aussitôt en moi un sentiment de crainte, la certitude de n'avoir aucune envie d'être ici. C'était une mauvaise lumière.

Mais elle insista et me tira à l'extérieur, sous le ciel d'un bleu violacé. Je mis une main en visière pour protéger mes yeux et finis par repérer l'horizon, qui se dressait au loin comme un grand mur. Malgré mon cou douloureux, je parvins à tourner lentement la tête pour suivre ce mur jusqu'à le voir s'élever, presque imperceptiblement. Je pivotai. L'horizon se recourbait vers le haut, des deux côtés. Ce n'était pas bon, pas bien. Les horizons ne sont pas supposés se dresser dans le ciel.

Je suivis du regard cette pente qui montait, plus haut, toujours plus haut. La terre se dressait comme le flanc d'une montagne, et devenait de plus en plus étroite, jusqu'à un point où naissait une grande bande de terrain couverte de prés et de montagnes. Non loin de là, une tache bleue, qui semblait petite en perspective, barrait la bande sur presque toute sa largeur avant de s'interrompre au pied de la plus proche des montagnes : sans doute une vaste étendue d'eau. Et partout le long de la bande flottaient des boules, des spirales et de minces lambeaux s'étirant comme des fils de laine blanche dans l'eau pure d'une rivière.

Des nuages.

Plus haut, toujours plus haut...

Je penchai la tête en arrière autant qu'il m'était possible de le faire sans tomber, pour voir la bande monter jusque dans les ombres et s'amincir en un ruban parfait et immobile qui fendait le ciel en deux, tel un immense pont flottant d'un bleu profond. Aux deux tiers environ d'un des côtés du pont, perché au-dessus du bord, se trouvait la source de l'intense lumière mauve : un petit soleil, très brillant.

Je pivotai, cachant d'une main l'astre bleuâtre, pour contempler l'horizon de l'autre côté. La distance à laquelle se trouvait le mur opposé ne me permettait pas de l'observer en détail. Je devinai néanmoins que les deux bords du grand ruban étaient flanqués de murailles. Ce n'était décidément pas une planète.

Mes derniers espoirs s'évanouirent. Ma situation ne s'était pas améliorée. Je n'étais pas chez moi. J'en étais même très loin. On m'avait déposé sur une des grandes armes en forme d'anneau qui fascinaient et divisaient tant les Forerunners dont j'avais été le captif.

J'étais bloqué sur un Halo.

Chapitre 2

J'aimerais tant pouvoir exhumer le jeune humain que j'étais alors ! Naïf, fruste, illettré, pas très malin. J'ai bien peur que les cent derniers millénaires n'aient érodé tout cela. Ma voix et ma base de connaissances ont changé. Je n'ai plus de corps pour me guider. Par conséquent, en racontant mon histoire aujourd'hui, écrasé par le poids de mon savoir présent, je risque de paraître bien plus mûr que je ne l'étais en réalité.

Car j'étais tout sauf mûr. De moi-même à cette époque, je garde une impression de colère, de confusion, de curiosité débridée... Mais sans le moindre objectif, sans ambition focalisée.

Seul Traqueur m'avait donné une raison d'avancer et le courage pour le faire, et à présent, il avait disparu.

À ma naissance, la Biocréatrice suprême vint sur Erdé-Tyrène pour me toucher de sa volonté. Erdé-Tyrène était son monde, son protectorat et sa réserve, et les humains avaient une importance particulière à ses yeux. Je me souviens qu'elle était d'une beauté indescriptible, alors que ma mère, bien que jolie, restait une femme ordinaire.

Ma famille avait possédé durant un temps une ferme aux abords de la plus grande cité humaine, Marontik. Lorsque mon père fut tué d'un coup de couteau par les brutes d'un baron de l'eau et que nos cultures dépérissent, nous partîmes nous installer en ville. Là, mes sœurs et moi parvînmes à nous faire employer à de menues besognes, en contrepartie desquelles nous recevions de quoi subsister. En outre, mes sœurs devinrent pour quelque temps Demoiselles de Prière au temple de la Biocréatrice. Elles vivaient à l'écart, séparées de ma mère et de moi, dans un temple de fortune près de la Porte de la Lune, dans la section ouest de l'Ancienne Cité...

Mais je vois que vos yeux ne font que survoler mes mots. Vous êtes un Dépositaire bien impatient ! Vous voir bâiller me donne envie d'avoir de nouveau une bouche et des poumons afin de pouvoir vous imiter. Vous ne savez rien de Marontik, aussi vous épargnerai-je tous ces détails ennuyeux.

Pourquoi vous intéressez-vous à ce point au Didacte ? Représente-t-il une fois de plus un danger pour l'humanité ? Incroyable. Mais je ne vais pas vous parler de lui, pas tout de suite. Je raconterai cette histoire à ma manière. C'est ainsi que fonctionne mon esprit, à présent. Si tant est que j'en possède encore un.

Je continue.

Après la Bibliothécaire, aperçue alors que je n'étais encore qu'un nourrisson, le deuxième Forerunner que je rencontrai fut un jeune Manipuleur appelé Novelastre Faiseur d'Éternité. J'avais pour intention de le duper. Ce fut la pire erreur de ma jeune vie.

Avant de rencontrer Traqueur, j'étais un garçon rustre et malpoli. Je m'attirais constamment des ennuis et passais mon temps à voler. J'aimais me battre, et je n'avais que faire des bleus ou des écorchures. On me craignait. Puis je me mis à faire des rêves. Dans mes songes, ce Forerunner me rendait visite. Je l'attaquais, le mordais et le dépouillais pour revendre ce trésor au marché. J'utilisais alors cet argent pour délivrer mes sœurs du temple et leur permettre de revenir vivre avec nous.

Dans le monde réel, je me contentais de détrousser les autres humains.

Un jour, cependant, un *Hamanune* se présenta à notre porte et demanda à me voir. Malgré leur petite taille, les *Hamanush* étaient respectés et nous évitions en général de nous en prendre à eux. Je n'en avais jamais détroussé, car j'avais entendu dire qu'il leur arrivait de se regrouper pour punir leurs agresseurs. Ils se faufilaient en chuchotant dans la nuit, comme des singes en maraude, et exerçaient leur vengeance. Ils étaient petits, mais malins et acharnés, et ils allaient et venaient un peu partout à leur guise. Celui-là était plutôt sympathique. Il se présenta sous le nom de Traqueur et affirma qu'il avait vu en

rêve quelqu'un qui me ressemblait, à savoir une jeune brute *chamanush* qui avait besoin de ses conseils.

Dans le taudis sordide de ma mère, il me prit à part et me promit un bon travail, à la condition que je ne lui cause pas de problèmes.

Traqueur devint donc mon patron, en dépit de sa taille. Il connaissait nombre d'endroits intéressants à Marontik où un jeune homme comme moi – j'avais à peine vingt ans – pouvait se rendre utile. Il prélevait pour lui-même une partie de mon salaire, son clan nourrissait ma famille, et en retour nous protégeons le clan des voyous assez stupides pour croire que la taille d'un homme faisait tout. La vie était excitante à Marontik, à cette époque. Je veux dire par là que les petites cruautés idiotes étaient chose commune.

Oui, les *Hamanush* sont humains, bien que beaucoup plus petits que mon peuple, les *Chamanush*. Il est exact, comme votre écran vous l'indique en ce moment, que certains les ont appelés Floriens ou même Hobbits. D'autres les connaissaient sous le nom de *Meneshush*. Ils aimaient les îles, l'eau, la chasse, et excellaient dans la construction de labyrinthes et de murailles.

Je vois que vous disposez d'images de leurs os. Ils semblent effectivement pouvoir tenir à l'intérieur d'un *Hamanush*. De quand datent-ils ?

INTERRUPTION

LE VEILLEUR A CONTOURNÉ LE PARE-FEU DE L'IA.
RECALIBRAGE DE L'IA.

Inutile de vous alarmer. J'ai infiltré vos bases de données et pris le contrôle de votre écran. Je ne vous veux aucun mal... pour l'instant. Et j'ai été privé si longtemps du goût des nouvelles informations. Curieux... J'apprends que ces images proviennent d'un lieu nommé île de Flores, qui se trouve sur Erdé-Tyrène, connue à présent sous le nom de Terre.

Je constate que, dans les millénaires qui ont suivi, la Biocréatrice a installé le peuple de Traqueur sur différentes îles de la planète, pour le récompenser de ses bons et loyaux

services. Sur Flores, elle leur a apparemment donné de petits éléphants, des hippopotames, ainsi que quelque menu gibier à chasser... Ils aiment tant la viande fraîche.

Si j'en crois les informations contenues dans vos archives historiques, les derniers représentants du peuple de Traqueur ont dû s'éteindre lorsque les humains ont atteint en canoë leur ultime refuge. Un grand archipel formé de volcans dont même la croûte était brûlante...

Je lis que la plus grande de ces îles portait le nom de Hawaï.

Je m'égare. Cela dit, je remarque que vous ne bâillez plus. Suis-je en train de révéler des secrets intéressant vos scientifiques ?

Mais c'est avant tout le Didacte qui vous passionne.

Je continue.

Peu après que Traqueur eut pris en charge mon existence, et tandis que les opportunités de travail se raréfiaient, il se mit à préparer la venue d'un « visiteur ».

Traqueur me révéla qu'il avait lui aussi rêvé d'un jeune Forerunner. Nous n'en discutâmes pas outre mesure, jugeant que cela était inutile. Nous étions tous deux sous l'emprise d'une grande fascination. Traqueur avait déjà rencontré des Forerunners de sexe masculin, pas moi. Il me les décrivit, mais je me représentais déjà assez clairement l'apparence de notre visiteur futur. Il serait jeune, un Manipuleur, pas tout à fait mûr, peut-être arrogant et un peu idiot. Il serait en quête d'un trésor.

Traqueur affirma que ce que je voyais en rêve faisait partie d'un génocode, c'est-à-dire d'un ensemble d'ordres et de souvenirs déposés dans mon esprit et mon corps par la Biocréatrice à ma naissance.

La silhouette des Forerunners était globalement semblable à celle des humains, quoique supérieure en taille. Jeunes, ils étaient grands et élancés, avec la peau grise. Leur nuque, leur crâne, leurs épaules et le dos de leurs mains étaient couverts d'un fin duvet blanc ou mauve-rosé. Ils avaient une allure singulière, bien sûr, mais n'étaient pas laids pour autant.

Les mâles plus âgés, m'assura Traqueur, étaient différents : plus costauds, plus imposants, d'apparence moins humaine, mais pas tout à fait laids non plus.

— Ils ressemblent un peu aux *vaeites* et aux *alben* de nos anciens rêves, m'expliqua-t-il. Mais ils sont encore puissants. Ils pourraient tous nous tuer s'ils en avaient envie, et c'est le cas de bon nombre d'entre eux...

Je compris tout de suite ce qu'il voulait dire. Il me semblait qu'au fond de moi, dans les profondeurs de ma mémoire, je le savais déjà.

Le Manipuleur arriva comme prévu sur Erdé-Tyrène en quête d'un trésor. Il était effectivement un peu idiot. À sa demande, nous le guidâmes vers la source d'un pouvoir mystérieux, mais l'endroit en question n'était pas une ruine cachée des Précurseurs.

Sous l'impulsion de notre génocode, nous emmenâmes Novelastre dans une contrée sauvage à une centaine de kilomètres de Marontik, jusqu'à un lac d'eau douce caché dans un cratère. Au centre se trouvait une île en forme d'anneau, telle une cible géante destinée à la flèche d'un dieu. Il s'agissait d'un lieu légendaire pour les *Hamanush*. Ils l'avaient exploré à de nombreuses reprises, y traçant des chemins, des labyrinthes, et y bâtissant des murs. Au centre de l'anneau se dressait une montagne. Très peu de *Hamanush* avaient osé s'y aventurer.

Les jours défilèrent et j'en vins à me rendre compte que, malgré une très forte envie, je ne pourrais faire de mal à ce Manipuleur, ce jeune Forerunner. En dépit de ses manières agaçantes et de son évident complexe de supériorité, quelque chose en lui me plaisait. Comme moi, il était en quête de trésors et d'aventure, et il était prêt pour cela à commettre de mauvaises actions.

Notre rencontre marque le début de ma longue chute vers l'endroit où je me trouve aujourd'hui... vers ce que je suis devenu.

Le secret du cratère de Djamonkin n'était autre que le Didacte. C'était là, sur l'île en forme d'anneau, que la Bibliothécaire avait caché la « Stase de Combattant » – également appelée Cryptum – de son époux. C'était un

sanctuaire propice à la méditation, dissimulé aux yeux des autres Forerunners qui le recherchaient, pour des raisons qui m'échappaient encore.

Mais le temps était venu pour lui de revenir à la vie.

La présence d'un Forerunner était indispensable pour briser le sceau du Cryptum. Nous aidâmes Novelastre à délivrer le Didacte en entonnant des chants anciens. La Bibliothécaire, à travers le génocode, nous avait fourni toutes les compétences et les instincts nécessaires.

De fait, le Didacte émergea de son long sommeil. Il se déploya comme une fleur séchée trempée dans l'huile.

Il se leva parmi nous, d'abord faible, puis furieux.

La Bibliothécaire lui avait laissé un immense navire spatial, caché à l'intérieur de la montagne. Il nous enleva et nous emmena avec lui sur ce vaisseau, de même que Novelastre. Nous nous rendîmes sur Charum Hakkor – ce qui réveilla en moi d'autres souvenirs –, puis sur Faun Hakkor, où nous découvrîmes la preuve d'une expérience monstrueuse menée par le Maître-Bâtitseur.

Puis le navire spatial prit la route du système en quarantaine des San'Shyuum. C'est là que Traqueur et moi nous trouvâmes séparés de Novelastre et du Didacte. Nous fûmes arrêtés par le Maître-Bâtitseur, qui nous fit enfermer dans des bulles. Paralysés, à peine capables de respirer, nous ne percevions notre environnement que sous la forme d'un tourbillon confus : l'espace, puis une planète, puis l'intérieur sombre et confiné de plusieurs vaisseaux différents...

Un jour, j'aperçus Traqueur, engoncé dans son armure forerunner mal ajustée, les yeux fermés comme pour dormir, ses lèvres généreuses et ourlées de fourrure esquissant un sourire, comme s'il rêvait de son foyer et de sa famille... Son visage serein m'apparut alors comme un rappel nécessaire de la tradition et de la dignité de la condition humaine.

C'est un élément important de ma mémoire. De tels souvenirs et sentiments définissent l'homme que j'étais. J'aimerais les ressentir encore dans ma chair. Je serais prêt à tout pour cela.

Ensuite, les événements que je vous ai déjà rapportés se produisirent.

Je vais maintenant vous raconter la suite.

Chapitre 3

Les huttes avaient été bâties sur une étendue de terre et d'herbe sèche. À une centaine de mètres de là, on pouvait voir une rangée d'arbres. Ils n'appartenaient à aucune espèce de ma connaissance, mais il s'agissait bien d'arbres, sans le moindre doute. Derrière eux, s'étendant loin en direction du mur d'horizon et grimpant sur la partie encore large de l'anneau, se trouvait une magnifique cité ancienne. Elle me rappelait Marontik, mais elle aurait bien pu être plus vieille encore. La jeune femme m'apprit que le Peuple n'y vivait plus depuis fort longtemps. Les Forerunners étaient venus y chercher une grande partie d'entre eux, et les autres en avaient rapidement conclu qu'il était plus prudent de quitter la ville.

Je lui demandai si le Palais de la Douleur se trouvait dans cette cité. Elle répondit que non, mais que cet endroit évoquait bien des mauvais souvenirs.

Je m'appuyai sur son épaule pour pivoter, en équilibre précaire. Je vis que d'autres arbres poussaient, clairsemés, de l'autre côté de l'anneau. La végétation s'élevait si haut qu'elle devenait invisible à l'œil nu et se fondait dans l'obscurité bleue, enveloppée de brume et de nuages.

La main de la jeune femme était tiède, sèche et rugueuse. J'en déduisis qu'elle avait l'habitude de travailler, comme ma mère. Nous restâmes là un moment, debout sous le ciel violacé. Elle me regarda me tourner et me retourner, étudiant le grand pont céleste, tiraillé entre la peur et l'émerveillement, luttant pour comprendre.

De vieux souvenirs s'agitaient en moi.

Vous avez déjà vu un Halo, n'est-ce pas ? Peut-être même en avez-vous visité un. Il me fallut un certain temps pour réussir à me convaincre que tout cela était réel, et plus encore pour m'orienter.

— Depuis combien de temps es-tu ici ? demandai-je à ma compagne.

— Aussi loin que je me souviens. Mais Gamelpar raconte des histoires du temps où nous n'étions pas encore arrivés.

— Qui est Gamelpar ?

Elle se mordit la lèvre, comme si elle en avait trop dit.

— Un vieil homme. Les autres ne l'aiment pas, car il ne les autorise pas à s'accoupler avec moi. Ils l'ont exclu, et à présent, il vit loin de nos huttes, dans les bois.

— Et s'ils essaient, enfin, tu vois... sans sa permission ? m'enquis-je.

L'idée m'irritait, mais ma curiosité était sincère. Parfois, les femmes refusent d'évoquer la possibilité d'être prises de force.

— Je leur fais mal. Ils arrêtent, répondit-elle en me montrant ses ongles longs et effilés.

Je la crus.

— T'a-t-il dit où vivait le Peuple avant de venir ici ?

— Il dit que le soleil était jaune. Puis, quand il n'était encore qu'un bébé, le Peuple fut enfermé. Il vécut entre des murs, sous des plafonds. D'autres membres du Peuple, d'après lui, ont été amenés ici avant ma naissance.

— À bord d'un navire spatial ?

— Je ne sais pas. Les Forerunners ne donnent jamais d'explication. Il est rare qu'ils nous adressent la parole.

Je me tournai et contemplai de nouveau l'autre côté de la courbe. Là-bas, l'herbe et la forêt finissaient leur ascension en se heurtant à une frontière, constituée de plusieurs rangées de blocs. Au-delà s'étendait une zone grise et austère, qui s'évanouissait ensuite dans cette pénombre bleue universelle, avant d'émerger de nouveau, loin, loin et très haut, suivant ce pont parfait qui s'élevait avant de redescendre. À son sommet, il était très fin, très sombre, de la largeur d'un doigt. Je dressai le mien, le bras tendu devant moi, sous le regard mi-agacé, mi-intrigué de la femelle. Une nouvelle fois, je faillis tomber. La tête me tournait et je me sentais vaguement nauséeux.

— Nous sommes tout près du bord, dis-je.

— Du bord de quoi ?

— Du Halo. C'est comme un anneau géant. Tu n'as jamais joué au jeu de l'anneau sur le bâton ?

Je lui mimai avec les mains. Elle ne le connaissait pas.

— Eh bien, l'anneau tourne et sa rotation fait que tout le monde est pressé contre l'intérieur du cercle.

Cela ne sembla pas l'impressionner. Je n'étais moi-même pas certain que c'était cette force qui permettait à la terre d'adhérer à la surface, et nous avec.

— On est à l'intérieur, près de ce mur, continuai-je en le désignant du doigt. Le mur évite à l'air et à la terre de se déverser dans l'espace.

Rien de tout cela ne lui importait. Elle voulait vivre ailleurs, mais n'avait jamais connu d'autre endroit que celui-ci.

— Tu te crois très intelligent, déclara-t-elle avec un soupçon de dédain.

Je secouai la tête.

— Si j'étais intelligent, je ne serais pas ici. Je serais toujours sur Erdé-Tyrène, à prendre soin de mes sœurs, à travailler avec Traqueur...

— C'est ton frère ?

— Pas tout à fait, répondis-je. Un petit gars. Humain, mais pas comme toi et moi.

— Tu n'es pas comme nous non plus, m'informa-t-elle en faisant la moue. Ceux du Peuple ont une belle peau noire, et un nez large et plat. Pas toi.

Piqué, je m'apprêtais à lui rétorquer que certains Forerunners avaient la peau noire, mais décidai que cela n'avait pas grande importance et me contentai de hausser les épaules.

Chapitre 4

Au cours de notre deuxième sortie, nous fîmes halte près d'un tas de pierres, où la jeune fille trouva facilement de quoi nous sustenter : eau de source et scorpions, qu'elle dénicha en soulevant de petits rochers. Je me rappelais avoir vu des scorpions sur Erdé-Tyrène, mais ceux-ci étaient noirs, aussi larges que ma main, et visiblement furieux d'avoir été dérangés. Ma compagne me montra comment les préparer pour les manger. Il fallait d'abord les attraper par la queue – ce qu'elle faisait avec beaucoup d'habileté, mais qui me demanda à moi un peu d'entraînement. Puis on arrachait la queue avant de manger le corps, à moins de se sentir suffisamment audacieux pour couper la bête en deux avec les dents et ne jeter qu'ensuite le dard encore frémissant. La saveur de ces scorpions était à la fois amère et sucrée, avec un arrière-goût d'herbe et de graisse. Ce goût ne m'évoqua aucune autre nourriture de ma connaissance. La texture... Eh bien, lorsqu'on a vraiment faim, on est prêt à s'accommoder de n'importe quoi. Nous en mangeâmes un certain nombre, puis nous assîmes pour contempler le ciel violacé.

— On voit bien que c'est un anneau géant, déclarai-je en m'adossant contre une grosse pierre. Un anneau qui flotte dans l'espace.

— C'est évident, répliqua-t-elle. Je ne suis pas idiote. Le centre du cercle se trouve par là, dit-elle d'un ton guindé en regardant ce que je pointais du doigt, puis c'est l'autre côté de l'anneau. Les étoiles sont ici et là. (Elle désigna l'espace des deux côtés du pont flottant.) Le ciel se déverse dans l'anneau comme de l'eau dans un abreuvoir.

Nous y réfléchîmes un moment en nous reposant.

— Tu connais mon nom. Es-tu autorisée à me dire le tien ?

— Mon nom d'emprunt, celui que je te permets d'utiliser, est Vinnevra. C'était le nom de ma mère quand elle était enfant.

— Vinnevra. Bien. Quand me révéleras-tu ton vrai nom ?

Elle détourna le regard, sourcils froncés. Je jugeai plus sage de ne pas insister.

Je pensai à l'anneau, aux ombres et à ce qui se produisait lorsque le soleil passait derrière le pont, projetant une vive lueur de chaque côté. Je parvenais à visualiser très clairement ce phénomène, et même à le comprendre un peu. Mes vieux souvenirs, qui continuaient à se mettre en ordre lentement mais sûrement, m'indiquaient qu'il était connu sous le nom de « couronne solaire ». Celle-ci était constituée de gaz ionisés et de vents dilués qui s'éloignaient de l'étoile qu'était le soleil bleu pour se répandre dans l'espace.

— Existe-t-il d'autres rivières, ruisseaux ou sources ?

— Comment le saurais-je ? répondit-elle. Cet endroit n'est pas réel. Cela dit, il a été créé pour assurer la survie des animaux et la nôtre. Sinon, pourquoi y auraient-ils mis tous ces scorpions bien gras ? Donc, il est possible qu'il existe d'autres sources d'eau.

De plus en plus impressionnant !

— Marchons un peu, suggérai-je.

— Mais il reste plein de scorpions ! protesta-t-elle.

Elle se baissa pour attraper le reste de son petit déjeuner. Je lui laissai ma part et contournai le tas de pierres, scrutant l'étendue qui menait droit au mur le plus proche.

— Si j'avais une armure forerunner, affirmai-je, je connaîtrais tous les mots, dans toutes les langues. Une dame bleue m'expliquerait tout ce que je voudrais savoir.

— Si tu parles tout seul, les dieux viendront te tirer les oreilles dans ton sommeil, dit Vinnevra d'un ton moqueur, après s'être approchée tout doucement par-derrière.

Elle essuya le jus de scorpion qui lui coulait sur le menton et brandit le dard qu'elle tenait à la main pour me taquiner.

— Ah ! Attention ! m'écriai-je en reculant.

Elle jeta la queue au loin.

— Ce sont comme des dards d'abeilles, dit-elle. Oui, cela signifie qu'il y a des abeilles ici, et peut-être du miel.

Puis elle se mit à marcher sur le sable, sur la terre et sur l'herbe, qui paraissaient plus vrais que nature – mais ne

l'étaient pas, bien sûr –, les Forerunners ayant créé cet endroit pour servir d'enclos aux animaux que nous étions. Et cet anneau ceignait le ciel, rivière d'air figé prisonnier de son diamètre. L'idée d'être ainsi parqué me parut dégradante, aussi me gardai-je d'afficher une expression qui laisserait croire que j'acceptais ma condition servile. J'avais plus probablement l'air furieux.

— Arrête de ronchonner, dit-elle. Essaie d'être agréable. Sans quoi, je reprends mon nom et je te couds les lèvres avec du fil de libellule.

Je me demandai si je commençais à lui plaire. Sur Erdé-Tyrène, elle aurait déjà été mariée et mère de nombreux enfants... ou elle aurait servi la Biocréatrice dans son temple, comme mes sœurs.

— Tu sais pourquoi le ciel est bleu ? lui demandai-je en marchant à son côté.

— Non, répondit-elle.

Je tentai de le lui expliquer, mais elle fit mine de ne pas s'y intéresser, sans avoir besoin de se forcer outre mesure. Nous échangeâmes ainsi quelques paroles. J'ai presque tout oublié de ce dialogue, je suppose donc qu'il ne comportait rien d'important. Mais ce fut un moment plutôt agréable.

Je ne pus m'empêcher de remarquer que l'angle du soleil par rapport à nous avait légèrement changé. Le Halo, en tournant, ne demeurait pas parfaitement droit. Il remuait. Ce mouvement avait un nom, celui d'un anneau qui...

La précession. Comme une toupie près de tomber.

Mes vieux souvenirs resurgirent violemment. Mon cerveau me parut bondir d'excitation – pas la mienne, mais celle de quelqu'un qui observait et réfléchissait à l'intérieur de mon esprit. Je vis des diagrammes, je sentis des chiffres défiler dans mes pensées, et l'anneau, le Halo, tournant autour de plusieurs axes différents... J'ignorais de quel ancêtre j'avais reçu ces informations, mais je savais avec la plus grande certitude que, selon les lois de l'ingénierie et de la physique, un Halo ne pouvait subir une précession très rapide. Peut-être était-il en train de ralentir, comme un cerceau qu'on fait rouler et qui oscille de plus en plus avant de tomber. Cette idée ne me plut

pas du tout. Une fois de plus, j'eus la sensation que le sol se mouvait sous mes pieds, mais je savais que cette impression écoeurante n'était que le fruit de mon imagination, pour l'instant du moins. J'eus tout de même la nausée et m'accroupis avant de m'asseoir.

Ce n'était pas moi qui avais accumulé toutes ces connaissances. J'étais de nouveau hanté par les morts. Quelqu'un d'autre avait péri pour que ce savoir soit déposé en moi, un savoir dont je haïssais la supériorité, la profonde compréhension des choses. Je détestais me sentir faible, imbécile et malade.

— Je voudrais rentrer, demandai-je. S'il te plaît.

Vinnevra me ramena jusqu'à la hutte, à l'abri de la folie du ciel. L'endroit était désert à l'exception de nous deux. Je ne faisais plus figure de curiosité.

Je m'assis au bord de la plate-forme en terre sèche. La jeune femme s'installa à côté de moi et se pencha en avant.

— Cela fait cinq jours que tu es arrivé. Je n'ai pas arrêté de te surveiller depuis, pour voir si tu allais survivre... Je t'ai donné de l'eau, j'ai essayé de te faire manger. (Elle s'étira en secouant les mains, puis bâilla.) Je suis éreintée.

— Merci, répondis-je.

Elle semblait essayer de prendre une décision. Ses bonnes manières et une certaine timidité l'empêchaient de me fixer du regard.

— Tu vivais enfermé... sur Erdé-Tyrène ?

— Non. Il y avait le ciel, le sol, le soleil... De la terre, de l'herbe et des arbres aussi. Mais pas comme ici.

— Je sais. Nous avons horreur de cet endroit, et pas seulement à cause des enlèvements.

La légendaire perfidie forerunner...

Je secouai la tête pour chasser cette voix, étrange et puissante. Mais, d'une certaine manière, je commençais à comprendre sa présence, ainsi que son point de vue. Je ressentais la profonde vérité de ce qu'on nous avait toujours dit, à savoir que la Biocréatrice avait fait de nous ses petites bibliothèques vivantes, ses collections de souvenirs de guerriers humains.

Je me souvins que Novelastre, avant même notre séparation, avait été hanté par une sorte de fantôme du Didacte, même si ce dernier était toujours en vie. Nous étions tous, Novelastre compris, profondément affectés par le génocode de la Biocréatrice.

Même si mon aventure pouvait donner l'impression que j'étais tombé de la poche de quelqu'un, j'étais peut-être toujours sous le contrôle du Maître-Bâisseur. Si Traqueur et moi avions de la valeur, il était possible qu'il nous ait déposés sur l'une de ses armes géantes en attendant de nous purger la cervelle pour terminer le travail.

Mais Traqueur n'était pas là. Pas plus que Novelastre, bien sûr.

Une pensée affreuse m'assaillit, et je regardai la jeune femme. L'expression de mon visage dut traduire mon trouble, car elle tendit la main pour me tapoter doucement la joue.

— Le petit homme était-il avec moi lorsque je suis arrivé ? demandai-je. Le *Hamanune* ? L'avez-vous enterré ?

— Non, dit-elle. Il n'y avait que toi. Et des Forerunners.

— Des Forerunners ?

Elle acquiesça.

— La nuit du feu, vous êtes tous tombés du ciel comme des météores. Tu as atterri ici, dans un bocal. Tu as survécu. Pas eux. Nous t'avons tiré du bocal brisé et transporté jusqu'à cette maison. Tu portais ça.

Du doigt, elle désigna l'armure, toujours roulée en boule dans un coin de la hutte.

— C'est une sorte de capsule, l'informai-je.

Mais ce mot ne signifiait pas grand-chose pour elle.

Peut-être s'était-on tout simplement débarrassé de moi. Peut-être n'avais-je aucune valeur, en définitive. Les gens qui vivaient ici étaient traités comme du bétail, pas comme des biens précieux. Je n'avais aucune certitude. Que pouvions-nous faire ? Avec plus d'intensité que jamais, ma confusion se mua en colère. Je détestai les Forerunners avec plus de rage que lorsque j'avais découvert que Charum Hakkor avait été détruite...

Et plus encore que la fois où j'avais revécu le souvenir de l'ultime bataille.

Je me levai pour faire les cent pas dans l'ombre fraîche de la hutte et poussai l'armure du bout du pied. Aucune réaction. J'introduisis mon pied tout entier dans la cavité pectorale, mais l'engin refusa de s'animer et d'envelopper mon corps. Aucun esprit bleu n'apparut dans ma tête.

Vinnevra me jeta un regard sceptique.

— Je vais bien, lui dis-je.

— Tu veux que nous ressortions ?

— Oui.

Cette fois, sous ce ciel insensé, mes pieds demeurèrent relativement stables. Je ne pus cependant m'empêcher de lever les yeux vers l'horreur géante que constituait le pont. Je n'étais toujours pas sûr des informations que pourraient me transmettre ces humains. Ils m'apparaissaient apeurés, désorganisés, vaincus, maltraités, puis oubliés. Cela les avait rendus désespérés et méchants. Ce Halo n'était pas le lieu où je voulais finir ma vie.

— Nous devrions partir, déclarai-je. Nous devrions quitter ce village, cette prairie, cet endroit. Là-bas, nous trouverions peut-être un moyen de nous enfuir, suggérai-je en indiquant l'autre côté de la rangée d'arbres.

— Mais... ton ami, le petit ?

— S'il est ici, alors je le trouverai avant de partir.

Je commençais sincèrement à brûler de retrouver Traqueur. Il saurait quoi faire. Mes derniers espoirs reposaient sur le petit *Hamanune*, qui m'avait déjà sauvé une fois auparavant.

— Si nous allons trop loin, objecta Vinnevra, ils viendront et ils nous retrouveront. C'est ce qu'ils ont toujours fait jusqu'ici. Et puis il n'y a pas beaucoup de nourriture, là-bas.

— Comment le sais-tu ?

Elle haussa les épaules pour toute réponse.

J'étudiai les arbres du regard et remarquai :

— Là où il y a des insectes, il y a peut-être des oiseaux. Tu en as déjà vu ?

— Ils nous survolent parfois.

— Alors il y a peut-être d'autres animaux. La Biocréatrice...

— La Dame, coupa Vinnevra en me jetant un regard en biais.

— Oui, exact. La Dame conserve probablement diverses espèces d'animaux ici.

— Parmi lesquelles notre espèce. Nous sommes des animaux, pour eux.

Je ne sus que répondre à cela.

— Nous pourrions chasser pour vivre, là-bas, poursuivis-je. Et si les Forerunners voulaient nous emmener, il faudrait d'abord qu'ils nous trouvent. Cela vaut mieux que de rester ici les bras ballants à attendre d'être enlevés pendant notre sommeil.

Vinnevra m'étudiait à présent du même regard que celui que je posais sur les arbres au loin. J'étais une chose singulière à ses yeux, n'étant ni de son Peuple, ni tout à fait étranger.

— Écoute, dis-je, s'il faut que tu demandes la permission, que tu demandes à ton père ou à ta mère...

— Mes parents ont été emmenés dans le Palais de la Douleur il y a bien longtemps, répondit-elle.

— Alors à qui ? À ton Gamelpar ?

— C'est Gamelpar tout court.

Elle s'accroupit et dessina un cercle dans la terre avec le doigt. Puis elle tira un petit bâton des plis de son pantalon et le fit passer de l'une à l'autre de ses mains. Elle dessina ensuite un nouveau cercle débordant sur le premier et lança le bâton en l'air. Il atterrit au milieu, là où les deux cercles se croisaient.

— Bien, dit-elle. Le bâton est d'accord. Je vais t'emmener voir Gamelpar. Nous étions ensemble lorsque le bocal est tombé du ciel près du village. Il m'a dit d'aller voir ce que c'était. J'ai obéi et je t'ai trouvé. Il aime que je lui donne des nouvelles.

Cette soudaine rafale d'informations m'ébahit. Vinnevra avait fait preuve de réserve en attendant d'arrêter son jugement sur moi. Gamelpar... Le nom du vieil homme qui n'était plus le bienvenu au village semblait avoir une signification proche de « vieux père ». Quel âge avait-il ? Était-ce encore un fantôme ?

L'ombre qui avançait le long du grand anneau se rapprochait rapidement. Dans quelques heures, il ferait nuit. Je restai immobile un moment, incertain de comprendre ce qui était en train de se produire, et pas du tout convaincu d'avoir envie de découvrir à quoi ressemblait ce Gamelpar.

— Avant d’aller voir Gamelpar, pourrais-tu me guider jusqu’à l’endroit où le bocal est tombé ? demandai-je. Juste au cas où j’y trouverais quelque chose d’utile.

— “Où tu trouverais quelque chose d’utile” ? Tu ne penses donc qu’à toi ?

— À Traqueur, aussi, répliquai-je, blessé par le ton accusateur de sa question.

Elle s’approcha et toucha mon visage, palpant ma peau et les muscles qui l’animaient de ses doigts rugueux. J’en fus surpris, mais la laissai se livrer à cette manipulation dont le sens m’échappait. Finalement, elle recula avec un frisson, soupira et ferma les yeux.

— D’accord. Nous irons là-bas en premier, dit-elle. Puis je t’emmènerai voir Gamelpar.

Le point de chute de mon « bocal » se trouvait à une heure de marche environ. Elle me guida hors du hameau des huttes en roseau et me fit traverser un ruisseau peu profond, puis un bosquet d’arbres bas et desséchés. Il y flottait un parfum aigredoux de feu de bois et de feuilles mortes. Après avoir escaladé une petite colline, nous arrivâmes dans un pré qui avait autrefois été couvert d’herbe. Ce paysage me parut familier : cela ressemblait beaucoup à chez moi. Mais l’herbe avait brûlé dans un incendie et il n’en restait que des broussailles grises et noires. La poussière carbonisée volait sous nos pas, noircissant nos jambes.

Enfin, je distinguai un ensemble de grands objets sphériques gris-blanc que je pris d’abord pour des rochers, avant de comprendre qu’il s’agissait en fait de navires spatiaux tombés du ciel. Ils étaient plus grands que des sphinx de guerre, mais beaucoup plus petits que le vaisseau du Didacte.

Vinnevra ne laissa pas paraître le moindre signe de peur à l’approche de ces épaves. Il y avait trois engins, tous fendus de part en part, entourés de charbon plus sombre et de débris. Ma guide s’arrêta à la périphérie de l’ovale qu’ils formaient. Je mis un moment à comprendre ce que j’avais sous les yeux. Les coques étaient incomplètes, mais elles n’avaient pas seulement été brisées ou brûlées : certaines pièces s’étaient tout

bonnement volatilisées. Ces navires, me souvins-je, n'étaient pas constitués exclusivement de matériaux solides. Ils étaient également faits d'une matière volatile, que les Forerunners appelaient « lumière compacte ».

Le premier navire avait transporté six ou sept Forerunners, si je ne me trompais pas en comptant les morceaux. Leurs corps étaient dispersés dans l'épave. La plupart portaient toujours leur armure. Quatre de ces armures étaient couvertes d'étranges objets ressemblant à des insectes de métal, des puces de la taille d'un poing. Elles s'étaient rassemblées au niveau des jointures.

Effrayé à l'idée que ces puces ne bondissent soudain sur moi, je reculai et m'accroupis pour les observer de loin. Mais je ne les vis pas bouger. Elles étaient cassées.

Les corps dégageaient encore une odeur fétide. Ils avaient gonflé et débordaient de leurs armures, du moins les parties qui n'avaient pas été détruites par l'impact.

Des émotions contradictoires me traversèrent : confusion, exultation, tristesse, puis inquiétude. Je fis le tour de la carcasse en me demandant si l'un de ces cadavres appartenait à Novelastre.

Après quelques minutes, Vinnevra me demanda en criant si j'en avais encore pour longtemps.

— Un moment, oui, répondis-je.

Le deuxième navire se trouvait à peine une dizaine de pas plus loin. Il était de conception différente, plus organique, et ressemblait un peu à une cosse. Sa surface était couverte de petits pics. Les trois Forerunners à l'intérieur ne portaient pas d'armure et avaient été réduits à l'état de squelettes noircis. Navires différents, Forerunners différents... Se pouvait-il qu'ils aient été en train de combattre ?

Si ce Halo était une gigantesque forteresse – il était en tout cas équipé pour –, peut-être disposait-il de son propre système de défense. Avais-je sous les yeux les tristes vestiges d'une grande bataille, que le Peuple appelait « le feu dans le ciel » ? Je ne pouvais pas en être certain. Je ne pouvais être sûr de rien.

Visiblement, les Forerunners morts se décomposaient de la même manière que des cadavres humains. Cependant, je savais que leurs armures, si elles avaient été actives, auraient déployé

tout leur pouvoir pour les protéger de la mort, et même pour les préserver après celle-ci. Si ces vaisseaux s'étaient écrasés, c'est donc que les armures avaient été désactivées. Il me parut raisonnable de supposer que les singulières machines en forme de puces n'étaient pas étrangères à ce dysfonctionnement. Mes vieux souvenirs ne me renseignaient pas vraiment au sujet des Halos, ni des arcanes de la politique forerunner actuelle. Néanmoins, j'étais taraudé par une intuition et je me demandai si j'arriverais à la convaincre de sortir au grand jour.

— Dis-moi ce que sont ces machines, lançai-je en tremblant malgré mon accès de bravoure.

Réveiller un fantôme n'était jamais une bonne idée.

Des modules briseurs d'armure.

Les vieux souvenirs revinrent, et l'esprit ancien qui dominait cette partie de moi révéla soudain ses sentiments mitigés vis-à-vis du carnage.

— Des humains ont fabriqué cela ? Ce sont des armes humaines ?

— *Non. Forerunners. Fratricides. Guerre civile.*

J'avais été le témoin distant de quelques querelles et luttes de pouvoir entre Forerunners. Dix mille ans plus tôt, ils s'étaient unis pour vaincre mes ancêtres. Il semblait clair qu'à présent, ils étaient divisés plus profondément encore qu'autrefois.

— Les puces se sont introduites dans les navires spatiaux pour briser les armures de l'équipage avant qu'ils s'écrasent, spéculai-je. Est-ce ainsi que cela s'est passé ?

— *Tu es jeune. Je suis vieux. Je suis mort*, dit la vieille mémoire, résonnant comme un chant grave et monocorde au fond de mes pensées.

— C'est vrai, concédai-je, mais j'ai besoin que vous me disiez...

— *Je suis le Seigneur-Amiral !*

La force soudaine de la voix intérieure me stupéfia. Jamais je n'avais ressenti une présence d'une telle puissance dans mon esprit, même lorsque j'avais été possédé durant la cérémonie initiatique de scarification symbolisant mon passage à l'âge

d'homme. Pas même quand j'avais été baigné dans la brume des feuilles à fumer et mené dans les grottes.

— Je vous sens, dis-je d'une voix tremblante.

— *J'ai combattu le Didacte et je lui ai cédé Charum Hakkor, mais pas ses secrets.*

Je ne savais rien de cela.

— *Nous avons survécu à la Maladie Déformante. Les Forerunners espéraient découvrir le secret de notre résistance à la Maladie, mais nous avons refusé de le leur révéler, même sous la torture !*

À ces mots, la vieille mémoire fit quelque chose d'affreux : elle laissa échapper un spasme de rage. Je manquai de m'écrouler sous le choc et m'agenouillai près du deuxième vaisseau, agrippant ma tête à deux mains. Afin de préserver ma santé mentale, je repoussai l'esprit ancien et entendis Vinnevra appeler depuis l'extérieur de l'ovale que formaient les vaisseaux.

— Pourquoi parles-tu tout seul ? Tu es devenu fou ?

— Non, criai-je à mon tour avant de marmonner : Pas encore.

Je tournai de nouveau mon attention vers l'esprit.

— Les Floods, lui dis-je. C'est ainsi qu'on les appelle.

— *Nos corps sont morts, mais nos souvenirs demeurent. Est-ce là l'œuvre de la Bibliothécaire ?*

— Vous la connaissiez ?

— *C'est elle qui nous a exécutés. Ou préservés.*

Je trouvais cela plus que dérangeant. Le souvenir que j'avais en tête, formé lorsque j'étais enfant, était placé sous le signe d'une bonté et d'une compassion infinies...

Il devenait évident que la Biocréatrice était un être plus complexe que je n'étais capable de l'envisager. Ou alors la vieille mémoire, le Seigneur-Amiral, se trompait.

— *Nous sommes là, vrai ? En toi... en d'autres... Vrai ?*

— Je pense, oui, répondis-je.

Traqueur avait connu les anciens souvenirs, lui aussi.

— À notre naissance, nous recevons tous la visite de la Biocréatrice.

Je mourais d'envie de quitter ces ruines et ces dépouilles, ce cimetière. Abada le Rhinocéros ne se souviendrait jamais de ces

Forerunners à l'heure du jugement, c'était sûr, et le Grand Éléphant ne viendrait pas enlever leurs os pour les sauver des hyènes. Si du moins ces dernières existaient ici.

Quels esprits forerunners rôdaient à présent dans les environs ? M'en voudraient-ils s'ils me trouvaient en ces lieux ? Les esprits, de même que les dieux, sont imprévisibles et prompts à juger les vivants, à l'égard desquels ils ressentent autant de désir que de jalousie.

Mais je ne pouvais pas partir, pas encore : il fallait que je retrouve mon « bocal ». Je l'aperçus bientôt à l'autre extrémité de l'ovale. Large de six mètres, il s'était fendu en deux comme une cosse. Sa surface extérieure, rongée par le feu, était d'un brun violacé. À l'intérieur, il était noir, lisse et poli.

Vide, à présent.

Qui m'avait détenu en dernier : le Maître-Bâtitteur ou les maîtres du Halo ? Les défenseurs de l'anneau nous avaient-ils enlevés à nos geôliers ? Traqueur et moi étions-nous passés de l'un à l'autre comme de vulgaires jouets ?

Je me baissai pour examiner le bocal et tâtonnai à l'intérieur, agacé par mon amnésie. Il ne restait rien que je puisse trouver utile. Rien d'autre que du silence, du mystère, de la tristesse, et des découvertes que ni le Seigneur-Amiral ni moi-même ne souhaitions appréhender d'un coup dans leur totalité.

Je revins vers Vinnevra et restai immobile un moment, tournant le dos au carnage, le souffle court.

— Qu'as-tu trouvé ? s'enquit-elle.

— Comme tu m'avais dit, des cadavres forerunners.

— Nous ne les avons pas tués. Ils étaient déjà morts.

— Je le vois bien.

— Nous puniront-ils quand même, lorsqu'ils reviendront ?

— Cela ferait-il une différence ? demandai-je.

Elle plissa les yeux en me regardant.

— Gamelpar en sait plus que moi. Il est très vieux.

Je baissai le regard sur mes haillons crasseux, puis levai les bras en signe d'interrogation : étais-je présentable ?

— Ça n'a pas d'importance pour lui, affirma-t-elle. La plupart du temps, il reste nu, nuit et jour. Parfois, il parle comme toi, comme un fou. Personne ne veut plus de lui au village

désormais. Ils le tueraient s'ils le pouvaient, mais ils n'osent pas lui faire de mal car il connaît la grande voie, *daowa-maadthu*...

De nouveau, le Seigneur-Amiral s'agita.

— *Daowa-maadthu... Le destin penche, la roue de la vie est fendue, le chariot va heurter un caillou, la secousse sera rude et il tombera en morceaux, pour chacun de nous... un jour ou l'autre.*

— Tu connais cette vérité ? m'interrogea-t-elle en observant attentivement mon visage.

— Je connais la roue cassée.

Et dire que nous étions nous-mêmes prisonniers d'une telle roue aujourd'hui. C'est Traqueur qui, le premier, m'avait parlé de la grande voie. Il l'appelait *daowa-maad*. Si le Seigneur-Amiral la connaissait, alors il s'agissait sans nul doute d'une très vieille sentence. Une lueur d'espoir naquit en moi. Ce Gamelpar l'avait-il apprise de la bouche de Traqueur ? Ce dernier était peut-être là-bas, à m'attendre, effrayé à l'idée d'entrer dans le village des grands humains étranges.

— Parfois, Gamelpar ne sait plus parler que de cela, dit Vinnevra en haussant les épaules. Il aimerait que je comprenne mieux. Peut-être cessera-t-il de me harceler si je te présente à lui. Tu viens ?

Il restait peut-être une heure avant la tombée de la nuit.

— Oui.

Elle se mit à marcher à grands pas devant moi, rapide sur ses longues jambes. Je dus lutter pour ne pas me laisser distancer. Nous longeâmes les confins du village, lequel ne comptait en réalité guère plus qu'une poignée de huttes organisées autour d'une maison centrale.

— Ils prétendent que Gamelpar leur porte malheur, dit-elle. Je suppose qu'il serait capable lancer une malédiction s'il le voulait, mais ici il n'y a pas besoin de porter malheur. Il vient tout seul.

En quelques minutes, nous traversâmes l'étendue de terre nue, aplanie par les pas des hommes, pour entrer dans une forêt d'arbres bas et de broussailles. Enfin, la nuit nous enveloppa et nous marchâmes vers la lueur lointaine d'un feu de camp.

Le vieil homme était assis et s'occupait du feu. Il était aussi noir que la jeune fille. Ses bras et ses jambes étaient longs et noueux comme des branches, ses doigts, semblables à des brindilles sèches, et sa tête carrée était couronnée de cheveux d'un blanc pur. Dans sa bouche subsistaient quelques dents jaunâtres, mais il aurait pu toucher son menton avec son nez.

Autour du feu, il avait étalé la peau du petit animal qu'il était en train de manger, après l'avoir dépecé, vidé et fait rôtir sur les braises. Il en avait vidé un second, sans le dépecer. Ils ressemblaient à des lapins, ce qui confirma mes soupçons : il existait d'autres animaux sur l'anneau. La collection de la Bibliothécaire était peut-être aussi immense que variée.

Vinnevra avança, quittant la faible lumière qui émanait de l'autre côté du pont céleste pour celle, plus vive, des flammes.

— Vieux Papa, dit-elle, je t'amène une figue du premier jardin.

Le vieil homme leva les yeux de l'os qu'il essayait de ronger tant bien que mal.

— Approche, figue.

Sa voix, éraillée et rauque, n'était qu'un filet. Il me regardait. C'était moi, la figue.

Tout en mâchant, il agita ses doigts grasseyés qui scintillèrent à la lueur du feu. Il devait probablement mettre très longtemps à prendre ses repas.

— Dis à la figue d'ôter ces haillons.

Vinnevra pencha la tête en me regardant. Je me déshabillai, puis fis un pas vers le feu de camp, légèrement mal à l'aise sous l'œil calme et scrutateur du vieil homme. Enfin, il se détourna, fit claquer sa langue, porta l'os à ses lèvres et prit une nouvelle bouchée.

— Humain, dit-il. Mais pas de ceux qui vivent en ville ou près du mur. Fais-moi voir ton dos.

Je pivotai lentement et lui montrai mon dos nu, en regardant par-dessus mon épaule.

— Hmm, commenta-t-il. Rien. Fille de ma fille, laisse-le regarder ton dos.

Sans honte ni hésitation, Vinnevra se tourna et souleva sa chemise élimée. Le vieillard agita de nouveau sa main

graisseuse pour me faire signe d'aller la regarder de plus près. Je ne la touchai pas, mais je distinguai, gravée dans la peau du bas de son dos, une marque argentée à peine visible. On aurait dit une main tenant trois cercles.

Elle baissa son vêtement.

— C'est celui qui est tombé du ciel et qui a survécu, expliqua-t-elle. Il dit qu'il vient d'un endroit appelé Erdé-Tyrène.

Le vieil homme cessa de mâcher et leva de nouveau la tête, comme s'il tendait l'oreille vers une mélodie lointaine.

— Redis-moi ça et articule bien.

— Erdé-Tyrène, obéit-elle.

— Qu'il le dise lui-même.

Je prononçai le nom de ma planète natale. Le vieillard se tourna alors pour s'asseoir différemment, laissant reposer son bras sur son genou dressé, sa cuisse de lapin pendant au bout de sa main tendue.

— Je connais, dit-il. Marontik, c'est la plus grande ville.

— Oui !

— Au-delà se trouvent des terres d'herbe, de sable et de neige. Il y a un endroit où la terre est fendue comme une femme, profonde et sombre, et des montagnes de glace roulent entre des montagnes de pierre, faisant tomber de grands rochers de leurs mâchoires.

— Y êtes-vous allé ? m'enquis-je.

Il secoua la tête.

— Je n'étais qu'un nourrisson lorsque je suis parti. Je ne m'en souviens pas. Mais ma meilleure femme était plus âgée, elle est venue de là-bas avant moi. Elle l'appelait Erda. Elle m'a décrit son monde. Rien à voir avec ici.

— Non, en effet, confirmai-je.

Le vieillard se mit alors à parler dans ma langue maternelle. Il la parlait couramment, mais avec un drôle d'accent et un vocabulaire qui ne m'était pas familier. Il me fit signe de m'approcher et de m'asseoir près de lui, et poursuivit dans ma langue natale :

— Cette femme racontait de merveilleuses histoires. Elle emplissait ma vie des flammes de la passion et du rêve.

— Que dit-il ? me demanda Vinnevra.

— Il me parle de son épouse favorite, répondis-je.

Vinnevra s'allongea, appuyant sa tête sur son coude, de l'autre côté du vieillard.

— La mère de ma mère. Elle est morte dans la cité, avant ma naissance.

— Nous sommes ici depuis de longues nuits, depuis bien des années, dit Gamelpar. Ma meilleure femme aurait aimé avoir des nouvelles de Marontik. À quoi ressemble cette ville à présent ?

Je décrivis la vieille cité, ses plates-formes aériennes, ses marchés, et les centrales laissées à proximité par les Forerunners. Je ne m'aventurai pas à mentionner ma rencontre avec le Manipuleur et le Didacte. Le moment n'était pas encore venu.

— Elle n'avait pas parlé de plates-formes aériennes, dit-il. Mais c'était il y a très longtemps. Vinnevra m'a dit que vous aviez perdu un ami quelque part par ici. Était-ce un de ces petits êtres à la voix douce ?

— Ç'en est un, oui.

— Il y en a ici aussi, mais pas dans la cité ou ses environs. Loin derrière le mur. Nous les avons rencontrés autrefois, mais ensuite ils ont fait un long voyage. Ils étaient honnêtes, à leur façon, mais n'avaient pas beaucoup de respect pour la taille ou pour l'âge.

Traqueur était déjà vieux lorsqu'il m'avait pris sous son aile. Les *Hamanush* pouvaient vivre très longtemps.

Vinnevra finit par prendre la parole :

— Gamelpar, nous avons faim. Nous venons du village, et la nourriture n'est pas bonne là-bas, tu te souviens.

— Je t'y ai envoyée pour observer, quand le ciel a brûlé et que les étoiles sont tombées, acquiesça le vieil homme. Ils ne m'aiment toujours pas.

Je n'arrivais pas à suivre le fil de leurs histoires. Lesquelles étaient vraies ? Peut-être que pour ce Peuple, sur cette roue brisée, cela n'avait pas d'importance.

— Ils n'ont pas de lapins, se plaignit Vinnevra.

— Ils dévorent tout le gibier sans en laisser pour la reproduction, et ensuite ils n'ont plus rien à manger. Ils brûlent

tout le bois et ils ont froid, ils quittent la cité mais s'installent à côté par peur de s'éloigner... et puis ils disparaissent. Mais ce n'est pas leur faute. Les Forerunners en ont emmené certains au Palais de la Douleur. Les villageois, paralysés de terreur, refusent désormais de faire quoi que ce soit. Pfaaah !

Il jeta l'os rongé au loin, dans les broussailles.

— Donnez-nous un peu de votre viande et je vous dirai ce que je sais, proposai-je.

Gamelpar plongea son regard dans les flammes et gloussa doucement.

— Non, dit-il.

Vinnevra me lança une œillade réprobatrice. Elle savait se débrouiller avec Gamelpar, apparemment. Pas moi.

— Nous y sommes retournés, l'informa-t-elle. Les cadavres des Forerunners n'ont pas bougé. Personne n'est venu les chercher.

Le vieil homme leva les yeux, semblant reconsidérer la situation. Ayant finalement pris sa décision, il s'adressa à Vinnevra :

— Tiens, nettoie cette branche : je vais embrocher et cuire le second lapin. Il sera pour vous deux. J'ai assez mangé.

Lorsque Vinnevra, à l'aide de ses dents et de ses ongles, eut arraché l'écorce du bâton, il en transperça le petit animal qu'il posa directement sur le feu, sans l'écorcher. La broche lui servit à déplacer et à retourner le lapin sur les braises.

Nous nous installâmes donc près de lui, pour attendre que la viande ait fini de cuire, sous les étoiles changeantes et le ruban d'argent brillant du pont céleste.

Gamelpar tourna de nouveau l'animal. L'odeur de poil brûlé qu'il dégageait n'était pas ragoûtante. Essayait-il de me punir pour m'être montré si présomptueux ?

— C'est cuit dans sa peau que le lapin est le plus savoureux, m'expliqua Vinnevra.

— L'odeur est immonde, mais le goût, délicieux, renchérit Gamelpar. Parle-moi de ce que tu as vu. Le feu dans le ciel, la lumière, ta chute... À quoi cela ressemblait-il, de là-haut ?

Je commençai à lui raconter ma vision des événements.

— Les Forerunners étaient en pleine querelle les uns contre les autres, avant que je sois séparé deux. Et ceux qui sont morts...

— Tu étais avec eux ?! s'écria Gamelpar.

Il s'étendit sur le côté, puis sur le dos, et contempla le pont céleste.

— Je ne les connaissais pas. Mais peut-être m'emmenaient-ils quelque part.

Le vieillard hocha la tête.

— Les étoiles filantes... Des vaisseaux détruits. Beaucoup de vaisseaux. Mais la grande lumière qui a envahi le ciel et l'a rendu tout blanc, jusqu'à faire mal aux yeux et à la tête... Je ne sais pas ce que c'était. Et toi ?

Gamelpar se montrait remarquablement astucieux. Mais il n'était pas tout à fait honnête avec moi lorsqu'il prétendait ne pas comprendre, ne pas savoir. Il savait quelque chose, ou du moins, il avait formulé une hypothèse relativement solide et, à présent, il voulait me tester.

— *Demande-lui qui il est vraiment.*

Je secouai la tête. Je n'avais aucune envie de servir d'intermédiaire à deux guerriers morts depuis longtemps, pas encore. J'aimais à penser que j'étais encore maître de moi-même. Pour l'instant.

Gamelpar désigna un point de couleur différente au tiers environ de la hauteur du Halo.

— Là-bas, un grand vaisseau s'est écrasé sur l'anneau, avant la grande lumière et les étoiles filantes, juste avant que tu tombes du ciel.

Il saisit un nouveau bâton, plus épais, qu'il tendit à Vinnevra avant de laisser échapper un soupir. La jeune femme me montra la branche. Elle était marquée de nombreuses encoches.

— Entaille-la encore sur deux largeurs de main, ordonna le vieil homme. Un jour ou deux ne changeront pas grand-chose.

Vinnevra brandit le bâton, sortit de sa poche un caillou tranchant et se mit à graver le bois.

— Beaucoup de mystères, dit le vieillard. Pourquoi sommes-nous ici ? Sommes-nous pareils à des animaux dans une fosse, qui se battent pour amuser les Forerunners ?

— Nous avons quelque chose qu'ils désirent, affirmai-je.

Gamelpar bougea de nouveau le lapin sur les braises, faisant jaillir des étincelles orange dans l'air froid de la nuit.

— Il ne faut pas que la peau noircisse entièrement, murmura-t-il, ni que les cuisses brûlent. Pourquoi nous déplacent-ils, pourquoi nous emmènent-ils au Palais de la Douleur... Pourquoi nous traitent-ils ainsi ?

L'envie me démangeait de lui poser des questions sur le Palais de la Douleur, mais le moment me paraissait mal choisi. Il suffisait de voir son visage lorsqu'il prononçait ces mots...

— Il y a longtemps, les humains ont vaincu les Forerunners, dis-je. Ils ne nous l'ont jamais pardonné.

L'expression du vieillard se durcit alors considérablement. Sa mâchoire se raffermait et s'abaissa légèrement, le faisant paraître plus jeune.

— Tu te souviens de cette époque ? demanda-t-il.

Ses yeux, bien que chassieux, me scrutèrent avec intensité. Il se pencha vers moi pour chuchoter :

— Y a-t-il d'anciens esprits dans ta tête ?

— Je crois, répondis-je. Oui.

Vinnevra nous jeta un regard inquiet avant de s'éloigner du feu.

— A-t-il un nom ?

— Pas de nom... Juste un titre. Un grade.

— Ah... Un noble, donc.

— Tu l'encourages ! accusa Vinnevra depuis les ombres, sans préciser lequel de nous deux encourageait l'autre.

— Pfaah, lâcha le vieil homme en soulevant le lapin. Casse-lui une cuisse. Si seulement nous avions du sel.

Il pointa la broche désormais nue derrière son épaule, en direction de l'endroit où le pont céleste se fondait dans l'obscurité. Le point de chute du grand vaisseau formait une tache gris sombre en forme de pointe, nimbée de débris carbonisés.

— Avant la grande lumière, le soleil n'était pas comme aujourd'hui, je me trompe ? demandai-je.

Vinnevra s'était rapprochée de nouveau, et ce fut elle qui répondit.

— Il était rouge et doré. Plus chaud, plus grand.
— Avez-vous vu le pont céleste... l'anneau dans le ciel... s'évanouir dans la lumière, avant tout le reste ?

Le vieillard me gratifia d'un sourire édenté.

— En effet.

— Alors ce n'est pas le même soleil, conclus-je.

— C'est le même, insista Vinnevra, les sourcils arqués. Il a changé de couleur, c'est tout !

Toute autre explication eût été trop vertigineuse pour elle. Pour moi aussi, peut-être. Déplacer quelque chose de la taille de ce Halo de la même manière que le Didacte nous avait emmenés de Erdé-Tyrène à Charum Hakkor, puis hors du monde des San'Shyuum...

Mais je ne cédaï pas.

— Deux soleils distincts, martelai-je.

Le vieil homme réfléchit, remuant de bas en haut sa bouche presque dépourvue de dents. Je commençai à regretter cette conversation : nous avions dévié son attention de la découpe du lapin.

Il se redressa, toujours en position assise, et posa ses deux mains sur ses genoux.

— J'ai été amené ici alors que je n'étais qu'un nourrisson, dit-il. Je n'ai pas beaucoup de souvenirs d'Erda, mais ma meilleure femme m'a raconté que l'horizon y était plat, et que lorsqu'on se trouvait en altitude, les côtés du monde se recourbaient vers le bas, pas vers le haut. Cela donne envie de savoir ce qu'il y a de l'autre côté de la roue, sous nos pieds... Pas vrai ?

Il surprit mon regard sur le lapin. J'essuyai la bave qui perlait au coin de mes lèvres. Il tapota le sol du doigt, puis baissa la tête, comme en signe de deuil.

— Je me souviens du long voyage entre les murs gris, sans aucun moyen d'apercevoir le ciel, dans un air qui sentait la promiscuité et les herbes douces-amères, comme du parfum. Les herbes qui servaient à s'assurer que nous restions tranquilles pendant le trajet. Et puis... Les premiers ont été amenés ici, sur l'anneau. (Il tapota de nouveau le sol, plus fermement.) Je n'étais qu'un bébé. Nous avons vécu de

nombreuses journées entre les murs gris, mais, ce jour-là, le grand vaisseau nous a laissé tomber comme des fourmis qu'on chasse d'un verre en le retournant. Aucun de nous n'a été blessé : nous avons simplement flotté comme des plumes jusqu'au sol de terre et de pierre.

» Puis, d'après ce qu'on m'a raconté, nous sommes restés blottis les uns contre les autres, enlacés. En levant les yeux, nous avons vu le pont céleste, la manière dont le sol se recourbait vers le haut. Il y a eu des pleurs et des grincements de dents. Enfin, nous nous sommes divisés en familles et en petites tribus, et nous sommes dispersés ici et là, déclara-t-il en désignant les alentours d'un geste vague. Vers l'extérieur. Nous avons rencontré des forêts et des plaines où nous nous sommes installés, vivant comme nous avons toujours vécu. À cette époque-là, du temps de ma jeunesse, nous étions traités comme du bétail. Mais comme on ne nous maltraitait pas trop et qu'on nous nourrissait, nous en vîmes à penser que nous étions là où nous devions être.

» Les Forerunners nous donnèrent des briques. Nous les utilisâmes pour bâtir des murs, des maisons et de grands édifices. Nous vécûmes en paix, élevâmes nos enfants, et ces enfants furent touchés par la Dame. Quand ils surent parler, ils nous décrivirent cette Forerunner magnifique, si grande, qui s'était adressée à eux durant les premiers jours de leur vie et les avait emplis de lumière. Je la connaissais déjà. Elle était venue à moi sur Erda.

— À votre naissance ?

Gamelpar hocha la tête.

— Mais c'était différent, la façon dont la Dame avait touché ceux d'Erda et celle dont elle touchait les enfants nés ici. En grandissant, je me suis parfois souvenu de choses que je n'avais pourtant jamais vécues.

Sa voix devint plus faible. Il leva une main noueuse et, le doigt pointé, décrivit un arc-de-cercle qui monta en direction du centre du Halo, puis redescendit, comme s'il voulait plonger son doigt de l'autre côté.

— Tant de souvenirs, chuchota-t-il. De très vieux souvenirs... En rêves, en visions. Faibles et terrifiés... De vieux fantômes perdus.

» Mais, des années plus tard, les vieux souvenirs se firent plus forts. Nous avions déjà terminé la construction de la cité, et j'étais marié et père de famille. Après cela, le ciel changea cinq fois. Il y eut de profondes ténèbres, de longues, très longues nuits. De nouveaux astres apparurent et disparurent.

» Chaque fois, des rais de lumière montaient dans le ciel et un grand disque bleu pâle apparaissait au milieu de l'anneau, tel le moyeu d'une roue. Chaque fois venait la grande lumière blanche, puis de profondes ténèbres... (Il balaya de sa main l'étendue des cieux.) Des rayons jaillissaient de la roue, et des feux rougeoyants s'allumaient à l'extrémité de ces rayons, pour nous réchauffer dans ces ténèbres. Deux fois, nous vîmes autre chose que la lumière et l'obscurité, quelque chose de terrible qui s'échappa du moyeu au centre de la roue, et provoqua en nous des crises de panique. Notre âme n'en sortit pas indemne.

Il se massa le front et détourna les yeux du feu de camp avant de reprendre :

— Mais nous parvînmes à survivre. Nous bougeâmes de nouveau. Sous le soleil orange, où Vinnevra est née.

Vinnvra jeta un regard intense à son grand-père.

— C'est sous ce soleil, continua-t-il, que les Forerunners arrivèrent sur leurs navires et emmenèrent certains d'entre nous au Palais de la Douleur. Ils volèrent ma fille et son compagnon, et d'autres, beaucoup d'autres. Ils vinrent si souvent que nous prîmes peur et abandonnâmes la cité pour ramper de nouveau vers la plaine. Et là, comme nous nous rassemblions, tremblants, la Bête vint parmi nous. Elle brandit ses bras terribles et leva son regard incrusté de bijoux.

Je tressaillis à ces mots.

— Une bête ?

— Plus grande que les hommes, plus grande que les Forerunners. Beaucoup de bras, beaucoup de petites jambes, arquées comme les pattes d'une araignée recroquevillée. Elle se tenait sur une grande soucoupe, volant à cette distance du sol. (Il leva le bras aussi haut que possible.) À côté d'elle volait une

machine avec un unique œil vert. (Il entremêla ses doigts tordus et noueux, formant une sorte de boule aux entrelacs complexes.) Tous les deux, ils parlèrent dans nos têtes comme dans nos oreilles, nous révélant nos destins. Le Primordial et Œil-vert décidaient de la vie et de la mort de chacun d'entre nous.

» Mais certains de ceux qui avaient été emmenés au Palais de la Douleur revinrent. Au début, nous fûmes heureux de les retrouver, mais nous nous aperçûmes ensuite que, parmi eux, certains avaient changé. Les uns avaient de nouvelles peaux, des yeux ou des bras supplémentaires. Ils se défaisaient et se reconstituaient de nouveau, puis contaminaient les autres. Ils hurlaient de douleur et essayaient de nous toucher. Ces pauvres monstres moururent, ou nous les tuâmes bientôt.

» Et Œil-vert dit à la Bête : “Tous ne résistent pas... Tous ne survivent pas.” Mais la plupart, si. Pourquoi ? Pourquoi certains ne survivent pas ? (Gamelpar frissonna.) Une mort déformée. Une mort qui se répand comme du sang versé. Ceux qui survécurent... qui ne moururent pas... Les Forerunners en ramenèrent certains au Palais de la Douleur et en abandonnèrent d'autres. Nous ignorons ce qui a motivé leur choix. Et puis...

Il fut incapable de terminer. Il regarda le sol et leva les mains, les doigts tendus vers le ciel. Puis il se mit à gémir, son cri grave et déchirant rappelant le vagissement d'un enfant désespéré.

Vinnevra poursuivit à sa place.

— Gamelpar est allé au Palais de la Douleur, mais il n'est pas tombé malade. Il ne raconte jamais cette histoire.

Le vieil homme se tut, redressa son dos du mieux qu'il put et essuya ses mains sur ses cuisses.

— Nous nous installâmes en bordure de la ville. Le petit village, tu l'as vu. Moi et la fille de ma fille. De toute ma famille, il ne restait plus que nous. C'est la vérité.

Il se leva et chassa le sable de ses longues jambes noires avant de désigner d'un geste vague l'ombre qui gagnait du terrain, derrière lui.

— Ensuite ils me repoussèrent jusqu'ici, pour se débarrasser de moi.

— Je leur ai dit qu'il était mort dans la brousse, mais que son esprit hurlait toujours et qu'il viendrait hanter ceux qui me feraient du mal. Plus personne ne m'a touchée après ça, affirma Vinnevra. Il sait chasser et se débrouiller seul. Mais, tout de même, il est vieux...

Leur chagrin semblait si profond que j'hésitai à reprendre la parole. Mais Gamelpar n'avait pas fini.

Il adressa à sa petite-fille un regard plein de tendresse.

— Juste avant ta chute, le ciel a changé une fois encore. Tandis que les machines se battaient jusqu'à s'entre-tuer, de grands vaisseaux nous ont survolés. Ils se sont ouverts en vol et se sont éloignés dans un tourbillon de flammes pour aller s'écraser là-haut. (Il désigna du doigt la tache sombre, ou plutôt l'endroit où elle aurait dû se trouver, car elle était à présent dissimulée par des nuages.) Puis la dernière blancheur nous a aveuglés.

— Parlez-moi encore de la Bête, le priai-je.

Sa mâchoire se serra de nouveau et il tendit les bras devant lui.

— Elle flottait sur son grand disque, ses yeux étaient pareils à des gemmes grises. Œil-vert volait près d'elle, ils se parlaient, et les membres du Peuple étaient embarqués. Après leur arrivée, nous n'avons plus eu d'enfants et la nourriture s'est mise à manquer. L'eau est devenue toxique. Les Forerunners se battaient, mouraient... Tout ça à cause de la Bête... la Bête...

Il répéta ces mots encore et encore, comme s'ils avaient été gravés au fer rouge dans sa mémoire. Enfin, il parut ne plus pouvoir supporter ce souvenir. Une brève transe le posséda, durant laquelle il bondit en agitant les bras et en chantonnant n'importe quoi, jusqu'à se sentir de nouveau pur.

— Pfaah !

Il cracha puis tendit la main, doigts écartés, vers la pénombre autour du feu agonisant.

— Quittons cet endroit, dit-il. On n'y trouve que des imbéciles et des fantômes tordus.

Gamelpar se rassit pour partager le lapin, dont il nous tendit les morceaux. Vinnevra m'observait d'un air circonspect. J'avais presque perdu l'appétit, mais pas tout à fait. Tandis que la jeune fille et moi nous mettions à manger, je m'interrogeai : et si la Bête de Gamelpar et le Prisonnier de Charum Hakkor ne faisaient qu'un ?

À mon avis, c'est le cas.

Mon vieil esprit avait vu la Bête, c'était pour cette raison que j'étais capable de me la représenter.

Le vieillard nous regarda engloutir le lapin.

— Dis-nous ce que tu as appris au fil de tes voyages, me pria-t-il doucement.

— Il y a très longtemps, répondis-je, nous avons combattu les Forerunners et nous avons failli gagner.

— Oui, acquiesça-t-il.

— Mais, contre toute attente, ils nous ont vaincus et asservis. Ils ont fait de nous des animaux. La Bibliothécaire nous a relevés et nous a offert les vieux souvenirs de guerriers disparus.

— Pourquoi nous torturent-ils ? interrogea Vinnevra.

Elle n'aimait pas ces histoires de fantômes intérieurs.

— Les Forerunners ont peur que nous ne redevenions puissants et que nous ne les affrontions une nouvelle fois. Ils font leur possible pour nous en empêcher. Certains d'entre eux, en tout cas.

— Tu connais la Bête, j'en suis certain, déclara le vieillard.

— J'ai visité l'endroit où elle avait été emprisonnée. C'est un être ancien, plus vieux que les humains et que les Forerunners. Ces derniers l'ont délivrée et elle est venue... ou a été déposée ici.

L'ancien esprit approuva mes paroles.

Nous mangeâmes un moment en silence pendant que Gamelpar assimilait ces informations.

— Qui voyage en toi ? s'enquit-il.

Sans réfléchir, je répondis :

— Le Seigneur-Amiral.

Nous nous scrutâmes mutuellement.

— Nous le connaissions, affirma le vieil homme. Mon ancien esprit a combattu sous ses ordres...

Sa voix s'éteignit. Puis il tendit la main, balayant une fois encore le ciel étincelant de ses doigts charbonneux.

— Les esprits voyagent en nous, dit-il. Ils espèrent vivre de nouveau, mais ils ne savent pas ce à quoi nous sommes confrontés. C'est vrai que nous sommes faibles, comme des animaux. Il n'est pas question de ressusciter cet antique affrontement.

Il détourna les yeux, mais j'eus le temps de voir les larmes qui étincelaient sur ses joues.

— Finissez ce pauvre lapin avant qu'il ne refroidisse complètement, conseilla-t-il. La fille de ma fille dit que nous devrions aller là-bas, où la terre reste plus longtemps dans l'ombre, déclara-t-il en désignant le mur non loin de là...

Vinnevra avait déjà terminé sa portion. Elle se leva, prête à partir sur-le-champ.

— Tu veux qu'il nous accompagne ? demanda-t-elle au vieil homme.

Je n'arrivais jamais à savoir ce qu'elle pensait de moi. Son regard, dur et scrutateur sous ses sourcils froncés, avait un éclat dangereux.

— Oui, répondit-il.

Cela suffit à Vinnevra, qui poursuivit :

— Gamelpar, peux-tu marcher ?

— Coupe-moi un grand bâton dans un bosquet. Avec ça, je marcherai aussi bien que toi.

— Il est tombé il y a quelques jours, m'expliqua-t-elle. Il s'est fait mal à la hanche.

— Ma hanche va très bien. Mangez. Dormez. Puis nous partirons.

Il leva une fois encore les yeux vers les étoiles et le pont céleste. De nouveau son visage se transforma, le faisant paraître plus alerte et plus jeune.

Lorsque je jetai au sol, après l'avoir rongé, le dernier os du lapin, nous sentîmes que quelque chose s'agitait sous la terre, très loin de nous, évoquant le piaffement d'un gigantesque animal. Cette vibration faisait danser les cailloux, mais je suivis du regard le doigt tremblant du vieil homme, pointé vers le ciel.

Haut sur la voûte brillante du pont, à l'endroit où se trouvaient naguère la marque noire et les rayons, un vide venait d'apparaître. Un trou percé dans la continuité parfaite de l'anneau, à travers lequel j'aperçus la lueur vive de deux étoiles. Elles furent promptement cachées à mon regard par la rotation du Halo.

— Je n'ai jamais vu une chose pareille, déclara Gamelpar.

— C'est l'endroit où le grand vaisseau s'était écrasé ! s'écria Vinnevra.

Le grondement continuait. Nous nous rapprochâmes pour nous blottir les uns contre les autres, comme si notre poids combiné pouvait suffire à immobiliser la terre. Enfin, les vibrations s'atténuèrent jusqu'à n'être plus qu'un léger frémissement. Bientôt, je ne fus plus sûr de percevoir quoi que ce fût.

Le trou dans le pont céleste était toujours là.

Nous ne parlâmes pas beaucoup durant le reste de la nuit. Vinnevra se roula en boule près des dernières braises du foyer, aux pieds de Gamelpar.

Même percé, le pont brillait toujours aussi vivement qu'un long ruban de lune, ce qui empêchait de voir les étoiles distinctement.

Chapitre 5

Bientôt, au terme d'une courte nuit d'un sommeil tourmenté, les rayons du soleil cascadèrent comme une rivière le long de l'anneau et vinrent nous baigner de leur lumière. Les nuages s'embrasèrent, formant des nuées massives, diffusant une lueur orange jusque dans les ombres obliques et celle qui bordait le pied du mur.

L'aube sur le Halo.

Puis la lumière triompha. Après quelques coups de tonnerre sonores et une brève averse de pluie tiède, le vieil homme se leva et accepta la longue canne que lui tendait Vinnevra. Nous nous éloignâmes alors du village et de la cité abandonnée. Gamelpar marchait effectivement mieux et plus vite grâce au bâton, mais Vinnevra et moi ralentîmes tout de même pour ménager sa dignité.

Nous avançons côte à côte, derrière lui.

— Il serait temps de me dire où nous allons, fille de ma fille, dit le vieillard.

— Je vais retrouver mon ami, répondis-je.

— Le petit, précisa Vinnevra.

— Sais-tu où il se trouve ?

Je dus admettre que je n'en avais aucune idée.

— Vinnevra sait où aller, affirma Gamelpar.

— Je l'ai vu, renchérit-elle en me lançant un regard oblique, presque coupable.

— Vu quoi ? demandai-je.

Nous gravâmes une petite colline.

— Un endroit où je dois aller si j'ai des problèmes, dit-elle.

Elle se retourna pour contempler la plaine qui s'étendait en contrebas, où se nichait le village clairsemé, la hutte où elle m'avait soigné, et au-delà, s'étirant des deux côtés, la terre brune, les murs de pierre et les tours de la cité où elle avait

grandi... où ses parents lui avaient été arrachés par les Forerunners.

Elle pointa du doigt l'intérieur des terres, du côté opposé au mur, et descendit la colline en tête. Gamelpar la suivit sans un regard en arrière.

J'ignorais totalement où Traqueur pouvait bien être, aussi leur emboîtai-je le pas... pour l'instant.

— De quel genre d'endroit s'agit-il ? m'enquis-je.

— Je le saurai quand je le verrai, répondit-elle.

— Le toucher de la Dame ? (Elle acquiesça.) Un génocode. Je vois. C'est un début, dis-je.

La Biocréatrice voulait notre bien.

— Si nous partons d'ici, peut-être auras-tu d'autres souvenirs, suggérai-je.

— Nous sommes en train de partir, fit remarquer Gamelpar par-dessus son épaule.

— Je ne vois pas de machines forerunners, constata Vinnevra d'un ton plein d'espoir. Peut-être sont-elles toutes cassées.

Nous marchâmes sur plusieurs kilomètres dans la forêt d'arbres bas, puis franchîmes d'autres collines percées de larges fosses et de tranchées – des mines de pierre et d'argile creusées il y a bien longtemps. Puis nous fîmes halte.

Vinnevra ferma les yeux et tourna la tête en tous sens, comme pour fouiller l'obscurité sous ses paupières.

— Sommes-nous dans la bonne direction ? demandai-je.

Elle serra ses bras autour d'elle et me rendit sobrement mon regard.

— Je crois, oui.

Puis son visage se décomposa et des larmes roulèrent sur ses joues.

— Tout change ! Je ne le vois plus, à présent.

Cela nous força à nous arrêter un moment.

Une idée me frappa.

— Regarde autour de toi les yeux fermés et pointe le doigt vers quelque chose.

— Quoi ? demanda Vinnevra.

— Peut-être que tu te laisses simplement distraire par tes repères habituels, ou quelque chose comme ça. Regarde

n'importe quoi, le mur, la vieille cité, là où nous sommes, puis tourne sur toi-même, tends la main et désigne quelque chose.

Le vieillard s'appuya sur son bâton.

— C'est une idée stupide, affirma Vinnevra.

Gamelpar ne la contredit pas.

— La Biocréatrice... la Dame... nous touche tous avec un objectif précis en tête, arguai-je. Peut-être t'a-t-elle donné le pouvoir de t'orienter, pas seulement le souvenir d'un endroit.

— Un objectif pour nous ou pour elle ? demanda Gamelpar.

— Je l'ignore. Elle nous a confié une tâche à accomplir, à Traqueur et à moi, grâce au génocode. Elle nous a aussi transmis de vieux souvenirs qui refont surface lorsque nous visitons certains endroits. Mais je ne suis pas né ici, alors elle ne m'a pas dit ce que je devais savoir, ni où aller en cas de problème. Toi, tu es née ici. Essaie.

Vinnvra secoua la tête, l'air malheureux. Je me mis à faire les cent pas, regrettant une fois de plus que Traqueur ne fût pas là, avec nous. Il était tellement plus doué pour communiquer avec les gens, même les plus grands que lui, tellement plus vieux et plus expérimenté.

— Si nous ne savons pas où aller, nous errerons sans but jusqu'à mourir de faim, me plaignis-je.

J'étais irrité, affamé, et l'idée de rester bloqué ici me mettait en rage.

La jeune fille laissa tomber ses bras et prit une grande inspiration, puis regarda le ciel, les yeux plissés. Gamelpar avait levé son bâton et semblait dessiner un cercle dans le vide.

Puis je vis qu'il montrait quelque chose. Un grand objet gris, à la façade longue et lisse, s'élevait au-dessus du mur le plus proche, loin par-delà les nuages légers. Il projetait une vaste silhouette noire sur la terre de l'anneau. Nous l'observâmes, frissonnant avant même d'être plongés dans l'obscurité presque totale de son ombre, bien plus noire que la nuit sur le Halo. En effet, la forme grise masquait presque entièrement le pont céleste, donnant l'illusion de le couper en deux.

Malgré ma peur, je tentai de raisonner calmement. Tout cela avait une explication logique, c'était évident. Quelque chose avait dû être détaché de l'extérieur de l'anneau, une chose

immense, carrée ou rectangulaire. À présent, cette pièce découpée, concave, était transportée au-dessus du mur...

Que se passerait-il ensuite ? Je tentai d'imaginer cet objet passant successivement dans deux gigantesques mains bleues, ou un autre outil forerunner... sans succès.

Quoi que ce fut, ce que j'en voyais était déjà plus grand que n'importe quel navire spatial de ma connaissance. Il s'étendait au-dessus de nous jusqu'à l'horizon opposé. Lorsque son ombre eut recouvert toute l'envergure de l'anneau, la masse immense s'immobilisa. Elle était aussi large que le Halo lui-même, voire davantage.

Puis le grand objet se remit à bouger. Son ombre avança parallèlement aux côtés de l'anneau, glissant sur une très longue distance, quoique petite à l'échelle du Halo. Le soleil put alors nous éclairer de nouveau.

Je me laissai choir et contemplai le pont céleste, balayant sa courbe du regard. Je repérai un second trou, situé à un tiers environ de la distance jusqu'au sommet. Il était peut-être apparu pendant que nous marchions et parlions sans faire attention. Il était deux fois plus grand que le premier, large de plusieurs milliers de kilomètres. Deux parties de l'anneau avaient donc été retirées, l'une du côté externe et l'autre entre les deux murs. À présent, il semblait que l'on fût en train de transporter chacune de ces pièces le long de la courbe, à mille kilomètres peut-être de la surface interne du Halo.

— *Pour réparer ce qui a été endommagé.*

Je grommelai en entendant la voix intérieure, mais continuai mon observation. Le Seigneur-Amiral avait sans doute raison. La bataille autour du Halo avait fait d'importants dégâts, et le temps des réparations était venu. Il fallait donc acheminer des pièces, de la même manière qu'un maçon découpe des dalles pour carreler un sol puis les transporte jusqu'au chantier.

Gamelpar et Vinnevra paraissaient fascinés par la dalle géante et l'ombre quelle projetait. Vinnevra essuya les larmes qui coulaient sur ses joues.

— J'ai si peur, dit-elle. Est-ce qu'ils ne veulent plus de nous désormais ?

La rancœur qui perçait dans sa voix me dérouta.

— Ne dis pas de bêtises, répondit Gamelpar avec une certaine douceur.

Il était terrifié, lui aussi.

— *Mais la peur d'un vieil homme n'est pas la même que celle d'une jeune femme, sans quoi il aurait toujours peur.*

Le Seigneur-Amiral avait parlé de nouveau.

— C'est sûr que, pour ce qui est d'être vieux, vous vous y connaissez, murmurai-je dans un souffle.

Je poursuivis à voix haute :

— Leur satané Halo est cassé, alors ils le rapiècent. C'est plus important que nous pour le moment.

Gamelpar s'appuya sur sa canne. Sa jambe droite était secouée de spasmes. Le vieil homme regarda attentivement sa petite-fille.

— Comment quelque chose qu'ils ont construit, *eux*, peut-il se briser ? demanda-t-elle.

L'ombre glissait toujours le long de l'anneau.

— Ce ne sont pas des dieux, répondis-je. Ils font des erreurs. Ils sont mortels. Ce qu'ils construisent peut être détruit.

— *J'ai anéanti bien des Forerunners, leurs vaisseaux, leurs cités... et les choses qu'ils avaient faites.*

L'ancien esprit, qui jusque-là n'était pas avare de commentaires, parut soudain s'écarter et disparaître de ma conscience. Pendant quelques minutes, ce fut le vide... puis son retour abrupt emplit ma tête de picotements.

Mais où suis-je ? En enfer ? Le corps est pourtant jeune !

Le Seigneur-Amiral commençait à comprendre la dure réalité de sa situation.

Je reportai mon attention sur la jeune fille. Gamelpar avait raison. Pour l'heure, ce quelle avait à dire était plus important que mes vieux souvenirs. Je me donnai un air de calme relatif, mais décidai de la provoquer un peu. Traqueur aurait fait la même chose pour moi, dans une telle situation.

— Alors, dis-nous : est-ce que tu as jamais réellement su où nous allions ? lui demandai-je.

Elle me jeta un regard farouche, joua des coudes pour passer entre le vieillard et moi, nous tourna le dos, et ferma encore une fois les yeux. Pendant un temps, elle se balançait d'avant en

arrière et je la crus sur le point de tomber, mais au lieu de cela, elle tourna plusieurs fois sur elle-même. Puis, brusquement, elle leva un bras, l'index pointé.

— Là-bas ! cria-t-elle d'une voix rauque. Je le sens de nouveau ! Nous devons aller là-bas.

Elle agita le doigt quelle tendait en diagonale vers le mur gris, dans le lointain.

— On ne s'éloigne pas du mur ? demanda Gamelpar.

— Non, insista-t-elle, le visage radieux. C'est par là que nous devons aller.

— Mais cela nous ramène à la cité, objecta le vieil homme.

Ces mots la troublèrent.

— On ne veut pas y retourner, concéda-t-elle d'une petite voix.

— Pourquoi pas ? intervins-je.

En vérité, la ville avait piqué ma curiosité.

— De mauvais souvenirs, dit Gamelpar. Es-tu sûre que c'est le bon chemin ?

— Nous pourrions contourner la cité..., suggéra-t-elle avant de secouer la tête. Non, j'ai besoin d'entrer dans la cité, de la traverser... avant tout. (Elle prit la main de Gamelpar.) Mais nous éviterons le village. Ils ne veulent pas de toi, là-bas.

— Tu es sûre qu'il n'y a plus personne en ville ? m'enquis-je.

Elle hocha la tête.

— Plus personne n'y va.

— Pas même les Forerunners ? demandai-je.

Aucun des deux ne parut penser que cette question méritait une réponse.

Chapitre 6

Nous prîmes donc la route la plus longue pour atteindre l'ancienne cité sans traverser le village.

Tandis que nous marchions, je décidai des termes que j'emploierais désormais pour désigner les directions sur l'anneau. Aller vers l'intérieur signifierait que l'on s'éloignait d'un des murs qui bordaient l'anneau, jusqu'à atteindre le milieu de la bande de terre – c'est du moins ce que je supposais – auquel cas on commencerait à se diriger vers l'extérieur, en direction du mur opposé. L'est serait la direction d'où la lumière descendait et venait nous réveiller chaque « matin », tandis que l'ouest serait celle où elle fuyait au crépuscule.

À la tombée de la nuit, nous nous arrêtâmes pour nous reposer. Je me couchai sur le côté, à quelques pas du vieil homme et de la jeune fille, et tentai d'anticiper ce que la suite nous réservait. Dans les lieux où le Didacte et Novelastre m'avaient emmené, des souvenirs, des idées et même des instructions indélébiles s'étaient immiscés parmi mes pensées et mes actes. Vinnevra était à présent soumise au même étrange cadeau.

— *Peut-être la Bibliothécaire n'est-elle intéressée que par la fille. Pas par toi, ni par le vieillard.*

L'ancien esprit, une fois de plus.

— Dormez donc, marmonnai-je.

— *La mort est un sommeil bien assez long.*

Gamelpar avait souligné l'absence de marque sur mon corps. Ce détail, présumai-je, révélerait aux Forerunners que je venais seulement d'arriver. Mes pensées prirent un tour plus flou et plus extravagant. Peut-être mon absence de marque avait-elle déclenché le désir de voyage de Vinnevra. Je pouvais presque imaginer les ordres inscrits dans nos chairs par la Biocréatrice :

« Vois ceci, fais cela. Rencontre ce visiteur, emmène-le là-bas. Face à telle situation, comporte-toi de telle manière... »

Il me semblait parfois que nous n'étions que des pions sur l'échiquier de la Bibliothécaire.

J'avais cependant – malgré ma curiosité – autant de mal que Gamelpar à comprendre la nécessité de cette expédition dans la cité.

Le jour suivant, nous nous trouvâmes face à une porte de bois brisée, à l'ouest de la vieille ville. Les robustes remparts de terre et de pierre s'étiraient sur plusieurs centaines de mètres de chaque côté. Il n'y avait aucune autre entrée.

La porte s'ouvrait sur un tunnel d'environ vingt mètres de long.

— Ces murs épais, étaient-ils destinés à empêcher les Forerunners d'entrer ? demandai-je à Gamelpar.

Appuyé sur son bâton devant la porte, celui-ci secoua la tête, le regard plongé dans les ténèbres.

— Les gens d'autres cités, les bandes de vagabonds... Les pillards. Les humains avaient été seuls durant des siècles avant mon arrivée.

— Guerre et brigandage, commentai-je.

Il cligna des yeux en me regardant, acquiesça puis se tourna vers Vinnevra, qui rassemblait son courage avant d'entrer dans le tunnel.

— Tu es toujours sûre de toi ? lui demanda-t-il.

Elle haussa les épaules d'un air buté et fila comme une flèche, impatiente de laisser l'obscurité derrière elle.

Gamelpar m'adressa un regard las.

— Les voies de la Dame sont impénétrables sauf pour elle.

Tandis que nous nous emboîtions le pas à la jeune fille, je leur expliquai les termes que j'avais choisis pour désigner les directions que nous empruntions sur l'anneau. Ayant émergé du tunnel et retrouvé la lumière du jour, nous franchîmes une autre porte brisée et débouchâmes dans une étroite ruelle. Celle-ci épousait le tracé des remparts et les séparait de la plupart des bâtiments.

Le vieil homme m'écoutait avec attention. Lorsque j'eus terminé mes explications, il répéta :

— Est, ouest, nord, sud... De nouveaux mots. Nous disons “dans le sens de la rotation”, “vers la lumière”, “en travers”. Je suppose que tout cela revient au même. Vinnevra n'a pas assez voyagé pour tenir à ces anciens termes. Les nouveaux feront tout aussi bien l'affaire.

Au-dessus de nos têtes, un parapet reliait les deux tours de pierre qui flanquaient la porte. Les sentinelles, de toute évidence, avaient souhaité garder un œil sur l'intérieur comme sur l'extérieur.

— La guerre, commentai-je. La Dame nous laisse libres de lutter les uns contre les autres...

Gamelpar retroussa les lèvres en un rictus édenté.

— Là où il y a la liberté, il y a la guerre, dit-il. Nous convoitons. Nous haïssons. Nous combattons. Nous mourons.

— Était-ce déjà le cas avant l'arrivée des Forerunners ? demandai-je.

L'ancien esprit en moi ne donna pas son avis.

— Probablement, oui, répondit Gamelpar. Et c'est sans doute pareil pour les Forerunners. Mais qui ira leur poser la question ?

Vinnevra fit demi-tour et nous jeta un regard sévère.

— Restez près de moi, dit-elle. Inutile de nous attarder plus que nécessaire.

Elle regarda autour d'elle, la bouche pincée, puis s'élança de nouveau, légère comme une biche sur ses longues jambes minces.

Je ne doute pas que vous ayez pu contempler des merveilles architecturales sur les mondes que vous connaissez, peut-être même sur la Terre d'aujourd'hui. J'en avais moi-même admiré, du moins ce qu'il en restait, sur Charum Hakkor ; elles témoignaient du génie passé des humains, avant les guerres contre les Forerunners. Mais cette vieille cité m'évoqua une Marontik à laquelle on aurait ajouté d'énormes remparts.

Les bâtiments couleur d'argile n'excédaient pas trois étages, dont les plus hauts s'avançaient presque à se toucher au-dessus

des ruelles de terre battue ou de pavés. Les deuxième et troisième étages étaient soutenus par des poutres de bois dont les extrémités dépassaient des façades. Il s'agissait de bois ancien, très certainement issu des forêts environnantes, dont on n'avait laissé que les arbres les plus rabougris.

Alors que nous marchions sans relâche à travers la ville, je parvins à la conclusion que cette dernière avait dû être plus importante et plus peuplée encore que Marontik, même s'il m'était difficile d'en estimer la superficie. J'aurais aimé pouvoir l'examiner du dessus, afin de distinguer clairement toutes ses rues et ses quartiers.

Depuis le vaisseau du Didacte, avant d'être enfermés dans nos bulles, Traqueur et moi avions pu contempler des mondes entiers, dont les cités ne nous apparaissaient que sous la forme de taches minuscules. À l'époque, cela nous avait fait l'effet d'une révélation.

Ce désir d'une carte sembla primitif au vieil esprit, mais, une fois encore, il s'abstint de tout commentaire. Je n'étais pas sûr de savoir ce qui m'irritait le plus, ses remarques ou son silence.

À mesure que nous nous enfoncions dans ce dédale de rues sinueuses, Vinnevra paraissait perdre confiance en son génocode, qui lui permettait de s'orienter. Plusieurs fois, elle pivota sur elle-même et nous dépassa pour repartir en arrière. Je remarquai cependant – et cela n'échappa sûrement pas non plus à Gamelpar – que notre trajectoire tendait toujours à s'aligner sur la diagonale quelle nous avait indiquée de son doigt pointé, dès le départ. J'estimai que cette ligne traversait la vieille cité à un tiers environ de sa surface totale.

Les bâtiments étaient percés de portes basses, de forme ovale, toutes sombres et silencieuses à l'exception des ululements plaintifs du vent. Des tentures ou des rideaux de toile épaisse pendaient toujours, telles des paupières tombantes, sur certaines fenêtres en hauteur. Les rues étaient jonchées de détritibus ballottés par le vent, abandonnés par les derniers habitants : sandales pourries, lambeaux de tissu sale, débris de bois... Pas de fer ni aucun autre métal. La ville avait été vidée de tout objet utile. Seuls demeuraient les murs.

Cela signifiait, bien entendu, que nous n'y trouverions ni vivres ni quoi que ce fût pouvant s'apparenter à un trésor. J'eus une pensée émue pour Novelastre et notre quête commune de trésors. De nous deux, qui était le plus naïf ?

— *Tu ressens de l'affection pour un Forerunner.*

— Pas vraiment, rétorquai-je. Nous avons voyagé ensemble.

— *Ce n'est pas un crime. J'ai autrefois ressenti de l'affection pour un Serviteur-Combattant tandis que je traquais ses vaisseaux et anéantissais ses soldats. Nulle amante n'a reçu de ma part d'hommage plus passionné.*

Le vieil esprit s'enflamma subitement. Il brûlait d'une telle impétuosité que je me sentis, pendant un temps, comme aux prises avec un animal en cage. Mais cette sensation finit par s'évanouir. On s'habitue à tout, semble-t-il.

Je me suis fait à l'état dans lequel vous me voyez aujourd'hui, après tout. Je me souviens à peine de la chair... Non. C'est un mensonge. Je ne me la rappelle que trop bien.

Au moins le Seigneur-Amiral, en ce temps-là, était-il toujours ancré dans la chair. La mienne, bien sûr.

Les ombres s'allongèrent et l'obscurité envahit les rues, nous permettant de voir les étoiles. Ainsi que quelque chose d'autre, plus grand. Un astre rond de l'épaisseur de mon pouce, aussi large que la lune vue d'Erdé-Tyrène. Rouge, gris et menaçant.

Je voyais alors pour la première fois l'objet qui devait causer tant de désastres. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Chapitre 7

Plus nous nous enfoncions au cœur de l'ancienne cité, plus le chant de la brise se faisait doux et triste. En dépit de ses efforts, Gamelpar avait du mal à soutenir notre rythme. Vinnevra et moi tâchions de l'attendre, mais nous étions de plus en plus impatients de quitter ces ruines. Les fantômes intérieurs étaient une chose, les fantômes extérieurs en étaient une autre.

Au bout d'une longue avenue, plus large que toutes les autres, nous débouchâmes sur une vaste place circulaire. Elle était délimitée par des plates-formes et des murets de pierre qui m'arrivaient à peine au-dessus de la taille, et auxquels étaient adossés les vestiges béants de cahutes brisées.

— Un marché ? demandai-je à Gamelpar.

Il hocha la tête.

— J'y suis venu bien des fois. En des temps plus doux...

Il posa un regard tendre sur Vinnevra, qui se frotta le nez et balaya le cercle d'un œil méfiant.

— Ma fille tenait des étals... Ici, et là, précisa-t-il en désignant deux emplacements. Nous vendions des fruits, des peaux, des flûtes de cérémonie... Tout ce que nous arrivions à ramasser, fabriquer ou faire pousser. Nous n'étions pas conscients de notre chance.

Nous reprîmes notre marche. Une rafale soudaine charria des nuées de poussière qui roulèrent sur les plates-formes, faisant voler des lambeaux de tapis tressés. Je mis ma main en visière pour protéger mes yeux et, ce faisant, j'aperçus de l'autre côté de la place quelque chose de nouveau et d'inattendu. À demi aveuglé par la poussière, je me heurtai à Vinnevra ce qui, en toute autre circonstance, m'aurait valu une bonne raclée. Cette fois cependant, elle ne bougea pas d'un pouce.

Je m'essuyai les yeux et examinai la plate-forme de métal forerunner, large d'environ cinquante mètres et m'arrivant à l'épaule. Elle soutenait une immense structure en forme d'œuf,

aussi haute que la plate-forme était large. La surface de cet œuf central ressemblait à du cuivre martelé, gravé d'arabesques couleur de soleil couchant. Il était incisé, à intervalles réguliers d'environ un mètre, de rainures lisses et verticales.

— Un navire ? suggéra Vinnevra.

Gamelpar secoua la tête, visiblement aussi désespéré que nous.

— Je ne l'avais jamais vu. Mais il est là depuis longtemps, dit-il. Regardez la manière dont les boutiques ont été construites tout autour.

Vinnevra s'accroupit, ramassa un caillou et le jeta sur l'œuf. La pierre ricocha silencieusement et tomba au sol.

— Les yeux de la Dame sont partout, déclara Gamelpar. Nous ne savons jamais quand elle nous regarde.

— Cachée... camouflée, commentai-je. Pourquoi ?

— Si elle est témoin de nos souffrances, pourquoi ne nous protège-t-elle pas ? demanda le vieil homme.

Il fit jouer sa mâchoire.

— Nous devrions chercher de l'eau. Il y avait de bons puits, autrefois.

Il s'éloigna en boitillant sur sa canne. Vinnevra et moi décidâmes d'étudier encore un peu le grand œuf d'or et de soleil.

L'ancien esprit était en train d'élaborer une vague explication.

— *D'ici, elle peut tendre la main pour toucher tous les nouveau-nés.*

Je n'étais pas convaincu par cette conclusion rapide, mais ne trouvais aucun argument à lui opposer.

— Une cachette, une position centrale... comme un phare ou une balise, dis-je à Vinnevra. Peut-être que c'est d'ici que part la voix de la Dame pour aller toucher ton peuple.

— C'est possible, répliqua-t-elle en fronçant très légèrement les sourcils. Est-ce que l'œuf émet toujours des messages ?

— Les enfants ont cessé de naître, répondis-je, pas vrai ? Plus d'enfants, plus de messages. (J'eus alors une pensée qui me découragea.) Est-ce que c'est ici que tu es censée venir si tu ne te sens pas en sécurité ?

— Non, dit-elle très vite. C'est là-bas.

Elle tendit un bras droit et ferme dans la même direction qu'auparavant.

Gamelpar nous cria qu'il avait trouvé un puits dans lequel il restait un peu d'eau. Nous contournâmes l'espèce de balise forerunner et le rejoignîmes près de la margelle. Il en avait tiré un seau de bois à l'aide d'une corde moisie, et nous offrit à boire une eau terreuse, sans doute de la vieille eau de pluie.

— C'est tout ce qu'il y a, dit-il.

Nous bûmes en dépit de l'odeur. Sur Erdé-Tyrène, pensai-je, l'eau aurait été pleine de larves frétilantes, mais, dans cette cité, plus rien ne frétilait depuis bien longtemps.

Même les moustiques l'avaient désertée.

Nous reprîmes la route. Vinnevra nous guida le long d'une autre rue tortueuse. Toutes se ressemblaient à mes yeux. De nombreux bâtiments s'étaient effondrés, révélant des petites pièces tristes tapissées de feuilles mortes. Naguère, cet endroit avait abrité de vraies personnes, de vraies familles.

J'estimai que des communautés avaient dû vivre sur toute la surface du Halo, de petits peuples touchés par la Biocréatrice – la Dame. Ils avaient pu être complètement humains, découvrir leurs propres forces, succomber à leurs faiblesses naturelles. Mener leurs guerres. Des humains qu'on laissait être humains comme on abandonne un jardin à la nature, sans autre objectif que de voir quelles nouvelles fleurs sont susceptibles d'y éclore.

Mais avions-nous toujours été observés par la Biocréatrice elle-même, ou par ses subordonnés ?

Et nous avait-elle surveillés, ou plutôt les avait-elle surveillés, à travers les phases successives de clarté, d'obscurité, de nouveau ciel, de nouveau soleil ? Était-elle là lorsque, des années plus tôt, l'anneau avait été emmené à Charum Hakkor pour y déchaîner la lumière amère qui consume l'âme ?

Avait-elle délibérément offert asile au Prisonnier... au Primordial ?

Cette idée laissa mon ancien esprit sceptique.

— *Si le Primordial était autorisé à régner sur cet endroit et à le contrôler, il y mènerait ses propres expériences, suggéra le Seigneur-Amiral.*

— Quel genre d'expériences ? interrogeai-je.

— *Ce que le vieillard a vu... La Maladie Déformante. C'est la grande passion du Prisonnier.*

Mais l'esprit ne pouvait me transmettre de notion trop éloignée de ce que j'avais pu constater par moi-même. Pour comprendre, il me faudrait en voir davantage.

Nous trouvâmes une autre avenue rectiligne. Au bout, une grande porte donnait sur la plaine. C'est la direction que choisit Vinnevra, à mon grand soulagement. Nous soutînmes Gamelpar pour l'aider à continuer.

Nous fîmes halte quelques centaines de mètres avant d'arriver à la porte et à l'orée de la cité, tandis que l'ombre de l'anneau nous enveloppait une fois de plus et qu'une bruine se mettait à tomber. Nous nous abritâmes dans une maison en ruine qui n'était pas complètement dépourvue de toit.

Cette nuit-là, Gamelpar se retourna et s'agita dans son sommeil, sans doute troublé par les maux de la vieillesse. Mais il cria aussi, appelant, hurlant des noms, tant de noms... jusqu'à se redresser d'un coup. Vinnevra tenta de l'apaiser, puis elle me fit signe de les rejoindre, et nous nous couchâmes tous les trois côte à côte.

Pour mes deux compagnons, les ruines de l'ancienne cité évoquaient la gloire, la famille et le bonheur perdus.

Pour moi et pour l'esprit qui m'habitait, la ville symbolisait la condescendance des Forerunners, qui daignaient nous accorder un simulacre de liberté... mais seulement pour un temps.

Y avait-il réellement une différence entre cet endroit et Erdé-Tyrène ?

Chapitre 8

Dès les premières lueurs de l'aube, nous franchîmes la porte. La muraille qui bordait le ruban du Halo nous apparut beaucoup plus nettement. Vinnevra tourna de nouveau sur elle-même, les yeux fermés, et tendit le bras pour indiquer la direction à suivre.

À l'endroit qu'elle désignait, je distinguai une tache brune près de l'horizon gris du mur. De la poussière s'élevait dans l'air.

Gamelpar s'appuya lourdement sur sa canne, sa jambe droite tressautant toujours.

— Tu es sûre ? demanda-t-il.

— Certaine.

Les grandes dalles rectangulaires du Halo avaient continué à se déplacer le long de l'intérieur de l'anneau. Le soleil qui illuminait à présent leur surface révéla un métal forerunner aux motifs géométriques, semblable à celui des segments nus qui émaillaient le pont céleste.

Si une civilisation avait naguère recouvert ces dalles, elle avait été sacrifiée. Son atmosphère avait été déversée dans l'espace, tout comme la terre, les animaux et peut-être même les humains qui l'habitaient. Tout cela pour réparer les dégâts d'une guerre entre Forerunners.

— *C'est ainsi qu'elle procède. Elle nous permet de souffrir.*

— Non, rétorquai-je dans un souffle. Je la sens en moi, et ceci n'est pas son œuvre.

Ce que j'avais vécu jusque-là sur le Halo n'avait pas encore anéanti tous les espoirs que je plaçais en la Biocréatrice.

Puis des stries rayèrent le ciel, argentées et vives comme l'éclair, semblables à des hirondelles divines à la poursuite d'insaisissables insectes. J'attrapai Vinnevra par le bras. Ce spectacle la fit frissonner.

— Des navires spatiaux, affirma Gamelpar. Du Palais de la Douleur. Ils viennent chercher ce qui reste du Peuple dans le village.

À ces mots, nous poursuivîmes notre marche aussi vite que nous le permettaient les jambes du vieil homme. Bientôt, les collines qui défilaient nous cachèrent la vieille cité. Nous ne fîmes halte que lorsque Gamelpar, épuisé, se révéla incapable de nous suivre. Nous nous dissimulâmes dans un bois d'arbres bas et nous efforçâmes de rester immobiles et silencieux.

Nous avons parcouru une dizaine de kilomètres vers l'extérieur. Le brouillard nous enveloppa, mais son humidité n'étancha pas notre soif. Aucun de nous ne trouva le sommeil.

Mais les navires ne vinrent pas nous chercher. Nous ne vîmes jamais les stries argentées descendre vers le sol, et j'ignore ce qu'il advint du Peuple du village.

Le brouillard se leva avec le départ de l'ombre. Nulle pluie ne s'ensuivit et la terre redevint bientôt sèche et craquelée. Gamelpar supporta en silence la douleur que lui infligeaient ses articulations après le froid et l'humidité de la nuit.

Je me demandai ce que l'ancien esprit qui l'habitait pensait de cet hôte âgé et primitif. Cet homme, cette femme – ou cette chose, allez savoir ! – rêvait peut-être d'un contenant plus jeune et plus robuste. Mais sur le visage ridé et flegmatique du vieillard, je lisais une autre sorte de courage, un courage que je rencontrais pour la première fois.

Vinnevra et moi proposâmes de le soutenir, mais il refusa d'un geste et se releva à l'aide de sa canne. Il s'en servit ensuite pour effectuer quelques mouvements d'échauffement, afin de préparer la matinée de marche qui l'attendait. Puis il partit en tête, appuyé sur son bâton et balançant sa jambe malade en avant à chaque pas. Une fois encore, nous le suivîmes à quelques pas de distance afin de ménager sa dignité. Du reste, pour être honnête, je n'étais pas très impatient de découvrir ce qui pouvait soulever autant de poussière près du mur d'enceinte.

Durant la journée et la nuit qui suivirent, nous ne trouvâmes en guise de nourriture que quelques baies sèches qui firent

gargouiller mon estomac. Pour nous hydrater, nous n'avions que la rosée du matin déposée sur les pierres, les feuilles et l'herbe. La terre que nous traversions était comme une éponge essorée. Ni sources ni rivières...

Le troisième matin de notre périple, nous léchâmes autant de rosée que nous le pûmes sur les pierres et les broussailles environnantes. Les collines étaient devenues plus hautes et plus accidentées. Certaines culminaient à plusieurs centaines de mètres et des roches émaillaient leurs flancs. La poussière s'élevait haut dans le ciel. Nous progressâmes entre les collines en contournant de gros rochers fendillés et des arbres épineux en forme de cônes. Leurs aiguilles laissaient de minuscules plaies sur la peau. Des volutes de brouillard mêlées de poussière tournoyaient au-dessus de nous. Quelques petits oiseaux nous survolèrent, mais le ciel semblait tout aussi avare de nourriture pour eux que la terre l'était pour nous.

L'air serpentait en sifflant à travers les collines et les arbres.

Le matin suivant, le brouillard apporta avec lui autant de poussière que d'humidité. Une heure après l'aurore, comme nous progressions d'un pas lourd, le vent écarta brièvement les rideaux opaques de la brume qui nous aveuglait et la dispersa en rubans effilochés. Vinnevra, déterminée à suivre les indications de son génocode, faillit alors marcher droit dans une fosse dont j'aperçus devant elle le bord effrité.

Je l'attrapai brutalement par le bras. Elle émit un sifflement de colère et tenta d'abord de se dégager, puis hoqueta à la vue du vide avant de reculer précipitamment. Gamelpar s'appuya sur son bâton et se mit à respirer profondément, laissant chaque expiration s'étirer en une sorte de chanson grave et ondulante dont je ne comprenais pas les paroles.

Cela ne ressemblait pas à une vallée, ni à une gorge ou au lit d'une rivière. Il s'agissait simplement de la fosse la plus profonde que j'aie jamais vue.

Le vieillard cessa de chanter et tendit le bras, agitant sa main crochue comme pour tenter d'attraper une réponse à ce mystère.

— La terre se recroqueville ici, comme de la boue qui sèche, affirma-t-il. C'est nouveau. Je n'aime pas ça.

Il fit demi-tour pour aller s'accroupir à l'ombre d'un grand rocher.

Vinnevra et moi nous approchâmes prudemment du bord effondré du ravin, en rampant pour franchir les derniers mètres. Sous mes mains tendues, dévala une cascade inquiétante de terre et de cailloux. J'essayai d'évaluer la profondeur et la largeur du gouffre. Je ne voyais plus le mur à l'horizon, pas plus que je ne parvenais à distinguer le fond du trou.

Le brouillard semi-opaque se mouvait toujours autour de nous telle une rivière sale et inutile.

— Tu veux qu'on descende là-dedans ? demandai-je à Vinnevra. C'est cet endroit que ton génocode t'a indiqué ?

Elle me jeta un regard lugubre.

— En tout cas, avec toute cette poussière, il y a certainement quelque chose qui bouge non loin d'ici, ajoutai-je.

— Mais quoi ?

— Peut-être des animaux. Des gnous, par exemple.

— Que sont les... (Elle essaya de prononcer le mot, puis renonça.) Qu'est-ce que c'est ?

Je les lui décrivis, et lui expliquai que, sur Erdé-Tyrène, j'avais vu des troupeaux soulever de grands nuages de poussière et tenter de traverser de vastes rivières, où beaucoup mouraient noyés ou dévorés par les crocodiles. Petit garçon, je m'asseyais sur la berge pour regarder les jaguars et les dents de sabre attendre patiemment sur l'autre rive l'arrivée des survivants, dont ils attraperaient encore quelques-uns. Les bêtes noyées, emportées par le courant, serviraient de repas à d'autres crocodiles et aux poissons. Pourtant, par la seule force du nombre, les gnous triomphaient même de ces prédateurs, et ils arrivaient pour la plupart à destination.

À présent, la lumière du jour avait légèrement dissipé la brume, et je parvins à distinguer le fond du gouffre. Gamelpar avait raison : la terre s'était effectivement contractée, s'éloignant du grand mur bleu-gris et formant une pente de cailloux éboulés. En bas de la pente, on pouvait voir les fondations dénudées du Halo, sur une distance d'un kilomètre environ. Ici, il était facile de voir la profondeur du sol qui recouvrait l'intérieur du Halo : huit ou neuf cents mètres. Ce

n'était pas beaucoup plus épais – toutes proportions gardées – qu'une couche de peinture sur le mur d'une maison.

Je me remémorai l'une des amies-liées de ma mère, qu'elle voyait souvent pour mâcher le cuir et faire de la couture. Cette femme avait un perroquet gris qui parlait aussi bien que moi (je n'étais alors qu'un enfant). Pour amuser l'oiseau, l'amie-liée avait reconstitué, à l'intérieur de sa grande cage en osier, une petite forêt de brindilles plantées dans un peu de terre tassée. La Bibliothécaire ou un autre Forerunner avait peint l'intérieur de cet anneau avec de la terre, des arbres et des animaux pour que nous nous y sentions chez nous. C'était une illusion, exactement comme la forêt du perroquet.

Je chassai cette idée et me concentrai sur cette vision saisissante et ce que je pouvais en déduire : il y avait bien des êtres en train de bouger là-bas, sans doute des dizaines de milliers, mais il s'agissait d'humains, et non pas d'animaux. Ils marchaient sur les fondations découvertes, entre les cailloux éboulés, suivant le grand gouffre en direction de l'ouest.

Pendant quelques minutes, Vinnevra et moi, bouche bée, observâmes la foule immense et son mouvement uniforme et régulier. Ces humains cherchaient-ils tous à atteindre l'endroit désigné par Vinnevra ? La balise dans la vieille cité – s'il agissait bien d'une balise – avait-elle envoyé à tous un signal, un message si ancien qu'il était devenu obsolète et vain ? Ou s'étaient-ils seulement perdus, avaient-ils glissé en bas du gouffre et le suivaient-ils maintenant où qu'il pût les mener ?

Bientôt, j'identifiai d'autres objets en mouvement. Des objets que je n'avais absolument aucune envie de voir. Ce fut grâce à leurs ombres, qui ondoyaient comme des drapeaux dans la brume, que je les repérai : dix sphinx de guerre. À cette distance, leur pâleur les rendait presque invisibles au milieu de la poussière. Ils flottaient, effectuant de lents allers-retours au-dessus de la foule. Je ne pouvais dire s'ils les incitaient à continuer ou s'ils se contentaient de les surveiller.

Je les montrai à Vinnevra. Elle émit un grondement sourd, guttural.

Gamelpar avait rampé jusque derrière nous, toujours à bonne distance de la fosse.

— Taisez-vous ! (Il pencha la tête sur le côté.) Écoutez !

Je m'exécutai, mais n'entendis rien d'autre que le souffle régulier du vent derrière nous, l'air frais qui cherchait à descendre. Enfin, il se calma suffisamment pour me permettre d'isoler une note lointaine et profonde. Vinnevra la perçut également, et son visage s'éclaira.

— C'est le son de l'endroit où je dois aller en cas de problème ! s'écria-t-elle.

— Ils marchent vers ce son ?

Le vieil homme rampa encore un peu et se tourna lentement, la tête toujours penchée, pour me faire face.

— Qu'est-ce que nos vieux fantômes pensent de tout ça ? demanda-t-il.

— Les souvenirs se taisent, répondis-je.

— Ils attendent le bon moment, dit Gamelpar. Ce sera difficile de lutter, tu sais, si les vieux esprits décident de prendre le contrôle.

Je n'avais pas réfléchi à cette possibilité.

— Cela vous est-il déjà arrivé ? l'interrogeai-je.

— Pas encore. Combats-les si tu le souhaites.

Il changea de position pour soulager sa jambe malade, puis brandit son bâton pour désigner l'origine du son.

— Il n'y a pas de pont ni quoi que ce soit qui ressemble à un chemin pour descendre... donc on n'a pas vraiment le choix, si ?

Vinnevra acquiesça. Nous reprîmes notre route, restant à bonne distance de la fosse, jusqu'à ce que l'ombre de la nuit nous rattrape de nouveau et que les étoiles réapparaissent. Je me demandai quelle était la probabilité que Traqueur se trouve en bas, dans la foule.

— Est-ce qu'ils se rendent dans un bon ou dans un mauvais endroit ? demandai-je à Vinnevra.

Elle me tourna le dos.

— Je n'en sais pas plus, dit-elle.

Comme nous nous reposions, adossés à un talus, je sentis la grande curiosité du vieil esprit à l'œuvre une fois de plus. Ensemble, nous contemplâmes les étoiles. Le Seigneur-Amiral, qui vivait une nouvelle fois à travers moi, était estomaqué par les changements survenus depuis ce que je supposais avoir été

une mort violente. En conséquence, il restait bien souvent en retrait, comme une ombre maussade. J'ignorais si je préférais son silence ou ses tentatives fébriles de se dresser pour découvrir ce qu'il était capable d'accomplir. Il ne pouvait pas me contrôler. Il était à peine plus fort qu'un nourrisson, dépourvu de véritable volonté. Mes sentiments face à sa montée en puissance étaient mitigés. J'étais inquiet de ce qui pourrait en résulter, mais je m'enorgueillissais des souvenirs fugaces de batailles entre humains et Forerunners, en particulier les victoires. Je partageais sa peine et sa colère à la vue du pouvoir dont disposaient à présent les Forerunners, du sort qu'ils avaient infligé aux humains depuis la fin de l'ancienne guerre, de nos faiblesses, de nos divisions, de notre diversité.

— *Nous n'étions qu'une seule grande race autrefois, au pouvoir uni et aux objectifs partagés...*

Mais je compris bien vite que ce n'était pas tout à fait vrai, et j'en vins à me rendre compte que ce que le Seigneur-Amiral *croyait* et ce qu'il *savait* pouvaient parfois être deux choses très différentes. Même de son vivant, me sembla-t-il, l'esprit qui avait traversé tous ces événements passés avait été habité de telles contradictions. Contradictions qui ne m'étaient que trop familières pour les avoir rencontrées chez moi-même et chez mes semblables, sur Erdé-Tyrène comme sur l'anneau.

Vinnevra coupa un nouveau bâton de marche pour Gamelpar, et se mit à élaguer.

— Tu reconnais une de ces étoiles ? me demanda le vieillard.

Sous les rayons froids du pont céleste, qui à l'aube nous éclairaient indirectement, son visage ressemblait à un fruit ridé à la peau sombre.

— Pas encore, répondis-je.

— Cessez de parler de ça, ordonna Vinnevra.

Elle trancha les dernières brindilles et tendit à son grand-père une canne plus verte et moins tordue que la précédente, avant de poursuivre :

— Il faut que nous trouvions à manger et à boire.

La rosée en cet endroit était boueuse et amère. Nous pouvions également nous abreuver aux creux remplis d'eau de pluie dans les rochers au bord du gouffre, mais même eux

tendaient à s'assécher ou à se remplir de mousse visqueuse. Il n'avait pas plu depuis des jours.

Dès les premières lueurs du jour, le bruit de la foule s'éleva du ravin comme un torrent lointain. Les hommes et les femmes du Peuple se remettaient en marche après une nuit de repos. Nous les écoutâmes un instant, puis reprîmes aussi la route sous la lumière grise, chacun de nous projetant deux ombres : l'une grandissant en réponse à l'arc le plus brillant du pont, l'autre diminuant en taille et en netteté tandis que l'ombre reprenait ses droits sur l'autre côté.

— Est-ce que tout le monde est doté d'un génocode ? interrogea Vinnevra. Est-ce que tous ces gens en bas en ont un, eux aussi ?

Gamelpar secoua la tête.

— La Dame ensemence son jardin, mais il lui arrive aussi d'arracher les mauvaises herbes.

— Et si c'était nous, les mauvaises herbes ? demanda Vinnevra.

Le vieillard s'esclaffa. Son rire était celui d'un jeune homme. Si je n'avais pas été en train de le regarder, j'aurais presque pu imaginer qu'il en était un, mais cette impression fut de courte durée. La Bibliothécaire, la Biocréatrice ou la Dame, comme ils l'appelaient, ne semblait pas se soucier du fait que ceux qui portent son empreinte vieillissent, souffrent et meurent. Cette évidence me frappa, mais j'étais trop fatigué et assoiffé pour pousser plus loin ma réflexion.

L'air frais rampait jusqu'au bord du ravin pour se déverser dans l'abîme.

— Dis-m'en plus sur Erda, me pria Gamelpar d'une voix devenue rauque.

— Tu veux dire, l'endroit dont est venu le Peuple, il y a très longtemps ? ajouta Vinnevra. Même toi, tu n'as pas de souvenirs si lointains, Gamelpar.

— Trop soif pour parler, croassai-je.

Soudain, sans préavis, mes oreilles parurent se déboucher, émettant un son désagréable. La poussière du précipice s'éleva au-dessus de la falaise et vint s'abattre sur nous en nuées

tourbillonnantes. Avec elle nous parvint un chœur aigu, étrange, celui de milliers de voix, hurlant à pleins poumons.

Gamelpar grogna et pressa ses mains contre ses oreilles. Vinnevra se pencha en avant, les mains sur les genoux, comme si elle était sur le point de vomir. Le ciel s'assombrit, les étoiles scintillèrent et j'eus de plus en plus de mal à respirer. Découragé, à bout de souffle, je sentis le sang me marteler les tempes et une sensation de brûlure envahit ma poitrine. Je m'allongeai alors près de Vinnevra et du vieil homme. La jeune fille avait fermé les yeux, paupières crispées, et tout son corps tremblait comme celui d'un faon. Gamelpar était couché sur le dos, son nouveau bâton vert en travers du torse. Impossible d'échapper à cette poussière humide et collante qui encombrait nos nez et s'infiltrait dans nos yeux. Nous étions presque aveugles.

Tout autour, la terre se mit à trembler. Les gros rochers se balancèrent lourdement dans leur lit de sable, et certains s'inclinèrent lentement avant de basculer. Quelques-uns roulèrent jusqu'au bord du gouffre pour disparaître dans des nuées de vapeur poussiéreuse. Je jurerais avoir senti la terre se cabrer sous nos corps, à la manière d'un buffle d'eau que les moustiques agacent.

Le vieillard se traîna péniblement jusqu'à Vinnevra et posa un bras en travers de la jeune fille. Je les rejoignis. Je vis des rubans de poussière s'élever comme des nuages orageux jusqu'à atteindre des milliers de mètres en hauteur, cachant le pont céleste et les étoiles. Puis un gigantesque nuage de poussière nous recouvrit entièrement. Des éclairs zébraient le ciel non loin de là, clartés diffuses suivies, neuf ou dix battements de cœur plus tard, par le grondement du tonnerre. Ce tonnerre, qui naguère m'aurait terrorisé, me paraissait alors dérisoire. Je me demandai si le Halo entier allait frémir ainsi jusqu'à voler en éclats. Une création forerunner si monumentale pouvait-elle être détruite ?

— *Bien sûr ! Nous avons écrasé leurs flottes, attaqué les mondes qui leur servaient d'avant-postes... Et les Forerunners eux-mêmes ont trouvé le moyen d'anéantir l'indestructible*

architecture des Précurseurs, sur Charum Hakkor... Charum Hakkor, qui était jadis surnommée l'Éternelle.

Le Seigneur-Amiral ne ressentait pas la moindre trace de peur. Il était déjà mort !

Puis vint le déluge. Subitement, un rideau de pluie opaque s'abattit sur le sol et le martela jusqu'à ce que nous sentions nos corps s'y enfoncer. Avec effort, je me dégageai de la boue qui m'agrippait, puis tirai Vinnevra vers une zone de sable plus ferme que surplombait un rocher. Ce dernier ne semblait vouloir ni trembler ni s'effondrer. Mon choix avait été simple : contrairement au vieil homme, Vinnevra savait où nous devions nous rendre.

Cela ne m'empêcha pourtant pas de retourner le chercher en rampant. Il était impossible de marcher sous la pluie battante. Chaque goutte était de la taille d'un grain de raisin et froide comme de la glace. Gamelpar, à demi enseveli sous la boue, luttait tant bien que mal pour se libérer. Je me dressai sur les genoux, m'enfonçai aussitôt jusqu'aux cuisses et tendis la main pour attraper son bâton par le milieu. Il s'y agrippa fermement des deux mains, et je le portai autant que je le tirai jusqu'à l'endroit où nous attendait Vinnevra.

Nous nous couchâmes sous le surplomb de roche tandis que les secousses du séisme redoublaient d'intensité. Il n'était pas envisageable de dormir. Nous scrutâmes la pénombre tonnante et ruisselante. Nous étions épuisés et trempés jusqu'aux os, mais nous ne manquions plus d'eau. Nous nous relayâmes pour boire dans un pli de mes haillons que la pluie remplissait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Nous trouvâmes cette eau délicieusement fraîche, même si elle voulait nous noyer, même si elle voulait notre mort.

Depuis les ténèbres profondes de notre abri, nous entendîmes un craquement plus puissant que le tonnerre. Le rocher sous lequel nous nous étions réfugiés fit pleuvoir sur nos têtes une kyrielle d'éclats tranchants. Je tendis la main et repérai en tâtonnant une fissure assez large pour y insérer le bout de mon doigt. Je l'imaginai alors se refermant brusquement, et retirai précipitamment mon doigt. Je serrai mes bras autour de moi et ne bougeai plus. Bien que convaincus

que la roche allait s'effondrer sur nous d'une seconde à l'autre, nous demeurâmes immobiles.

Le surplomb ne s'écroula pas. Le rocher ne vola pas en éclats. Nous ne vîmes pas grand-chose, voire rien du tout durant cette journée noire et interminable, à l'exception de quelques éclairs argentés. Une sorte d'apathie s'empara de nous. Nous ne dormions pas et nous ne pensions pas non plus. Derrière nos yeux, le malheur avait pris possession du vide. Nous attendions un changement, quel qu'il fût. Rien d'autre ne pourrait nous tirer de cette torpeur mortifère, où la terreur le disputait aux picotements de l'ennui.

Le jour se mua en nuit, qui fit place à son tour à un autre jour.

Enfin, la pluie et les secousses qui agitaient la terre s'interrompirent brutalement, comme si, d'un geste impérieux, quelque puissance supérieure en avait donné l'ordre. Par-delà la boue, nous contemplâmes les rayons pâles et lactescents du soleil qui se condensaient en un double, non, un triple arc-en-ciel dont les rubans éclatants s'entrelaçaient au-dessus du gouffre. Leurs couleurs joyeuses s'affadirent doucement à une extrémité tout en s'accentuant à l'autre, puis ils disparurent.

Vinnevra s'aventura la première hors de l'abri. Elle effectua quelques pas laborieux dans la boue puis se dressa, les bras levés vers la lumière, et se mit à bouger les lèvres sans produire de son. Elle priait en silence.

— Quel dieu prie-t-elle ? demandai-je à Gamelpar.

Celui-ci était couché sur le côté, une main tenant toujours fermement son bâton de marche vert.

— Aucun, répondit-il. Nous ne faisons confiance à aucun dieu.

— Mais nous sommes vivants, objectai-je. Nous avons forcément quelqu'un à remercier.

— Prie l'anneau, alors, rétorqua le vieil homme.

Il rampa hors de notre abri, prit appui sur sa canne et se leva pour la première fois depuis de nombreuses heures. Malgré les tremblements qui agitaient ses jambes, il se tint droit, luttant pour tirer un pied après l'autre de l'épais sol boueux.

Je fus le dernier, mais aussi le plus rapide à quitter le surplomb rocheux. Gagnant un sol pierreux, plus ferme, je m'approchai avec audace de l'abîme. En contrebas, le mouvement migratoire s'était interrompu. Je pensai un moment, en scrutant le gouffre à présent éclairci, que ces milliers d'individus étaient tous morts noyés ou ensevelis par l'éboulement.

Je m'aperçus alors que certains d'entre eux bougeaient encore. Je repérai d'abord quelques individus isolés, puis des groupes, et enfin une véritable marée humaine. Après s'être relevés, titubants et confus, ils se rejoignirent et se remirent en route dans la même direction qu'auparavant. Exactement comme des gnous.

Ils étaient beaucoup plus près de nous, désormais.

Le fond de la fosse, qui n'était autre que les fondations du Halo, s'était soulevé, comme si un géant l'avait pris sur les épaules. Le gouffre était deux fois moins profond qu'avant le séisme. L'entaille se refermait. Bientôt, l'abîme disparaîtrait, comblé à l'aide de métal forerunner.

Il y avait là une force, une présence, une sorte de dieu monstrueux, si vous voulez... Une entité capable de subir des changements démesurés, de se voir infliger d'atroces blessures et de parvenir tout de même à en guérir. Aucun humain, si puissant fût-il, ne pouvait en faire autant. Prier le Halo n'était peut-être pas une si mauvaise idée que cela.

Je tendis les mains à la façon d'un chaman, comme pour puiser personnellement dans le pouvoir des événements auxquels nous venions d'assister. Vinnevra me regarda comme si j'étais devenu fou.

Je souris, mais elle se détourna sans un mot. Durant sa vie, elle avait connu plus que son lot d'imbéciles.

Nous suivîmes un chemin à peu près parallèle au bord du gouffre. Vinnevra, déboussolée par l'échec de son génocode, semblait réfléchir à un moyen de contourner cet obstacle. Pendant quelques heures, elle nous guida vers l'intérieur des terres, décrivant des zigzags, ramassant des cailloux puis les laissant retomber, comme si elle espérait que la nature lui

montrerait la voie. Mais elle secouait la tête... et reprenait sa marche.

Elle était sous l'emprise de la Biocréatrice, cela ne faisait aucun doute.

À midi, lorsque le soleil fut à une largeur de paume du pont céleste au-dessus de nous, nous n'avions fait que tourner en rond et revenir à proximité de la fosse ainsi que du mur d'horizon. Cette fois, lorsque nous plongeâmes les yeux au fond du gouffre, nous ne vîmes ni poussière ni brouillard. La visibilité était parfaite jusqu'au mur lui-même. Mais cela ne fit que révéler la futilité de la quête qui animait Vinnevra.

Au bout de la fosse, dans le chaos de terre et de pierre, bloquant le flot des humains du Peuple, se trouvait un grand monument forerunner. Ce gigantesque pilier carré était penché jusqu'à s'appuyer contre le mur, mais s'élevait bien plus haut que celui-ci, plus haut que l'air lui-même.

À la base, sa surface couvrait environ un kilomètre carré. Son sommet se perdait dans les nuages.

Je pris Vinnevra à part.

— S'agit-il de notre destination ? demandai-je.

Elle arborait une expression hagarde, le regard presque vide sous l'effet de sa pulsion intérieure. Il lui fallut quelques instants pour parvenir à s'immobiliser complètement. Gamelpar s'accroupit non loin de là, secoué par une quinte de toux. Quand celle-ci cessa, le vieillard leva les yeux vers le mur et secoua lentement la tête. Il était quasiment à bout de forces.

Vinnvra se redressa soudain, menton en avant, et se remit en route d'un pas vif. Je la rattrapai et tentai de la dépasser pour l'arrêter. Elle me foudroya du regard.

— Le vieil homme a besoin de repos, lui dis-je.

Ses lèvres remuèrent sans émettre de son. Finalement, je l'agrippai par l'épaule, saisis son menton dans l'autre main et la fis pivoter, la forçant à me regarder. Ses yeux flamboyèrent, farouches, et elle leva des doigts crochus pour me griffer le visage. Je repoussai ses mains et les tins le long de son corps. Elle se pencha aussitôt en avant comme pour croquer le bout de mon nez.

J'esquivai la morsure et la repoussai.

— Arrête ça ! m'exclamai-je. Nous allons attendre ici un petit moment. Assez de ce génocode. C'est toi-même que tu dois retrouver !

Elle se tourna de nouveau vers moi pour me lancer un regard courroucé, mais ses yeux étaient pleins de larmes. Étrangement, je sentis ma propre gorge se serrer.

Puis elle fit volte-face et s'éloigna d'un pas furieux.

Gamelpar nous regardait d'un air las depuis l'endroit où il s'était arrêté.

— Laisse-la partir, conseilla-t-il. Elle ne s'aventurera pas bien loin.

Je fis demi-tour pour aller m'accroupir près de lui et, en silence, nous observâmes Vinnevra s'approcher une nouvelle fois du bord pour étudier le pilier penché qui bloquait la fosse.

— S'agit-il du Palais de la Douleur ? m'enquis-je auprès du vieillard.

— Je n'ai jamais vu le Palais de la Douleur, mis à part de l'intérieur.

— Comment était-ce, à l'intérieur ?

Il protégea ses yeux de sa main, comme pour éviter de se souvenir.

— De toute façon, ce n'est pas ce qu'elle cherche, conclut-il. Ceux du Peuple, au fond de la fosse, ne doivent pas savoir où ils vont, eux non plus.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? interrogeai-je.

Son visage était devenu gris.

— Qu'elle ne nous ait pas guidés là où nous devons nous rendre... C'est très décevant.

Gamelpar massa sa jambe tremblante. Visiblement, il n'était pas certain de finir le voyage.

Incapable de tenir en place, je retournai voir la jeune fille qui se tenait à présent, très raide, non loin du gouffre. Elle secouait la tête comme un animal abandonné.

Je m'avançai jusqu'au bord de la fosse et observai la foule qui s'agglutinait autour du bassin, soulevant de nouveau un immense nuage de poussière.

Puis mon sang se glaça dans mes veines.

Quelque chose d'autre se mouvait désormais au sein de la multitude, à un kilomètre ou deux de là. À demi dissimulé par la poussière, cela flottait au-dessus de la masse silencieuse. Je ne pus d'abord déterminer s'il s'agissait d'un sphinx de guerre. Bientôt, les nuées que soulevait cette foule se dispersèrent brièvement et je vis une énorme araignée recroquevillée. Large de neuf ou dix mètres, elle planait au-dessus du cortège sur un disque volant avec une majesté insolente. Sur sa grande tête plate scintillaient les facettes de deux yeux ovales, très espacés et obliques.

Le Prisonnier.

— *Le Primordial.*

Vinnevra me rejoignit.

— Est-ce que c'est..., balbutia-t-elle.

Pendant un moment, je fus incapable de parler, abruti par les souvenirs de l'ancien esprit par une peur primale mêlée à l'idée, atrocement cinglante, que cette chose était à présent en liberté et quelle contrôlait peut-être la migration, à moins qu'elle ne se contente de l'observer patiemment.

Vinnevra m'attrapa par le bras.

— Je nous ai menés à lui, c'est ça ? C'est là qu'ils se rendent tous !

Une large porte s'ouvrit à la base du monument penché. Lentement d'abord, puis avec une calme détermination, la foule se déversa à l'intérieur. Deux sphinx de guerre émergèrent sur les côtés pour les guider et les surveiller.

Le disque sur lequel se trouvait le Prisonnier s'approcha également de la porte et perdit de l'altitude, faisant s'agenouiller ou tomber les êtres que couvrait son ombre, puis il entra à son tour. Quand il eut disparu dans le monument, ceux qui n'avaient pas été écrasés se relevèrent... et le suivirent.

Vinnevra enfonça ses doigts dans ma chair. Je les desserrai un à un, puis nous courûmes rejoindre Gamelpar à l'endroit où il se reposait.

Après s'être composé une expression, elle s'agenouilla près de son grand-père.

— Nous n'allons pas traverser le gouffre, dit-elle. Nous allons vers l'intérieur, et vers l'ouest.

Je m'aperçus que Vinnevra utilisait à présent mes termes pour indiquer les directions. Mais j'avais à l'esprit des préoccupations plus urgentes. Elle ne mentionna pas le Prisonnier, souhaitant épargner cette horreur au vieil homme. Cependant, nos visages bouleversés nous trahirent.

Je ne pus éviter de croiser le regard sceptique de Gamelpar.

— Vous l'avez vue, n'est-ce pas ? nous demanda-t-il. La Bête. Elle est en bas. (Son visage se crispa comme sa terreur passée refaisait surface.) C'est bien le Palais de la Douleur, non ? Et ils sont toujours attirés à l'intérieur...

Il ne put achever sa phrase.

Vinnvra se roula en boule près de lui et lui tapota l'épaule pour apaiser ses sanglots. Je ne pus supporter l'image de ce vieil homme pleurant comme un enfant.

Je m'éloignai pour les laisser seuls, puis m'assis et enfouis ma tête dans mes bras.

Chapitre 9

Avec une volonté d'une force impressionnante, Vinnevra ignora la pulsion qui l'animait et nous fit nous éloigner du gouffre. Nous franchîmes dans l'autre sens les collines basses et sèches jonchées de rochers jusqu'à une terre plus rase, soit l'exact opposé de l'endroit où la guidait son génocode. Gamelpar et moi la suivîmes, tentant de marcher en file indienne derrière elle à travers des talus semblables aux plis d'une couverture. En regardant la partie basse de la courbe formée par l'anneau, je vis que ces contreforts s'agglutinaient à la base d'un massif rocheux. Le point où celles-ci se confondaient dans la brume atmosphérique devait correspondre peu ou prou à l'emplacement de la grande étendue d'eau. Au-dessus de cette brume, on discernait une surface lisse où les fondations du Halo n'étaient pas recouvertes d'un paysage artificiel. Elle grimpait sur plusieurs milliers de kilomètres, jusqu'à croiser une ligne horizontale, émaillée de nuages, qui reliait perpendiculairement les deux murs d'horizon. Au-delà, la fausse nature du Halo réapparaissait, verte et luxuriante, terriblement séduisante.

La pertinence de ce changement radical de trajectoire ne me parut pas évidente, mais Gamelpar n'émit aucune objection, et je ne voyais aucune raison valable de ne pas mettre autant de distance que possible entre nous et le Prisonnier. La jeune fille semblait comme hantée.

— *Apparemment, son génocode n'est pas fixe. On dirait que la Bibliothécaire a programmé cet anneau afin de pouvoir diriger et protéger ses sujets. Mais qui contrôle les balises, désormais ?*

J'étais incapable de répondre à la question pourtant évidente du vieil esprit.

Quelques heures plus tard, nous progressions sur un terrain irrégulier de croûte grise et écaillée, recouverte d'une cendre

blanche au goût âcre. Amer, brûlé, infect. Ici, le vernis dérisoire de nature avait été entièrement consumé, comme si les dieux avaient décidé d'y déchaîner un déluge de feu détruisant tout sur son passage.

Des centaines de mètres plus haut, la matière bleu-gris des fondations s'était soulevée, repoussant la cendre blanche et la croûte écailleuse et révélant sur notre chemin un vaste trou béant dans la structure même du Halo.

La ruine s'ajoutait à la ruine.

Nous contournâmes les bords recourbés et déchiquetés de l'abîme, ne nous arrêtant qu'une fois pour scruter l'intérieur d'une crevasse d'au moins quatre ou cinq kilomètres de profondeur. Nous restâmes tous muets devant ces multiples couches d'architecture écrasée, brisée, et de mécanismes fondus, qui plongeaient sur des centaines de mètres jusqu'à se muer au fond en un magma noir et informe.

Et pourtant... À l'échelle du Halo, ce n'était qu'une plaie mineure, bien loin de rivaliser avec l'immense tache noire que nous avions aperçue en haut du pont céleste. Le remplacement de notre région du Halo, notre dalle, n'était apparemment pas nécessaire. Du moins pour l'instant.

Le Seigneur-Amiral ne fit aucun commentaire sur cette vision d'apocalypse, mais je sentais grandir son impatience et son désir d'agir. L'intelligence analytique qui couvait en moi gagnait en puissance, attendant le bon moment pour se mettre en branle. J'ignorais si je devais avoir peur de lui. Tant d'autres peurs plus immédiates m'assaillaient déjà.

Après quelques heures, nous escaladâmes une pente escarpée qui nous permit d'atteindre un plateau relativement préservé. Il était constitué de terre, de rochers, ainsi que d'une crête de granit parsemée d'arbres roussis et affaissés. Nous y trouvâmes également une mare formée par le récent déluge. Nous fîmes halte. Gamelpar trempa les doigts dans le bassin pour goûter l'eau, puis hocha la tête.

— Buvable, déclara-t-il.

Mais d'animaux, de baies ou de nourriture d'aucune sorte, nous ne vîmes la moindre trace.

L'ombre de la nuit nous rejoignit une fois de plus et nous nous allongeâmes dans le froid, frissonnants et affamés. Gamelpar ne s'en plaignit pas une seule fois. Vinnevra n'avait rien dit depuis des heures.

Le matin venu, nous nous levâmes mollement et fîmes notre toilette. Puis Vinnevra ferma les yeux, tourna lentement sur elle-même, bras tendu... et s'arrêta. Sa main désignait le gouffre que nous avions quitté après le déluge. Avec un frisson convulsif, elle se tourna dans l'autre sens, inversant la trajectoire indiquée par son génocode.

Lorsqu'elle me regarda, ses yeux étaient vides d'expression.

Sa force était remarquable. À l'encontre de tous mes instincts, je me surpris à admirer et à ressentir de l'affection pour mes deux compagnons. Quelle stupidité ! C'était Traqueur que je devais trouver et, quand je l'aurais rejoint, ne fêterions-nous pas l'événement en abandonnant les autres sans un regard en arrière ?

Cependant, je me demandais à présent si j'étais vraiment capable de deviner ce que ferait Traqueur. Il m'avait toujours étonné.

Nous reprîmes la route, vers l'intérieur et vers l'ouest, à travers les contreforts qui menaient au massif montagneux. À la fin de la journée, ce chemin nous avait menés jusqu'à l'orée de ce qui avait peut-être été, jadis, une autre cité. C'étaient des ruines étranges, changeantes, au-dessus desquelles les fantômes des monuments vacillaient comme s'ils luttaienent pour revenir.

Vinnvra se tint un moment en équilibre sur le bord brisé d'une chaussée arrondie, envahie par la boue. Elle leva les mains vers le ciel, paraissant implorer un répit ou au moins une bribe de réponse.

— Je dois y retourner ! nous dit-elle. Retenez-moi, empêchez-moi ! Arrêtez-moi !

Gamelpar et moi la prîmes doucement par les bras et nous nous assîmes tous, tandis qu'un mauvais vent balayait les débris, gémissant par les brèches et murmurant sous les arches détruites.

À quelques centaines de pas seulement de la cité en ruine, à gauche de la chaussée, gisait la moitié d'un vaisseau plus grand

que celui du Didacte. Sa coque arrondie, à présent noircie et déformée, était longue de plusieurs kilomètres. Ce navire ne sillonnerait plus jamais l'espace. Il semblait avoir été attaqué et précipité dans l'atmosphère du Halo, pour venir finalement s'écraser dans cette région du grand anneau.

Ces ruines n'étaient pas récentes, et cette cité n'avait jamais été peuplée d'humains. J'étais une fois de plus confronté à une scène sinistre qui confirmait que, des décennies plus tôt, des Forerunners avaient combattu d'autres Forerunners, et que nombre d'entre eux avaient péri.

Le Seigneur-Amiral décida alors de se manifester pour exprimer sa jubilation.

— Confusion chez l'ennemi ! Ceux qui tyrannisent les humains ont pris les armes les uns contre les autres. Dissension dans leurs rangs ! Pourquoi ne nous réjouissons-nous pas ?

L'ancien esprit parut prendre le contrôle de mes pieds et de mes jambes, et, en cet instant, sans choisir consciemment de le faire, je lui cédai mes yeux et mon corps. Sans aucun objectif, sans aucun effort de ma part, nous nous mîmes à arpenter la chaussée, laissant Gamelpar et Vinnevra derrière nous pour le moment. Je me sentais déçu, peiné, vindicatif... exactement les sentiments dont j'avais fait l'expérience lorsque, sur Charum Hakkor, le dégoût et l'orgueil s'étaient éveillés en moi pour la première fois.

La chaussée montait en pente douce, et nous continuâmes à la suivre, sautant parfois de côté quand les bords déchiquetés des fissures se tordaient et étincelaient d'une lumière étrange. Elles semblaient lutter pour se rejoindre, pour commencer les réparations. Mais ici, la volonté, l'énergie, les ressources n'existaient plus. Le système hiérarchique était brisé depuis longtemps. Ce fait, au moins, me parut évident, bien que je sois à mille lieues de comprendre les mécanismes technologiques en jeu.

Une fois de plus, j'eus envie de m'incliner et de prier.

— Ce ne sont pas des dieux, me rappela le vieil esprit avec dédain.

Mais ces ruines étaient trop tristes, et il n'exprimait plus la moindre trace d'allégresse.

— *Ils sont comme nous, si l'on considère l'univers dans son ensemble. Parfois puissants, trop souvent faibles et fous, embourbés dans leurs jeux de pouvoir... et désormais en guerre. Mais pourquoi ?*

Le Seigneur-Amiral m'emmena jusqu'au bout de la chaussée. Nous contemplâmes le vaisseau mort et les squelettes dévastés, anéantis de bâtiments qui s'étaient autrefois dressés dans le ciel à des milliers de mètres de hauteur et qui reposaient à présent les uns sur les autres comme autant de cadavres sur un champ de bataille. Renversés, à demi fondus, et cependant ni vraiment immobiles ni complètement muets.

Je fus distrait par la réapparition de murs et de poutres de soutien, qui jaillirent d'une ruine à cinq cents mètres de moi environ. Ils essayaient de s'assembler de nouveau, d'une manière qui n'était pas sans rappeler celle du vaisseau du Didacte se reconstituant au centre du cratère de Djamonkin. Je crus, durant un court instant, qu'ils allaient y parvenir. L'édifice parut presque terminé... mais ce n'était qu'une illusion.

Les murs s'évanouirent, le squelette architectural vacilla... et s'envola.

En quelques secondes, tous ces efforts avaient été réduits à néant ; en un soupir et une rafale de vent, le fantôme du bâtiment avait disparu. À droite de la chaussée, j'aperçus alors une autre tentative vouée à l'échec, une autre résurrection... Une autre chute, une autre rafale de vent.

La cité était comme un buffle assailli par une troupe de grands fauves, lorsque ses flancs déchirés et sa gorge tranchée saignent sous l'œil des prédateurs qui attendent, la langue pendante, que ses grandes cornes noires cessent de s'agiter... Le buffle lutte pour se relever, mais les hyènes hurlent et ricanent tandis que la reine des lionnes rugit de faim et de triomphe.

Je me sentais tiré vers les souvenirs de l'ancien esprit : la destruction de Charum Hakkor, l'anéantissement de flottes entières de vaisseaux humains... La douleur et le sentiment de deuil me firent tituber. La vieille présence, cet esprit, cette antique chose au fond de mon être, était tout aussi

fantomatique que les ruines qui se tordaient en gémissant autour de moi.

Enfin, ni moi ni le Seigneur-Amiral ne pûmes endurer ce spectacle plus longtemps. Je ne pouvais plus sentir ses mots ni ses émotions. Effondré lui aussi, il s'était retiré.

— Assez ! hurlai-je.

Je me couvris les yeux, puis repartis d'un pas chancelant vers l'orée de la ville.

La jeune fille me regarda, attendant une explication.

— Nous ne devrions pas traverser cet endroit, dis-je. Il est mauvais, triste. Il ne sait pas qu'il est mort.

Chapitre 10

Nous décidâmes de contourner les ruines.

En ce nouveau jour de voyage, les forces de Gamelpar semblaient bien près de l'abandonner. Nous nous reposâmes plus que nous ne marchâmes, mais nous finîmes par découvrir un petit ruisseau et des herbes comestibles – du moins Gamelpar nous assura-t-il qu'elles l'étaient. En tout cas, leur goût était moins infect que celui des baies graisseuses. Sa soif étanchée et l'estomac plein, le vieil homme parut revivre. Avec un geste de la main, il se remit en route, courbé sur son bâton de marche.

Devant nous se dressaient de nouveau des collines. Celles-là étaient couvertes d'herbe sèche et émaillées d'arbres que je ne connaissais pas. Ils étaient de forme agréable, de taille moyenne, avec une écorce noire et des feuilles vert-de-gris évasées comme les doigts d'une main en coupe.

Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, sauf très haut sur le pont, à l'endroit où il semblait de la même largeur que ma paume. Je plissai les yeux et bougeai la main pour couvrir et découvrir les nuages, sous l'œil indifférent de Gamelpar. Par-delà le massif montagneux, nous pouvions à présent distinguer clairement la grande étendue d'eau. Les ombres s'allongeaient, l'air fraîchissait, le soleil n'était plus qu'à deux doigts du mur gris. L'obscurité s'annonçait.

Nous décidâmes de nous reposer.

À l'ombre d'un arbre au tronc noir, je dégageai une pierre de la terre sèche et l'examinai, m'émerveillant de sa simplicité. Si simple... et si fausse. Tout ici avait été fabriqué par les Forerunners. Ou peut-être ces paysages avaient-ils été arrachés à une planète quelconque et transportés jusqu'ici pour y être reconstitués. Dans tous les cas, cette terre et l'anneau lui-même ressemblaient au jouet d'un gigantesque enfant gâté qui obtient et fabrique tout ce qu'il désire.

Et pourtant les humains avaient failli anéantir leur flotte, dix mille ans auparavant.

— Tu as encore ce regard, fit remarquer Vinnevra en s'agenouillant près de moi. Comme si tu étais quelqu'un d'autre.

— C'est parfois le cas, répondis-je.

Ses yeux s'attardèrent, à travers la pénombre du crépuscule, sur l'endroit où Gamelpar s'était adossé à un tronc d'arbre bien lisse.

— Lui aussi, dit-elle.

Elle se mit à gratter distraitement la terre.

— Ce n'est pas un bon endroit pour les insectes, commenta-t-elle.

Je brandis ma pierre.

— Je pourrais apprendre à lancer des cailloux sur les oiseaux.

Nous sourîmes tous les deux.

— Mais nous mourrions de faim avant que je ne devienne assez bon, concédai-je.

Gamelpar était beaucoup plus robuste que nous ne le pensions. Il soutint la cadence par-delà les collines et jusqu'aux montagnes.

Je perdis le compte des jours.

Chapitre 11

Tandis que Gamelpar et Vinnevra se reposaient en bas, j'escaladai le pic rocheux le plus proche et le plus accessible pour atteindre, au sommet, un affleurement de granit. Au cours de l'ascension, je trouvai quelques buissons portant de petites baies noires assez douces, qui ne contrarièrent pas mon estomac. J'en grignotai quelques-unes et conservai le reste dans ma chemise pour mes compagnons.

Le vaste ruban d'eau bleu sombre se trouvait à trente kilomètres de là environ, protégé de ce côté-ci par les montagnes et par une zone de forêt dense à l'aspect bosselé. Que je me tourne vers l'intérieur ou vers l'extérieur, je voyais s'étendre ce lac immense qui s'étirait en travers de l'anneau sur plusieurs milliers de kilomètres. De là où je me trouvais, j'estimai sa largeur à deux ou trois cents kilomètres.

— *Où donc allons-nous trouver un bateau ?*

Je secouai la tête pour toute réponse et scrutai le lac avec intensité, alors que les ombres des nuages le disputaient aux éclats de lumière sur sa surface étincelante. Limpide même à cette distance, l'eau était jalonnée sur presque toute sa surface de hauts et étroits îlots, semblables à des piliers. À deux ou trois kilomètres du rivage le plus proche, une sorte de plante ou de construction reliait les îlots entre eux et s'y accrochait – hameau tissé de ponts ou végétation étrange, je ne pus décider.

Si nous continuions à suivre la même voie, c'est-à-dire celle qui permettait de s'éloigner le plus rapidement du gouffre et de la Bête, alors nous devrions traverser ce lac. Mais d'abord il nous faudrait franchir la forêt qui le bordait.

Bientôt, comme la nuit tombait, je redescendis la pente. Le vieil homme et la fille se trouvaient à une faible distance de l'endroit où je les avais laissés, près du lit asséché d'une rivière. Vinnevra massait patiemment les bras et les jambes de son grand-père. Tous deux levèrent les yeux à mon approche.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ? demanda Gamelpar en tapotant l'épaule de sa petite-fille.

Je leur offris les baies, qu'ils mangèrent après m'avoir remercié d'un geste. La façon qu'avait Vinnevra de me juger en permanence était troublante.

Lorsqu'elle se leva et s'éloigna, je me sentis étrangement déçu, pour elle comme pour moi.

Le vieil homme s'empara de son bâton, comme prêt à repartir sur-le-champ en raison d'un danger imminent.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ? interrogea-t-il de nouveau.

— Le grand lac, répondis-je. Une forêt très dense.

— Je l'ai contemplée bien des fois depuis l'ancienne cité, dit Gamelpar. Je ne pensais pas la visiter un jour.

— Nous ne sommes pas obligés d'y aller, objectai-je.

— Mais où irions-nous, alors ?

— Elle ne sait pas, dis-je.

Vinnvra s'était accroupie quelques pas plus loin, la tête baissée, accablée.

— Nous avons besoin d'un objectif, d'une direction, déclara Gamelpar.

Il conclut ces mots d'un regard qui signifiait clairement : « Sans cela, je vais mourir. Et que deviendra-t-elle, alors ? »

Je partageai encore un peu de ma récolte avec le vieil homme, puis marchai jusqu'à la jeune fille pour lui en offrir la dernière poignée. Elle parut une nouvelle fois me jauger, comme si cet acte de générosité de ma part était un miracle aussi inattendu que désagréable.

En cet instant, je me demandai pour la dernière fois quelles seraient mes chances de survie si je faisais cavalier seul. Je me déplacerais plus vite. Si loin de chez eux, Vinnevra et Gamelpar n'en savaient probablement pas plus que moi sur notre environnement...

J'ai au moins autant de chances de trouver Traqueur en les abandonnant, pensai-je.

Évidemment, j'avais d'autres problèmes plus préoccupants à résoudre, et le vieillard avait peut-être encore des informations à me transmettre. Plus particulièrement en ce qui concernait le Prisonnier. Le Primordial.

La Bête aux yeux étincelants.

Le matin se leva, éclatant. Nous pûmes contempler, une fois encore, le croissant rouge et gris, dont on pouvait à présent distinguer certains détails, comme un bout de tête d'animal, peut-être de loup ou de chacal.

— Il se rapproche, commenta Gamelpar tout en effectuant ses étirements habituels.

Ceux-ci étaient d'ailleurs assez impressionnants. Bien qu'ils fassent mal au vieil homme et que leur effet s'émousse toujours au fil de la journée, ils lui étaient néanmoins indispensables. Il se tenait en appui sur sa jambe valide, les bras en croix, puis tournait le torse et les hanches jusqu'à ce qu'il lui devienne difficile de conserver son équilibre... Il sautillait alors pour se rétablir et reprenait réchauffement, la tête penchée en arrière comme en un hurlement muet.

Vinnevra se contentait de rester là, les bras ballants, attendant que nous nous décidions : elle nous suivrait où que nous allions, tel était son destin, elle ne méritait rien de plus, etc. Tout cela se lisait dans l'indolence de sa posture et dans la vacuité de son regard perdu dans le vague, loin, loin de nous, loin de tout.

— Vous ne respirez pas la joie, tous les deux, marmonna Gamelpar en finissant ses exercices. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour quelques marchands joyeux et rondouillards !

— Que feriez-vous avec eux ?

— Des blagues, des rondes, de bons repas...

Il fit claquer ses lèvres. Les rares occasions où le vieillard faisait de l'humour étaient presque aussi déconcertantes que les silences méfiants de la jeune fille.

Nous nous remîmes en marche, suivant un itinéraire qui contournait la montagne par l'intérieur. J'avais vu de douces pâtures au relief vallonné de ce côté du pic, ainsi que des plateaux usés par le passage de l'eau. Au-delà, les arbres étaient de plus en plus nombreux et s'étendaient jusqu'à déboucher sur une autre bande de terre nue et aride, qui menait tout droit à la forêt dense et haute.

Deux jours s'écoulèrent.
Deux jours affreux et silencieux.
Puis, subitement, Vinnevra retrouva le sourire.

Elle ne parlait toujours pas beaucoup, mais sa démarche avait recouvré sa légèreté, et ses yeux, leur éclat. Ses longs bras et ses jambes minces se balançaient avec le même allant joyeux qu'auparavant. Tout cela exprimait sans ambages que pour elle, le gros de la déception s'était envolé et qu'il était temps d'être jeune de nouveau, de regarder attentivement autour de soi, un frisson d'espoir dans le cœur.

Son énergie se communiqua à Gamelpar et nous gagnâmes en vitesse. Au milieu des prés mamelonnés et des plateaux érodés, le vieil homme se déclara convaincu que nous nous trouvions de nouveau sur une zone propice à la chasse. Il nous apprit à fabriquer des pièges avec des cannes rigides et des herbes tressées. Nous travaillâmes un moment à les tendre au-dessus des terriers apparemment récents que nous avions découverts.

Nous transportâmes des pierres pour obstruer les terriers sur lesquels nous n'avions pas disposé de piège.

— Ce ne sont pas des lapins, regretta Gamelpar lorsque nous nous assîmes pour attendre. Mais c'est sûrement comestible.

Il se servit ensuite de son bâton pour creuser un trou dans le sol sablonneux. Quelques instants plus tard, le fond exsuda un peu d'humidité boueuse et nous nous relayâmes pour approfondir le puits. Bientôt, nous eûmes de l'eau, certes terreuse et peu ragoûtante, mais de l'eau tout de même, essentielle à notre survie. Avec un peu de patience, nous pourrions boire tout notre soûl.

Puis un premier piège s'actionna, et nous y trouvâmes un petit animal brun, une boule de fourrure dotée d'yeux, de la taille de deux poings maigres. Lors de cette dernière nuit avant d'atteindre l'orée de la forêt, nous en capturâmes quatre, préparâmes un feu bas et fumant à l'aide de buissons secs et de brindilles, et mangeâmes cette viande grasse à demi crue.

— *La Biocréatrice vient-elle voir ces pauvres bêtes à leur naissance ?*

J'ignorai ce blasphème. L'ancien esprit ne respectait rien.

Je dormis bien, d'un sommeil sans rêves. Nous étions aussi loin du gouffre et du Prisonnier que nos jambes avaient pu nous porter. Cela dit, qui pouvait dire à quelle vitesse il était capable de se déplacer sur son grotesque plateau flottant ?

Mais en cet instant, où je ne souffrais terriblement ni de la faim ni de la soif, je pouvais contempler, de chaque côté du pont céleste, les étoiles aux nuances d'argent et de terre pâle, ainsi que le croissant de l'orbe à tête de loup, à présent aussi large que mes deux pouces.

Gamelpar se rappelait avoir aperçu une petite étoile de cette couleur, juste après la grande lumière et les feux dans le ciel. Depuis, il n'avait pas fait attention à ses habitudes ou à son trajet, et bien qu'il admette volontiers qu'il pouvait s'agir du même astre, nous n'avions aucun moyen de nous en assurer. Mon vieil esprit avança toutefois qu'elle ne pouvait en aucun cas être une lune en orbite autour de l'anneau, c'était impossible ; en revanche, c'était peut-être bien une planète, qui se rapprochait de jour en jour.

J'avais toujours du mal à envisager le ciel autrement que comme une vaste étendue plane sur laquelle scintillaient de petits insectes mouvants et où, de temps en temps, quelqu'un ouvrait une porte pour laisser entrer la lumière venue de l'extérieur...

Les vieilles leçons ont la vie dure.

Chapitre 12

Aucun d'entre nous n'avait rencontré jusque-là d'obstacle vivant plus impressionnant que la barrière formée par la forêt. Elle semblait infranchissable. Les énormes troncs brun-vert, dont certains étaient plus larges que le cumul de nos trois statures, se dressaient avec une majesté implacable, tels des piliers jalonnant les remparts d'une forteresse. De grandes épines grises poussaient sur les troncs pour aller s'entrelacer comme les crocs d'une mâchoire fermement serrée. Une dizaine de mètres au-dessus de ces épines, de longues branches fines tissaient une épaisse canopée.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, Vinneveira sourit à ce spectacle. Sans doute trouvait-elle du réconfort dans l'idée que, quelque chemin que nous suivions, nous rencontrerions nécessairement quelque chose de déplaisant ou de décourageant. Je me reprochai aussitôt cette pensée injuste. Je ne la dénigrais que dans une tentative de contrebalancer l'affection grandissante que je ressentais pour elle.

— *Il faut une grande maturité pour s'en apercevoir.*

— Oh, la ferme, grommelai-je.

Nous aurions pu grimper jusqu'à la canopée pour passer par-dessus, mais elle s'étendait sur une distance considérable, plusieurs mètres au moins, et je doutais que nous soyons tous capables de la traverser.

J'examinai les épines, caressant leur surface ferme et finement striée. Elles étaient presque aussi dures que de la pierre. J'insérai alors mon doigt autant que possible entre deux d'entre elles. Le léger jeu qui aurait pu nous permettre de les écarter était imperceptible, presque inexistant – il n'excédait pas l'épaisseur d'un ongle. Peut-être les arbres ne constitueraient-ils pas un obstacle insurmontable si nous parvenions à tordre et à casser les épines à l'aide de bâtons

suffisamment robustes... Mais il nous faudrait d'abord les trouver ! La canne de Gamelpar était trop fragile.

Pour l'heure, rien que nous puissions tenter ne ferait une grande différence. Sous les rayons obliques du crépuscule, nous nous préparâmes donc à passer une nuit de plus à la belle étoile, sans la moindre idée de ce dont le matin serait fait.

Allongé sur mon matelas bosselé d'herbe sèche et piquante, je ne cessai de lever les yeux par-delà le mur d'arbres, vers les étoiles et le pont céleste. Je sommeillai vaguement, presque indifférent au fait que les rêves qui se mouvaient derrière un voile translucide dans mon esprit ne m'appartenaient pas. Il ne s'agissait pas de simples fantasmes, mais d'antiques souvenirs, affligés de la précision inégale qui caractérise la mémoire, d'autant plus que je n'en étais que le témoin lointain.

Certains, cependant, étaient remarquablement vivants : l'amour, dans un jardin, sous un ciel tissé de l'architecture des Précurseurs. Le visage passionné d'une femme dont les traits différaient singulièrement de ceux des femmes de mon époque, et encore plus de ceux de Vinnebra... Que de variété au sein de notre espèce !

Néanmoins, si j'en croyais ces visions fugaces, les humains étaient restés incroyablement fidèles à leurs ancêtres, même après avoir été anéantis et avoir subi une nouvelle évolution. Nous étions tous visiblement de la même sorte, de la même race, et nous n'avions pas grandi ni ne nous étions séparés en plusieurs castes physiques distinctes comme les Forerunners.

Les émotions que véhiculaient les rêves du Seigneur-Amiral étaient vives et brutes, comme l'odeur d'un animal fraîchement abattu. Il s'agissait de juxtapositions étranges, douleur et plaisir, terreur enfouie et impatience, une étincelle luisante de rage guerrière que l'on empêchait de s'embraser... pour la conserver précieusement.

Car ces rêves racontaient le départ et les adieux. La dernière nuit avant une grande bataille qui s'étendrait sur cent mille années-lumière, afin de décider du sort d'un millier de soleils et de vingt mille mondes.

— *Tous les rêves sont jeunes, mon hôte, mon ami. Tous les rêves appartiennent à la jeunesse, qu'ils soient cauchemars ou idylles.*

Un claquement sec et sonore m'arracha brutalement à ces songes étranges et intrusifs.

Je quittai ma couche d'herbe bruissante et levai les yeux vers la muraille dense et inhospitalière de la forêt. Les épines étaient en train de se retirer, rentrant peu à peu à l'intérieur de leurs troncs, ouvrant de larges tunnels sombres sous la noirceur épaisse de la canopée.

Je rampai jusqu'à Vinnevra pour la réveiller, et elle secoua l'épaule de son grand-père. Lorsqu'il dormait, ce qui était rare, c'était d'un sommeil très léger dont il se réveillait bien plus alerte que nous ; mais cette fois, il ne se leva pas, faisant plutôt rouler ses yeux sous la lueur d'ivoire et d'argent qui émanait du pont céleste.

— Il reste plusieurs heures avant l'aube, fit-il remarquer.

Vinnvra se mordit la lèvre.

— Il faut que nous traversions la forêt, dit-elle.

— Toujours dans la même direction ?

— Si nous allons à l'opposé de... là où je veux vraiment aller, oui.

— Rien ne nous y oblige, en réalité, intervins-je.

La jeune fille et le vieillard se levèrent, époussetèrent leurs habits et scrutèrent l'obscurité opaque entre les troncs.

— Si cette route-là mène au Primordial, déclara le vieil homme en désignant d'un signe de tête la direction du gouffre, alors n'importe quelle route qui nous en éloigne...

Désormais, il employait pour parler du Prisonnier le même mot que mon ancien esprit. Il ne termina pas sa phrase, mais n'en eut pas besoin. Nous avions déjà eu une discussion à ce sujet : le voyage qui nous ramènerait près du mur d'horizon en contournant la forêt serait long d'au moins deux cents kilomètres. Peut-être mille ou plus, selon les circonvolutions du parcours. Et il n'y avait aucun moyen de garantir que la barrière végétale ne s'étendait pas d'un mur d'horizon à l'autre, bloquant totalement le passage.

D'un autre côté, il était également possible que les épines soient tout aussi denses à l'intérieur de la forêt, et si nous nous faisions surprendre au milieu des troncs lorsqu'elles décideraient de jaillir de nouveau...

— Nous allons devoir forcer l'allure, dis-je, le souffle court.

Outre l'obscurité totale de cette étrange forêt, je craignais que celle-ci ne nous dévore.

Vinnevra et le vieil homme semblaient déterminés. Malgré mes récriminations, je n'envisageais même plus la possibilité de quitter la seule boussole dont nous disposions sur cet anneau. Même si elle fonctionnait à l'envers.

Je ne voulais plus me retrouver tout seul. Et ils étaient mes seuls amis, tant que nous n'aurions pas retrouvé Traqueur – si nous le retrouvions un jour.

— Tu pourras nous guider ? demandai-je à la jeune fille.

— Je crois, répondit-elle. Oui. J'ai toujours besoin de retourner là-bas, ajouta-t-elle en pointant un doigt en arrière.

— Très bien, conclus-je. Prends la tête.

Gamelpar saisit son bâton de marche. Avant que je ne puisse émettre la moindre objection ou rassembler mes pensées encore embrumées par le sommeil, nous nous enfonçâmes parmi les arbres et notre vue ne nous fut plus d'aucune utilité.

Ce voyage aurait pu être abominable, mais, une fois qu'il fut commencé, je me sentis étrangement serein. Étonnamment, ce fut le vieillard qui souffrit le plus, grognant et tressaillant lorsque nous frôlions les larges troncs ou que nous les heurtions de plein fouet. J'avais déjà entendu ces sons dans la bouche de jeunes garçons et d'hommes se préparant à se battre dans les ruelles étroites de Marontik ; mais la terreur qu'il ressentait dans le noir me laissait perplexe, jusqu'à ce que le vieil esprit en moi m'offre une explication où résonnait une grande tristesse :

— *Les peurs les plus étranges trouvent écho chez le vieil homme comme chez le guerrier. Ceux qui sont près de la mort ne le savent que trop bien.*

Mais Gamelpar ne ralentit pas, et nous continuâmes à avancer. J'ignorais totalement si nous marchions en ligne droite ou non, mais Vinnevra n'hésita pas une seule fois.

Une heure plus tard peut-être, un simulacre de lumière perça à travers la canopée pour s'écouler sous les branchages. Ce semblant d'éclairage ne fit qu'accentuer la pénombre environnante. Nos yeux, qui s'étaient accoutumés à l'obscurité, furent déboussolés par cette promesse d'une clarté toute proche et nous perdîmes la conscience grandissante que nous avions de l'emplacement des troncs.

Les heurts se firent plus fréquents.

Puis, en un instant, de longues bandes de jour apparurent devant nous, alignées comme des silhouettes d'un or aveuglant entrecoupées d'une dizaine de grands troncs. Vinnevra me prit la main et nous entraîna tous les trois dans une course folle. Gamelpar se mit à frapper les arbres de son bâton, souriant et hilare, serrant l'autre main de sa petite-fille...

Nous débouchâmes sur l'extérieur. Le jour ne faisait alors que poindre, mais après des heures passées à lutter pour y voir quelque chose, nous étions comme des taupes arrachées à leur terrier. Je cillai, trébuchai, lâchai la main de Vinnevra et tentai de trouver Gamelpar. L'instant d'aveuglement passé, je vis qu'ils s'étaient tous deux éloignés pour contempler la plage. Celle-ci, couverte de gros rochers ronds et de cailloux plus petits, descendait jusqu'à une grande étendue d'eau d'un bleu profond qui semblait s'étirer à l'infini.

Au premier rayon de soleil qui perça par-dessus le lointain mur d'horizon, les troncs émirent un grondement grave et tonitruant. Les épines jaillirent alors des troncs pour tisser leur muraille dense, bloquant de nouveau le chemin.

Gamelpar, qui était le plus proche des arbres et du mur d'épines, brandit son bâton pour les frapper encore une fois et me jeta un regard malicieux, suivi d'un long soupir de soulagement.

— Nous sommes coincés ici, commentai-je.

Vinnvra faisait les cent pas le long des rochers, les deux mains en visière pour protéger ses yeux.

— Je sais bien ! rétorqua-t-elle. J'ai besoin de toute ma volonté pour ne pas me contenter de faire demi-tour en attendant que les épines se rouvrent... Retourner là-bas, faire partie de... ça. Le désir est de plus en plus fort, avoua-t-elle. Si je

n'arrive plus à me retenir, je vous demande de m'attacher et de me garder avec vous, quoi que je puisse dire ou faire.

Je me demandai ce que nous ferions si, devenue trop puissante, sa pulsion la poussait à nous mentir. Pour l'instant, du moins, il semblait évident que nous devions trouver un moyen, n'importe lequel, de traverser cette eau. Marcher le long du périmètre intérieur de la forêt, sur ces rochers, n'avait pas plus de sens que de suivre son pourtour extérieur.

Je marchai avec précaution jusqu'aux vagues qui léchaient le rivage et portai mon regard au-delà du lac, dont le bleu profond paraissait presque noir. Je m'agenouillai, trempai la main dans l'eau fraîche des vaguelettes et la portai à mon nez pour la humer. Propre, mais différente. Je la goûtai.

Aussitôt, je crachai et m'essuyai la bouche.

— Du sel ! criai-je.

Vinnevra soutint Gamelpar jusqu'au bord de l'eau qu'il goûta également. Il acquiesça. Vinnevra nous imita enfin et grimaça. Aucun de nous trois n'avait jamais goûté d'eau salée, semblait-il, ce qui nous valut une remarque du vieil esprit.

— *Tu n'as jamais vu les grands océans, ni même un lac salé ?*

Je reconnus que non. J'avais été confronté à des lacs d'eau douce comme celui du cratère de Djamonkin, ainsi qu'à des rivières et des fleuves, et même à des inondations dues à la fonte des neiges... Mais toutes ces eaux étaient soit bonnes à boire, soit pleines de minéraux au goût amer, jamais salées.

— *Petit garçon des terres*, commenta le vieil esprit.

— Ma meilleure femme parlait d'une eau comme celle-ci, se remémora Gamelpar. Elle l'appelait « la mer ». Ses parents vivaient sur la côte lorsqu'elle était petite fille, et ils péchaient au filet dans les profondeurs. Avant que les Forerunners les emmènent.

— Pourquoi est-elle salée ? interrogeai-je.

— Les dieux pissent du sel, affirma Gamelpar. Pour cette raison, certains animaux se trouvent mieux dans l'eau salée.

Je n'eus pas envie de lui demander d'où venait l'eau douce.

— Et les gens, alors... Sommes-nous plus heureux lorsque nous nageons dans l'eau salée ? demanda Vinnevra qui se tenait en équilibre sur un gros rocher, bras tendus.

Elle ressemblait de nouveau à une jeune fille insouciante, l'inquiétude et la peur avaient déserté son visage, remplacées par la seule curiosité. Elle était si changeante !

— *Elle s'adapte. Elle vient d'un peuple de survivants.*

— Peut-être, répondit Gamelpar après avoir dûment réfléchi à sa théorie. Allons-nous nager ?

— Je ne sais pas nager, avoua Vinnevra.

— Je ne suis pas près d'essayer, déclarai-je.

La Bibliothécaire avait une tendresse particulière pour les animaux ainsi que pour les plantes exotiques et bizarres. Je repensai aux merses qui peuplaient le cratère de Djamonkin. Quelle sorte de créatures mettrait-elle en réserve dans une mer aussi vaste que celle-ci ? De quelle taille, et dotées de quel appétit ?

— Regardez là-bas ! s'écria Vinnevra en désignant un point sur notre gauche en direction de l'intérieur des terres. Quelque chose est accroché à ces grandes tours.

La lumière avait à présent adopté un angle qui nous permettait de distinguer des rubans sombres, tendus entre un groupe de piliers rocheux. J'estimai qu'il s'agissait de ponts, bien qu'à cette distance ils ressemblent à des cordes à linge attachées à des poteaux. Ils devaient se trouver à quatre ou cinq kilomètres de nous vers l'intérieur, et à environ un kilomètre du rivage. Plus je les observais, plus il me semblait percevoir une assez grande masse sombre, répartie entre et sur les piliers. J'étais incapable de dire s'il s'agissait d'une construction érigée par le Peuple ou d'une sorte de formation végétale, peut-être issue des arbres couverts d'épines.

Il était tout aussi facile d'y imaginer des toiles, des pièges ou des chausse-trappes quelconques à l'intention des curieux.

— Nous devrions y aller, déclara Gamelpar.

J'étudiai la rive rocailleuse d'un œil sceptique, mais le vieillard brandit son bâton.

Des débris en provenance du mur d'arbres émaillaient les rochers. Le vent et les vagues repoussaient les branchages et

l'écorce en direction des troncs, au bas desquels ils formaient un épais tapis. Je l'examinai : la profondeur de cette croûte de bois durci excédait plusieurs fois la longueur d'une main. J'y posai alors le pied. C'était un chemin irrégulier, instable, mais il supportait mon poids, et j'étais le plus lourd.

— Allons-y, dit Gamelpar.

Nous l'aidâmes à rejoindre le chemin. Il leva son bâton comme pour saluer les arbres et se mit en marche.

Vinnevra frissonna de nouveau, puis se pencha vers moi et chuchota :

— Ça ne va pas. Ça me fait mal. J'ai besoin de...

Elle prit ma main, la porta à ses lèvres et embrassa ma paume en me jetant un regard désespéré, suppliant.

— Tue-moi si nécessaire, implora-t-elle. Gamelpar ne le fera pas. Il en est incapable. Mais je préfère mourir plutôt que d'aller au Palais de la Douleur.

Je sentis mon cœur se serrer et mes yeux se remplir de larmes. Je n'étais pas plus capable de tuer cette jeune fille que ne l'était son grand-père. Je n'oublierai jamais la première fois que j'avais senti son odeur, lorsqu'elle s'était penchée sur moi en me souhaitant un bon retour parmi les vivants. Elle ne correspondait pas à mon idée de la beauté féminine, mais j'avais des sentiments pour elle, que je ne devais pas uniquement à ce que nous avions partagé jusqu'alors.

— Promets-le-moi ! murmura-t-elle en serrant ma main jusqu'à me faire mal.

— Cela n'arrivera pas, répondis-je. Je ferai en sorte que cela n'arrive pas. Mais je ne peux pas te faire une telle promesse.

Elle lâcha ma main, se retourna et grimpa sur le chemin de débris accumulés. Puis elle jeta un regard en arrière, le visage pincé, déçu, en colère même. Je ne pus imaginer ce quelle ressentait.

— *Imagine.*

Le vieil esprit brûlait en moi, sa rage menaçant de prendre le contrôle.

— *Imagine le pire. C'est tout ce que nous pouvons attendre des Forerunners, tout ce que nous pourrons jamais attendre d'eux.*

— Mais la Biocréatrice...
— ... *n'est qu'un Forerunner de plus.*
— Sans elle, je serais... libre, mais ignorant, vide de ce qui n'est pas moi. Et vous, vous seriez mort.

Le Seigneur-Amiral se retira, mais le mal était fait : il avait souillé mes pensées.

Je donnai un coup de pied dans le chemin d'écorce et m'agitai de nouveau, tentant d'évacuer la colère et la frustration qui me submergeaient, bien conscient de paraître ridicule, désespérément stupide et privé de liberté.

Comme j'aurais aimé pouvoir parler à Traqueur et savoir ce qu'il pensait !

Je suivis la fille et le vieillard.

Chapitre 13

L'odeur nous atteignit à bonne distance de la scène, mais Gamelpar émit un grognement et continua à marcher. La rive était jonchée de corps en décomposition. Nous distinguâmes des formes grises et vertes, affalées sur les rochers, puis nous arrivâmes devant un premier cadavre. Contre toute attente, mes pires craintes s'évanouirent.

Il s'agissait de Forerunners et non d'humains ; des Serviteurs-Combattants arrivés à maturité, à en juger par leur taille et leur carrure. L'un d'eux aurait pu être Novelastre, qui avait grandi après avoir reçu l'empreinte du Didacte. Mais les corps étaient bien trop putréfiés pour être identifiables.

Vinnevra resta en arrière, couvrant d'une main sa bouche et son nez.

— Que s'est-il passé ici ? demanda Gamelpar d'une voix chevrotante.

— Encore une bataille, répondis-je. Ils ne portent pas d'armure.

— Tous les Forerunners portent une armure. Pourquoi ceux-ci l'auraient-ils enlevée ?

Puis je me souvins, et compris. Mon armure ne me protégeait plus, bien sûr, tout comme celles de mes gardes forerunners. Elles avaient pu être désactivées par les puces de métal, ou avaient simplement cessé de fonctionner.

— Quelque chose a tué toutes les armures, dis-je.

— Quoi ? La Bête ?

— Je l'ignore. Cela fait peut-être partie de la guerre.

— Alors, ils ont combattu au corps à corps ?

Les cadavres étaient dans un état de décomposition avancé. Des entailles aux bords gonflés zébraient ce qui restait de leurs visages et de leurs torses. Un pus épais s'écoulait des blessures enflées.

Je levai les yeux vers les piliers rocheux, les ponts de corde et la ville suspendue. Elle était isolée du rivage, accessible uniquement par l'eau et donc plus facile à défendre – mais contre quoi, je l'ignorais. Des Forerunners auraient bien entendu pu voler jusqu'à elle, et ils n'auraient pas bâti une structure aussi primitive. Il s'agissait très certainement d'une ville humaine.

Sur Erdé-Tyrène, j'avais entendu parler de villages construits sur des lacs, en général dans le Grand Nord, mais je n'en avais jamais vu.

— Il y a eu une bataille dans la ville, supposai-je, et, quand ils sont morts, ils sont tombés dans l'eau avant de dériver jusqu'ici. Que pensez-vous votre ancien esprit ?

Gamelpar fit la moue.

— C'est triste, même pour des Forerunners. L'anneau tout entier est-il en train de mourir ?

Nous étions trop petits, trop insignifiants pour savoir ce genre de choses.

Vinnevra avait marché jusqu'au rivage pour échapper à la puanteur.

— Il y a un bateau là-bas, derrière les rochers, indiqua-t-elle. Je crois qu'il a été construit à partir d'un de ces arbres. Ses flancs sont couverts d'épines.

Nous suivîmes de nouveau le chemin de débris. Vinnevra nous désigna un endroit caché derrière deux gros rochers drapés de goémon, qui faisaient penser à deux têtes grises dont la chevelure se raréfiait. C'était bien un bateau, et il était loin d'être ridicule.

— *Comme c'est commode. Les dieux pissent de l'eau salée, mais ils nous laissent un bateau.*

Parfois, mon ancien esprit me faisait l'effet d'un sacré bêcheur.

Vinnevra se tenait entre nous, les yeux rivés sur moi.

— Nous pourrions utiliser des morceaux d'écorce en guise de rames et traverser en pagayant, proposa-t-elle.

Ce plan me parut, au mieux, très incomplet.

— Gamelpar a besoin de repos, toi et moi devons payer, ajouta-t-elle sans cesser de me scruter.

Je haussai les épaules et répondis :

— L'eau est le seul moyen de continuer notre route.

Je me mis alors à inspecter la barque. Longue d'environ quatre mètres, la proue et la poupe arrondies, elle avait sans nul doute été taillée, comme Vinnevra l'avait supposé, dans un des troncs géants. Ses flancs étaient effectivement bordés d'impressionnantes épines.

— Protection ou ornement ? demandai-je, songeur, en effleurant du pouce l'une des pointes acérées.

Vinnevra tenta de pousser le bateau dans l'eau, mais il était bien ensablé. Ensemble, nous en soulevâmes une extrémité, puis le fîmes glisser sur les rochers au prix d'efforts surhumains. Dans un raclement sourd, nous parvînmes à mettre l'embarcation à l'eau. Vinnevra la maintint en place pendant que j'aidais le vieillard à traverser la plage de rochers. Je le pris ensuite à bras-le-corps, ce qui le fit souffler et grimacer de mécontentement.

Je le déposai à la proue.

— Trouve des morceaux d'écorce, ordonna Vinnevra, le visage ruisselant de sueur.

L'excitation perçait dans sa voix, et son visage rayonnait de bonheur. Peut-être étions-nous en train de dépasser la portée du signal envoyé par la balise.

Il ne fut pas difficile, heureusement, de trouver des bouts d'écorce susceptibles de faire l'affaire. La mue des arbres en produisait de longues bandes dures dont la largeur allait d'une main jusqu'à deux ou trois. En les cassant et en les courbant avec assez de vigueur, je parvins à en faire des pagaies tout à fait honorables. J'en ramassai quelques écorces supplémentaires et les rangeai au fond du bateau, en réserve.

Bientôt, nous ramions sur le lac.

— Nous allons à la ville en premier, insista Gamelpar.

— Pourquoi ? protesta Vinnevra, dont le visage s'assombrit soudain. Ramons tout simplement jusqu'à l'autre côté et ne nous occupons pas de ça.

— Cela a l'air calme, répliqua le vieil homme. Il y a peut-être des gens du Peuple encore vivants là-haut. Ou de la nourriture.

— Ou des cadavres en putréfaction, enchaîna Vinnevra.

Je ramai, puis elle rama, et enfin nous ramâmes ensemble afin d'éviter que le bateau ne tourne en rond au lieu de partir tout droit vers les piliers, les ponts vacillants et, au centre, le village suspendu. Nous passâmes le plus clair de la journée à pagayer ainsi contre les vagues qui s'écrasaient contre notre barque à intervalles réguliers. Puis, sans raison apparente, le sens de la marée s'inversa et nous porta en quelques minutes jusqu'au bas des piliers, tant et si bien que nous dûmes repousser l'eau à coups de rames vigoureux pour éviter d'être violemment projetés entre deux piliers adjacents. Nous parvînmes tant bien que mal à orienter la barque jusqu'à un large ponton de bois, sur lequel s'entrecroisaient les ombres du réseau de ponts.

De nombreux piliers étaient coiffés de huttes individuelles, perchées au sommet comme des nids de cigogne. Les ponts qui y menaient pouvaient être relevés ou abaissés afin d'en contrôler l'accès, tandis que les plates-formes centrales étaient d'usage collectif. Là, je comptai quatre niveaux de ponts, maisons et plates-formes. Le village se densifiait progressivement à mesure que l'on approchait du centre où, enfin, les maisons se rejoignaient.

Des escaliers, échelles et cordes descendaient dans la pénombre jusqu'à d'autres pontons. Je ne vis ni corps ni traces de lutte, mais je n'entendis pas non plus de voix, ni aucun des sons caractéristiques d'une ville habitée. Rien d'autre que le clapotis léger des vagues salées.

Puis j'entendis Vinnevra haleter de surprise. Une forme longue et pâle passa sous notre bateau ; un grand nuage verdâtre, comme une fumée dans l'eau sombre. La jeune fille se rua sur le ponton et je l'imitai sur-le-champ, entraînant Gamelpar avec moi. Je lui fis mal, cette fois ; il poussa un cri et me repoussa, en équilibre sur une jambe, tandis que j'attrapais sa canne restée au fond du bateau. Ce dernier se mit à dériver, aussi me mis-je à genoux, grognant à l'idée de me pencher au-dessus de l'eau, et le saisis par le côté.

— Il nous faut quelque chose pour l'attacher.

— Je vais rester m'en occuper, proposa Vinnevra.

Elle jeta un regard calme sur l'eau, de nouveau claire et limpide jusqu'à l'obscurité qui enveloppait ses profondeurs. Quelle que soit la chose qui venait de passer sous notre barque, et qu'elle ait ou non des compagnons, Vinnevra la redoutait moins que ce que nous risquions de trouver là-haut.

— Ce n'est pas une bonne idée, répondis-je. Tu nous accompagnes.

J'avais deux raisons de m'inquiéter : sa sécurité, d'abord, mais ma crainte qu'elle ne cède à sa compulsion et nous abandonne ici sans aucun moyen de repartir. Je me méfiais de ses sautes d'humeur... et de ce qui les causait.

Heureusement, de l'autre côté du ponton se trouvait un poteau entouré de plusieurs cordes qu'on avait laissé pendre dans l'eau. Gamelpar en attrapa une à l'aide de son bâton et notre barque fut bientôt solidement amarrée. Nous gravâmes alors les hautes marches qui menaient à une trappe débouchant sur la plate-forme la plus basse.

Gamelpar, appris-je alors, était tout à fait capable de franchir un tel escalier. Il fallait simplement qu'il prenne son temps et place son bâton sur chaque marche avant d'y monter, afin de conserver son équilibre.

Lorsque nous émergeâmes de la trappe, nous nous trouvâmes sur une vaste plate-forme d'environ vingt mètres de large, munie d'un garde-fou. Elle était reliée à d'autres plates-formes ainsi qu'à quelques cabanes exiguës. Ce niveau, en effet, était continuellement plongé dans l'ombre : les constructions y étaient visiblement destinées à servir d'espaces de stockage ou de taudis pour les plus pauvres.

Je traversai plusieurs ponts et jetai un œil à l'intérieur des cabanes. Il n'y avait pas âme qui vive. Ni habitants ni nourriture.

— Ils ont tous été emmenés, affirma Vinnevra.

Les humains qui vivaient ici valaient-ils la peine qu'on se batte pour eux ? me demandai-je. Pour quelle autre raison les Forerunners se seraient-ils affrontés dans un endroit aussi insignifiant ?

Ils n'avaient tout de même pas été tués par des humains !

Nous grimpâmes plus haut encore, empruntant une échelle, un escalier, puis d'autres échelles jusqu'à atteindre l'une de ces tourelles étroites qui coiffaient les piliers centraux. Je me fis la réflexion que la forme hexagonale de la haute tour élancée semblait plus naturelle que taillée... Si du moins le qualificatif de « naturel » avait un sens sur le Halo.

Gamelpar se contenta de nous observer du bas de la tour.

Le vent fit voleter les boucles auburn de Vinnevra tandis que nous explorions ensemble la tourelle, d'où nous pouvions contempler l'intégralité de l'installation suspendue.

— Tu n'as pas besoin de t'inquiéter pour moi, dit-elle. C'est en train de disparaître.

— Qu'est-ce qui est en train de disparaître ?

— Mon sens de l'orientation. Quelque chose a changé encore une fois, là d'où nous venons, tout là-bas. Mais je tiens à te dire que je n'aime pas du tout cet endroit.

— Ce n'est pas un avertissement de ton génocode ?

— Non. Je ne ressens rien de ce genre. Je ne vois même pas la Dame, déclara-t-elle en secouant la tête. Je ne suis plus utile à personne, maintenant.

— Ne dis pas de bêtises, répliquai-je. Nous savons où aller, grâce à toi.

— Vous savez où ne pas aller, rectifia-t-elle.

— C'est tout aussi utile, tu ne crois pas ?

Elle désigna du doigt le bâtiment le plus imposant. Il s'agissait d'un pentagramme au toit pointu construit sur cinq piliers à peu près équidistants, séparés de vingt mètres environ les uns des autres et dont les sommets émoussés dépassaient du toit. L'ensemble, impressionnant, ressemblait à une grande salle commune... ou à la demeure d'un chef puissant.

— On y va ? suggéra Vinnevra.

Du doigt, je traçai un chemin à travers le dédale de ponts.

— Pourquoi pas, répondis-je.

— Tu pourrais bien y découvrir ce qui s'est passé ici, dit-elle à voix basse.

— Que perçois-tu ?

— Rien de bon, dit-elle. Tu entends ? Par-dessus le bruit des vagues et du vent...

Je mis mes mains en coupe derrière mes oreilles et me tournai en direction du pentagramme. Un moment s'écoula sans qu'aucun son ne me parvienne... Puis quelque chose de lourd parut heurter l'intérieur du bâtiment, faisant tanguer les ponts environnants. Nous nous agrippâmes au parapet de la tourelle, figés tels des animaux traqués, mais aucun son comparable ne s'ensuivit.

En baissant les yeux, je vis que Gamelpar était lui aussi pétrifié et tourné vers l'édifice.

C'est alors que j'entendis, ou crus entendre, d'autres sons plus sourds derrière la façade de planches. Ils n'étaient pas sans rappeler le clapotis des vagues, mais en plus prolongé et légèrement moins liquide.

Vinnevra s'écarta du parapet.

— Il y a quelque chose là-dedans, souffla-t-elle. Quelque chose d'étrange et de très mécontent.

J'avais côtoyé la jeune fille – qui n'en était plus vraiment une à mes yeux-assez longtemps pour que ses paroles me fassent dresser les poils de la nuque et des avant-bras. Je descendis de la tourelle, Vinnevra sur les talons.

— On va voir ? demandai-je.

— Le fait que nous soyons venus jusqu'ici, répondit Gamelpar, est bien la preuve qu'aucun de nous ne se soucie beaucoup de sa santé.

D'une certaine façon, les mots du vieil homme résonnèrent à mes oreilles comme un blasphème. Ces émotions profondes que je ressentais étaient toutefois dominées par la peur, d'une part, ainsi que par la froideur silencieuse du Seigneur-Amiral, qui n'était pas affligé de tels scrupules à l'égard de la Biocréatrice.

Nous traversâmes une série de ponts qui décrivaient une spirale anguleuse, afin de nous rapprocher de l'édifice central. Enfin, nous nous retrouvâmes sur un chemin qui faisait le tour complet du bâtiment, et nous le suivîmes jusqu'à découvrir une imposante double porte, dont l'encadrement était orné de gravures simples, représentant des visages narquois, des fruits et des animaux, notamment des chiens ou des loups.

Tout en haut, un singe particulièrement réaliste nous toisait. Il ressemblait à ces grandes bêtes noires qui, prétendait-on,

vivaient dans les hautes terres du Nord sur Erdé-Tyrène, à quelque distance de Marontik.

J'examinai ce visage à la sérénité surprenante. Avait-il été sculpté d'après un modèle vivant ?

Gamelpar me donna un petit coup de bâton sur la jambe et je poussai l'un des vantaux, qui bascula vers l'intérieur dans un gémissement plaintif.

L'odeur qui s'échappa de la salle était indescriptible. Ce n'était pas l'odeur de la mort, la puanteur de la décomposition, mais un remugle épais de peur infinie et de vie irrémédiablement dénaturée. Au grincement de la porte répondirent de nouveaux bruits de fluide dégoulinant, venus des profondeurs de l'édifice et curieusement assourdis comme par d'épais rideaux.

L'odeur et le bruit découragèrent Vinnevra et Gamelpar. Ce dernier brandit son bâton pour obliger doucement la jeune fille à reculer, tout en me lançant un regard qui disait sans équivoque : « Nous deux et nous seuls pénétrerons dans cette salle. La fille de ma fille ne bougera pas d'ici. »

— Gamelpar..., commença-t-elle.

Je perçus dans sa voix la peur de se retrouver seule ici, de n'avoir personne pour la protéger de sa pulsion au cas où celle-ci se manifesterait de nouveau, personne pour traverser avec elle le vaste lac salé... Plus personne, sur cet anneau brisé, qu'elle connaissait, en qui elle avait confiance ou quelle aimait.

Mais le vieillard fut intraitable.

— Tu restes ici, ordonna-t-il avant de me dire en me donnant une tape sur l'épaule : Toi d'abord.

Ce n'était ni une blague ni une preuve de lâcheté. Dans cet endroit où nous nous apprêtions à entrer, nous avions peut-être plus de chances d'être attaqués par-derrière, par des choses plus vraiment vivantes... Des dieux déchus des temps passés, amers et poussiéreux, ou les fantômes de nos ennemis ancestraux, dénués de toute émotion humaine, condamnés à chasser en grognant dans les ténèbres...

J'ignore pourquoi ces pensées me vinrent à l'esprit, mais j'étais presque sûr que Gamelpar avait les mêmes que moi. Tout cela allait bien au-delà de ce que nous avions pu apprendre, au

cours de notre vie, sur les mystères voilés par l'apparence du réel.

J'avais espéré que le Seigneur-Amiral me gratifierait d'un commentaire pertinent ou d'un souvenir utile, mais il semblait s'être retiré totalement, comme un escargot rentre ses cornes en voyant s'abattre le bec d'un grand oiseau...

Comme un escargot qui voit venir sa fin.

Nous pénétrâmes dans la salle.

Chapitre 14

Dans un moment tel que celui-ci, le jour se couche toujours trop vite. Il n'est plus temps alors de regretter les retards, les flâneries, les coups de rames trop indolents ou le temps passé à sélectionner les meilleurs morceaux d'écorce.

La lumière filtrait toujours à travers les brèches et les fissures de l'édifice, révélant une série de cellules ouvertes, certaines rondes, d'autres carrées, toutes bien visibles de là où nous nous trouvions, c'est-à-dire en haut d'un escalier incurvé. Cette lumière, cependant, diminuait rapidement. La grande ombre du mur d'horizon progressait vite, même à une telle distance à l'intérieur des terres. Bientôt la nuit du Halo s'abattrait sur nous.

— Plus que quelques minutes de jour, murmurai-je à Gamelpar.

— On ne fait qu'entrer et ressortir, répondit-il.

Nous descendîmes les marches. Ces cellules avaient pu naguère servir à dormir, à boire, à manger, ou bien d'ateliers pour les artisans. Elles étaient trop nombreuses et trop exiguës pour faire office d'échoppes.

Enveloppée dans les ténèbres plus épaisses au centre de l'édifice, se trouvait une cage. Elle devait mesurer cinq ou six mètres de haut, et le double en largeur. J'eus la sensation qu'elle n'avait pu être fabriquée par des humains : même dans la pénombre, je distinguais la régularité parfaite de ses barres verticales ainsi que le reflet bleuté du métal. En restant bien proches l'un de l'autre, nous suivîmes le couloir étroit et sinueux qui menait à la cage.

Je jetai un œil dans les cellules que nous dépassions et y aperçus des chaises, de petites tables, des étagères, ainsi que des outils et des piles d'écorce, de bois et de cuir. Cependant, aucun artisan n'était en vue. Mis à part les visages au regard perçant qui ornaient la porte, je ne vis pas le moindre signe me

permettant d'imaginer quelle sorte d'humains avait habité ces lieux.

Quelques angoissantes minutes plus tard, nous arrivâmes devant la cage. Le jour faiblissant ne faisait qu'esquisser les contours de ce qu'elle renfermait – une grande masse ténébreuse, de la taille d'une douzaine d'hommes empilés les uns sur les autres. Une pile de cadavres, peut-être ? Des villageois que l'on avait enfermés là puis abandonnés, oubliés ?

Mais l'odeur qui régnait en ces lieux n'était pas celle de la mort.

De minuscules étincelles phosphorescentes semblaient voleter autour de la masse noire, comme des lucioles par une chaude soirée dans la prairie. Elles provoquèrent chez elle un frisson très léger, un soupçon de mouvement lent et incertain.

— Ce doit être une des créatures du lac, chuchotai-je. Un grand poisson ou quelque chose comme ça, qu'on a traîné jusqu'ici avant de l'abandonner !

Gamelpar garda les yeux rivés sur la chose, la scrutant à travers les barreaux. Il ne commenta pas ma théorie et ne cilla pas. Il était aussi immobile qu'une statue.

Puis son œil glissa presque imperceptiblement sur le côté et rencontra mon regard. Il y eut alors un échange entre nos deux esprits. Rien de bien complexe.

Une simple reconnaissance.

Le Seigneur-Amiral avait déjà rencontré une chose comme celle-là.

— *C'est un Fossoyeur*, me dit-il, illustrant ce nom énigmatique d'une rapide série de souvenirs que je ne pus interpréter qu'à moitié.

Avant que Gamelpar ou moi n'ayons eu la moindre chance de comprendre ces informations, la masse s'agita en un spasme brutal, et sa surface entière se couvrit d'un réseau de feu orange et vert... Des veines de lumière qui serpentaient – oui, des veines ! Tels des vaisseaux sanguins brillant, brûlant sur le corps d'une bête écorchée... Et pourtant ce n'était pas une bête, pas un animal dépecé que nous avions devant nous, mais plusieurs, beaucoup... des douzaines ! Pas des humains : les membres et le torse de ces êtres étaient trop grands.

Nous n'étions pas face à une masse agglomérée d'anciens habitants de ce village entouré d'eau...

Non, il s'agissait d'une masse de Forerunners. Des Serviteurs-Combattants, ou une autre caste similaire, pensai-je, n'ayant aucun moyen de m'en assurer. Ils avaient été rassemblés, comme par la main d'un sculpteur monstrueux, puis moulés et fondus ensemble telle de l'argile vivante. Mais le plus horrible était que certains d'entre eux avaient toujours leur tête, leur torse, leur visage, parfois tourné vers l'extérieur, à travers les barreaux de la cage, posant sur nous des yeux qui luisaient faiblement.

La masse frémit de nouveau et secoua tout le bâtiment, qui vibra sous nos pieds.

Vinrent alors les voix. D'abord à peine audibles, elles se confondirent petit à petit jusqu'à n'en devenir qu'une, aux paroles mal coordonnées. Les mots étirés se brouillaient dans une affreuse cacophonie aux accents plaintifs.

Je ne parvins à comprendre qu'une partie de ce quelles essayaient de dire.

Elles voulaient être libres.

Elles voulaient mourir.

Elles n'arrivaient pas à se décider.

Puis la masse se pressa contre quelque chose que nous n'avions pas remarqué jusque-là : un mur ou un champ transparent, très semblable à la bulle dans laquelle j'avais été enlevé dans le système san'shyuum. Une cage dans la cage. Les Forerunners avaient emprisonné cette chose, cette masse, ce Fossoyeur, et l'avaient laissé là... Ou bien ils étaient morts en le défendant ainsi que cet endroit. Morts avant d'avoir pu guérir leurs congénères de cette atrocité.

S'ils ont trouvé un remède, ce dont je doute fortement.

Je ne pouvais plus supporter ce spectacle. J'attrapai Gamelpar, le soulevai et fis demi-tour en le portant le long du couloir, tandis que la dernière lueur venue de l'extérieur s'évanouissait. La salle ne fut alors plus éclairée que par la masse excitée qu'elle renfermait et qui hurlait toujours ses espoirs vains, sa souffrance et sa peine.

Chapitre 15

Nous eûmes du mal, dans notre panique, à retrouver le chemin jusqu'au petit bateau amarré quelque part sous nos pieds. Et cette fuite maladroite, sous la lueur ténue que jetait encore le pont céleste, ne cessait de nous mener face à d'autres cadavres en décomposition.

D'autres Forerunners morts, échoués sur les terrasses, les ponts, les passerelles et à l'intérieur des maisons.

Ils étaient des centaines. Et pas un seul humain.

Pourtant, ils ne portaient pas de traces d'explosions ni de brûlures, seulement celles de lames tranchantes. Peut-être des outils de pêche, probablement de fabrication humaine. Et, bien évidemment, aucun des corps ne portait d'armure protectrice.

Selon moi, quelque chose les avait poussés à se retourner les uns contre les autres dans cet endroit des plus improbables, et ils s'étaient battus jusqu'à la mort, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un seul Forerunner vivant. Le Seigneur-Amiral souscrivait à cette hypothèse.

Mais pourquoi ?

— *Ils se sont battus parce qu'ils voulaient s'emparer de quelque chose... ou l'empêcher de tomber entre de mauvaises mains.*

— Quoi ? criai-je en courant.

Vinnebra se trouvait juste derrière moi, mais Gamelpar n'était plus en vue. Nous fîmes tous les deux halte en nous en apercevant. C'est alors que je repérai le vieillard, à demi mort d'épuisement et de douleur, qui avançait en boitillant le long d'un pont au loin.

— Vous deux ! Les enfants ! hurlait-il. C'est par ici. Vous l'avez raté !

Nous fîmes demi-tour pour le rejoindre, et il nous guida jusqu'à l'échelle et à la trappe. Les ténèbres étaient de plus en plus opaques, nous ne sentions plus sous nos pieds que les

hautes marches menant aux appontements, et n'entendions que le clapotis des vagues contre le ponton et les piliers environnants.

Plongés dans une obscurité totale, nous parvînmes tout de même à ramper dans le bateau, détacher l'amarre, saisir nos rames et nous éloigner du village suspendu.

Pendant ce temps, au-dessus de nous, beaucoup trop près à notre goût, la masse cognait et se tordait encore et encore, faisant trembler le village entier. Des gravats, de la terre et allez savoir quoi d'autre nous dégringolèrent sur le cou et les épaules.

Lorsque nous nous trouvâmes enfin sous les étoiles et le pont céleste, nous nous nettoyâmes mutuellement, jetant les débris au loin. Puis nous plongeâmes tour à tour dans l'eau pour nous laver rapidement, remontant bien vite à bord, sans cesser de guetter les alentours, craignant, pour l'heure, non pas des créatures marines, mais bien pire encore...

Je tins Gamelpar pendant qu'il agitait les bras et les jambes dans la mer, puis le hissai de nouveau sur le bateau. Les yeux écarquillés, il grelottait de froid.

— Qu'avez-vous vu ? ne cessait d'interroger Vinnevra. Qu'est-ce que c'était ?

Aucun de nous n'eut le cœur de lui répondre.

C'est seulement lorsque nous nous trouvâmes sur le lac, à des kilomètres de cette horreur, loin du village, loin du rivage, portés par les courants doux qui nous entraînaient vers l'ouest, vers l'intérieur, que nous comprîmes que nous n'avions plus besoin de ramer.

Nous nous écroulâmes au fond de la barque et nous endormîmes.

Chapitre 16

Le courant nous poussa lentement, lentement à travers la mer salée, tandis que la nuit tombait, que le jour lui succédait et que la grande arche de la roue et les étoiles demeuraient.

— Mon vieil esprit semble savoir où nous sommes, déclara Gamelpar.

Il était couché à un bout du bateau, le visage levé vers la splendeur du ciel.

— Il étudie les étoiles depuis de nombreuses années, poursuivit-il.

— Où sommes-nous, alors ?

— C'est une cachette. Un refuge.

Il désigna trois étoiles étincelantes, disposées en arc de cercle près de quatre autres, plus discrètes, et plusieurs petites à peine visibles. Les étoiles qui brillaient faiblement étaient de couleur verte, tandis que les plus vives scintillaient d'un rouge et d'un bleu intenses.

— Ça, c'est le Grand Tigre. Regardez, continua-t-il en dessinant dans le vide avec son doigt, voici la queue, moins brillante que les yeux et les dents. L'armée humaine s'était repliée ici après Charum Hakkor. C'était notre dernier front : quarante chasseurs d'élite, dix plates-formes améliorées de premier ordre...

Vinnevra se pencha pour le faire taire d'un doigt sur la bouche, puis me jeta un regard de reproche. Gamelpar gloussa et secoua la tête.

— Ils ne sont pas réels, nous dit-elle.

— Ton sens de l'orientation non plus, rétorquai-je.

— Non, admit-elle. Je ne le sens même plus, à présent. Plus nous nous éloignons...

— Pourquoi ont-ils amené l'anneau ici ? demandai-je à Gamelpar.

— Parce que tous les mondes qui se trouvent là sont des ruines enfouies, polluées depuis des millions d'années par l'arsenal que les soldats de l'armée humaine ont déployé lorsqu'ils ont compris que leur défaite était inéluctable. Aucun Forerunner n'a besoin de se rendre ici, et ils ordonnent à toutes leurs espèces asservies de rester à l'écart.

Je n'avais jamais entendu parler d'espèces asservies.

— Les espèces asservies... Quelles sont elles ? En faisons-nous partie ? demandai-je.

— Non. Nous, nous avons été vaincus. D'autres espèces sont devenues leurs alliées, et donc leurs subordonnées. Certaines ont été utilisées pour traquer et emprisonner les humains après notre défaite.

Il eut une grimace de dégoût.

— Un endroit où personne ne va... Pourquoi ici ? demandai-je à Gamelpar.

— *Parce que ce lieu a été volé. Laisse-moi prendre le contrôle et m'entretenir directement avec l'autre esprit.*

Je secouai vigoureusement la tête. Gamelpar me dévisagea et acquiesça très légèrement, comme en signe d'approbation. Ni lui ni moi ne voulions nous retrouver ici, sur cette étrange mer salée, soumis à la volonté de guerriers morts depuis une éternité.

— Ils sont puissants, murmurai-je.

Je ne voulais pas déranger Vinnevra, qui s'était allongée et avait fermé les yeux.

— Ils sont nous, répondit-il. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne soient récoltés. Et lorsque cela se produira, nous risquons de mourir. Mon vieil esprit parle parfois de quelque chose dont il croit qu'on l'appelait « le Compositeur ». J'ignore s'il s'agit d'un Forerunner ou d'une machine. Quoi qu'il en soit, le Compositeur a été employé pour effectuer ce genre de tâches, dans le passé.

Je n'avais aucune envie d'essayer de comprendre ce que tout cela signifiait. Je secouai donc la tête, me couchai près de Vinnevra et fermai les yeux.

Juste au moment où la lumière s'avavançait sur la mer, le roulis du bateau me tira d'un songe qui n'appartenait qu'à moi. J'avais rêvé des prairies qui entouraient Marontik, où je me cachais jadis en bordure d'une route à charrettes défoncée, guettant les riches marchands...

Bien sûr, c'était avant que Traqueur ne me prenne sous son aile.

Je clignai des yeux et regardai autour de moi. Le bateau tanguait toujours au doux rythme du courant. Nous nous trouvions désormais bien loin des deux rives, au large, et cependant une houle vive et régulière venait sans cesse nous caresser, orientant le bateau sur une ligne parallèle au creux des vaguelettes. C'était le signe que quelque chose agitait les flots tout près de là. Les vagues commencèrent à s'apaiser, mais elles furent aussitôt rejointes par d'autres rides venues de la direction opposée.

Vinnevra s'éveilla la première. Gamelpar, lui, dormait comme une souche, et nous dûmes le secouer assez vigoureusement pour le tirer de son sommeil. Nous scrutâmes la mer des deux côtés pour tenter d'identifier l'origine de ce roulis particulier.

— Ce ne sont que des vagues, affirma Vinnevra.

Mais je savais qu'elle faisait fausse route. Les vagues ordinaires, longues et droites, ne ressemblaient pas du tout à celles-ci, plus hautes, plus larges ; leur aspect faisait écho aux irrégularités du rivage. Le rythme lent des premières nous avait bercés et endormis. Les nouvelles nous avaient réveillés.

Une bosse grise et luisante perça brusquement la surface à une dizaine de mètres avant de replonger, déclenchant une nouvelle série d'ondulations parfaitement lisses. Les flots furent alors troublés par un courant descendant d'air froid qui s'abattit autour de notre bateau et secoua l'onde de violents remous.

— Des merses, affirmai-je. Le lac en regorge. La Biocréatrice les adore.

Vinnevra et Gamelpar ignoraient ce dont il s'agissait. J'entrepris de leur expliquer, mais une énorme nageoire noire aux reflets verdâtres jaillit soudain de l'eau tout près de nous. Frôlant le flanc du bateau, elle le fit tourner sur lui-même avec

une certaine douceur puis disparut de nouveau, telle la pointe d'un couteau géant.

Je m'agrippai au bord de la barque et jetai des regards dans toutes les directions.

— Un crocodile, suggérai-je alors.

Mais je n'avais jamais entendu parler de crocodiles à nageoires. À ma connaissance, celles-ci étaient l'apanage des poissons et des dauphins d'eau douce, or je n'avais jamais rien vu d'aussi grand dans une rivière. Nous n'eûmes pas à patienter longtemps avant qu'une autre bosse n'émerge parmi les vagues, elle aussi verte et luisante. La nageoire parut se ruer sous la surface et, d'un seul mouvement, cette forme immense se glissa sous notre barque.

— Ma meilleure femme parlait de créatures marines aussi grandes que des villages, se souvint Gamelpar. La Dame a pu les amener jusqu'ici. Elle nous a bien amenés, nous, pas vrai ?

La masse arrondie, ainsi qu'une paire de longues nageoires, surgit des flots à une centaine de mètres, s'éloignant à vive allure... Voyant cela, je baissai les yeux pour scruter les profondeurs limpides, loin, loin sous le bateau. Je distinguai alors une autre forme pâle, semblable à celle que nous avions croisée sous le village suspendu. Elle était de la même couleur, mais plus gigantesque encore et dangereusement proche. Elle s'étendait de tous côtés comme une île en train de s'élever.

Mes compagnons la virent également et se blottirent l'un contre l'autre. La silhouette pâle perça l'eau des deux côtés du bateau, sans que je parvienne à identifier exactement ce qui venait d'émerger. Aussitôt, je craignis le pire : une créature semblable à celle qui se trouvait dans la cage des Forerunners serait-elle parvenue à se libérer et à envahir cette mer, en prenant totalement possession et s'emparant de tous les êtres vivants qu'elle contenait sans jamais assouvir sa faim de nouvelles créatures... jusqu'à devenir aussi haute que le mur d'horizon lui-même ?

Mais, en examinant la forme pâle, je compris qu'elle avait une nature propre, une étrangeté tout à fait unique. Je sus alors, intuitivement, que ce n'était pas un produit de la Maladie Déformante. Sur ma droite, un appendice rebondi de couleur

bleue et violette, bordé de lobes, émergea de l'eau et s'avança lentement sur les vagues tout en remuant. Chaque lobe se terminait par une autre série de lobes plus fins, qui eux-mêmes en arboraient d'autres, et ainsi de suite jusqu'aux plus petits qu'on aurait dits couverts de duvet.

De l'autre côté du bateau se dressa un appendice identique.

La chair dont ils étaient constitués évoquait du verre laiteux constellé de bulles... Mais ces bulles n'en étaient pas : elles paraissaient contenir des bijoux qui luisaient doucement en se balançant, telles de petites bourses pleines de trésors.

Ces phénomènes étaient d'une beauté bien supérieure à toute description que je pourrais vous en donner, même aujourd'hui.

Pendant des heures, alors que nous dérivions, un nombre ahurissant de ces créatures entrèrent et sortirent des flots. Peut-être nous observaient-elles, ou peut-être nous escortaient-elles, qui aurait pu le dire ? Mais pas une fois elles ne tentèrent de s'approcher pour nous arracher à notre barque, pas plus qu'elles ne parurent vouloir nous faire chavirer.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Vinnevra.

— La mer est féconde, répondit Gamelpar lorsqu'il eut recouvré la faculté de parler.

La terreur avait en effet fait place en nous à une fascination éblouie. Aucun de nous ne savait ce dont il s'agissait, pas même les vieux esprits qui nous accompagnaient. La puissance des Forerunners, semblait-il, dépassait tant celle des humains que nous aurions pu arpenter la roue jusqu'au pont céleste et redescendre de l'autre côté sans jamais voir la fin des collections de la Dame, de toutes les merveilles qu'elle avait rassemblées. Pourquoi donc avait-elle déployé tant d'efforts ?

— Ces choses, à moins qu'il ne s'agisse que d'une seule, ont été recueillies par la Biocréatrice, dis-je. Elle garde ici certaines de ses créatures les plus chères.

— Plus chères à son cœur que toi ou moi ? interrogea Gamelpar.

Si cet anneau, cette arme géante qui était aussi un zoo et un refuge pour humains, appartenait au Maître-Bâtitseur, cela

signifiait-il que la Dame s'était associée à lui en sus du Didacte ? Servait-elle deux maîtres ?

Ou étaient-ce eux qui la servaient ?

L'eau s'était calmée, les éventails de lobes avaient disparu, et les profondeurs étaient d'une noirceur abyssale.

L'après-midi suivant, nous passâmes lentement près de quelque chose que je m'étonnai de ne pas avoir repéré plus tôt. Il s'agissait d'une grande structure en forme de cône, de couleur gris foncé, qui s'élevait à trois ou quatre cents mètres au-dessus de la surface calme de la mer. Lisse, mais non brillante, elle paraissait dénuée de toute texture ou détail ; sa perfection était troublante, même pour une construction forerunner. Les vagues venaient lécher sa large base, et un nuage sinueux s'enroulait comme un ruban autour de son sommet.

Les courants qui portaient notre petite barque la firent contourner le monument, et le grand cône gris rétrécit progressivement derrière nous jusqu'à ce que, subitement, il disparaisse de notre vue. En un clin d'œil, il s'était envolé.

Encore de la magie forerunner.

— La roue est en quête de son âme, conclut Gamelpar. Elle se réveille, et elle décide de ce qu'elle veut être.

Ces mots me firent réfléchir. Le cône était peut-être l'esquisse rapide d'une centrale forerunner. J'en avais déjà vu une sur Erdé-Tyrène, plus petite mais d'une forme à peu près identique. La roue, le Halo, s'imaginait peut-être déjà totalement réparée, prête pour une nouvelle vie, comme Gamelpar l'avait dit. Elle traçait des plans qu'elle pourrait bientôt finaliser et transformer en constructions concrètes.

Vinnevra levait sans arrêt les yeux vers le ciel. L'orbe à tête de loup était si grand à présent qu'il illuminait le rivage tout entier, s'ajoutant à la lueur indirecte du pont céleste. Dès lors, les nuits bien sombres se feraient de plus en plus rares, tout comme la possibilité de distinguer nettement les étoiles.

Plusieurs heures plus tard, nous arrivâmes en vue du rivage opposé à celui que nous avions quitté. Sous d'épais nuages bas, nous distinguâmes des montagnes de taille moyenne, dont le vert profond évoquait la fraîcheur et l'humidité.

Au point du jour, notre bateau heurta une autre plage rocheuse. Nous l'abandonnâmes et entamâmes une randonnée dans la jungle dense et touffue, progressant sans objectif précis, ne suivant aucun génocode. Nous n'étions que des enfants perdus, rien de plus.

Même Gamelpar.

Chapitre 17

Des fruits dont le goût rappelait celui des œufs pochés pendaient en lourdes grappes aux épaisses frondaisons, mais, par prudence, nous en mangeâmes très peu pour commencer. Il s'agissait de nos premiers repas vraiment satisfaisants depuis les boules de fourrure qui s'étaient jetées dans les pièges de Gamelpar. D'autres plantes comestibles, que Gamelpar et Vinnevra savaient délicieuses, poussaient sur les troncs noueux, les lianes et les diverses sortes de végétaux grimpants. Nous nous arrê tâmes donc, rassasiés et sereins, sans nous soucier une seconde de savoir où nous étions ni ce que l'avenir nous réservait.

Mais il nous fallait continuer à marcher. Nous nous remîmes donc en route après une brève journée de repos.

Malgré nos bons repas, Gamelpar semblait perdre à la fois en force et en enthousiasme. Il marchait plus lentement et nos haltes se faisaient plus fréquentes. La forêt nous enveloppait d'une atmosphère crépusculaire même durant la journée, et, la nuit, elle tamisait l'éclat pâle de l'orbe au loup et du pont céleste, ce qui n'accentuait que très légèrement la pénombre. Nous progressions d'environ un demi-kilomètre par heure de jour, suivant les passages tortueux qui serpentaient entre les plus grands arbres, écartant les rideaux de lianes feuillues qui semblaient pousser à vue d'œil autour de nous.

Nous ne manquions ni de nourriture ni de tranquillité. Les anciens esprits ne nous dérangent aient pas.

Bien entendu, cela ne pouvait pas durer.

Nous nous étions levés en même temps que le soupçon de clarté supplémentaire qui annonçait le matin, et partagions à présent un fruit rougeâtre rappelant le melon, à la saveur aigredouce. Il avait l'avantage d'étancher notre soif tout en apaisant notre faim.

Les ombres étaient hantées par les mouches mordeuses et les moustiques. Ils appréciaient notre présence autant que nous apprécions celles des fruits de la jungle. Je me donnai une claque, examinai les restes sanglants étalés sur ma paume, finis ma part du melon et m'apprêtais à jeter l'épluchure lorsque mon regard s'arrêta sur un point de la forêt alentour.

Ce qui aurait pu passer pour une étrange trouée entre deux arbres, dessinant la silhouette d'un homme aux larges épaules doté d'une tête immense, venait d'apparaître à moins de dix pas sur notre gauche. Je tendis la main pour saisir l'épaule de Vinnevra et la pressai doucement. Elle l'avait vue, elle aussi.

L'ombre bougea, et nous tressaillâmes tous les deux. L'air était lourd d'humidité dans la semi-pénombre matinale. J'entendis bruire les feuilles, les branches et les lianes rampantes. Je sentis l'une d'elles se tendre près de mon pied lorsque l'ombre la piétina.

Depuis l'autre côté de la clairière, Gamelpar émit un sifflement. Vinnevra n'osa pas lui répondre.

Les imposantes épaules de l'ombre pivotèrent, écartant d'épais branchages et tirant sur les lianes jusqu'à ce qu'elles cassent et se détendent comme des ressorts. Je crus l'espace d'un instant que le Didacte était revenu me chercher. Mais non, l'ombre était plus grande encore que le Didacte. De plus, elle se déplaçait à quatre pattes. Ses longs bras couverts de fourrure noire s'abattaient comme des massues sur le tapis de lianes entremêlées.

Avec un reniflement et un grommellement venu du fond de sa poitrine, l'ombre se balançait et bondit en direction de la canopée. Vinnevra s'accroupit comme un faon, aussi immobile qu'une statue, perchée en équilibre sur la pointe des pieds et prête à s'élancer. Nous suivîmes l'ombre des yeux tandis qu'elle s'approchait avec une lenteur majestueuse.

Un énorme bras noir jaillit tout près de nous, remuant sa main puissante, quatre ou cinq fois plus large que la mienne. Un visage massif nous fit face... et quel visage ! Deux yeux enfoncés et encadrés de fourrure rougeâtre, un large nez plat aux narines immenses, des bajoues qui lui pendaient presque jusqu'aux

épaules, et des dents d'un blanc jaunâtre luisant entre d'épaisses lèvres violettes.

Les grands yeux verts posèrent sur moi un regard dépourvu de peur, plein de curiosité, tout en clignant calmement des paupières. Puis ils se détournèrent avec l'assurance dont j'aurais pu faire preuve devant un petit oiseau.

À la limite de mon champ de vision, j'aperçus une lumière jaune, pas plus grande que le bout de mon doigt, qui vacillait à travers les arbres. La grosse tête noire disparut brutalement dans les hauteurs, et nous sentîmes une haleine aux relents d'herbe et de fruits.

Le silence revint. Comment une créature aussi gigantesque pouvait-elle se mouvoir avec tant de discrétion ? Je n'eus pas le temps d'y réfléchir, car la lumière émergea soudain derrière un large tronc. Elle ressemblait à la flamme d'une lampe en argile, mais la main qui la tenait était celle d'un Forerunner. Je dénombrai sept longs doigts fins à la peau gris-mauve, rose en dessous. Au-dessus de la lampe et de la main, je vis un visage mince et interrogateur, dont le regard se posa rapidement sur l'endroit que venait de quitter la grande ombre avant de revenir vers moi. Il semblait vouloir me confirmer que nous avions tous les deux vu la même chose, qu'à présent nous nous voyions l'un l'autre, et que tout cela était bien réel.

Le Forerunner tendit sa lampe vers nous. Vinnebra avait les yeux vitreux. Elle ne pouvait fuir. Elle ne voulait pas fuir. Moi, en revanche, je n'avais aucune envie d'être emmené au Palais de la Douleur. Je bondis... et courus droit dans un mur de fourrure noire.

Deux énormes mains se refermèrent sur moi. L'une me broya les côtes tandis que l'autre me paralysait le bras, en dépit de mes efforts pour me dégager. Non loin de moi, des voix s'élevèrent doucement dans la jungle. La main qui m'écrasait le torse lâcha prise, et l'autre me souleva pour m'arracher au sol de terre et de feuilles. Je ne pus que me laisser pendre en me débattant faiblement, tandis que la lampe se rapprochait encore.

Le Forerunner ne ressemblait ni à Novelastre, ni au Didacte, mais il avait un certain nombre de traits en commun avec un

autre membre de cette espèce qui hantait mes rêves. La Biocréatrice, la Bibliothécaire. La Dame. Celui-ci n'était cependant pas une femelle, ou alors d'un type différent : cela, j'en étais absolument certain.

En revanche, il s'agissait très probablement d'un Biotechnicien.

Me tenant toujours suspendu dans les airs, l'énorme main me fit tourner sur moi-même. Je distinguai alors, à la lueur de la flamme vacillante, trois ou quatre silhouettes supplémentaires. Celles-ci paraissaient humaines, hommes et femmes. Ils ne me ressemblaient cependant pas du tout, pas plus qu'à Gamelpar et à Vinnevra.

Quant à la nature de la chose qui me tenait en l'air comme un enfant...

— Ah, enfin ! s'exclama le Forerunner d'une voix douce et musicale, légère comme la brise. Nous craignions de vous avoir perdus pour de bon.

Il adressa ensuite quelques mots à la créature qui me retenait prisonnier, d'un ton plus sec et plus grave. Il conclut ses paroles d'un souffle et d'un claquement de dents. Aussitôt, la grande main me déposa par terre, non sans douceur. Mon poignet, mes doigts et mon épaule se mirent tout de même à me lancer.

— Ton nom est Chakas, exact ? demanda le Forerunner en agitant la flamme devant moi.

— *Pourquoi du feu ? Pourquoi pas...*

Je me levai tout en étirant et en massant mon bras meurtri. Les visages qui m'entouraient étaient extraordinaires. Les humains n'appartenaient à aucune variété que j'aie pu rencontrer jusqu'alors, mais me ressemblaient plus qu'au Forerunner... Et beaucoup plus qu'à la grande masse noire et menaçante.

Je répondis que c'était bien mon nom.

— Il n'est pas d'ici, intervint Vinnevra en s'introduisant au milieu du cercle que nous formions.

Elle se campa devant moi, les bras en croix, comme pour me protéger. Je tentai de l'écarter, de la faire partir – je ne voulais

être responsable de rien de ce qui pourrait arriver dans cet endroit –, mais elle ne bougea pas d'un centimètre.

— Non, en effet, acquiesça le Forerunner en tendant la main pour étirer ses longs doigts fuselés. Sa venue était attendue. Il devait servir de trophée au Maître-Bâtitteur. Ne craignez rien, ajouta-t-il, plus pour Vinnevra que pour moi. Nous n'emmènerons personne au Palais de la Douleur. Cette ère sera bientôt révolue, et les châtiments comme la vengeance sont inutiles. La chute du Maître-Bâtitteur et le sort que connaîtront ses troupes sont bien pires que les humains ne peuvent l'imaginer.

ALERTE : INTRUSION DU VEILLEUR.

Données du vaisseau consultées : Documents anthropologiques/historiques, re : Terre Afrique/Asie. Source confirmée : veilleur forerunner.

AVERTISSEMENT DU COMMANDANT STRATÈGE :

« Encore un seul accès non autorisé aux données du vaisseau et je balance ce fichu machin dans l'espace. Quant à vos découvertes, croyez bien que je n'en ai strictement rien à carrer ! Ce truc constitue une menace ! Dites-lui d'abréger un peu ses salades ! »

RÉPONSE DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE

SUPPRIMÉE, MOTIF : LONGUEUR

RECALIBRAGE DE L'IA

PARE-FEU RÉGLÉS SUR ^LABYRINTHE ALÉATOIRE INFINI^

FLUX DU VEILLEUR NUMÉRO TROIS (non répété)

Dans la faible clarté matinale, nous nous engageâmes à la suite du Forerunner sur un chemin tortueux et couvert de lianes menant vers les hauteurs. Les contreforts au bas du massif étaient également enfouis sous la jungle. Les montagnes emprisonnaient dans leur enceinte les masses nuageuses d'air humide qui voyageaient sur le Halo, les forçant à se délester de leur eau presque chaque nuit. Les rochers et les crêtes artificiels étaient donc striés de cascades écumantes, d'un blanc argenté sur le fond vert et noir. Elles se vidaient sans doute dans la mer, derrière nous, mais il n'y avait aucun moyen d'en être sûr.

L'humidité pesait aussi dans l'air, et le sol tiède exhalait de la vapeur, comme si de l'eau chaude circulait dans de grands tunnels sous les fondations. D'ailleurs, c'était peut-être le cas.

De nombreux types d'hominidés vivaient autrefois sur la Terre, ainsi que des hominoïdés et des anthropoïdes qui, je n'en doute pas, se considéraient eux aussi comme le Peuple. En termes d'apparence physique, j'étais proche de vous qui m'interrogez à présent. Traqueur, lui, était plus petit et appartenait à une autre espèce. Gamelpar et Vinnevra ressemblaient à mon avis beaucoup à ceux que vous appelez Aborigènes, originaires de l'ancien continent d'Australie.

Les humains qui accompagnaient ce Forerunner isolé avaient quant à eux quelque chose des êtres que vous appelez désormais « hominidés de Denisova ». Plus grands que moi, ils avaient la peau couleur chocolat, un corps mince, une tête carrée et des cheveux rougeâtres. Les individus de sexe masculin arboraient une abondante pilosité faciale.

L'immense ombre noire aux longs bras était un grand singe proche du gorille, sans en être un. Il me semble que vous ne le connaissez que grâce à des molaires fossiles de taille impressionnante. Vous l'appellez le Gigantopithèque. C'est le plus grand anthropoïde ayant jamais marché sur la Terre ; ses épaules et sa tête culminaient à presque trois mètres, plus encore s'il se dressait sur ses pattes arrière.

Et celle-ci était une femelle. D'après vos calculs, les mâles étaient peut-être plus grands.

D'apparence terrifiante mais de tempérament placide, le grand singe-ombre, qui semblait avoir pris Vinnevra et Gamelpar en affection, les porta durant un temps sur ses épaules. De longs poils soyeux d'un roux sombre, gris aux pointes, encadraient sa large face aux joues pendantes. Ses lèvres énormes tombaient lâchement sur des incisives courtes mais assez robustes pour briser le bois et broyer l'os... Toutefois, en notre présence, elle ne mangea guère que des feuilles et des fruits.

Gamelpar, perché loin au-dessus de nous, agrippait à pleines poignées la fourrure qui couvrait les épaules de la bête, un sourire plaqué sur le visage. Quant à Vinnevra, je ne l'avais jamais vue si heureuse. Plusieurs fois elle se pencha vers moi, qui marchais parmi les hommes de Denisova – trois hommes et deux femmes taciturnes et maussades –, pour me répéter :

— Cela me revient, à présent. Ceci est mon véritable génocode. C'est ce que j'aurais dû voir !

Finalement, les grandes foulées chaloupées du primate et ses fréquents passages sous des branches trop basses forcèrent Vinnevra et Gamelpar à redescendre au sol et à marcher.

Les hommes de Denisova, visiblement intrigués par l'âge de Gamelpar, constatèrent sa fatigue et le gratifièrent de soupirs compatissants. Ils lui tissèrent bientôt une litière à l'aide de lianes, et il voyagea ainsi un moment, Vinnevra marchant à ses côtés.

Le vieil homme retroussa ses lèvres en un sourire radieux.

— Beaucoup mieux, dit-il.

Quelque chose dans ce procédé m'alerta. Cela avait à voir avec le balancement régulier de la litière, l'aisance avec laquelle ils la portaient... Mais, pour l'heure, j'écartai ces préoccupations de mon esprit.

À mesure que nous grimpions, la canopée se faisait moins touffue. Nous pouvions à présent contempler de grands pans de ciel. Lorsque le soleil frôla la bande sombre du pont céleste en son milieu et que l'ombre fut à égale distance de nous sur chaque côté, à l'heure que l'on pouvait qualifier de « midi », nous débouchâmes sur un plateau.

Le Forerunner héla plusieurs machines flottantes, rondes et dotées d'yeux bleus, qui nous rejoignirent à l'orée de la jungle. Il leur adressa quelques signes de la main et les appareils vinrent nous tourner autour, s'intéressant tout particulièrement à Vinnevra et à Gamelpar, puis à moi.

Les hommes de Denisova ne s'émurent pas outre mesure du spectacle de ces boules volantes.

— On les appelle des veilleurs, m'informa le plus grand des hommes.

Son visage était fruste et rougeaud, son nez, très grand et ses lèvres, minces.

— Ils servent la Dame... en général, conclut-il.

Dans sa litière, le vieillard se tourna sur le côté tandis que l'une des machines balayait son corps maigre d'un rayon de lumière bleue. Elle répéta ensuite l'opération sur moi, puis se

tourna vers le Forerunner. Ce dernier réceptionna des informations inaudibles pour nous et parut satisfait.

Nous avions parcouru une assez grande distance. Le grand singe avait déniché un peu de nourriture adaptée à notre régime, des fruits surtout – d'étranges tubes verts aux bouts pointus et des masses rondes à la peau rouge. Cependant, nous avions toujours soif. Pire : de plus en plus d'insectes avaient pris goût à notre sang, et leurs nuées exaspérantes ne cessaient de nous bourdonner aux oreilles.

— Pourquoi la Dame tolère-t-elle l'existence de nuisibles pareils ? m'interrogea Vinnevra en aparté tandis que la machine examinait son grand-père.

Je secouai la tête en écrasant un insecte.

— Nous nous trouvons dans une réserve spéciale, affirma le grand homme de Denisova. Les mouches se nourrissent de nous, puis sont mangées par les chauves-souris, les oiseaux et les poissons. Telle est la voie de la Dame.

J'avais cependant remarqué que les insectes les ignoraient, préférant s'attaquer à nous.

Cette théorie n'impressionna pas Vinnevra, qui murmura en s'agitant et en se donnant des claques :

— Nous étions mieux en ville.

— En ville, vous viviez sous la domination du Maître-Bâtitteur, rétorqua l'homme de Denisova comme si cela devait faire office d'explication. Était-ce mieux d'être emmenés au Palais de la Douleur ?

Vinnvra frémit.

— Nous sommes le *Peuple* ! argua-t-elle, sur la défensive.

Elle avait prononcé ce dernier mot avec une emphase particulière qui dénotait un certain sentiment de supériorité.

— Certainement, acquiesça l'homme de Denisova avec un sourire compréhensif.

Vinnvra plissa le nez, souffla bruyamment et me jeta un regard furieux, mais je n'étais pas d'humeur à entrer dans son jeu.

Tandis que nous restions là, à la frontière entre le plateau et la jungle, une brise se leva et dispersa les insectes. Un calme profond s'installa alors. Je regardai les autres.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je au grand homme de Denisova.

— Kirimt, répondit-il avec un large geste de la main.

Il nous présenta ensuite les femmes, qui étaient les partenaires des autres hommes. Lui n'en avait apparemment pas.

Vinnevra accueillit ces présentations avec hauteur, encore réticente à l'idée de les accepter dans le cercle restreint de ses proches.

Tout du long, j'avais gardé un œil sur le Forerunner, et il me rendit alors mon attention. L'intérêt qu'il me manifestait me mit mal à l'aise ; j'avais la sensation qu'il pouvait voir jusqu'au tréfonds de mon être. Puis ses muscles faciaux s'altérèrent légèrement, le coin de ses yeux se plissa et il pencha la tête.

J'avais appris, durant le temps passé en compagnie de Novelastre, à déchiffrer certaines expressions des Forerunners, en dépit de l'étrangeté et de la raideur de leurs visages. Il me sembla détecter chez celui-ci un soupçon de soulagement ainsi que quelque chose qui ressemblait à de la fierté. Il s'agissait cependant d'un individu particulièrement rigide, plus encore que le Didacte.

— Avec ce groupe, la Bibliothécaire en aura assez, déclara-t-il.

Il n'employa peut-être pas le mot « assez », mais un terme similaire, plus technique.

Gamelpar leva la main et descendit de la litière. Il se redressa, puis reprit sa canne à Kirimt, qui l'avait portée pour lui.

— Nos facultés sont considérablement réduites, poursuivit le Forerunner. Le système de sécurité du Maître-Bâtitteur a subi d'importants dégâts. Nous, les serviteurs de la Bibliothécaire, avons besoin de plus de temps pour rassembler nos forces.

Le primate s'allongea sur le sol herbeux. Vinnevra et Gamelpar s'agenouillèrent près d'elle, puis s'adossèrent contre son gros ventre pour se reposer. La guenon pencha la tête

comme si elle était capable non seulement d'entendre, mais aussi de comprendre.

— Comment vous appelez-vous ? demandai-je au Forerunner.

— Je suis Médigène Tisseur de Fortune, répondit-il en clignant calmement des yeux.

Quelque chose dans la fluidité de ce rapide mouvement de paupières me perturba.

— Allez-vous nous libérer et nous ramener sur Erdé-Tyrène ? interrogeai-je.

La question avait jailli de mes lèvres sans que je prenne le temps de réfléchir, ce qui me rappela que, en dépit de tout ce que j'avais vécu, j'étais encore jeune et très impétueux.

— J'aimerais que cela soit possible, dit-il, mais la communication est coupée et nos infrastructures ont subi des dommages. Partout, des centrales ont été sabotées. Nous ne disposons plus que de quelques-unes, en mauvais état, pour pallier les besoins de la roue tout entière. Elles ne sont pas suffisantes... Pas encore.

La brise calmée, les insectes étaient revenus. Le Forerunner agita ses longs doigts fins, et ils s'éloignèrent subitement pour flotter en un seul essaim quelques mètres plus loin.

— Je vous conseille de rester ici, avec nous, jusqu'à ce que la situation se stabilise. Nous avons de la nourriture, un abri et des explications qui, je l'espère, vous rassureront tous quant à nos intentions.

Après quelques minutes de repos, les hommes de Denisova et le Forerunner se montrèrent impatients de reprendre le voyage. Les humains prirent la tête du cortège, contournant la sphère d'insectes bourdonnants pour se diriger, à peu près en ligne droite, vers le centre du plateau.

— Nous rendrez-vous un jour notre liberté ? demandai-je à Médigène. Ou sommes-nous semblables à ces insectes, à vos yeux ?

Une expression fugace traversa son visage... De l'embarras ?

— Ce n'est pas nous qui choisissons, dit-il.

Nous quittâmes les abords de la jungle et vîmes une clairière devant nous, une étendue plate d'herbe coupée court. Des

huttes sur pilotis l'encadraient sur trois côtés, le quatrième étant celui par lequel nous arrivions.

— Venez, nous encouragea Kirimt. C'est ici que nous vivons.

L'air, au centre de la clairière, se mit à étinceler et une masse d'argent bleuté apparut, entourée d'un mur de troncs d'arbres. De là où nous nous trouvions, il était difficile d'estimer la taille de cette masse : ses contours arrondis reflétaient parfaitement, mais de façon distordue, son environnement. Peut-être était-elle destinée à dissimuler autre chose. Il pouvait s'agir de ce que Novelastre avait appelé un « brouilleur ».

Le singe-ombre s'attarda un moment en arrière avec Vinnevra, qui soutenait Gamelpar. Ce dernier refusait désormais de monter dans la litière. Comme il arrivait à ma hauteur, un bras sur l'épaule de sa petite-fille, il me dit :

— Il n'y a nul autre endroit où aller. Mais *nous* vous entendons.

Et il me regarda dans les yeux, de soldat à soldat... bien que ni l'un ni l'autre ne soient vraiment présents.

Kirimt fit un signe de la main et un mouvement de tête qui signifiaient « allons-y », et je m'aperçus que, pour l'instant, nous n'avions pas d'autre choix que d'obéir.

Les hommes de Denisova nous escortèrent à travers l'étendue d'herbe luxuriante, jusqu'aux huttes. L'une d'elles, vide, nous attendait au centre. On ne pouvait accéder aux huttes que par des escaliers ou des échelles, mais le singe-ombre souleva Gamelpar par-dessus la balustrade et le déposa sur le porche. Il se tint là, agrippé à la rambarde de bambou, pendant que Vinnevra et moi escaladions les marches grossièrement taillées. Le porche offrait une large vue sur l'ensemble de la clairière ainsi que des hommes de Denisova amassés plus bas.

— Lavez-vous, reposez-vous, et nous dînerons tous ensemble un peu plus tard, déclara Kirimt.

Vinnvra croisa les bras et se baissa pour franchir la porte basse marquant l'entrée de la hutte. Gamelpar, lui, semblait vouloir rester contempler les ombres qui s'allongeaient sur la jungle et la clairière.

Le primate tendit un bras, poussa doucement la hanche du vieil homme d'un doigt à l'ongle épais, émit un petit grognement puis disparut entre les arbres.

Vinnevra revint se poster près de Gamelpar.

— Cet endroit correspond à mon génocode, dit-elle, mieux qu'aucun autre. Mais il y a tout de même quelque chose qui ne va pas. Nous ne pouvons pas rester ici.

— Elle n'est pas à ton goût ? m'enquis-je en désignant la hutte d'un signe de tête.

— Elle est très confortable, dit-elle en remuant les épaules malgré l'absence d'insectes. Ce Forerunner... je ne perçois pas son odeur. Pas plus que celle des autres. Je n'arrive à sentir que le singe.

Je m'étais fait la même réflexion, mais j'ignorais ce que cela voulait dire. Il était très rare que je sois capable d'interpréter quoi que ce soit, par ici.

— Mon odorat n'est plus ce qu'il était, dit Gamelpar. Je perçois à peine l'odeur du singe.

La hutte en bambous et lames de bois était équipée de lits de feuilles, d'une petite table grossière et de trois chaises. Un bassin en pierre fournissait une réserve d'eau, que l'on pouvait renouveler en abaissant un tuyau de bambou. J'examinai le mécanisme avec une curiosité distraite, bus un peu d'eau, m'en aspergeai le visage et en remplis une coupe confectionnée à l'aide de feuilles que j'apportai au vieil homme. Il en but quelques gouttes avant de s'étendre sur un des lits, où il s'endormit presque immédiatement.

Vinnevra demeura sur le porche, les avant-bras appuyés sur la rambarde. À travers la petite porte de la hutte, je pouvais voir sa silhouette se découper sur un fond de nuages luisants.

Juste après la tombée de la nuit, Kirit nous appela pour le dîner.

Chapitre 18

Nous suivîmes un chemin de terre jusqu'à une grande salle en rondins située au coin de deux rangées de huttes. Le tonnerre gronda, résonnant entre les montagnes, et nous n'eûmes que le temps d'entrer avant que la pluie se mette à tomber à verse.

La salle mesurait presque cinquante mètres de long sur vingt de large. Des tables avaient été disposées en quatre longues rangées sous la haute voûte du plafond de branches et de lianes tressées. Le martèlement de la pluie contre le toit était assourdissant. La chaleur s'était accentuée, et l'air était si chargé d'humidité qu'on était presque tenté de se mettre à nager. Pourtant, Gamelpar frissonnait comme s'il avait froid, à tel point que l'une des femmes de Denisova – j'avais beaucoup de mal à les distinguer les unes des autres – lui offrit une couverture grossièrement tissée.

Quatre autres femmes entrèrent et déposèrent sur une table des caisses de nourriture. Je les examinai avec une grande curiosité, car elles ne ressemblaient ni aux femmes de Denisova, ni à Vinnevra et Gamelpar, et encore moins à moi-même. Leur crâne était de forme allongée, leurs mâchoires, proéminentes mais dénuées de menton, et leur démarche, gracieusement chaloupée. Par certains côtés, elles me rappelèrent Traqueur, en plus grand.

Lorsqu'elles eurent terminé de décharger une seconde caisse, la table était couverte de bols de grain bouilli, de fruits et d'une pâte épaisse au goût de sel et de viande, bien qu'elle n'en contienne pas – ou alors il s'agissait d'une viande qui m'était inconnue. Une cruche d'eau fraîche ainsi qu'une autre contenant un breuvage comparable à de l'hydromel, mais de couleur violette, complétaient le festin.

Nous remplîmes nos assiettes de bois, puis allâmes nous asseoir à une table dans un coin pour manger. Gamelpar s'assit

de côté pour étendre sa jambe malade, qui avait considérablement gonflé au niveau de la cheville. Malgré cela, personne ne semblait vouloir le soigner. Allait-on nous abandonner à nos maux, comme des insectes ? La Biocréatrice travaillait-elle à un plan qui nous transcendait et requérait que nous souffrions davantage ?

Pour le moment, les femmes qui avaient apporté le repas étant reparties, nous nous trouvions seuls avec les hommes de Denisova. Nous n'étions donc que huit personnes, dans un espace pouvant en accueillir bien davantage. Le singe-ombre ne nous avait pas suivis.

Mais bientôt d'autres individus pénétrèrent dans la salle, seuls ou en groupes, et prirent place le long des tables. La pièce se remplit lentement jusqu'à la moitié de sa contenance, soit plus d'une centaine d'humains. Je n'avais pas l'œil d'un expert, loin s'en faut, mais j'estimai qu'il y en avait là sept ou huit sortes différentes. Ils ne semblaient accablés d'aucun préjugé les uns envers les autres, pas plus qu'ils ne rechignaient à servir leurs voisins ou à se mêler au reste des convives. Le tout donnait une impression de grande familiarité.

Vinnevra émit une fois encore un soupir de dédain.

— Combien y a-t-il de représentants de *notre* Peuple, ici ? demanda-t-elle à Gamelpar tout en regardant autour d'elle d'un air pincé.

— Il n'y a que nous, répondit-il.

J'avais toujours été intrigué par les préjugés de Vinnevra, la facilité avec laquelle ils s'enflammaient et la difficulté qu'elle avait à les réprimer, même dans mon cas.

— *Dans les villes, quelqu'un a monté les humains les uns contre les autres afin de les soumettre à sa volonté.*

Je marquai une pause, suspendant ma cuillère en bois à mi-chemin de mes lèvres pour mieux écouter cette voix intérieure.

— *Ce Forerunner n'est pas comme le Maître-Bâtitteur. Il cultive l'unité, pas la division. Il a beau être étrange et faible, il n'est pas cruel. Peut-être est-il le dernier de son espèce, et tous les autres ont-ils péri.*

Il était vrai que nous avions vu énormément de cadavres de Forerunners, et aucun vivant hormis celui-ci.

De l'autre côté de la table, je m'aperçus que Gamelpar avait les yeux rivés sur moi, comme si son propre esprit résonnait de paroles similaires. Une fois de plus, je me demandai si nous arriverions jamais à unir l'expérience, le savoir et les personnalités des deux esprits qui nous habitaient... sans condamner par là même nos propres âmes.

Médigène entra en même temps que le dernier groupe de convives. Pour des raisons que j'étais incapable de formuler, et pas seulement son absence d'odeur, mon malaise s'accrut.

— Je vois que deux d'entre vous portent la marque de la Bibliothécaire, mais ce n'est pas le cas du troisième, dit le Forerunner derrière moi.

Je tournai la tête pour le voir.

— Chakas, tu te souviens clairement d'Erdé-Tyrène, n'est-ce pas ?

La multitude de regards que je sentis posés sur moi me donna la chair de poule. Tant de visages... Tant de sortes de visages différents.

— Oui, répondis-je. J'y retournerais si je le pouvais.

— Il me semble que la Bibliothécaire voudrait tous nous voir y retourner, dit Médigène. Ce n'est pas encore possible. Mangez, prenez des forces... Reposez-vous. Il y a beaucoup à faire ici, et trop peu de temps.

Chapitre 19

Quelqu'un me tapa sur l'épaule.

Je me réveillai dans la pénombre. Mon sommeil avait été lourd, sans rêves. La tiédeur du sol et la touffeur de l'air avaient bercé mon corps fatigué.

Je me tournai sur le côté, faisant bruire mon matelas de feuilles, et aperçus une petite tête couverte de cheveux gris et un visage qui me scrutait, presque assez près pour que je l'embrasse – ce que je faillis faire. Traqueur !

Je voulus tendre une main vers lui, mais il leva la sienne avec un froncement de sourcils et une moue sévère qui voulaient dire « chut ! », puis il alla se terrer dans un coin plus sombre de la cabane.

— Tu vis ici, toi aussi ? murmurai-je assez fort pour faire se retourner Vinnevra, mais pas assez pour la réveiller.

La silhouette de Traqueur ne répondit pas.

— Je n'ai pas vu d'autres Floriens...

Il agita un bras comme pour me mettre en garde, et je sentis un frisson parcourir mon corps. Peut-être Traqueur était-il mort, en réalité. Peut-être n'avais-je devant moi que le fantôme égaré de mon ami !

Néanmoins, je respectai le souhait de la silhouette et me tus.

Il se rapprocha une nouvelle fois et frôla mon visage de ses longs doigts, exprimant son bonheur de m'avoir retrouvé. Il se pencha comme pour enfouir son nez dans mon cou et me chuchota à l'oreille :

— Ici dangereux. Armes et vaisseaux partis, cassés. Celui qui déteste le Didacte, avec ses soldats... toujours ici, toujours déplacer les humains comme du bétail. Cet endroit, juste ici... pas vrai ! Plein de morts ! Toi et moi...

Soudain, des pas firent grincer l'escalier menant à notre porche. Traqueur eut un nouveau geste frénétique qui signifiait cette fois : « Ne laisse personne me découvrir ! » Puis il se retira

pour se dissimuler derrière une chaise. J'avais toujours du mal à me convaincre que je l'avais vu, qu'il m'avait parlé... Un fantôme aurait-il accusé les autres d'être eux-mêmes des fantômes ?

Le Forerunner jeta un œil dans notre hutte à travers l'ouverture. Dans sa main dont les doigts fuselés évoquaient les pattes d'une araignée, il tenait toujours sa drôle de petite bougie.

— C'est une chance que le vieil homme et toi vous soyez retrouvés ici plutôt que dans une autre station, dit-il à voix basse pour ne pas réveiller les autres. Viens dehors avec moi, s'il te plaît.

Étrangement, je ne ressentais plus la moindre frayeur. Le retour de Traqueur, même s'il ne s'agissait que d'un esprit de passage, avait réveillé en moi un goût immodéré pour l'aventure. Non sans un coup d'œil rapide à la chaise, je franchis l'ouverture et descendis l'escalier.

Médigène m'attendait dans l'herbe.

— En quoi avons-nous été si chanceux ? m'enquis-je.

— La jeune fille a réagi à ta présence en fonction des instructions implantées dans son esprit.

Il se mit à marcher devant moi en direction de la forme scintillante, à une centaine de mètres de là. La pluie et les nuages s'étaient éloignés. Les arbres et les huttes brillaient d'un vif éclat argenté sous les étoiles et l'arc effilé du pont céleste.

Je tressaillis en entendant un bruit tout proche. Après notre retour de la salle à manger, la guenon était revenue s'allonger sous les frondaisons près de notre hutte. Elle nous observa de ses yeux en amande, pressant ses grosses lèvres l'une contre l'autre. Elle plissa le nez en reniflant, leva un bras et agita la main. Elle semblait vouloir chasser quelque chose, ou m'avertir d'un danger. Peut-être avait-elle vu Traqueur, elle aussi.

— La Biocréatrice peut-elle prédire tout ce qui va se passer ? demandai-je en trotinant pour suivre les longues foulées du Forerunner.

— Pas tout, non, répondit-il. Du moins, j'en doute fort. Mais elle a un don pour nous faire voyager, que nous soyons humains ou Forerunners.

Je ne pouvais nier la vérité de cette affirmation.

— Ta jeune amie a vu un humain revêtu d'une armure forerunner qui venait de tomber du ciel dans un module de sauvetage... C'est tout à fait anormal, même pour un endroit tel que celui-ci. Il y a bien longtemps, on a marqué son peuple d'une empreinte qui l'obligeait à déposer ce genre de curiosités dans une station où elles pourraient être étudiées.

— Elle a failli nous amener au...

Je m'interrompis. Révéler des informations importantes signifiait accorder sa confiance. Avant de trop en dévoiler, je désirais en apprendre plus sur cet hôte mystérieux.

— Cet anneau est une ruine jonchée de cités détruites et de navires spatiaux échoués, dis-je. Comment pouvait-elle savoir où aller, alors que tout ne cesse de changer ?

— Et pourtant, vous voilà, répliqua Médigène. Les signaux envoyés par les balises sont mis à jour en fonction des circonstances.

Je haussai les épaules. Il ne servait à rien d'argumenter. Il n'était pas impossible que les balises aux quatre coins du Halo envoient des signaux contradictoires.

— Vous nous avez nourris et permis de nous reposer, repris-je. Qu'avez-vous l'intention de faire de nous ? Nous ajouter à votre collection ?

Médigène soutint mon regard. J'eus l'impression que mes pensées et mes souvenirs étaient projetés comme des ombres sur une peau tendue : on ne pouvait rien cacher à cet individu.

— Tu as rencontré un produit de la Maladie Déformante, dit-il. C'est ainsi que l'appelaient les humains.

— Les Floods ? C'est ce que prétend mon vieil esprit, oui, répondis-je, avant de me demander si je n'en avais pas trop dit.

Mais Médigène ne parut pas le moins du monde surpris.

— Bien sûr. Ton vieil esprit, comme tu l'appelles, l'un des guerriers sauvegardés et conservés dans ton patrimoine génétique... Combien d'entre eux se sont éveillés en toi ?

Médigène marqua une pause, attendant ma réponse avec intérêt.

Nous étions arrivés à quelques mètres de la masse à la surface réflexive, suspendue au-dessus du mur de troncs d'arbres et de branchages.

— Un seul, je pense, répondis-je.

— Pas plus ?

— Je crois que j'en ai senti plusieurs, au début... Mais, à présent, il n'y en a plus qu'un. Quelle utilité ces choses-là peuvent-elles avoir pour les Forerunners... ou pour le Maître-Bâtitseur ?

— Commençons par parler d'Erdé-Tyrène, dit-il. Un jeune Manipuleur a été guidé sur ton monde natal par son auxilia.

— La dame bleue, commentai-je.

— Oui. Lorsque tu as rencontré Novelastre, une partie de l'empreinte que t'avait donnée la Bibliothécaire s'est déclenchée. Accompagné du petit Florien nommé Traqueur, tu as guidé le Manipuleur jusqu'au cratère de Djamonkin.

Je n'étais pas près de lui dire que le Florien se trouvait ici. Moi-même, je n'en étais toujours pas tout à fait convaincu.

— Une empreinte plus profonde a germé lors de ta rencontre avec le Didacte, et s'est épanouie quand il t'a emmené sur Charum Hakkor. Là, l'empreinte a pris une forme distincte : une personnalité a été ramenée d'entre les morts. Une espèce n'est pas seulement une série de spécimens mâles et femelles. Son histoire et sa culture font également partie de l'ensemble. La grandeur de l'humanité avait été emmagasinée en toi et, par conséquent, très peu de choses ont été perdues pour de bon. Quel génie !

Son admiration me dérangerait. L'adoration que j'éprouvais moi-même envers la Bibliothécaire était naturelle, mais qu'un Forerunner partage ces opinions intimes, qu'il me regarde et voie le produit d'un fabuleux travail, un objet ne faisant qu'accomplir les desseins de son artisan... Je trouvais cela déplacé, voire répugnant.

Médigène s'avança au travers des branches et des troncs. Non pas entre eux, mais bien au travers. Je voulus le suivre mais m'arrêtai au dernier moment : je ne tenais pas à me crever un œil.

— Viens, avance, m'encouragea-t-il. C'est sans danger.

Je fermai les yeux et marchai droit devant moi. Je ne perçus que très faiblement la caresse de l'écorce et des brindilles.

— Le grand anthropoïde serait incapable de faire ce que tu viens de faire, m'informa-t-il.

Nous nous trouvions sous un haut plafond arrondi, à l'entrée de plusieurs couloirs disposés en éventail, le long desquels couraient de grands cylindres bicornus. Ces derniers étaient constitués d'un matériau étrange, tantôt brumeux et presque translucide, tantôt dur et concret. Je le suivis dans l'allée du milieu. Une clarté régulière nous accompagna.

— Je n'avais jamais vu un singe aussi grand, déclarai-je.

J'espérais, en parlant, dissimuler ma peur. Je me demandai si ces cylindres étaient des conteneurs, des outils ou, peut-être, une sorte de sculpture cérémonielle. J'ignorais si les Forerunners se livraient à ce type d'activités artistiques.

— C'est la dernière de son espèce, affirma Médigène. Elle vivait jadis sur Erdé-Tyrène, relativement près de l'endroit où tu es né. Même à leur apogée, leur nombre n'a jamais excédé plus d'un millier d'individus. Quand la Biocréatrice s'est rendue sur Erdé-Tyrène pour sauver ce qui pouvait l'être, elle n'en a trouvé que cinq. Aujourd'hui, malheureusement, les quatre autres sont morts.

Je n'osai pas m'enquérir des circonstances de leur mort. Le Palais de la Douleur, peut-être ?

— Vous ne portez jamais d'armure ? demandai-je.

— Toutes les armures et les auxilias que contenait cet endroit ont été corrompues. Même les veilleurs ne sont pas entièrement fiables, mais ceux qui restent sont essentiels au fonctionnement de la réserve.

— Quelle est l'origine de cette corruption ? Est-ce la machine à l'œil vert ? Ou... le Prisonnier ?

Et voilà. Je l'avais dit.

Médigène arbora une expression étrange, mi-crispée, mi-dissimulatrice. Je fus parcouru de picotements. Il n'avait pas d'odeur et il ne savait pas comment réagir à certaines questions.

— *Incapable de mentir, mais réticent à tout dévoiler ? Ce n'est pas un Forerunner !*

Je continuai de réserver mon jugement, mais, décidément, la présence de Médigène me mettait mal à l'aise, en dépit de tous les efforts qu'il déployait pour ne pas m'effrayer.

— Le temps n'est pas encore venu, dit-il. Commençons par le commencement. Les Halos constituaient l'arme principale du dispositif de défense proposé par le Maître-Bâtisseur dans la lutte contre les Floods, qui ravageaient déjà certaines zones de l'Empire forerunner. Ces installations, construites sur de grandes arches situées à la périphérie de notre galaxie, avaient été conçues afin de détruire toute vie sur des millions, voire des milliards de systèmes stellaires, dans l'éventualité où la propagation des Floods deviendrait incontrôlable.

» Le Didacte s'est opposé à leur construction et a établi un plan alternatif, qui consistait à contenir et à isoler les Floods en bâtissant des mondes-boucliers puis en les positionnant de manière stratégique. Ces dispositifs étaient encore plus imposants et, par certains côtés, plus puissants que les Halos, mais ils étaient capables de lancer des campagnes de destruction plus sélectives.

— *Sauter d'étoile en étoile*, se souvint le Seigneur-Amiral.

Je fus distrait par un déchaînement soudain de graphiques et de cartes, qui me montraient les fronts mouvants et les sphères grandissantes d'une guerre interstellaire.

— *C'était sa façon de faire : isoler, assiéger et se cacher au moment opportun. Il n'agissait qu'en ces instants de grande importance stratégique, et ignorait le reste.*

— La Maître-Bâtisseur est parvenu à convaincre le Conseil que l'urgence était déjà trop grande, poursuivit Médigène, et que les mondes-boucliers du Didacte ne constituaient pas une solution valide. Ce projet a été écarté. En signe de protestation, et pour éviter de servir le Maître-Bâtisseur, le Didacte s'est exilé et a intégré le Cryptum où Novelastre et vous l'avez trouvé, un millier d'années plus tard. Les Halos ont été construits, pour le plus grand profit du Maître-Bâtisseur et de ses semblables.

» Mais après avoir dissimulé la stase de son mari, la Bibliothécaire s'est rendue face au Conseil pour y invoquer le Manteau, l'obligation suprême des Forerunners, qui consiste à cultiver et à protéger la vie. Le Conseil a réussi à négocier un accord avec le Maître-Bâtisseur. Il a alors été décrété que les Halos serviraient également de sanctuaires à toutes les espèces de la galaxie ; ainsi, si les installations devaient jamais

accomplir leur terrible mission, ces espèces seraient préservées de l'extinction totale.

» La Bibliothécaire s'est toujours particulièrement intéressée aux humains, au grand dam de son mari. L'accord obtenu par le Conseil l'a autorisée à disposer d'un espace réparti sur plusieurs des installations du Maître-Bâisseur. Plusieurs centaines de milliers d'êtres humains, appartenant à plus de cent vingt types différents, ont été transportés jusqu'à celle-ci. D'autres ont été placés sur les grandes arches où l'on construisait et réparait les Halos. Tous furent déclarés populations de réserve, auprès desquelles toute ingérence était proscrite. Mais les humains génétiquement programmés d'Erdé-Tyrène ne faisaient pas partie de ce projet. Aucun être humain de ta planète n'a été amené ici... jusqu'à une époque récente.

— *Même la Bibliothécaire ne se serait pas risquée à me faire venir sur une arme de cette envergure !*

— Mais Gamelpar, le vieil homme... et moi..., objectai-je.

— Le Maître-Bâisseur est intervenu dans les plans de la Bibliothécaire.

Que de dieux et de diables, partout... Des Forerunners conspirant, mentant, reniant leurs principes les plus sacrés. La tête me tourna.

— *Tout cela est très humain, en réalité. Cela ne donne-t-il pas matière à réfléchir ?*

— Pourquoi ?

— En ce temps-là, seule une minorité de Forerunners connaissait l'existence des Floods. Celle-ci n'a été révélée que lorsque leur nature et l'ampleur de leur progression ont rendu leur dissimulation impossible. Peu après la victoire des Forerunners contre les humains, beaucoup de documents arrachés à ces derniers ont été traduits ; c'est alors que les Forerunners ont appris que les humains avaient déjà rencontré cette forme de vie étrange. L'arrivée de ce qu'ils appelaient la Maladie Déformante, depuis l'extérieur de la galaxie, les avait d'une certaine façon forcés à se battre sur deux fronts à la fois. Cela avait pu hâter leur défaite.

» Cependant, avant d'être terrassés, les humains avaient apparemment découvert un moyen de prévenir et de traiter la

maladie. Ils avaient mis en place un programme de recherche qui dépendait en partie de sacrifices massifs, impliquant l'infection délibérée de nombreux êtres. Les humains, semble-t-il, avaient leurs propres Palais de la Douleur. Des méthodes permettant d'endiguer et même d'empêcher radicalement la progression des Floods ont été développées et implémentées. Les chefs militaires humains ont été formés à les appliquer. Un tiers de la population des colonies a péri au cours de cette purge.

— *Certains d'entre nous espéraient porter la Maladie Déformante jusqu'aux Forerunners pour les contaminer. Mais cette stratégie a été proscrite. Il semble que certains humains aient préféré être vaincus plutôt que de commettre une telle atrocité, même envers nos pires ennemis.*

Ces pensées provoquèrent en moi un profond malaise. J'en vins à me demander qui ou quoi habitait mon esprit : humain, monstre... ou humain monstrueux ?

— *La guerre ne connaît pas de telles distinctions.*

— Ces nouvelles informations ont soudain conféré une immense valeur aux humains reprogrammés par la Bibliothécaire. Les souvenirs latents des anciens guerriers détenaient très probablement la clé de notre salut. Cependant, tous les humains ne portent pas les empreintes nécessaires, les bons « vieux esprits », comme tu dis. Une quête a donc été amorcée par le Maître-Bâtitseur ainsi que par la Bibliothécaire, tandis que les recherches forerunners sur les Floods se poursuivaient.

Malgré tout ce que le Seigneur-Amiral m'avait déjà appris, tout cela était encore bien complexe à mes yeux.

— C'est alors que le Maître-Bâtitseur est revenu sur le pacte conclu avec la Bibliothécaire. Au fil des derniers siècles, si l'on prend comme mesure ce que tu appelles une année, les troupes du Maître-Bâtitseur ont soumis à sa volonté les spécimens humains vivant sur l'installation. Les Biotechniciens ont perdu le contrôle de la majorité des réserves. Puis, en dépit de l'interdiction expresse de la Bibliothécaire ainsi que du Conseil, le Maître-Bâtitseur a transporté jusqu'ici des humains issus de la population spéciale d'Erdé-Tyrène. C'était il y a un peu plus

d'un siècle. On a créé de nouvelles communautés isolées des autres. Le Maître-Bâisseur a alors pu commencer à mener ses propres expériences. De nombreux humains ont été soumis à des tests leur infligeant une douleur insoutenable, afin de déterminer s'ils étaient ou non immunisés contre les Floods. Certains l'étaient. D'autres non.

— Le Palais de la Douleur.

— Oui. Mais les différences les plus importantes n'ont pas pu être découvertes. Certains Biotechniciens, soumis à la hiérarchie, ont accepté de participer à l'exécution des projets du Maître-Bâisseur. D'autres, dotés d'un courage et d'un sens de la discipline exceptionnels, ont œuvré pour la protection des réserves de la Bibliothécaire. Le bénéfice de cette noble initiative, hélas, a été presque nul en regard des complications quelle a engendrées : des Serviteurs-Combattants, au plus bas de la hiérarchie forerunner, ont été recrutés de force pour servir et défendre l'installation.

» Puis on a transporté cette dernière à Charum Hakkor, afin que s'y déroule son premier véritable essai. Il en est résulté quelque chose que le Maître-Bâisseur n'avait pu prédire.

— Le Prisonnier, dis-je.

— Oui. Le Prisonnier, comme vous l'appellez, a été accidentellement libéré de sa bonde temporelle. L'unité de sécurité des Bâisseurs l'a mené sur le Halo. Le Maître-Bâisseur ordonna aux Biotechniciens, sous peine de disgrâce et de mort, de l'étudier et de l'interroger, si cela s'avérait possible. Certains pensaient que le Prisonnier était lié aux Floods, d'une manière ou d'une autre. D'autres estimaient que non. Le Halo a été déplacé une nouvelle fois, afin de préparer ce qui devait être le triomphe suprême du Maître-Bâisseur : le moment où il annoncerait la découverte d'un remède contre les Floods.

» Le Didacte avait prévu, en toute dernière extrémité, de placer l'intégralité du dispositif de défense forerunner sous le commandement d'une Métarque. Cette dernière disposait d'une extension de premier ordre sur cette installation, comme sur tous les Halos. Mais elle n'était pas autorisée à en prendre le contrôle, sauf en dernier recours. Le Maître-Bâisseur,

cependant, lui a trouvé un autre usage... non autorisé, comme à son habitude.

» Ne faisant pas confiance aux Biotechniciens pour accomplir cette tâche, il a ordonné à la Métarque, la plus grande intelligence de l'installation, de questionner elle-même le Prisonnier. L'interrogatoire a duré quarante-trois ans.

» Lorsqu'il a été terminé, le Maître-Bâisseur a envoyé ce Halo dans un système en quarantaine où vivaient les derniers San'Shyuum. Ignorant les ordres du Conseil, il a alors employé cette arme redoutable pour étouffer une vulgaire rébellion.

Il avait ensuite ordonné la destruction du vaisseau du Didacte et la capture de ce dernier, ainsi que de Novelastre, Traqueur et moi-même.

— Toute vie sur le système san'Shyuum a été anéantie. Le Maître-Bâisseur, aux commandes d'une arme capable de tels ravages, avait violé les principes les plus importants du Manteau. De nombreux Biotechniciens et Serviteurs-Combattants sur l'installation se sont rebellés contre lui et contre les troupes qui lui restaient loyales. Leur soulèvement a été écrasé.

» Une crise politique a alors éclaté dans le système-capitale. Le Maître-Bâisseur a été accusé d'avoir désobéi aux ordres du Conseil. Il existe de nombreuses raisons de penser que la Métarque employée par le Maître-Bâisseur a été corrompue par sa longue conversation avec le Prisonnier. Cependant, le Conseil l'ignorait. Le Maître-Bâisseur ayant été arrêté, la confusion a gagné les troupes de Serviteurs-Combattants sur le Halo. La Métarque a corrompu toutes ses extensions et pris le contrôle du reste des installations rassemblées dans le système-capitale. Le Halo où nous nous trouvons ainsi que les autres ont alors tenté d'accomplir la pire trahison imaginable : l'anéantissement du Conseil et de la capitale.

» J'ignore l'étendue des dégâts qu'ils ont occasionnés. Mais, en retour, toutes les installations ont été violemment attaquées. Certaines ont été détruites, et ce Halo-ci est parvenu de justesse à s'échapper à travers un portail pour revenir se cacher ici.

» La bataille entre l'auxilia corrompue, les troupes de sécurité des Bâisseurs et les Biotechniciens s'est poursuivie – et

fait toujours rage aujourd'hui, dit-on. Je ne reçois toutefois aucune information à ce sujet. Des erreurs ont été commises, c'est évident. Des erreurs terribles.

— Et cet anneau, qu'est-il à présent ?

— Une ruine. Mais aussi... un laboratoire.

— Le laboratoire de qui ?

Nous avons atteint une trouée entre les rangées de cylindres, où des machines plus petites et d'apparence plus complexe avaient été disposées en cercle.

— Le temps n'est pas encore venu. Je dois d'abord analyser l'empreinte qui s'est éveillée en toi, afin de mieux comprendre le destin que la Bibliothécaire te réservait.

Il s'activa autour de moi, allumant les veilleurs, dont certains se soulevèrent du sol pour s'approcher, impatients de commencer l'intervention. C'était loin d'être mon cas, mais je ne voulais surtout pas montrer que j'avais peur.

Je continuai donc à parler.

— Nous devons tous nos vies à la Bibliothécaire, quoi qu'il ait pu se passer par la suite.

— En effet.

— Mais, à présent, nous nous trouvons au cœur d'un combat entre Forerunners... Ainsi qu'entre eux et une sorte de machine démente.

— En effet, répéta Médigène.

Je mis ces faits établis de côté et décidai de changer de sujet pour découvrir s'il y avait une limite à la sincérité du Forerunner, ainsi que tenter d'évaluer ce qu'il savait.

— Qu'est-il advenu du Prisonnier ? Se trouve-t-il toujours ici ?

L'attitude de Médigène changea du tout au tout. Ses épaules se raidirent.

— Je ne veux pas parler de lui, répondit-il. Nous devrions commencer l'analyse, à présent.

— *C'est le moment de t'enfuir !*

Je reculai, m'éloignant de Médigène et des veilleurs flottants.

— Pas encore. J'aimerais en savoir plus sur le Prisonnier.

Il hésita, puis céda :

— Il prétend qu'il est le dernier Précurseur.

— Qui sont les Précurseurs ?

— Les créateurs de toute vie sur notre galaxie. Les premiers. Ils ont créé les Forerunners, les humains, ainsi que des milliers d'autres espèces, et en ont éliminé certaines lorsqu'ils l'ont jugé nécessaire. Il y a très longtemps, quand il est devenu évident que les Précurseurs s'apprêtaient à détruire les Forerunners, une guerre a éclaté, et c'est l'inverse qui s'est produit.

Médigène esquissa un geste, et je fus soudain encerclé par les machines. Impossible de m'échapper !

— Les êtres que nous avons rencontrés dans la jungle, et tous ceux qui ont dîné avec nous... Pourquoi n'ont-ils pas d'odeur ? demandai-je.

Le Biotechnicien arbora l'expression crispée qui m'était désormais familière.

— Ils ne sont pas faits de chair, n'est-ce pas ? insistai-je. Que sont-ils ?

— Des esprits, pour ainsi dire. Ils sont tous conservés ici, répondit Médigène en désignant les cylindres.

— Vous les avez congelés à l'intérieur ?

— Non. Je les ai scannés, protégés... neutralisés. Ainsi, ni le Maître-Bâtisseur ni quoi que ce soit d'autre ne pourra leur faire du mal.

— Ils ne sont pas ici physiquement ?

Il secoua la tête et mon cœur se serra encore un peu plus.

— Alors, ceux qui sont dehors...

— Régulièrement, j'opère un roulement parmi les différentes sauvegardes et je rafraîchis leur expérience grâce à des promenades simulées dans l'enceinte du hameau, où ils peuvent interagir entre eux.

— Vous les laissez sortir ?

— Je leur donne l'illusion de pouvoir le faire, répondit Médigène. La guenon constitue la seule vraie présence physique du lieu. Elle aussi apprécie la compagnie.

— Où sont leurs corps ?

— Ils n'étaient pas essentiels. Les répliques scannées suffisent, et elles sont plus faciles à contrôler.

— Vous les avez tués.

— Ils ne sont plus actifs et ne représentent plus aucun danger.

— Ils venaient tous d'Erdé-Tyrène ?

Soudain, tout s'éclairait.

Les machines resserrèrent leur cercle autour de moi.

— Oui.

— *Ces machines ne semblent pas solides. Elles étaient destinées à la science, pas au combat.*

— Il s'agit des dernières instructions de la Bibliothécaire, envoyées à cette installation au moment de son retour à la capitale, dit Médigène. L'interdiction de transporter les humains d'Erdé-Tyrène sur les installations était justifiée. Ils détiennent les souvenirs et l'expérience vitale d'anciens guerriers. Cela les rend dangereux, et sur une arme telle que celle-ci...

— *Bouge.*

Le vieil esprit déchaîna sa force, prenant le contrôle de mes bras et de mes jambes. Je donnai des coups de pieds et de poings aux machines, qui reculèrent. Je me jetai alors sur le Forerunner, hurlant avec une rage si ancienne quelle couvait peut-être depuis Charum Hakkor, depuis les derniers jours.

Puis quelque chose d'incroyable se produisit. Pendant un instant, le Forerunner ne fut plus là. Mes coups n'eurent plus de cible. Je m'élançai dans le vide et roulai au sol avant de me redresser d'un bond.

Les machines se tenaient à une distance respectable, à présent.

Le Forerunner réapparut alors non loin de moi. Mais, tandis que la silhouette étincelante de son corps se solidifiait, je vis autre chose sous la nuée scintillante : un veilleur à l'œil unique, d'un bleu terne.

Puis Médigène fut de nouveau là, plus réel que jamais. Il riva sur moi un regard qui pouvait exprimer la perplexité ou la tristesse.

— Vous êtes mort, vous aussi, pas vrai ?

Pas de réponse.

— Avez-vous péri en défendant la réserve ?

Pas de réponse.

— Vous m’avez tout expliqué. Pourquoi ?

Toujours pas de réponse. Je me jetai de nouveau sur l’image, mais elle se contenta de glisser sur le côté en clignotant légèrement.

— Vous ne pouvez pas mentir, dis-je. Vous n’êtes qu’une machine. Une auxilia.

Toujours ce regard, calme et triste.

— Je fus un Biotechnicien, autrefois. J’ai préféré ce sort au service du Maître-Bâisseur.

— Mais vous ne pouvez rien me faire sans ma permission, n’est-ce pas ?

— Je t’offre la paix. Je t’offre la fin des questions sans réponse. Et je suis tenu d’exécuter les dernières instructions de la Bibliothécaire.

Mais les machines ne bougeaient toujours pas.

— Comment savez-vous que ces instructions provenaient de la Bibliothécaire ?

Il étincela de nouveau.

— Il ne reste presque plus d’énergie, n’est-ce pas ? Toutes les centrales ont été sabotées. Les balises ont été corrompues. La jeune fille qui était avec moi... Était-ce vraiment le signal de la Bibliothécaire qui l’a conduite au Prisonnier ? De qui proviennent vos ordres, en réalité ?

— Je suis sûr de mes instructions.

Mais son expression était toujours crispée, tendue.

— Les machines ne fonctionnent plus, il y a des cadavres de Forerunners partout, repris-je. Ce Halo est *mort*.

— Si seulement c’était vrai... Tu refuses l’honneur d’être sauvegardé ?

— Je le refuse.

— Tu souhaites t’en aller ?

Il me sembla qu’il était inutile de répondre à cette question.

— Sais-tu ce qui t’attend, dehors ?

— Non.

— C’est au-delà de ce que je peux concevoir, et donc probablement très au-delà de ce que tu peux imaginer. Un mal si vaste... Un détournement atroce de tout ce que les Forerunners connaissent et ont créé. Le Compositeur, qui a été

conçu pour notre salut à tous, employé à mauvais escient. La destruction du Manteau et d'une telle somme de savoir historique que l'âme d'un Forerunner ne pourrait le supporter. Cependant, nous devons tous respecter la volonté de la Bibliothécaire, toi y compris. Tu lui dois jusqu'à ton existence.

— Plus maintenant, répliquai-je en osmose avec le Seigneur-Amiral. Je m'en vais. Êtes-vous capable de m'en empêcher ?

Il ne répondit pas, mais son corps scintilla plus vivement. Puis Médigène ne fut plus là, ne laissant derrière lui qu'un veilleur de petite taille. La lueur de son œil bleu était de moins en moins vive.

Il alla rejoindre les autres machines.

J'étais seul. Un silence lugubre s'abattit sur le couloir et ses méandres de cylindres. C'était plus que je n'en pouvais supporter. Je tournai les talons et entendis, loin au-dehors, le hurlement d'une femme. C'était Vinnevra, j'en étais convaincu. Un rugissement rauque et profond lui fit écho, et je reconnus aussitôt le grand singe.

Il fallait que je sorte d'ici ! Je me précipitai le long du couloir en direction de la sortie. De nouveau, je me trouvai face à la muraille de branches... Mais celle-ci se contenta de craquer, m'égratignant les bras comme je l'agrippais, la poussais et la tirais désespérément. En vain.

Vinnvra poussa un nouveau hurlement.

Sentant une présence derrière moi, je pivotai en levant les mains pour me protéger. Je trouvai alors Médigène, apparemment perdu dans un songe mélancolique.

— Je ne peux résoudre ces contradictions, dit-il. Le temps presse. Le vieil humain est très malade. Il doit être scanné immédiatement, sans quoi son empreinte sera perdue.

Il traversa la barricade.

Je pus moi aussi passer, dans son sillage.

Nous quittâmes l'atrium et ses cylindres. Je n'avais aucune intention de laisser le veilleur toucher un cheveu de Gamelpar.

Vinnvra était tombée à genoux devant la hutte. Gamelpar, quant à lui, était accroupi sur le porche, appuyé contre un poteau. Le singe-ombre décrivait des cercles autour de Vinnvra

en regardant de tous les côtés, un bras levé, prêt à frapper : il les protégeait tous les deux.

Vinnevra cria :

— Je me suis réveillée et j'ai vu le petit homme... Il avait une odeur ! Je l'ai touché ! Mais, les autres, je sais pourquoi ils ne sentent rien ! Ce sont des fantômes ! Ils ont disparu !

Médigène me jeta un regard peiné.

— Il est difficile de maintenir l'illusion, dit-il. Notre beau singe sera triste sans vos amis. Notre devoir est de veiller à son bonheur, ainsi que d'accueillir les visiteurs. Surtout ceux dont la route est guidée par l'empreinte de la Bibliothécaire.

— *Cette machine est à la fois folle... et faible.*

— Vous n'êtes pas réel ! dis-je.

— Je suis la somme de mes responsabilités.

— *Folie, encore ! Et cependant il obéit !*

Je franchis en courant les derniers mètres d'herbe, m'arrêtant net lorsque le primate se mit à charger. Mais je ne m'enfuis pas pour autant. Voyant que je ne bougeais pas, elle interrompit alors sa charge, s'accroupit, poussa un nouveau grognement déchirant et brandit un poing énorme vers le ciel.

Gamelpar semblait aller terriblement mal. Appuyé contre un poteau de bambou, une main serrée sur l'avant-bras, il regardait au bas du porche d'un œil vitreux et découragé.

Vinnevra avait vu et touché Traqueur. Elle l'avait senti. Ce n'était pas une illusion, un esprit emprisonné dans un cylindre au milieu des autres. Mais alors où était-il ? Avait-il seulement envie de me revoir ?

Cette pensée était trop pénible, aussi passai-je à un autre de mes problèmes et tentai d'identifier ce qui motivait la machine. Il se prétendait disciple de la Bibliothécaire. J'en étais un aussi... jusqu'à cet instant, peut-être.

— Vous êtes là pour préserver l'intégrité des spécimens de la Bibliothécaire, lui dis-je.

— Et pour empêcher ceux d'Erdé-Tyrène de prendre le contrôle de l'installation.

— Et vous croyez que cela peut encore arriver ? Reste-t-il vraiment quelque chose qui vaille la peine qu'on en prenne le contrôle ?

Le veilleur bourdonna.

— Tout ce qui reste, c'est notre intégrité et notre survie, insistai-je. Si nous voulons décider du meilleur endroit pour garantir notre survie, de l'endroit où nous devons aller pour respecter la volonté de la Bibliothécaire, nous avons besoin de distinguer ce qui est réel de ce qui ne l'est pas.

L'espace d'un instant, j'eus l'impression d'être redevenu l'ancien Chakas, le jeune homme de Marontik qui persuadait les esprits crédules de lui confier leurs maigres biens.

Le veilleur bourdonna de plus belle, sans doute ralenti par le déclin de son énergie. Enfin, il s'éleva légèrement dans les airs et dit :

— Cette requête est raisonnable. Aucun argument contradictoire ni instruction récente n'empêche d'y accéder.

Un voile étincelant parut se lever, découvrant la plaine et la jungle environnante. Le hameau tout entier apparut soudain vétuste et décrépit. Les huttes, y compris celle où nous avions dormi, se révélèrent sales et délabrées. Le pré herbeux était en friche, expliquant l'impression que j'avais eue d'avoir les mollets trempés.

— C'est bon de servir à quelque chose, dit le veilleur. Sommes-nous utiles ?

— Oui, répondis-je d'un ton absent, fasciné par le spectacle du hameau en ruine. Pour l'instant.

Alors, pour un bref moment, quelques secondes à peine, notre environnement reprit son apparence première. De nombreuses personnes émergèrent de la jungle et des huttes : les hommes de Denisova, les femmes au visage allongé qui avaient apporté la nourriture, et les humains de toutes sortes qui m'avaient offert un soupçon d'espoir, l'étrange sentiment que tout n'était pas perdu pour l'humanité sur cette roue brisée.

Ils parurent vouloir se rassembler, pour s'excuser, s'expliquer...

Mais l'énergie faiblissait à vue d'œil. Le voile se leva de nouveau, et tandis que les premiers rayons de l'aube éclairaient les frêles nuages qui nous surplombaient, tous s'estompèrent et disparurent. Les huttes redevinrent des ruines délabrées, et la

jungle, un mur menaçant d'arbres et de lianes rampantes déterminées à envahir la plaine.

Je pensai à la dame bleue de mon armure, aux services que les auxilias prodiguaient à leurs maîtres. Je me remémorai les étranges présences animant les sphinx de guerre, qui nous avaient fait traverser le lac du cratère de Djamonkin pour nous mener au vaisseau renaissant du Didacte...

Puis je songeai au fantôme ou aux fantômes qui m'habitaient. Un instant, je fus pris de vertige en imaginant mon propre corps se recroqueviller, racorni comme un débris abandonné, révélant que j'étais mort depuis longtemps. Depuis que le Maître-Bâtitteur s'était emparé de moi, dans le système san'shyuum en quarantaine, ou peut-être même avant cela, depuis Charum Hakkor, sur le parapet qui surplombait la fosse où le Prisonnier avait été retenu dans une bonde temporelle...

Peut-être avais-je déjà été sauvegardé par les Forerunners et n'étais-je pas plus réel ni plus concret que Médigène ou les hommes de Denisova.

Je refusais toutefois d'imaginer mon âme dansant un instant dans mon crâne et s'envolant pour se disperser dans les airs. Je ne pouvais me résoudre à penser que je faisais partie de cette affreuse supercherie... Cette affreuse, nécessaire et dévouée supercherie, élaborée pour accomplir la volonté de la Biocréatrice.

L'immense singe-ombre si doux, qui s'était immédiatement entiché de Gamelpar et de Vinnevra et qui tenait à les protéger, avait sûrement compris depuis le début. Il ne s'y était jamais laissé prendre. Vinnevra non plus. Et moi qui l'accusais d'avoir des préjugés !

Même Traqueur n'avait pas été dupe.

J'étais le seul à m'être laissé convaincre. Il fallait que je me mette à réfléchir de manière plus rigoureuse. Tout sur cet anneau n'était que tromperie, et tout ce dont la Bibliothécaire avait souhaité nous entourer avait été perverti, changé en piège mortel... ou pire.

— *Tu crois toujours en la Bibliothécaire, au fond de toi. Tu as toujours peur de te retrouver seul, sans famille ni amis...*

Pourtant, c'est dans ta nature, non ? Tu es un voleur. Un escroc. Et si la solitude était ton seul espoir de survie ?

Je me donnai des claques jusqu'à ce que la mâchoire me lance. J'avais envie de plonger la main dans ma tête pour en extraire cette vieille voix malheureuse.

— Je ne pourrai jamais être vraiment seul, puisque tu es là, pas vrai ? murmurai-je.

Puis je posai de nouveau les yeux sur le veilleur à l'œil bleu terne, essayant de déterminer, parmi toutes les informations qui m'avaient été prodiguées, lesquelles croire et lesquelles évincer.

— Les vrais Forerunners sont-ils tous partis ? lui demandai-je.

— Je ne connais rien de leurs desseins actuels. Les communications ont été interrompues depuis le dernier message, qui nous disait de te chercher, de t'attendre.

— Et vous êtes certain que ce message provenait de la Bibliothécaire ?

— Pas pour l'instant. Non.

— Mais vous vous y êtes plié car vous n'aviez pas d'autres instructions.

— Exact.

Les serviteurs de la Bibliothécaire avaient fait de leur mieux, mais combien de temps pouvaient-ils tenir ? Et, désormais, même eux avaient échoué, ne laissant derrière eux que ce veilleur et une poignée de ses semblables – qui n'étaient pas en vue pour le moment ; sans doute se trouvaient-ils un peu plus loin sur le plateau presque désert –, ainsi que le singe-ombre.

— Nous devons quitter cet endroit, dis-je, la gorge serrée.

— Où irez-vous ?

— N'importe où ailleurs.

— Ce n'est pas prudent. Tous vos efforts au nom de la Bibliothécaire seront condamnés...

— Je ne sers aucun Forerunner, coupai-je.

Je savais bien, pourtant, que ce n'était pas vrai. Ce conflit intérieur me torturait toujours cruellement.

— Essaieriez-vous de nous en empêcher ? ajoutai-je.

— Le vieil homme est trop malade pour voyager. Vous devez tous être scannés.

Je levai les yeux vers Gamelpar, sur le porche.

— Vous pourriez le soigner, suggérai-je. Les Forerunners font des miracles !

— Nous préservons, nous protégeons, mais nous ne prolongeons pas. La voie de la Bibliothécaire doit être respectée en tous points. Nous le scannerons pour le sauvegarder, mais nous ne pourrons rien faire de plus.

— Non ! cria le vieillard en luttant pour se relever. Je mourrai libre. Ne les laissez pas me faire ça ! Je dois quitter ce lieu pour toujours.

Vinnevra grimpa l'escalier pour s'agenouiller près de lui, tandis que le singe-ombre se redressait de toute sa taille pour s'interposer entre eux et le veilleur. Le vieil homme accepta l'étreinte de Vinnevra, une expression de douleur sur le visage, puis la repoussa doucement. Il baissa les yeux vers moi entre deux barreaux de bambou. Comme il paraissait lutter pour me distinguer clairement, je m'approchai.

— Ne les laisse pas prendre mes fantômes, me dit-il.

— Jamais. Je le jure.

— J'ai aimé voyager avec toi, poursuivit-il. Mon vieil esprit va être déçu de ne pas pouvoir unir ses forces au tien. Mais qui sait ? Peut-être portons-nous tous les esprits, comme le grand Premier Homme dont l'index était aussi long qu'un arbre, et qui portait les âmes des enfants de toutes les générations à venir dans ce seul doigt.

C'était la première fois que j'entendais parler d'un tel être. Et pourtant était-ce si différent de ce que nous avions trouvé ici ?

— Il faut que vous partiez d'ici avec nous, implorai-je.

Mais si je le suppliais ainsi, c'était moins pour lui que pour moi-même.

— Non, répondit-il en portant son regard jusqu'aux arbres. Bientôt je ne bougerai plus, et avant longtemps je me serai enfui pour de bon. Maintenez les machines à l'écart en attendant. Mais, ensuite, laissez mon corps ici, car il n'aura plus aucune importance.

— Comment le sais-tu ? cria Vinnevra en le prenant par les épaules, les tendons de ses avant-bras tendus telle la corde d'un arc.

— C'est vrai, confirma le veilleur. Si nous ne le scannons pas tant qu'il vit encore, son empreinte sera perdue.

— *Le Compositeur, parle-lui du Compositeur !*

Je secouai la tête. Je n'étais pas d'humeur à écouter qui ou quoi que ce soit d'autre. Je devais suivre mon propre instinct. Je devais me persuader que j'étais vraiment seul.

Mais je ne pouvais tout de même pas fuir un vieil homme à l'agonie. Il fallait respecter la cérémonie des adieux. Je m'approchai encore un peu et posai une main sur son genou, dont la fraîcheur sous mes doigts me surprit.

— Abada repoussera les hyènes, promis-je, et les crocodiles jailliront des eaux à l'ouest pour faire fuir les busards en claquant des mâchoires. L'Éléphant relèvera vos os de la poussière et vous finirez votre périple sain et entier, tandis que les familles de nos ancêtres vous attendront sur l'autre rive. *Car je l'ai vu dans les grottes sacrées.*

Le regard de Gamelpar se fit soudain très doux et ses yeux se remplirent de larmes. De nouveau, il repoussa tendrement Vinnevra.

— Ce n'est pas bien pour une femme non mariée de voir mourir un vieil homme, murmura-t-il. Fille de ma fille, dis-moi adieu à présent, emmène cette pauvre géante loin d'ici, et laisse-moi parler seul à seul avec le garçon. Nous serons bientôt tous réunis. Toi, jeune homme, reste ici un moment. J'ai besoin d'entendre tes paroles, car elles sont très vieilles et très vraies.

Vinnvra était secouée de tremblements et son visage ruisselait de larmes, mais elle ne put désobéir. Elle embrassa donc le vieillard sur le front, descendit l'escalier et mena le singe-ombre à l'écart en tirant sur sa grande main.

Toutes deux se retournèrent plusieurs fois avant de disparaître derrière le rideau échevelé de la jungle.

Je montai les escaliers et m'assis près de Gamelpar, dont le nom signifie « vieux père ». Je rassemblai autant de souvenirs que je le pus des peintures qui ornaient les longues grottes sinueuses, à une journée de marche de Marontik, et de ce quelles signifiaient.

— Elle est tout ce que j'ai, dit-il en interrompant le cours du rituel. Elle est têtue, mais loyale. Si je te la laisse, prendras-tu

soin d'elle ? La guideras-tu hors de cet endroit, dans un lieu où elle sera en sécurité ?

Piégé ! Je frémis face aux sentiments contradictoires qui m'assaillaient. Un serment fait à un mourant devait être honoré, il n'existait aucun moyen de s'y soustraire. Et je ne pouvais pas laisser cet homme mourir dans la honte et la déception.

— Tu ne la laisseras pas seule pour partir de ton côté ?

— Non, répondis-je, dégoûté de moi-même, ne sachant pas si je venais de mentir ou non.

— Son véritable nom... connu seulement de son compagnon, de son partenaire pour la vie... ou de celui qui a fait serment de la protéger...

Il me le murmura à l'oreille.

Je repris mon flot de paroles rituelles, à demi conscient seulement de la présence de la machine dont l'œil bleu flottait toujours au-dessus des hautes herbes.

Alors que je finissais, je vis que les paupières du vieil homme étaient presque fermées et que ses yeux, immobiles, s'étaient légèrement révulsés. Je restai à ses côtés, écoutai son dernier souffle, observai le dernier tressautement de ses membres...

J'eus rapidement la certitude qu'il était bien arrivé de l'autre côté des eaux, à l'ouest. Il avait déjà beaucoup souffert, et je savais l'Éléphant et Abada charitables. Je pleurai tout de même, et sentis la peine du vieil esprit au fond de moi.

— *Nous n'avons jamais pu nous unir... Qui venons-nous de perdre une seconde fois ?*

Puis je vis la machine glisser lentement dans l'herbe. Son œil bleu faiblit jusqu'à devenir complètement noir.

Médigène n'avait plus rien à accomplir et, dans le cas contraire, il n'aurait plus eu d'énergie pour le faire.

Irrité, je rassemblai une poignée de haillons en fouillant les huttes. La nourriture de l'ultime festin produit par le pavillon aux cylindres était réelle – du moins partiellement –, aussi pris-je tous les vivres que j'étais capable de porter.

Les veilleurs demeurèrent immobiles. Aucune lueur ne vint animer leurs yeux noirs.

Après une marche de quelques centaines de mètres dans la jungle, je retrouvai Vinnevra et le primate au seuil d'un chemin presque totalement envahi par la végétation. C'était essentiellement une trouée qui serpentait entre les grands arbres. Je ne pus croiser le regard de la jeune femme, et quand elle me demanda s'il était mort comme il fallait, en harmonie avec le *daowa-maadthu*, je me contentai d'acquiescer.

Je me sentais vide. Plus de Traqueur, plus de vieillard, et même ma voix intérieure se taisait. Je n'avais aucune idée de la direction à prendre désormais, pas plus que Vinnevra. Mais nous nous engageâmes tout de même sur le chemin, vers l'autre côté du plateau. Après sa question concernant les derniers instants de Gamelpar, elle ne prononça plus un mot durant des heures. C'était sa manière de le pleurer.

Lorsque nous nous trouvâmes à des kilomètres de la station où Gamelpar s'était éteint et que la jungle se fit plus clairsemée, elle me demanda de lui raconter les vieilles histoires, comme je l'avais fait pour son grand-père.

Elle, en retour, m'apprendrait les histoires que Gamelpar lui racontait, y compris celle de l'index du Premier Homme.

Ce fut le moment que choisit Traqueur pour nous rejoindre.

Chapitre 20

Nous arpentions le chemin dans la jungle, prenant garde d'enjamber les lianes ou, dans le cas du singe, de les piétiner et de les arracher. Ce faisant, nous contemplions, à travers les brèches de la canopée, la course peut-être pas si éternelle que cela de l'ombre et de la lumière sur le pont céleste. Le ciel s'était éclairci au milieu de la matinée et, bien que l'air demeure assez humide, le sol de feuilles mortes jalonné de pierres et de morceaux de bois s'affermissait en séchant.

Tant d'illusions. Comment aurais-je pu ne pas douter de la réalité de tout ce qui m'entourait ? Peut-être tout ceci n'était-il qu'une distraction cocasse à l'intention de Forerunners cyniques. Si je cessais d'être drôle, alors à tout moment, mon histoire, ma vie, pourrait être roulée en boule et jetée aux ordures...

À mesure que nous marchions, nous décrivions nos contes. Je narrai à Vinnevra l'histoire de Shalimanda, le serpent des cieux qui, une nuit, avala un ruban de mondes étincelant, incrusté de bijoux. Le lendemain, il explosa, aspergeant le ciel d'orbes désormais sombres et terreux, sur lesquels les humains allaient se développer. Tant que nos voix résonnaient doucement dans la jungle, je me sentais plus fermement agrippé à la réalité des choses et à tout ce que je pouvais humer, voir et toucher.

La présence de la jeune fille – ou plutôt de la jeune femme, car elle en était une à présent – me réconfortait. Je tentai de lutter contre ce sentiment, et de nouvelles lames vinrent me torturer l'esprit.

Néanmoins, je continuai d'écouter et de parler lorsque venait mon tour. Je connaissais son vrai nom. Peut-être cette idée ne suscite-t-elle en vous aucun sentiment particulier, mais, pour un être en harmonie avec le *daowa-maadthu*, la confiance que le vieillard m'avait faite était d'une importance cruciale. Je ne

pouvais pas l'abandonner, je ne le pouvais plus, pas plus que je n'aurais pu abandonner une sœur... ou une épouse.

Le primate nous écoutait et lançait de temps en temps des commentaires à sa façon, sous forme de grommellements bas, ou parfois de soupirs. Si elle prononçait des mots, je ne parvenais pas à les distinguer. Peut-être étaient-ils cachés dans ses grognements.

Quelque chose fit alors crisser les feuilles, quelque part sur notre gauche. Nous nous tîmes sur-le-champ. Vinnevra pencha la tête sur le côté pour mieux entendre, puis la rejeta en arrière en reniflant.

— C'est ton ami, murmura-t-elle. Le petit.

Traqueur émergea de la jungle en enjambant deux racines entrelacées, vint se camper à quelques pas de moi et croisa les bras. Il m'examina des pieds à la tête, comme pour s'assurer que je n'étais pas un fantôme de plus.

Son petit visage sec était dur comme de la pierre.

Je me sentais encore un peu hagard d'avoir perdu, du même coup, le vieillard et ma liberté. J'avais envie de tendre la main pour toucher mon ami, mais je n'osai pas. Puis Traqueur se mit à pleurer silencieusement. Il s'essuya les yeux de ses mains aux longs doigts fins et se tourna vers Vinnevra.

— Toi savoir la première, dit-il avant de poursuivre à mon intention : la femme, plus futée que toi. Pas surprenant.

— Pourquoi nous as-tu suivis au lieu de te montrer ? lui demanda Vinnevra comme on réprimande un vieil ami.

Traqueur avait parfois cet effet sur les gens.

— Guenon plus futée que vous deux ensemble, déclara-t-il. Elle me sentir et savoir que Traqueur vous suivre, pas vrai ?

Le primate écarta les lianes et les branches pour s'approcher, arrosant le chemin d'une pluie de feuilles mortes. Il se redressa sous le soleil vif de l'après-midi, la fourrure blanche de ses bajoues nimbant sa face presque noire, et il retroussa les lèvres, dévoilant de solides dents carrées. Le singe-ombre agita les bras en gargouillant doucement. Manifestement, il était ravi de voir le petit être.

Toute ma tension s'évanouit alors. Je ne pus m'empêcher de rire. Traqueur ne cesserait jamais de me déboussoler. Il

m'examina d'un œil critique, tournant autour de moi et me fourrant plusieurs fois son doigt dans les côtes et dans le dos. Il finit par estimer que j'étais en bonne santé et émit un étrange reniflement à l'intention du singe-ombre qui en fit autant en réponse.

— *Hamanush* déjà rencontrer *Shakyanunsho*, son peuple. Elle me le dire. Traqueur comprendre son langage, un peu, oui ! Alors doit dire vrai. Aussi, dire que nous pouvoir l'appeler « Mara ».

— Tu étais là depuis le début, mais tu ne me faisais pas confiance, compris-je.

— Forerunners faire des fantômes, regretta Traqueur en roulant des yeux.

Je m'agenouillai devant le Florian et ouvris les bras. Il s'y rua comme un enfant, bien qu'il eût au bas mot dix fois mon âge. Nous restâmes un moment enlacés, puis nous surprîmes le regard avide de Vinnevra. Traqueur se dégagea donc pour aller l'attraper par les hanches et l'étreindre elle aussi un moment.

— Sœur ou épouse ? me demanda-t-il par-dessus son épaule.

— Ni l'une ni l'autre ! s'écria Vinnevra.

— Toi bien aimer ce garçon, argua-t-il. Non ?

— Non ! insista-t-elle tout en me jetant un coup d'œil ambigu.

Le singe-ombre s'assit, écrasant au passage quelques jeunes pousses, et nous contempla d'un air heureux tout en peignant avec ses doigts la fourrure de ses bras.

Les insectes nous avaient retrouvés, aussi reprîmes-nous notre marche.

— Depuis combien de temps es-tu ici ? demandai-je à Traqueur. Raconte-moi ton arrivée. Es-tu tombé du ciel ?

— Longue histoire. Raconter bientôt.

— J'aimerais l'entendre tout de suite.

— Moi aussi, renchérit Vinnevra.

— D'abord, bien regarder les alentours, suggéra-t-il.

Traqueur courut devant nous et gravit une petite pente menant à une clairière surélevée, au-dessus de la cime des arbres. Trois gigantesques piliers rocheux y trônaient. Nous les

contournâmes pour le rejoindre et examiner la vue qui s'offrait à nous.

Nous nous trouvions à la lisière du plateau, du côté où il était le plus bas. Devant nous s'étendait un terrain très vallonné, couvert de talus et de petites collines. Sur notre droite s'élevaient des montagnes, raides et inhospitalières. La jungle ourlait leurs bases, laissant place plus haut à une ceinture désertique, puis à des taches de neige.

Je soupirai.

— Je n'ai aucune idée de l'endroit où aller, dis-je.

— Mon génocode ne m'indique rien, confessa Vinnevra.

— Moi tomber dans un endroit mauvais, ajouta Traqueur. Nous pas y aller, non... Tout le monde mort. Pas beau.

— La guerre ?

Il fit la moue.

— Peut-être. Pour venir ici, moi marcher de là-bas, très loin.

Il brandit un bras selon un angle aigu à partir des montagnes, en direction de l'intérieur des terres. Dans cette direction, à bien des centaines de kilomètres, le terrain vallonné disparaissait dans le bleu opaque de l'atmosphère nuageuse. Au-delà des nuées, une zone de fondations dénudée s'étendait d'un côté à l'autre de l'anneau, veinée de motifs géométriques... Les habituels symboles forerunners, indéchiffrables. Cette aire s'étirait vers le haut sur peut-être quatre ou cinq mille kilomètres, puis s'évanouissait dans une masse agitée de nuages perpétuels.

Toutes les quelques secondes, un éclair zébrait cette masse, vif mais silencieux.

— Tu veux dire que ton vaisseau... le vaisseau qui t'a amené ici... s'est écrasé là-bas ?

Il me donna une petite tape sur l'épaule pour acquiescer. Cela indiquait également qu'il souhaitait utiliser le mélange de signes, de pépiements et de grognements *hamanush* qu'il m'avait enseigné sur Erdé-Tyrène, un dialecte dont nous n'avions jamais révélé l'existence à Novelastre ni fait usage devant les Forerunners. Il s'accroupit, se mit à triturer la mousse devant lui, puis en arracha une touffe qu'il huma d'un air pénétré.

— Moi raconter et, quand moi finir, dit-il, toi leur répéter.

Comme si Mara était capable de comprendre ce genre de choses ! Mais peut-être en comprenait-elle plus que je ne l'imaginais.

Traqueur commença donc son récit. Quand il s'exprimait ainsi, son élocution hachée et ses tics de langage semblaient s'estomper. Son discours se faisait même très élégant... Mais je ne peux transcrire ce style fleuri, parsemé d'inflexions et de nuances, que de manière très imparfaite. Les Floriens employaient des noms, des adjectifs et des temps verbaux qui prenaient en compte treize genres et quatre notions du temps différentes. Je simplifierai donc.

Domage. Quand il était inspiré ou qu'il se faisait mousser, Traqueur devenait un grand poète.

Récit de Traqueur

— Si j'étais heureux, je ferais de cette histoire une chanson pour la postérité. Mais elle est trop triste, bien malgré nous. Aussi ne peut-elle être qu'un conte narré par des esclaves.

» Le début, tu le connais. Tu étais là. Puis les Forerunners m'ont enfermé comme un fruit confit dans un bocal. Toi aussi, je crois.

» Plus tard, je me suis éveillé sur un navire spatial mourant, qui chutait à travers le bruit et la chaleur. Le navire fondait et se fissurait de toutes parts, et certaines parties s'étaient mises à briller, sans pour autant être en feu. C'était comme si l'esprit du navire essayait de se soigner, ou simplement de retrouver sa maison avant de mourir. Le navire s'est disloqué quand il a été fatigué d'essayer de survivre. Nous nous sommes alors déversés dans un désert-cimetière, sous ces nuages que tu vois là-bas.

» Par "nous", je veux parler de trois Forerunners et de moi.

» Au départ, nous portions tous des armures. Celle de l'un des Forerunners était verrouillée, et il ne pouvait pas bouger. Les deux autres s'assuraient qu'il ne bougeait effectivement pas. Il avait dû tomber en disgrâce avec eux.

» Mon armure ne m'était plus d'une grande utilité. Elle ne contenait plus de dame bleue. J'en suis donc sorti, mais toute tentative de fuite aurait été vaine. Je ne savais pas où j'étais. Cet endroit... très étrange, et le désert-cimetière... horrible !

» Je suis donc resté avec les Forerunners. Ils ne semblaient pas savoir grand-chose sur moi ni s'intéresser beaucoup à mon cas, au début. Mais, ensuite, le Forerunner entravé s'est mis en colère et leur a raconté une histoire. Je n'ai pas compris grand-chose. Il a dit que j'étais important et qu'ils pourraient m'utiliser plus tard pour faire fortune. J'étais un trésor. Tu aimes ça, hein, les trésors ? Peut-être que tu vas me vendre à Novelastre, hein ?

» Ça a suffi. À partir de là, ils m'ont accordé davantage d'attention et ont fait des efforts pour me protéger.

» Celui qui était entravé a dit qu'un monstre était venu sur l'anneau où nous nous étions écrasés, et que ce monstre avait passé de longues années à parler à la machine qui commandait cet endroit sous la houlette du Maître-Bâtitseur. Tu te souviens de lui, le méchant arrogant qui s'opposait au Didacte. Lui aussi est un méchant arrogant, à mon avis, mais je réserve mon jugement pour l'instant.

» Enfin bon, il ne nous aimait pas beaucoup, toi et moi, pas vrai ?

» Bref. Ils ont parlé encore, et leur armure s'est adressée à moi dans un langage que je comprenais, semblable à la langue des *Hamanush*. J'ai alors entendu cette histoire, qui n'est sans doute pas très loin de la vérité.

» Il y a mille ans, le Maître-Bâtitseur a construit ce grand monde en forme de cercle et l'a partagé avec la Biocréatrice parce que d'autres Forerunners puissants l'y avaient obligé. La Biocréatrice y a mis beaucoup d'humains de toutes les sortes. J'ignore la raison pour laquelle elle aime tant les humains, mais je lui rends toujours hommage dans mes rêves.

» Et le Didacte est son mari ? Comment est-ce possible ? Tais-toi. C'est moi qui parle.

» Le Maître-Bâtitseur a volé du savoir à la Biocréatrice et a ainsi appris que certains humains pouvaient faire face à la Maladie Déformante et y survivre. J'ignorais ce qu'était ce fléau, mais quelqu'un à l'intérieur de moi savait. Tu portes maintenant sur moi le même regard qu'à bord du navire du Didacte... Nous avons tous deux senti nos anciens souvenirs se réveiller, déposés là par la Bibliothécaire. Tu les as toujours, non ? Moi aussi. Ce n'est pas ce que j'aurais choisi, si j'avais pu.

» Le monstre qui avait parlé à la machine pendant toutes ces années l'a convaincue de se retourner contre les Forerunners et d'essayer de les détruire. C'est ce que font les monstres : ils causent des problèmes.

» Et ce monstre-là est un très vieux monstre, père et mère de tous les problèmes.

» Mais je ne connais pas la suite de l'histoire. Je crois quelle est aussi compliquée qu'importante.

» Nous avons atterri dans un endroit horrible. Mes compagnons n'étaient pas curieux de l'explorer. Du reste, il nous fallait partir, désormais. J'ai dit que c'était un désert-cimetièrre – je ne connais pas d'autre signe ou son pour le désigner. Je me demande si une éruption de lave n'aurait pas tout recouvert : arbres, montagnes, humains... cités pleines de Forerunners. Toute cette terre est faite de gens gelés et figés sur lesquels on aurait ensuite peint, ainsi que des endroits où ils travaillaient et vivaient autrefois. Je n'ai pas de signes ni de sons pour ces endroits-là non plus, mais ils sont beaucoup plus grands que les centrales sur Erdé-Tyrène.

» Mais la lave qui recouvre les gens et toutes les créatures qui vivaient là jadis n'est pas de la nature minérale. C'est de la poudre morte ou mourante, s'apparentant plus à de la cendre qu'à de la lave. Ce désert s'étend très loin. Je ne vois aucun moyen de nous en échapper.

« Les deux Forerunners, néanmoins, m'attrapent et me transportent dans leurs bras, de même que le troisième Forerunner qui ne peut pas marcher parce que son armure est verrouillée. Ils marchent vite, même en nous portant, ils sautent, ils courent, ils bondissent. C'est dommage que je n'aie pas su que les armures pouvaient faire ce genre de choses, j'aurais essayé d'affronter le Didacte. Hélas, la dame bleue m'en aurait sans doute empêché.

» J'ai du mal à respirer. Les Forerunners se parlent entre eux et leurs armures ne me traduisent pas leurs paroles, mais je comprends un peu. Ils ont peur mais espèrent que quelqu'un viendra à notre secours, car – ils n'ont pas l'air contents en disant ça – je suis important, moi, pas eux. Je suis plus important qu'eux.

» Je ne sais pas pourquoi. Tu sais, toi ? Non ? Alors tais-toi. C'est moi qui parle.

» Les Forerunners marchent vite, mais petit à petit, les choses commencent à changer et leurs armures ne les aiment plus et essaient de les tuer. Le Forerunner emprisonné est broyé

par la sienne. Elle rétrécit jusqu'à ce qu'il meure, comme un insecte qui se serait écrasé tout seul.

» Les deux autres se débarrassent des leurs et se tortillent au sol en faisant voler la poussière cendreuse. Elles veulent quand même les atteindre pour les tuer, pour me tuer aussi... Mais ils m'attrapent bien vite et m'emportent.

» Maintenant, nous sommes vraiment dans le pétrin. Des choses comme des montagnes, mais grosses et rondes, explosent au loin, vers là d'où arrive l'ombre de la nuit qui court. Je demande si ces montagnes sont des volcans, mais non : les Forerunners les appellent des pics-spores. Tu comprends ? Non ? Tu ne sais pas. Tais-toi alors. C'est moi qui parle.

» L'ombre nous rattrape. Les Forerunners ne vont vraiment pas bien du tout. Ils toussent et leur respiration siffle et ils ralentissent. Mais nous essayons de continuer à avancer, vers rien, je crois : ils ne savent pas où aller. Je n'ai jamais vu de Forerunners si terrifiés. Cela me rend triste, car je pensais avant qu'ils étaient tout-puissants et à présent ce ne sont que des gens, pas des humains, mais des gens, nus et terrorisés.

» Finalement, ils deviennent trop faibles pour continuer à me porter. Je marche à leurs côtés, mais ils marchent comme si leurs jambes étaient en pierre. Ils sont très malades.

» Je vois des nuages recouvrir les étoiles, mais ils ont l'odeur de la moisissure sur un vieux fruit, poussiéreuse et verte, qui donne envie d'éternuer. Je comprends alors que ce ne sont pas seulement des nuages d'eau. Bientôt il se met à pleuvoir, et chaque goutte contient de la poudre. Les nuages l'ont ramenée depuis les pics-spores qui explosent. La poudre ensevelit tout, elle s'accroche à ma peau... elle bouge sur ma peau ! Elle s'accumule à la surface des flaques d'eau et, là aussi, elle bouge, alors je m'allonge et je couvre mon visage de mes mains.

» Je suis si fatigué, j'ai si peur. Je ne peux pas mourir maintenant. Abada sent parfois la peur et ne vient pas. Les hyènes sentent la peur et rient en te broyant l'âme. L'Éléphant ne trouve jamais tes os car il se détourne du parfum de la peur. Nous l'avons vu dans les grottes sacrées. Je te l'ai montré quand tu étais jeune et dur. Si je dois mourir, je préfère mourir

bravement. La seule manière d'échapper à cette sorte de peur est de dormir très longuement et très profondément.

» Et c'est ainsi que je vais dormir à présent. Chut.

Les paupières de Traqueur se fermèrent, comme si son récit l'avait exténué. Son menton tomba sur sa poitrine et il plongea dans un profond sommeil, nous laissant là, assis, à le contempler.

— A-t-il fini ? demanda Vinnevra.

Mara grommela et passa ses jambes autour du *Hamanune* pour le protéger pendant qu'il ronflait.

— Je ne crois pas, répondis-je.

Le regard de Vinnevra sur moi avait changé. Je n'aimais pas ce regard et me sentis soudain très mal à l'aise. Ma gêne s'accrut lorsqu'elle se rapprocha de moi. Mara tendit un bras pour me pousser doucement vers la jeune femme, et je lançai un regard furibond au primate, mais celui-ci se contenta de faire la moue avec un gargouillis.

Vinnvra s'installa.

Au bout d'un moment, je leur relatai à toutes les deux l'histoire du démon des fables. Celui-ci voyageait de tribu en tribu et de ville en ville, racontant les meilleures histoires qui soient. Mais tous ceux qui l'écoutaient perdaient la faculté de parler, ne s'exprimant plus que par un charabia inintelligible. J'ignorais ce que le singe-ombre était capable de comprendre à tout cela, mais il semblait écouter avec attention.

Je conclus ainsi :

— Et jusqu'à ce jour, les descendants de ceux qui avaient écouté les fables du démon ne s'expriment plus que par des sons inarticulés.

Le conte n'était pas fameux, mais je n'avais pas mieux.

Vinnvra me lança un regard peu enthousiaste.

— C'est dans tes grottes sacrées, ça ? demanda-t-elle.

— Non. Les grottes sacrées traitent de la vie et de la mort. Cette histoire parle juste de la confusion que sèment en nous les démons des fables.

— Ce monstre que les humains avaient capturé et que le Maître-Bâisseur a libéré... Était-il un démon, lui aussi ?

— Peut-être.

Mara grommela et détourna les yeux, puis secoua la tête. Peut-être en comprenait-elle davantage que ce qu'elle voulait bien nous montrer.

— La Dame qui nous touche tous à la naissance, est-elle un démon ?

— Non, répondis-je.

— Notre chair est-elle sa fable ?

Je fis « non » de la tête, mais cette idée me troubla, chair et fable entremêlées... *Peut-être. Peut-être bien.*

Nous attendîmes le réveil de Traqueur. Le crépuscule nous enveloppa et les insectes se déchaînèrent. Nous nous retînmes toutefois de le secouer, car si son sommeil n'était pas satisfaisant, il risquait de se montrer grognon et de ne pas reprendre son récit. Or nous espérions fort que ce dernier recèlerait au moins une information utile.

Enfin, il ouvrit les yeux, s'étira en travers de la cuisse de Mara, posa sur la jeune femme et moi un regard qui semblait approbateur et reprit la parole.

— Moi bien dormir, oui ! déclara-t-il. Mieux me souvenir, maintenant. Vous écraser des insectes, là.

Nous nous exécutâmes jusqu'à ce qu'il se dise satisfait et reprenne le cours de son récit.

— Le jour arrive. Je me réveille doucement. La terre est sèche, la poudre est durcie, comme morte... Elle ne bouge plus, elle doit être morte. Ça sent comme la vieille bouse dans les grottes profondes. Les Forerunners n'ont pas la même apparence qu'au moment où je me suis endormi. Ils ne sont plus que poudre agglomérée. Ils ont essayé de se rejoindre durant la nuit, et à présent il ne reste d'eux que des tas. Plus de chair, plus d'os. Ils sont morts. Pas moi.

» La poudre tombe de ma peau.

» Je suis seul. Ce n'est jamais bien d'être aussi seul. Dans ce désert-cimetière, c'est encore pire. Les pics-spores vont de nouveau entrer en éruption, et la poudre va revenir et je crois que la prochaine fois elle saura peut-être dissoudre mes os à moi aussi, ou combler ma bouche et mon nez pour toujours.

» Six nuits se passent et la pluie recommence. Je marche sous la pluie. Trop de pluie. Parfois, quand il ne pleut pas, la

nuît comme le jour, je vois des étoiles filantes que je prends pour des navires spatiaux. Une fois, je trouve plusieurs navires écrasés au sol, des petits, dispersés dans le désert. Ils ont craché des machines cassées, comme celle du hameau des fantômes, mais leurs yeux sont noirs. Mes coups de pieds ne les font pas s'envoler. Il y avait sans doute des Forerunners dans les navires, mais il ne reste que des amas de poudre.

» On dirait que les Forerunners se disputent et se battent, mais aussi qu'ils sont en train de perdre un combat contre quelque chose d'autre, quelque chose d'affreux. Cela m'incite à réveiller mes anciens souvenirs. J'ignorais le vieil esprit en moi depuis Charum Hakkor, mais à présent je le libère et il voit à travers mes yeux.

» Ce monde en forme de cercle ne ressemble à rien de ce qu'a connu le vieil esprit. Il pense qu'il s'agit d'une de leurs grandes machines, peut-être une forteresse.

» Avant de combattre les Forerunners, le vieil esprit avait combattu la Maladie Déformante. Même à l'époque, elle se transmettait soit par le toucher, soit par le biais d'une poudre fine, et elle transformait la chair en tas informes. Parfois, elle fondait les malades entre eux : deux, quatre personnes s'unissant et parlant d'une seule voix.

» On appelait cela un Fossoyeur.

« Mais j'ai écouté le Didacte et le Maître-Bâtitseur, et je sais que la "Maladie Déformante" est le nom qu'ils donnent aux Floods. Je me trouve au milieu d'un endroit assailli par les Floods, que les anciens humains avaient combattus et vaincus il y a bien longtemps, mais qui reviennent aujourd'hui. Ils ont changé. Pourquoi ? Comment la maladie est-elle arrivée ici ? Je regarde les pics-spores qui vomissent des nuées de poudre fine, et les vents qui les dispersent partout. C'est la source. La Maladie Déformante est en train d'infecter les Forerunners et de gagner.

» C'est alors que j'apprends quelque chose de merveilleux ! (Traqueur cligna rapidement des yeux avant de les relever vers nous.) Mon vieil esprit était autrefois une femme. Je préfère une femme à un vieux bonhomme qui risquerait de me contredire et de me manquer de respect.

» Le vieil esprit me demande si le “Primordial” a été libéré. C’est le mot qu’elle emploie. Elle m’en montre un souvenir, et je vois des bras crochus et un gros corps de vieil homme, comme un scarabée géant recroquevillé – si gros qu’il recouvrirait ce talus tout entier-avec une tête basse et plate, une bouche dotée de plusieurs mâchoires et des yeux d’outre-tombe étincelants. Je suis obligé de lui dire, je crois qu’il a été libéré, lâché ici, sur ce monde en forme de cercle, et elle déclare : “Alors, c’est bien vrai. Le danger est grand.”

« Vous l’avez vu, vous aussi ? Il est bien réel, alors. Dommage.

« Quand j’atteins les collines au bas des montagnes, où la Maladie Déformante n’est pas encore arrivée, je vois les petites machines rondes qui sillonnent les collines, qui cherchent, qui attendent, qui scrutent... Je les suis alors discrètement jusqu’au plateau, et c’est là que je vous trouve en compagnie de tous ces fantômes qui marchent dehors et qui essaient d’avoir l’air de véritables êtres vivants. Mais ils n’ont pas d’odeur.

Il leva les mains, paumes en l’air, et se tapota l’épaule de trois doigts.

— Ça être ce que Traqueur savoir. Mais savoir si peu...

— Vous avez tous les deux vu l’endroit où ce démon était emprisonné, n’est-ce pas ? nous demanda Vinnevra. Sur le monde où les humains ont combattu les Forerunners pour la dernière fois, et ont été si nombreux à périr.

— Charum Hakkor, précisai-je.

— Oui, répondit Traqueur. Tous les deux, voir cet endroit. Mais le monstre déjà parti, oui.

Au fond de moi, mon vieil esprit émergea d’une longue torpeur.

— *Je dois parler avec ce petit homme !*

À demi forcé, je cédai ma voix au Seigneur-Amiral et il parla par ma bouche. Cet effort ravagea mon corps, dont les muscles furent agités de tressautements. Mon front se couvrit de sueur. Ses premiers mots furent maladroits, presque indistincts.

Puis la voix tremblante – qui n’était pas la mienne-se fit plus assurée. Ce qui sortit de ma bouche, cependant, n’était pas identique à ce que j’entendais dans ma tête. L’accent était

différent, le langage, d'abord imprécis. Mes lèvres étaient habituées à former les mots d'une certaine manière qui n'était pas dans les habitudes de l'ancien esprit.

Vinnevra observa ce manège les sourcils froncés. Traqueur écarquilla les yeux et ses narines se mirent à frémir nerveusement.

— Donne-moi... Donne-nous ton nom, articula le Seigneur-Amiral à l'intention de l'esprit qui habitait Traqueur. Donne-nous ton ancien nom.

Ce fut au tour de Traqueur d'abandonner sa bouche à l'esprit. Pour lui, cela parut plus difficile encore. Le corps de Traqueur était bien plus vieux que le mien, et plus accoutumé à fonctionner d'une certaine façon. Son vieil esprit réussit finalement à dire :

— Je suis Yprin Yprikushma.

Aucun de nous ne reconnut ce nom étrange, mais le Seigneur-Amiral sembla presque s'embraser de fureur, de consternation et de déception.

Mais aussi — étrangement — d'exaltation ! Ces anciens humains n'avaient pas la même manière que nous de concilier les émotions.

— Toi ! cria-t-il.

Puis il ravala sa colère, tentant d'étouffer les flammes, mais elles continuèrent à brûler l'intérieur de mon crâne.

Je n'avais jamais vu une telle rage émaner d'un vieil esprit, et je devinai à l'expression de Traqueur qu'il était en train de vivre la même chose.

Ainsi, Traqueur et moi, assis dans l'ombre des grands rochers qui coiffaient ce promontoire, fîmes l'expérience d'un nouveau type de relation. Une relation que Gamelpar et moi n'avions jamais eu l'occasion de tisser. Le regard de Vinnevra passa de Traqueur à moi avec la même expression renfrognée qu'elle adoptait lorsque son grand-père et moi évoquions ce sujet.

— Et toi, qui es-tu ? demanda le vieil esprit de Traqueur.

— Forthencho. Le Seigneur-Amiral, commandeur suprême des dernières flottes de Charum Hakkor.

— Celui qui perdit la guerre contre le Didacte.

— Oui. Yprin Yprikushma, tu as vu les dégâts provoqués ici par la Maladie Déformante, déclara le Seigneur-Amiral. C'est cela qui t'a poussée à te révéler, aiguillonnée par la culpabilité ! Par l'orgueil !

— Je suis morte. Tu es mort.

La voix de Traqueur était méconnaissable.

Nous nous étions transformés en marionnettes, et je craignais que ces esprits ne nous rendent plus jamais notre liberté.

Le dialogue entre les deux esprits se poursuivit pendant un long moment. Je ne fus pas exactement présent pendant toute sa durée, aussi les souvenirs que j'en garde sont-ils fugaces et changeants, pareils à des songes. Cela dit, les faits les plus importants, eux, sont suffisamment clairs dans mon esprit. Et, si je le souhaite, si j'accepte d'ouvrir les portes du passé, je peux reconstituer une nouvelle fois les histoires et les émotions qui se sont alors heurtées avec grand fracas.

— Et maintenant, bien d'autres sont morts, poursuivit mon vieil esprit, parce que tu as retrouvé et préservé le Primordial. Depuis un lieu oublié de tous, y compris des Forerunners, tu l'as amené sur Charum Hakkor...

— Je n'en ai pas honte. J'avais des raisons de souhaiter m'entretenir avec le Primordial, et aujourd'hui encore nous ignorons si le Primordial était responsable de la Maladie Déformante. Confiné comme il l'était à l'endroit où il l'était, et trouvé bien après l'arrivée de la maladie... Comment serait-ce possible ?

— À distance, il a pu ordonner le déplacement de vaisseaux situés hors de notre galaxie, les vaisseaux qui portèrent la peste sur Faun Hakkor...

— Comment aurait-il pu communiquer ? interrompit l'esprit de Traqueur. Il était caché, nu, à l'agonie, sur un monde perdu et en cendres. Ensuite, nous l'avons figé sous une bonde temporelle ! Tu as le cerveau embrouillé, Forthencho. De plus, le Primordial nous a transmis des informations qui ont servi à sauver des milliards de vies humaines.

— Voilà qui est à mille lieues de la vérité. Nous autres humains avons nous-mêmes découvert le moyen de nous préserver, ainsi que nos descendants, de la Maladie Déformante.

— Ce sujet a toujours été source de discorde entre nous, contra le vieil esprit de Traqueur. Les deux possibilités peuvent être défendues, mais dans tous les cas, c'est grâce à ce savoir que nous sommes là. De quelque façon qu'il ait été acquis, c'est lui qui a forcé les Forerunners à sauvegarder les restes de la civilisation qu'ils venaient de vaincre plutôt que d'effacer notre nom sur l'ardoise de l'histoire, comme ils en ont effacé tant d'autres par le passé.

Le Seigneur-Amiral répondit, amer :

— C'est peut-être vrai, mais cela ne voile que très légèrement ta disgrâce.

— Regarde autour de toi ! Le Primordial est ici. La Maladie Déformante est ici ! Les Forerunners meurent... mais nous vivons toujours ! Et c'est ce qu'avait promis le Primordial !

— Il ne m'a rien dit de tel.

Et ces échanges incessants continuèrent ainsi pendant la plus grande partie de la nuit. Je tentai d'intégrer les détails les plus importants, mais ils étaient trop étranges, trop terrifiants... Des impressions visuelles, comme mon cauchemar du Prisonnier, que les vieux esprits appelaient le Primordial, mais marquées du sceau de l'authenticité.

Les fils des différents âges s'emmêlèrent jusqu'à ce que je ne sache plus qui j'étais, qui avait peur, qui ressentait la moindre émotion...

Voici mon souvenir le plus marquant de cette nuit-là : Traqueur allongé sur le sol, poussant de petits gémissements de détresse tandis que la voix continuait à s'échapper de ses lèvres, exprimant sa douleur séculaire de savoir tous ceux qu'elle aimait mourants ou morts dans d'étranges circonstances. La mémoire et le savoir submergeaient et décontenançaient même ces esprits morts, les enfants primordiaux tapis au fond de nos cœurs à tous.

— *C'est trop, même maintenant !*

Le Seigneur-Amiral n'est pas en train de témoigner devant le véritable Dépositaire.

Je suis Chakas. Je suis tout ce qui reste de Chakas, et je suis toujours hanté !

J'abandonne, je ne suis plus Chakas. Je me retire ! Arrêtez l'enregistrement, s'il vous plaît, Dépositaire.

Je suis instable.

— *Quelle douleur exquise.*

Je tombe en pièces.

— *Nous sommes tous morts, et même nos os ne sont plus que poussière !*

PAUSE DE L'IA TRADUCTRICE

Analyse de l'équipe scientifique :

Le veilleur s'est mis hors tension. Nous ignorons si cela est dû aux dommages antérieurs qu'il a subis. L'IA traductrice rapporte que, avant la mise hors tension, deux flux de langage parallèles sont apparus au sein des données transmises. Les deux flux se contredisaient ou s'annulaient l'un l'autre. Il se peut que la mémoire du veilleur soit défectueuse, ou bien que d'autres flux de mémoire y soient intégrés de manière incomplète. Nous ne pouvons toujours pas effectuer de réparations. Le veilleur devra s'en remettre seul.

La reprise du flux de données risque de s'avérer problématique.

Pause d'une durée de trente-deux heures.

COMMANDANT DU SRN : « Je dois dire que j'ai un peu de mal à m'y retrouver parmi toutes ces informations. "Des" arches ? Il y en a plusieurs ? »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Le Halo est aussi décrit comme plus vaste qu'aucun de ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. Cela pourrait suggérer l'existence d'une plus grande arche, non ? »

COMMANDANT DU SRN : « Hmm. Il y a quand même de grandes chances que cette machine soit un leurre, et que toutes les informations qu'elle nous transmet soient destinées à nous tromper. Elle a beau être très ancienne, les Forerunners ont pu prévoir une résurgence de la civilisation humaine, une éventuelle revanche, et s'y préparer. Si nous laissions ce témoignage démoraliser nos troupes, nous ne ferions peut-être que le jeu de l'ennemi. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Cela impliquerait un niveau de prescience absolument extraordinaire, puisque les Forerunners

ont disparu de notre galaxie il y a mille siècles et que nous n'étions guère plus, à cette époque, qu'une poignée de sauvages errants et primitifs. »

COMMANDANT DU SRN : « Mais les Forerunners n'ont pas totalement disparu non plus. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Nous ne croyons pas à la possibilité d'une ruse. Tout ce que ce veilleur nous a relaté concorde avec les autres enregistrements forerunners que nous avons découverts, y compris le Récit de Novelastre trouvé sur Onyx. Aucune communication récente n'était possible entre ces deux points. Et pourtant les données coïncident, ce qui permet d'établir de manière presque certaine qu'elles sont exactes. »

CHEF DE L'ÉQUIPE POLITIQUE : « Nous prenons bonne note des inquiétudes dont nous fait part le Commandant. Cependant, toute l'information rassemblée jusqu'à maintenant au sujet des Forerunners a été classifiée et n'aura aucun effet sur le moral des troupes. L'intérêt que l'Alliance Halo/Bouclier porte aux renseignements que nous procurent ces sessions et aux déductions qu'ils permettent de faire, est assez important pour compenser tous les soucis mineurs que nous pourrions soulever. L'interrogatoire doit continuer. »

COMMANDANT DU SRN : « Avec tout le respect que je vous dois, madame, nous avons d'ores et déjà constaté que cette machine était capable d'infiltrer notre système de sécurité avec une facilité désarmante. »

CHEF DE L'ÉQUIPE POLITIQUE : « Nous en prenons bonne note, commandant. »

Pause d'une durée de trente-deux heures.

Le veilleur se rallume.

Nouveau flux de données reçu et converti par l'IA traductrice.

COMMENTAIRE DE L'IA TRADUCTRICE :

Le texte qui suit est un récit ambigu, haché et à plusieurs niveaux. Certaines phrases, potentiellement nombreuses, pourraient être traduites de manière imparfaite.

REPRISE DE L'INTERROGATOIRE :

FLUX ENTRANT #1352 [DATE SUPPRIMÉE] 1270 heures (renvoyé toutes les 64 secondes) :

Que suis-je, en réalité ?

Il y a bien longtemps, j'étais un être humain en chair et en os. J'ai perdu la raison. Je me suis mis au service de mes ennemis. Ils sont devenus mes seuls amis.

Depuis lors, j'ai sillonné cette galaxie en tous sens et je suis même allé au-delà – un voyage intersidéral qu'aucun autre humain n'a tenté avant moi.

Vous m'avez demandé de vous parler de cette époque. Puisque vous êtes les véritables Dépositaires, je m'exécute. Vous enregistrez ? Bien. Car ma mémoire est brisée et envahie par les ronces. Je doute d'être capable de finir mon histoire.

Auparavant, j'étais Forthencho, le Seigneur-Amiral.

FLUX ENTRANT #14485 [DATE SUPPRIMÉE] 1124 heures (non répété) :

Chapitre 21

Avec délice, je sentis les muscles mouvants, le corps vivant de l'être que j'habitais et dans lequel je renaissais lentement...

Mes souvenirs semblaient se reconstruire doucement à partir de leurs débris, comme un bâtiment pulvérisé que l'on aurait plongé dans une grande fosse remplie de fluide visqueux, puis qui en émergerait pour se rebâtir, morceau après morceau, année après année, émotion après émotion.

Comment pouvais-je me trouver ici ? Comment pouvais-je vivre de nouveau, par quel miracle ou, plus probablement, par quelle terrible invention technologique des Forerunners ?

Le Compositeur ! Tant de possibilités et de pouvoirs contenus dans ce nom étrange... Un Compositeur d'esprits et d'âmes !

Quoi qu'il en soit, grâce à ses talents, et par l'entremise de la Bibliothécaire, j'étais bien là.

Je ne me sentais pas coupable. J'éprouvais envers le jeune humain, aux émotions si inconstantes, aux pensées et aux actes si confus, à la fois de la gratitude et de la colère. Parce qu'il était fort et que j'étais faible. Parce qu'il était jeune et que j'étais... mort.

Ce que j'étais devenu semblait si fragile, au départ : je n'étais alors capable que de brèves interruptions, de commentaires laconiques, comme une puce cachée dans l'oreille d'un éléphant. C'était une sensation profondément étrange, jalonnée de visions trop familières dont les stimuli me forçaient à sortir et à réagir, comme un levier de fer déloge une pierre enfoncée dans un champ. Les vaisseaux forerunners, le Didacte lui-même, l'arène où le Primordial avait autrefois été placé... et dont il s'était libéré !

Comment les Forerunners avaient-ils pu se montrer aussi stupides ? Était-ce délibéré ?

Les émotions du jeune homme étaient si proches des miennes – profondément humaines, et pourtant séparées de ma propre existence par dix mille ans d'histoire.

Je me souviens des dernières heures, à la Citadelle Charum.

La Bibliothécaire marchait majestueusement entre les prisonniers, les blessés, les mourants, les derniers survivants de Charum Hakkor. Elle était accompagnée de plusieurs Biotechniciens ainsi que de nombreuses machines flottantes.

Tandis qu'on nous allongeait sous la carcasse brisée de la Citadelle, en des centaines de rangées dont ma vue brouillée ne pouvait voir le bout, la Bibliothécaire s'arrêta devant chacun de nous et s'agenouilla pour nous parler. Il était difficile de croire que d'un visage d'une telle simplicité, quoique d'une grande élégance, puisse émaner une beauté si stupéfiante et se refléter une telle compassion.

Elle exprima sa tristesse face à notre état, et ses serviteurs apaisèrent ma douleur.

Peut-être n'était-ce qu'une illusion, comme cette croyance absurde du jeune garçon qui prétendait que la Bibliothécaire nous touchait tous à la naissance. Cependant, je ne renie pas ce souvenir.

À son côté se tenait le Didacte, à la carrure intimidante. Mon ennemi juré depuis cinquante-trois ans de bataille continue. Pourtant, il n'avait pas vieilli. Les Forerunners vivent si longtemps... Une vie humaine est semblable à la flamme d'une bougie, qui vacille et faiblit devant leurs torches immuables.

Quoique ayant retiré nos uniformes dans l'espoir d'éliminer tout indice de notre identité et de notre rang, le Didacte me trouva, moi, le Seigneur-Amiral. Celui qui lui avait tenu tête plus longtemps et plus efficacement que quiconque. Il se pencha sur moi, les mains jointes comme pour implorer un saint, et voici ce qu'il me dit :

« Mon plus valeureux adversaire, le Manteau accepte tous ceux qui vivent bravement, qui défendent leurs enfants, qui construisent, luttent et grandissent, et même ceux qui dominent comme les humains l'ont fait, cruellement et sans sagesse.

» Mais pour nous tous, il vient un temps où le Domaine souhaite s'assurer de notre essence, et pour toi, l'heure a sonné. Apprends ceci, mon implacable ennemi, tueur de nos enfants, Seigneur-Amiral : bientôt, nous serons confrontés au fléau qui vous a frappés et que vous avez repoussé. Je vois ce défi s'avancer vers les Forerunners, et je ne suis pas le seul... Nous avons peur.

» C'est pourquoi toi, ainsi que les milliers d'individus de ton peuple qui ont des chances de connaître le moyen de résister aux Floods, ne mourrez pas brutalement et pour toujours, comme je l'aurais souhaité à un guerrier comme moi. Au lieu de cela, vous serez extraits puis instillés dans le code génétique de nombreux enfants humains.

» Ce projet ne reflète ni mes désirs ni ma volonté. Il est issu du savoir et de l'initiative de ma compagne, ma femme, la Bibliothécaire, qui voit bien plus loin que moi le long des méandres de l'Existence.

» Cette indignité supplémentaire vous sera donc infligée. Cela signifie, me semble-t-il, que les humains ne finiront pas ici et maintenant : ils pourront se relever, combattre de nouveau. Les humains seront toujours des guerriers.

» Mais ce qu'ils combattront, qui ils combattront, je l'ignore. Car je crains que l'ère des Forerunners ne soit bien bientôt révolue. Sur ce point, la Bibliothécaire et moi-même sommes tout à fait d'accord. Trouve un peu de réconfort, guerrier, dans cette perspective. »

Je n'en trouvais aucun. Si je devais me relever et combattre de nouveau, je ne souhaitais rien d'autre que me mesurer une fois encore au Didacte ! Mais ce dernier et la Bibliothécaire s'en furent, marchant le long des innombrables rangées de vaincus. Les machines des Biotechniciens, à travers la présence étrange, changeante et protéiforme du Compositeur – machine ? Être vivant ? Je ne pus le déterminer de façon formelle –, balayèrent nos corps brisés de motifs lumineux bleus et rouges. Un par un, nous nous détendîmes, cessâmes de respirer... et libérâmes nos volontés immortelles.

Je perdis toute notion du temps, toute sensation.

Et pourtant, je me trouvai soudain vivant, éveillé, dans le corps d'un jeune garçon, sur une forteresse forerunner inconnue. Une arme immensément puissante.

Pendant un temps, j'avais espéré trouver un allié dans le corps du vieillard nommé Gamelpar, qui arborait la belle peau sombre de mon propre peuple. Il mourut toutefois avant que nous ne puissions effectuer la connexion. La jeune femme, Vinnevra, sa petite-fille, ne semblait pas porter de fantôme.

Mais – ironie suprême ! – l'ami de longue date du jeune garçon de mon hôte, ce petit humain à la face ridée et aux paupières blanches, contenait la dernière trace de mon adversaire humain le plus méprisé, la personne à laquelle j'imputais la responsabilité de tout ce qui s'était passé, y compris la défaite sur Charum Hakkor. Comment avions-nous été réunis ? Comment Yprin Yprikushma s'était-elle retrouvée dans ce petit homme-singe aux bras squelettiques ?

Cependant, il s'agissait au moins de quelqu'un que je connaissais, quelqu'un de mon propre temps, de ma propre ère. Les morts ne peuvent s'offrir le luxe de haïr. Les liens qui les unissent à leurs sentiments passés sont ténus.

Avec méfiance, nous mîmes de côté nos anciens différends et nous nous entretenîmes aussi longtemps que possible avant que nos hôtes ne se soustraient à nous. Voici ce dont je me souviens encore.

Quarante ans avant la dernière des batailles entre humains et Forerunners, Yprin Yprikushma avait été convoquée aux frontières les plus troubles de la galaxie du fait de la découverte d'un petit planétoïde où des formes de vie intelligentes, il y a très longtemps – peut-être les premiers Forerunners eux-mêmes –, avaient emprisonné le Primordial.

Et c'est Yprin qui avait déclenché les fouilles sur ce planétoïde et mis à jour le Primordial, préservé dans une capsule d'hibernation remplie de fluide. Il était à peine vivant, même si son état est de toute façon très loin de ce que nous appelons une vie. Ce fut elle qui reconnut le Primordial comme une curiosité d'un intérêt majeur, le plus ancien artefact

biologique que nous ayons jamais rencontré, et qui l'avait fait transporter sur Charum Hakkor.

Charum Hakkor ! Le plus grand dépôt d'antiquités des Précurseurs, un monde entier recouvert d'objets et de structures ayant appartenu à cette race énigmatique. Inspirés par ces ruines indestructibles, les humains avaient fait de cette planète le centre du progrès et de l'avancement de leur propre civilisation depuis des siècles.

Ce fut là, sur Charum Hakkor, qu'Yprin et son équipe de chercheurs découvrirent comment réveiller le Primordial, puis construisirent la bonde temporelle pour y contenir son pouvoir maléfique. Ce fut là qu'Yprin conduisit les premiers interrogatoires de cet être antique et dangereux, désormais emprisonné dans la bonde.

À cette époque, nous ignorions-bien que certains l'aient soupçonné – que le Primordial était lui-même un Précurseur, peut-être le dernier d'entre eux...

Les réponses que donna le Primordial lors de ces interrogatoires eurent un effet accablant sur le moral de notre peuple. Ce fut la fuite de ces informations extraordinaires qui amorça le déclin de notre culture et de notre civilisation.

À la suite de cet exploit fabuleux – la transmission d'un message aussi accablant que dévastateur –, toutes les réussites passées d'Yprin furent ternies, souillées.

Et pourtant, c'était Yprin qui avait préparé nos troupes au combat contre les Forerunners, si supérieurs d'un point de vue technologique. Elle aussi qui avait encouragé nos scientifiques et nos intelligences robotiques à profiter du savoir que nous procuraient nos conflits antérieurs avec les Forerunners. Nous pûmes ainsi bâtir des théories, prévoir ce que nos ennemis nous réservaient et accomplir de grandes avancées technologiques.

Ses efforts nous offrirent quelques décennies supplémentaires de triomphe et d'espoir.

Ironiquement, ce fut Erdé-Tyrène qui tomba la première. Une perte énorme, tant d'un point de vue stratégique que psychologique. C'était en effet la planète la plus susceptible d'avoir vu naître les premiers humains. Nous avons perdu les

traces de cette époque durant les années sombres de notre histoire, avant notre rencontre avec les Forerunners. Cependant, nos historiens, scientifiques et archéologues avaient fait leur travail, analysant l'apparence et la physiologie des humains dispersés dans ce secteur de la galaxie, et en avaient conclu qu'Erda était au centre de notre patrimoine génétique à tous. Le nombril planétaire de nos races.

Au terme de cette étude, Yprin en vint à se persuader qu'elle avait compris l'intégralité de la psychologie et de la culture humaines. Elle avait alors été promue au poste de commandant politique et responsable du moral de l'armée tout entière.

Je n'étais pas favorable à cette promotion, à sa montée en puissance. Je doutais sérieusement qu'Erda soit bien notre planète d'origine. D'autres mondes, dans d'autres systèmes, me semblaient constituer des hypothèses plus crédibles. J'en avais visité la plupart et parcouru leurs ruines antiques.

J'avais également eu la preuve que des Forerunners s'étaient rendus sur ces mondes afin d'y enquêter sur les origines de l'espèce humaine – non seulement la Bibliothécaire et ses Biotechniciens, mais aussi le Didacte lui-même.

Nous défendîmes Charum Hakkor durant trois ans contre les assauts répétés des Forerunners.

Mes vaisseaux sillonnèrent le système solaire, le traversant des centaines de fois en tous sens afin de repousser les incursions orbitales de nos ennemis, les empêchant de s'infiltrer par des couloirs où nous nous trouvions en infériorité numérique.

Dans toutes les batailles de cette sorte, qui s'étendent sur l'immensité d'un système stellaire, les technologies hyperspatiales n'offrent qu'un avantage limité. En termes tactiques, l'essentiel est plutôt d'établir des positions stables à proximité d'objectifs planétaires, où la triangulation des tirs peut se concentrer sur les portails de transport de masse, les transformant en amas de débris et de ruines.

L'occupation de grandes zones de l'espace ne sert à rien. C'est le contrôle des centres de population et des ressources vitales qui fait pencher la balance entre victoire et défaite.

Nos vaisseaux furent décimés mois après mois, et nos bastions, affaiblis année après année. Des vaisseaux-forteresses béhémoths aux escadrons de cuirassés rapides et puissants, les vaisseaux forerunners ouvraient sans cesse des points d'entrée et nous harcelaient de tirs selon des angles aussi brillants qu'improbables, dessinant de grands arcs erratiques qui me rappelaient les gribouillages d'un dément. Un dément suprêmement intelligent.

La main du Didacte lui-même traçait ces attaques et ces trajectoires audacieuses.

Les Forerunners ayant maîtrisé la technologie avancée de la réconciliation – qui consiste à réparer les paradoxes temporels et causals du voyage supraluminique, crucial pour se déplacer dans l'espace interstellaire –, ils parvinrent à ralentir et même à bloquer nos propres voyages dans le sous-espace, empêchant ainsi l'arrivée de renforts.

Le coup de grâce, anticipé depuis longtemps, inéluctable même, se fit attendre comme pour nous torturer. L'assaut final des Forerunners fut lancé depuis sept portails, ouverts chacun à une heure d'intervalle, qui déversèrent la flotte colossale du Didacte. Celui-ci était accompagné de ses meilleurs officiers, dont beaucoup étaient des vétérans des batailles qui avaient ravagé l'espace entre nos mondes coloniaux, à la périphérie du système, et Erdé-Tyrène même.

Yprikushma ainsi qu'une équipe de forces spéciales comprenant sept mille guerriers et soixante-dix vaisseaux furent assignés à la protection de la bonde temporelle contenant le Primordial.

Par un hasard insolent, elle et moi nous retrouvâmes côte à côte dans la Citadelle Charum, la plus grande ruine des Précurseurs sur Charum Hakkor, où s'étaient rassemblés les derniers survivants humains. Nous partageâmes cet espace, au milieu des autres bâtiments des Précurseurs, avec ce qui restait de l'Amirauté. Là, nous écoutâmes les sons hideux de la flotte forerunner qui détruisait notre dernier bastion.

Les Forerunners s'emparèrent de la bonde temporelle et du Primordial. On prétend que Yprin a été sommée d'abandonner sa position en dépit de ses ferventes protestations. J'entendis également qu'elle avait espéré se faire capturer par les Forerunners afin de les avertir du sort qui les attendait, et que l'on ne souhaiterait même pas à son pire ennemi.

Pour leur répéter ce que lui avait dit le Primordial.

Enfin, à seulement quelques centaines de mètres l'un de l'autre, nous fûmes témoins de l'assaut concentré qui ravagea nos derniers fronts en orbite, élimina les défenses de la planète et mit à bas la Citadelle.

Le bruit de la mort et des mourants, mes guerriers pulvérisés tandis que je survivais...

Confiné. Attendant l'inévitable.

L'inévitable arriva.

Je mourus.

Le Compositeur et les Biotechniciens firent leur travail...

Et je me retrouvai là, dans le corps de ce jeune homme.

— *Je suis là !*

— *Toujours là !*

IA TRADUCTRICE : REPRISE DU FLUX DE LANGAGE ORIGINAL :

FLUX ENTRANT #14401 [DATE SUPPRIMÉE] 1701 heures (non répété) :

Chapitre 22

Et voilà. C'était reposant, n'est-ce pas ? J'aime beaucoup être perversi de l'intérieur. Si je peux porter en moi plus d'un flux de mémoire, alors je ne suis peut-être pas si endommagé que cela. Fou, oui, mais pas endommagé !

Je vous prie de m'excuser si notre ancêtre ou notre prédécesseur – il est si difficile de déterminer l'ascendance et le lignage d'un être humain – vous a causé un quelconque souci. Le Seigneur-Amiral et Yprin étaient, en leur temps, des individus d'une force exceptionnelle. Quand Traqueur et moi réussîmes enfin à reprendre le contrôle de nos propres vies et pensées, nous étions épuisés...

Traqueur ruisselait de sueur et dégageait une odeur nauséabonde. Je n'étais pas beaucoup mieux. Mara et Vinnevra dormaient un peu plus loin, dans leur posture habituelle : couchées sur le flanc, Vinnevra blottie entre les bras et les jambes relevées du primate, une expression sereine sur le visage.

Traqueur eut du mal à dénouer ses muscles et semblait avoir honte de son apparence débraillée.

— Pas trop aimer être enfourché comme un cheval, grommela-t-il. Même par une femme !

Il grimaça en contractant tout son visage à la fois, une expression qui m'avait toujours fasciné.

— Faire puer Traqueur comme si Traqueur être beaucoup plus vieux qu'en vrai ! (Il se renifla l'aisselle.) Hou ! Très très vieux. Et toi ! (Il me regarda et fronça le nez.) Toi non plus, pas trop à ton avantage.

J'avais terriblement faim. Être monté par un esprit n'était pas seulement épuisant, cela avait aussi consommé toutes mes ressources. Je passai, chancelant, de l'autre côté du talus,

contournai les trois rochers et cherchai du regard un arbre fruitier, une ruche à piller... n'importe quoi.

Traqueur me suivit en se massant les épaules.

— Rien à manger, déclara-t-il.

Je le regardai en me léchant les babines.

— Ah non ! Toi arrêter ça tout de suite, jeune *Chamanune* ! s'écria-t-il.

Nous plaisantions... Je crois.

— Nous peut-être trouver de l'eau par là-bas, reprit Traqueur. Mais pas pleuvoir depuis longtemps. Depuis que les esprits commencer à se disputer.

Je m'accroupis en haut du talus et dis avec un soupçon d'espoir :

— Le singe-ombre trouvera peut-être quelque chose. Il l'a déjà fait.

— Guenon être plus dans son pays, objecta Traqueur avec un claquement de dents.

Vinnevra surgit d'un coup derrière nous. Elle s'était déplacée si silencieusement que même Traqueur sursauta dans un grognement. Elle eut une petite moue de dédain. Il rejeta alors la tête en arrière et éclata de ce « ouuuuk-fraaaa » qui était un des nombreux types de rires *hamanush*. Traqueur avait toujours adoré les bonnes blagues, y compris lorsque la personne concernée n'avait aucune idée de ce quelle avait pu faire de drôle.

Elle s'assit près de nous.

— Je sais où aller, déclara-t-elle.

Elle désigna d'un signe de tête le terrain vallonné que nous venions de traverser.

— Tu veux faire demi-tour ? demandai-je.

— Oui. Tu penses que tous les Forerunners sont morts. Je ne crois pas que ce soit vrai. Je pense... eh bien, je ne sais pas quoi penser, mais quelque chose me dit qu'il y a de l'eau et de la nourriture tout près.

— Au hameau des fantômes ? demandai-je d'un ton peut-être un peu trop cinglant.

Vinnevra secoua la tête, tordit les mains comme si elle essorait ses doigts après les avoir lavés et répondit :

— C'est ce que « ça » me dit.

Elle nous regarda tous les deux sans grand espoir que nous l'écoutions vraiment.

— Je n'ai pas très envie de reprendre un tel risque, dis-je.

— Je te comprends, avoua Vinnevra. Moi non plus. Je vais l'ignorer encore une fois.

Vinnevra n'était plus la jeune fille pétillante qui m'avait sorti de mon bocal brisé et présenté à Gamelpar.

— Il faut que nous décidions de ce que nous allons faire, affirma-t-elle. Mara est prête à m'écouter...

— Tu ne l'as pas déçue, elle, coupai-je.

Encore une fois, j'avais été trop sec. Sa grimace me fit de la peine.

— C'est vrai. J'allais dire : Mara est prête à m'écouter, et je suis prête à vous suivre, vous. Quoi que vous décidiez.

Cette transformation était troublante. Elle était plus calme, plus raisonnable. Son visage était doux, rayonnant, comme si elle s'était délivrée d'un poids impossible à porter.

Et j'étais responsable d'elle. Traqueur nous regarda tous les deux en plissant un œil.

Vinnevra se tourna vers lui.

— J'ai écouté ce que se disaient vos vieux souvenirs. J'ai compris une partie de leurs paroles. Gamelpar parlait comme cela, et il m'a appris quelques mots et idées. Vous avez vraiment des esprits en vous deux.

— Lui aussi en avait un, dis-je.

— Oui. Je n'en ai pas, moi, et je n'en suis pas fâchée.

— Pas marrant, acquiesça Traqueur.

— En tout cas, voilà : vous pouvez m'emmener avec vous, ou pas, mais Mara veut aller où je vais, et elle veut que Traqueur nous accompagne. Quant à toi, Chakas, elle dit que tu vas nous causer des problèmes.

Son visage doux se fit plus dur, sur la défensive.

— Toi aussi, tu parles au singe-ombre, à présent ? demandai-je.

Elle hocha la tête.

— Un peu. Il faut écouter les sons très bas, qui viennent de sa poitrine, et aussi les pépiements très aigus... Ce n'est pas si dur une fois qu'on a pris le coup.

— Peut-être la Biocréatrice nous donner le moyen contourner la malédiction, oui... Celle du démon des fables, suggéra Traqueur.

— La Biocréatrice ne fait que mentir, rétorquai-je.

Mais le dire à haute voix me fit mal.

Traqueur haussa les épaules :

— Moi pas vouloir retourner là où Traqueur être avant, et pas vouloir retourner chez les fantômes.

J'avais étudié le paysage alentour jour et nuit, afin d'essayer de comprendre et d'identifier chaque détail.

Le désert stérile où s'était écrasé Traqueur était facile à repérer. Derrière nous s'étendait la grande mer, sur toute la largeur de l'anneau. Il n'y avait guère de nourriture là-bas.

— Il y a un passage étroit, vers l'intérieur et vers l'ouest, entre le désert et les montagnes, indiquai-je en le leur désignant du doigt. On dirait qu'il est recouvert de forêt, mais pas aussi dense que la jungle que nous venons de quitter... et peut-être de la plaine herbeuse.

J'imaginai une terre semblable à celle qui entourait Marontik, mais c'était sans doute trop espérer.

— On pourrait bien y trouver du gibier, continuai-je. Le gibier est toujours plus gros dans les zones d'herbe et de forêt. Nous devons nous fabriquer des armes et aller chasser, si nous voulons survivre sans les Forerunners.

Ce plan ne me tentait pas du tout, pour être honnête. Je ne savais absolument pas si la Biocréatrice avait pris la peine de garnir ses forêts et ses plaines d'animaux à manger. Elles pourraient bien être bourrées de prédateurs qui voudraient nous manger, nous... ou de monstres comme nous n'en avons jamais vu.

— Que disent les vieux esprits ? s'enquit Vinnevra.

— Rien. Leur discussion les a fatigués.

Traqueur fit la grimace.

— Alors nous avons un plan. Allons-y ! déclara la jeune femme en se levant.

Mara contourna les piliers rocheux et poussa un grognement ravi en nous trouvant.

Traqueur me pinça doucement le bras.

— Chef, dit-il avant de se mettre en marche.

Nous descendîmes du talus et partîmes dans le sens inverse du cours de l'ombre sur l'anneau. Vinnevra marchait à côté de moi d'un bon pas. Traqueur resta en arrière avec Mara.

— Je ne voulais pas te mettre en colère, commença Vinnevra.

Elle semblait lutter pour s'exprimer correctement et éviter de m'irriter. Je n'étais pas sûr d'aimer sa docilité, aussi soudaine qu'inquiétante.

— Je voulais juste te dire... Je vois des choses, dans les environs. C'est comme si j'avais une carte dans la tête.

— Allons-nous dans la bonne direction ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas suivre aveuglément tout ce que je vois mentalement... plus maintenant.

— Nous allons observer autour de nous, décidai-je. Si ce que tu vois dans ta tête est exact, si cela correspond bien à ce que nous voyons, alors nous pourrons peut-être l'utiliser pour nous guider.

Elle se détourna, puis se gratta le nez.

— Ça me démange. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Aucune idée, répondis-je.

— Gamelpar croyait en toi, dit-elle rapidement, et tu les as empêchés de... faire ce qu'ils voulaient lui faire. Il est libre à présent, grâce à toi.

Elle se frotta le nez de plus en plus vigoureusement jusqu'à loucher. Puis elle se tourna pour me regarder droit dans les yeux, d'un air calme et serein. Elle paraissait plus déterminée que jamais.

— Moi aussi, je crois en toi, dit-elle.

Vinnvra m'offrit sa main. Après quelques pas, je la saisis. Elle marcha ensuite un peu plus près de moi et enroula son bras autour du mien. Elle déclara soudain :

— Tu peux m'appeler par mon vrai nom, si tu veux.

Mon cœur était troublé. J'avais pris une décision, élaboré un plan, et tout le monde m'avait suivi. Même Traqueur.

J'avais des responsabilités. Trois, pour être exact.

Je détestai cela.

Chapitre 23

Pendant quelques jours, nous progressâmes à travers une jungle à la densité variable, escaladant les petits talus ou collines et contournant les gros. Mara nous trouva des fruits, mais pas beaucoup – encore des tubes verts, que nous épluchions pour en manger la pulpe, et des fruits à pépins dont la chair pâle était amère.

Vinnevra fut enchantée de trouver un tronc plein de gros asticots grouillants. Ils avaient meilleur goût que les scorpions. Même Mara en mangea quelques-uns. Le chemin qu'avait choisi Vinnevra était traversé par un ruisseau ; Traqueur y entra et plongea un bâton dans l'eau, mais il ne trouva que des insectes trop petits pour être intéressants. Pas de poissons.

C'était tout de même de l'eau, et nous bûmes tout notre soûl.

L'angle du soleil par rapport au contour de la roue était de plus en plus mince. Un jour, assis dans une clairière, je considérai la possibilité que nous entrions bientôt dans une longue phase d'obscurité, lorsque le Halo trouverait une position orbitale où son inclinaison serait perpendiculaire au... Je tâtonnai en pensée, cherchant le bon mot...

Rayon.

Je n'eus pas vraiment besoin de l'aide du vieil esprit pour déduire le reste. Il y aurait une longue période de nuit, qui durerait bien des jours. Puis un morne demi-jour qui n'éclairerait que la moitié de l'anneau, pendant que le Halo voyageait encore un peu autour du soleil. Ce n'était pas une perspective très joyeuse. Finalement, je cessai d'y réfléchir, mais le soleil continua tout de même à se rapprocher, jour après jour, du pont céleste.

L'orbe à tête de loup, lui, continuait de grandir. Il avait maintenant la largeur de dix pouces et formait une vaste masse ronde d'un rose grisâtre, clairement visible même durant la journée.

Vinnevra était très maigre. Traqueur estima notre état de santé à l'aide de son odorat et me lança un regard inquiet : elle n'allait pas bien. Aucun de nous n'allait bien. La jungle ne nous offrait presque rien à manger, et nous marchions d'un bon pas. Mara... Il était difficile de savoir si Mara perdait du poids en raison de l'épaisseur de sa fourrure, mais celle-ci se détachait, par plaques entières, de ses coudes et de ses hanches.

Mara ramassait ces plaques et les déposait dans les branches, puis patientait un moment en dessous avant d'abandonner.

Les arbres se firent plus petits, puis plus clairsemés, avant de faire place à des clairières herbeuses. À leur tour, celles-ci se muèrent en une plaine luxuriante.

Nous voyagions depuis plus de vingt-deux jours – j'avais, une fois encore, perdu le compte – lorsque, juste après l'aurore, je vis Vinnevra et Mara près d'une grande canne, sur laquelle le singe avait planté une touffe de ses poils rougeâtres avant de se tapir à son pied.

Plusieurs oiseaux à longue queue vinrent voleter autour de la touffe de fourrure. Ni Vinnevra ni Mara ne bougèrent. Enfin, les oiseaux, pas plus gros qu'une bouchée, s'habituerent à leur présence. Ils volèrent plus bas, se perchèrent sur la canne, commencèrent à becqueter la fourrure...

Mara leva subitement ses grandes mains et en attrapa cinq d'un coup. Cinq petits oiseaux. Nous leur rompîmes le cou et les mangeâmes crus, entrailles comprises. Nous en donnâmes deux à Mara, mais elle offrit la moitié du second à Vinnevra. Cette dernière nous expliqua que le singe le partageait en fait avec le souvenir de Gamelpar.

La plaine se mua bientôt en une terre nue, légèrement labourée, comme si elle attendait d'être semée. Nous étions toujours assez loin du désert de cendre et de mort, mais je doutais tout de même qu'un fermier vienne cultiver cette terre de sitôt.

— Cela correspond à tes visions ? demandai-je à Vinnevra.

Elle acquiesça.

— Je croyais qu'il n'y avait que de l'herbe.

Elle secoua la tête :

— Il y a d'autres arbres et de l'herbe par là-bas. (Elle pointa un doigt vers l'ouest et l'intérieur.) Comme tu l'avais vu.

Mais j'avais manqué cette petite zone de terre, qui ne formait sans doute qu'une ligne brune au milieu des jaunes et des verts.

— Il y a quelque chose d'autre par ici ? demandai-je à la jeune femme.

— Non, seulement de la terre... pour l'instant.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

— Je le ferai à compter d'aujourd'hui, si tu veux, dit-elle.

— Je le veux. Dis-moi... tout. Il faut me rendre compte du moindre détail, à tout moment.

Elle sembla accablée.

— Mais si je me trompe encore ?

— Contente-toi de tout me dire.

Après une journée de marche pénible dans la terre, nous vîmes une ligne gris-bleu apparaître au loin devant nous. Quelques heures plus tard, cette ligne se transforma en une grande barre très longue, telle une étrange balustrade qui flottait au-dessus du sol sans aucun support visible.

— Où va cette chose ? demandai-je à Vinneva.

Elle pointa un doigt parallèle à la barre. C'était en effet assez évident.

— Qu'y a-t-il à l'autre bout ?

— Quelque chose que je n'identifie pas. Je ne le vois pas très bien.

— De la nourriture ?

— Peut-être. Je vois... et je sens... de la nourriture, si nous allons par là, oui.

— Y a-t-il de l'herbe et des arbres ?

— Non, pas par là. Par là-bas, peut-être, dit-elle en désignant une direction qui s'éloignait de la barre.

— Du gibier ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas.

L'ancien esprit choisit ce moment pour apporter de nouveau sa contribution.

— *C'est peut-être un système de transport.*

Je vis, en pensée, des objets bruyants courant le long, sur, sous ou des deux côtés de bandes similaires, simples ou doubles, au sol ou surélevées comme celle-ci.

— *Ces rampes mènent habituellement aux endroits où se trouvent les ressources. Ou alors elles transportent des passagers, et ceux-ci ont besoin de manger.*

C'était bien la peine que je prenne la situation en main. Nous étions encore en train de mourir de faim.

Nous changeâmes de direction et notre petit groupe se tourna dans le sens de la rotation de l'anneau, de façon à longer la rampe aérienne.

Traqueur et moi ralentîmes de façon à marcher une dizaine de pas derrière la jeune femme et le primate.

— Toi avoir coup de pouce du vieil esprit ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je, maussade. Et toi ?

— Elle dire que bientôt faire tout noir longtemps.

— Oui. Je m'en suis rendu compte aussi.

— Noir longtemps... Dur de voyager. Nous suivre la fille encore ?

— Oui, répondis-je. Pour l'instant.

— Ton idée valoir le coup, pour trouver du gibier. Toi pas honte.

Il resta silencieux un moment, puis ajouta :

— Vieil esprit parler beaucoup d'espace en dessous. Cavernes, oui ! Nous trouver chemin pour descendre, peut-être ? Peut-être en bas choses être moins graves.

Je pensai au grand trou béant dans la surface de l'anneau, bien des kilomètres en arrière. À l'intérieur, nous avions aperçu de nombreux niveaux, étages et espaces intérieurs brisés. Et le gouffre qui s'était ouvert près du mur ? Il était trop tard pour retourner y chercher un chemin. Le trou avait peut-être même été réparé, et le gouffre s'était sans doute comblé tout seul.

Qu'était-il arrivé à tous ces gens ? Aux sphinx de guerre qui les menaient comme du bétail ? Ces machines étaient-elles contrôlées par des Forerunners ou bien par le Prisonnier, le Primordial en personne ?

Et si ce dernier était le chef suprême de l'anneau, finalement ?

— Je ne suis pas sûr que descendre là-dedans soit une bonne idée, déclarai-je.

— Toi puer, nota Traqueur.

— J'ai envie de me pisser dessus, répondis-je.

— Moi aussi. Nous pas le faire et dire que si.

C'était une vieille plaisanterie *hamanune*, mais elle n'était pas très drôle.

Nous gardâmes le silence pendant quelques heures, jusqu'à découvrir une grande et longue machine posée sur la rampe flottante.

Chapitre 24

La machine ressemblait à une chrysalide géante suspendue à une brindille. Deux ailerons étroits couraient sur ses flancs. Pas de fenêtres, pas de portes, et aucun moyen de se hisser jusqu'à elle.

— Ça gros wagon, commenta Traqueur.

Ou un ballon, pensai-je, attaché à la rampe, mais qui ne vacillait pas sous la brise.

Nous en fîmes le tour et passâmes en dessous. S'il s'agissait bien d'une sorte de wagon, nous pourrions trouver un moyen de grimper, d'y pénétrer, de le mettre en marche et de le faire bouger... vite !

Mais il était hors de notre portée.

Vinnevra et Mara s'étaient laissé tomber au sol et nous regardaient tourner en rond pour inspecter l'engin.

— Est-il destiné au transport des Forerunners, ou de leurs affaires ? demanda Vinnevra.

— Tu ne le vois pas ?

— Non. Seulement la rampe.

— Que vois-tu au bout de la rampe ?

Il y eut un long silence, puis Vinnevra haussa les épaules.

— Elle va où nous devons aller, dit-elle avant de me lancer un regard plein d'appréhension.

La contredire aurait été inutile. Cruel, même.

Vous êtes tous fous, ici, observa froidement le Seigneur-Amiral. *Les Forerunners ont détruit ce qui restait de nous, nous ont dressés, ont fait de nous leurs outils... leurs jouets.*

— Alors vas-y, dis-je.

Elle s'éloigna en regardant par-dessus son épaule, puis eut soudain l'air égaré, presque fou. Elle s'en fut alors à grandes enjambées, comme si elle nous fuyait. Mara l'imita aussitôt, tantôt dressée sur ses pattes arrière, tantôt appuyée sur ses longs bras qui entraînaient son corps en avant. J'eus

l'impression que cette méthode était moins efficace sur ce terrain qu'au milieu des arbres.

Vinnevra ne semblait plus avoir besoin de ma protection, ni la désirer. Bien.

Je ne pus me résigner à les suivre immédiatement. Je m'assis dans la terre, la tête dans mes mains, le cœur serré. Après m'avoir tenu compagnie, Traqueur se releva, fit quelques pas et se retourna pour me regarder en penchant la tête sur le côté.

— Toi pas le sentir ?

Bien sûr que si. Mais j'avais fait de mon mieux pour l'ignorer. Vinnevra n'était pas la seule à être guidée, tirée comme une chèvre au bout d'une corde. Je voyais de la nourriture, un abri, des gens pour me protéger. Désormais, je sentais également la nourriture, de grandes tables chargées de victuailles, assez pour nourrir des dizaines de groupes comme le nôtre.

Cela me rendait fou, et j'étais aussi épuisé physiquement que mentalement.

Pas à pas, heure après heure nous suivîmes la rampe flottante... Enfin quelque chose changea, quelque chose apparut sur cette étendue infinie de terre stérile.

Nous arrivâmes devant un épais poteau blanc coiffé d'un large cercle que la rampe traversait sans le toucher. J'estimai sa taille de mes yeux bouffis, et évaluai que le cercle était assez grand pour laisser passer le véhicule. Néanmoins, je me demandais toujours assez mollement comment la bande pouvait bien tenir ainsi toute seule.

Le Seigneur-Amiral daigna alors m'informer que cela n'avait vraiment rien d'extraordinaire. Avec une sorte d'orgueil naturel, instinctif, il ajouta que « nous » – mot par lequel il désignait bien sûr les anciens humains, me distinguant ainsi des humains qu'il avait connus – avions jadis recouvert bien des mondes de réseaux similaires : rampes, poteaux et cercles.

— *C'est beaucoup moins impressionnant que les navires spatiaux – que, soit dit en passant, nous appelions des vaisseaux. Des vaisseaux spatiaux.*

Je compris que le Seigneur-Amiral ressentait quelque chose comme du mépris envers nous, pauvres esclaves et animaux de compagnie des Forerunners, si ignorants... Mais je laissai couler. Il était mort, j'étais vivant, et, la plupart du temps, c'était ma propre volonté qui m'animait.

— Avons-nous jamais construit quelque chose qui ressemble à un Halo ? demandai-je en espérant le piquer au vif.

Mais le Seigneur-Amiral ne répondit pas. Il pouvait se retirer, quand cela l'arrangeait, au cœur des murmures qui emplissaient ma tête, tapi derrière mes pensées à demi formées comme un léopard derrière un rideau de bambous. Je ne pouvais le forcer à se montrer s'il n'en avait pas envie.

— Je prends cela pour un non, marmonnai-je.

La sueur perlait sur le front de Traqueur. L'air, en effet, paraissait plus chaud encore ici que dans la jungle. Plus chaud et moins humide. La soif me tenaillait. Bientôt, nous allâmes nous recroqueviller tels des vers de terre sur un rocher au soleil, tout bruns et tannés comme du cuir.

— Ici, pire que quand jeunes *Chamanush* cruels m'attraper et m'attacher à un buisson de ronces, gémit Traqueur. À l'époque, Marontik encore pas vraiment une ville.

— Tu ne m'en avais jamais parlé, regrettai-je. Je les aurais tabassés et leur aurais jeté des pierres.

— Eux morts avant ta naissance, dit Traqueur.

— Tu les as tués ?

— Eux vieillir, devenir tout ridés, corrigea-t-il en haussant les épaules. Moi vivre plus vieux.

Je ne lui demandai pas s'il en tirait de la satisfaction. Les *Hamanush* ne se préoccupaient pas beaucoup de vengeance et de châtiment. Peut-être était-ce l'un des secrets de leur longévité.

— Vous ne vivez tout de même pas aussi vieux que les Forerunners, dis-je, plus en forme de regret que de reproche.

— Non, confirma Traqueur. Mais toi, si.

— Comment ça ? demandai-je, irrité.

La dernière chose dont j'avais envie en cet instant était d'être comparé à un Forerunner. Traqueur refusa obstinément de répondre, aussi abandonnai-je la partie.

Après quelques heures de marche, l'ombre de l'anneau nous rattrapa. Nous fîmes halte et nous allongeâmes dans la terre. Traqueur et moi permîmes alors au Seigneur-Amiral et à Yprin de s'entretenir à voix basse, tandis que Mara et Vinnevra ronflaient et que les étoiles se mouvaient doucement dans le ciel, passant derrière l'autre face de la roue pour ressortir ensuite. Des cercles dans d'autres cercles.

L'orbe à tête de loup était plus grand chaque nuit. Il atteignait presque treize pouces de large désormais.

Traqueur et moi finîmes par nous assoupir, interrompant peut-être la conversation des vieux esprits. Au retour de la lumière, nous nous réveillâmes en sursaut, sentant une variation dans l'air, et un son doux qui ressemblait au vent.

Le wagon sur la rampe passa soudain au-dessus de nos têtes à une vitesse vertigineuse.

Nous nous levâmes tous d'un bond pour l'observer, mais il n'était déjà plus qu'un point mouvant à des kilomètres de là.

— Quelque chose vient de se rallumer, dit Vinnevra.

Mara siffla et grommela. Vinnevra acquiesça, visiblement en accord avec les paroles du singe.

— Marcher encore ? lui demanda Traqueur.

— Non.

Vinnvra regarda autour d'elle, les mains sur les hanches, et secoua fermement la tête.

— Nous sommes là où nous devons être.

Certes... si nous décidions d'écouter nos guides intérieurs.

Nous regardâmes quand même autour de nous, consternés mais guère surpris. Rien que de la terre ; ni eau, ni nourriture, ni abri. La peau de mon visage et de mes bras était brune et pelée. Celle de Traqueur irritée et couverte de plaques. Mara perdait toujours ses poils, mais il n'y avait pas ici d'oiseaux à leurrer.

Nous étions dans un sale état, mais c'était si bon de savoir que nous étions enfin arrivés à destination.

Une fois de plus.

Le pont céleste nous nargua de sa grâce silencieuse.

Cela n'arriva pas tout de suite, mais seulement une fois que la faim, la soif et le soleil eurent eu raison de mes pensées et que je fus à deux doigts de la folie...

Le sol se mit à frémir.

— Pas maintenant, tentai-je d'articuler, la langue pâteuse et les lèvres desséchées.

Traqueur, allongé sur le dos, les mains sur son visage, resta coi.

Puis la terre s'effondra et se fendit, se séparant en plaques. Nous rampâmes en tous sens, tant bien que mal, jusqu'à ce que les tremblements cessent. Lorsque je me retournai, une plate-forme avait émergé du sol. Les mottes de terre dont elle était encore jonchée glissèrent de sa surface lisse et plate jusqu'à révéler sa blancheur immaculée.

Le long des bords de la plate-forme s'élevèrent de petits poteaux. Au centre se formèrent des bancs.

Nous attendîmes. Tout pouvait arriver. Le Primordial lui-même pouvait jaillir de la plate-forme et tendre les bras pour s'emparer de nous.

La nuit du Halo nous enveloppa, et en haut des poteaux surgirent de petites lampes bleues qui éclairèrent la plateforme. Nous observâmes tout cela sans bouger pendant de longues minutes, puis nous nous levâmes comme un seul homme pour nous hisser sur la plate-forme tout en considérant les lampes avec curiosité.

Traqueur grimpa sur un banc et se mit à se triturer les pieds. Je le rejoignis et Mara m'imita. Nous attendîmes encore. De temps en temps, mon ami, les narines frémissantes, levait les yeux.

Vinnevra demeurait près du bord de la plate-forme, prête à prendre la fuite en cas de problème. Même si, bien sûr, il n'y avait nulle part où aller.

Nous entendîmes alors un faible bourdonnement. Très loin dans le paysage nocturne, une étoile se mit à luire à hauteur de la rampe. Je compris que cet astre était en train de fondre sur nous, dévalant la courbe obscure de l'anneau, et tentai d'estimer la distance à laquelle elle se trouvait – plusieurs centaines, voire

plusieurs milliers de kilomètres. Sa vitesse était impressionnante. Elle se mua en un phare qui projetait un long faisceau de lumière dans l'air poussiéreux, puis en un grand wagon qui se ruait le long de la rampe vers nous. Nous tombâmes tous face contre terre !

Sans un bruit, le wagon s'arrêta net à dix mètres de la plate-forme, juste au-dessus de nous. Le souffle provoqué par la chute du wagon fit voler la fourrure qui auréolait le visage de Mara.

La bourrasque se dispersa en petits tourbillons de poussière qui s'enfuirent dans les ténèbres.

Le bourdonnement se mua en un martèlement sourd et régulier.

Vinnevra avait trouvé la force de s'éloigner en courant. Je ne la voyais plus. Le reste du groupe, en revanche, se tenait debout sous le véhicule.

Un disque se découpa sur le côté du wagon et descendit jusqu'à la plate-forme. Je tressaillis de nouveau, mais il ne s'agissait que d'une pièce incurvée comme la partie de l'engin dont elle était extraite, vierge des deux côtés. Son pourtour se hérissa de petits poteaux, sauf en un point où je supposai que nous étions censés poser le pied pour monter.

D'une voix rauque, j'appelai Vinnevra. Celle-ci sortit enfin de l'ombre et me rejoignit.

— Qu'en penses-tu ? l'interrogeai-je.

Obtempérer ou rester là, cela ne faisait pas grande différence. Quelqu'un tirait sur un fil pour nous remonter... Dans un cas comme dans l'autre, nous n'en avons plus pour longtemps.

Elle me prit la main.

— Je vais où tu vas.

Mara grimpa sur le disque, se tournant de profil pour passer entre les poteaux. Nous la suivîmes. Le disque nous souleva dans les airs, puis s'inclina... Je craignis de glisser et tomber, mais ce ne fut pas le cas. Il s'inséra dans le trou sur le flanc du véhicule.

Je crus distinguer trois portes et m'apprêtais à décider laquelle emprunter, quand soudain il n'y eut plus qu'une ouverture, que nous franchîmes. Le disque se scella

parfaitement dans la paroi, sans fentes ni gonds d'aucune sorte... Très forerunner. L'air était frais. Mara devait se courber pour ne pas heurter le plafond, qui brillait d'une agréable lueur jaune argenté.

Une femme bleue apparut : l'auxilia du wagon, devinai-je. Elle avait une apparence humaine mais faisait approximativement la même taille que Traqueur. L'image flottait à l'extrémité de l'habitacle, les orteils pointés vers le sol. Elle leva gracieusement les bras et annonça :

— Votre présence a été requise. Nous allons vous emmener là où vous devez vous rendre.

Les murs devinrent alors transparents et des sièges manifestement calibrés pour chacun de nous apparurent. Il y avait même une sorte de canapé bas pour Mara, qui aimait s'allonger sur le côté.

— Désirez-vous des rafraîchissements ? demanda la femme bleue. Le trajet ne sera pas long, mais nous voyons que vous avez faim et soif.

Nous n'hésitâmes pas une seconde. De l'eau et des bols de cette pâte savoureuse que nous avions goûtée au hameau des fantômes volèrent jusqu'à nous sur de petits plateaux circulaires, et nous nous mîmes aussitôt à boire et à manger. J'eus la sensation que mes lèvres se réhydrataient et que mes yeux redevenaient presque normaux, non plus couverts de poussière irritante. Mon estomac grogna avant de se mettre au travail. Je sentais les vibrations du véhicule sous mes fesses et mes pieds.

La dame bleue nous retira la collation avant que nous ne nous rendions malades. Nous attendîmes, rassasiés mais toujours dans l'expectative de quelque catastrophe.

— Nous avons trois cabines de passagers aujourd'hui, nous informa l'auxilia.

Je n'en avais vu qu'une, celle où nous nous trouvions, et elle ne me paraissait que légèrement plus petite que le véhicule vu de l'extérieur. Où étaient donc les deux autres ?

— Notre voyage est sur le point de commencer.

— *Ne te fie à rien*, me conseilla le Seigneur-Amiral.

Je n'avais pas besoin de cet avertissement. Notre présence était « requise ». Cela signifiait que quelqu'un avait eu vent de notre existence et désirait nous voir. Cette initiative des Forerunners ne me disait rien qui vaille.

Vinnevra, assise, regardait défiler le paysage plongé dans la pénombre. Je me penchai, car j'étais assis à côté d'elle, et lui effleurai l'épaule. Elle se tourna pour me regarder d'un air ensommeillé.

— Je ne te reproche plus rien, lui dis-je. J'espère que tu me pardonnes, à moi aussi.

Elle se contenta de se tourner vers l'extérieur et de hocher la tête. Peu après, elle s'endormit.

Je ne vis pas grand-chose non plus de notre trajet. Pourtant, il dura un certain temps. Lorsque je me réveillai, le véhicule était éclairé par la lumière du jour et traversait un paysage pierreux, gris et désolé. Des nuages nous survolaient. Je me demandai si nous volions à présent, nous aussi, mais je ne pouvais voir la rampe qui nous portait et ne pus donc m'en assurer.

Puis une énorme masse noire passa comme un éclair à quelques mètres seulement de notre wagon. À la vitesse où nous allions, même une vision aussi furtive signifiait que ce mur, ce bâtiment ou quoi que cela puisse être d'autre devait être extrêmement grand.

Les lumières de la cabine clignotèrent.

La dame bleue se trouvait toujours à l'extrémité du wagon, regardant droit devant elle. Son corps alternait lentement, par vagues, entre une silhouette de Forerunner — une Biotechnicienne plus précisément — et celle d'une humaine. Ses lèvres bougeaient, mais je n'entendais rien de ce qu'elle disait.

Le véhicule frissonna presque imperceptiblement, puis s'arrêta sans la moindre secousse. Le disque qui servait de porte se détacha de son flanc, mais très vite cette fois, et atterrit en contrebas dans un grand fracas.

Ça n'a pas l'air normal.

Soudain, je sentis et vis des formes mouvantes tout autour de nous, qui allaient et venaient lentement. J'avais l'impression

de me trouver dans trois cabines distinctes en même temps, avec une lumière, des couleurs... et des occupants différents.

Traqueur émit un couinement étranglé et bondit pour s'agripper à mon bras. Mara pressa la tête et les épaules contre le plafond, bras levés, pour tenter d'éviter les choses qui bougeaient autour de nous sous cet affreux éclairage vacillant.

Vinnevra se blottit contre le singe, le regard un peu fou.

Soudain, tout devint très concret. Des nuages de poussière nous brouillèrent la vue. Nous fûmes encerclés, bousculés. Des formes roses et grises nous heurtèrent en se ruant vers la sortie. Il s'était peut-être agi de Forerunners autrefois, de toutes les sortes, certains aussi imposants que le Didacte, mais ils étaient désormais méconnaissables. L'un d'eux pivota pour me dévisager, les yeux vitreux, le visage boursoufflé d'excroissances. Des boucles de cheveux se balançaient sous ses bras et, lorsqu'il se retourna vers la sortie, je vis qu'une autre tête poussait sur son épaule.

Ils étaient tous partiellement recouverts de ce qui ressemblait, à première vue, à des armures forerunners. Mais ces choses paraissaient s'enrouler de leur propre chef autour des corps déformés, comme si elles luttaient pour les maintenir en un seul morceau tout en les séparant les uns des autres. Sur ces étuis malléables grouillaient de petites machines qui en émergeaient et y replongeaient sans cesse, comme des poissons entrant et sortant de l'eau, travaillant de leur mieux pour contenir, organiser, préserver ce qui pouvait l'être.

— *Les pauvres... Ils sont gravement atteints de la Maladie Déformante.*

— Je sais, répondis-je dans un souffle.

— *Mais elle a été repoussée, retardée. Cela ne fait que prolonger leurs souffrances. Peut-être sont-ils toujours utiles, d'une certaine manière, tant qu'ils continuent à servir le Maître-Bâtitteur.*

J'étais loin d'en être sûr. Il était possible que l'être qui contrôlait l'épidémie soit en train de les appeler à lui. Ils étaient peut-être devenus les esclaves du Primordial, ou de la machine corrompue qui régnait sur l'anneau.

— Ils étaient avec nous depuis le début ! chuchota Vinnevra avec colère. Pourquoi ne les avons-nous pas vus ?

De vives lumières bougèrent à l'extérieur de l'ouverture : des veilleurs, dotés d'un unique œil vert. Flottant devant eux, sous leur contrôle mais physiquement distincts, se trouvaient des bras terminés par des pinces métalliques portant des cages ovales. Une par une, les pinces saisirent les êtres déformés, les enserrèrent, les soulevèrent et les placèrent dans les cages, qui s'envolèrent ensuite hors de notre vue. Rassemblant le peu de sang-froid qui me restait, je comptai vingt, vingt-cinq, trente créatures malades.

Enfin, la cabine se stabilisa.

La dame bleue annonça, sous sa forme humaine :

— Vous êtes arrivés à destination. Vous vous trouvez au Centre des Biotechniciens. Veuillez sortir rapidement afin de permettre la révision du compartiment.

À l'exception de nous quatre, le véhicule semblait vide.

Chapitre 25

Un autre veilleur, à l'œil vert lui aussi, nous rejoignit comme nous sautions par l'ouverture sans l'aide d'un quelconque système ou d'un escalier. Le disque, attaché au flanc du wagon, branla et grinça sous nos pieds. Mara le traversa avec toute la délicatesse dont elle était capable, mais la surface s'affaissa malgré tout sous son poids et remonta en tremblant lorsqu'elle la quitta.

Le véhicule était maculé de poussière ainsi que d'un fluide vert et visqueux. Lorsque nous fûmes sortis, l'ouverture se combla comme s'il lui poussait une nouvelle porte, puis le véhicule bascula pour se pendre sous la rampe qui l'avait porté jusque-là.

— *Je crois que nous venons de voir le Compositeur à l'œuvre*, commenta le Seigneur-Amiral.

— Vous n'arrêtez pas de parler de ça, murmurai-je. Qu'est-ce que c'est ?

— *Quelque chose que les Forerunners utilisaient il y a bien longtemps pour préserver les victimes de la Maladie Déformante. Nous pensions qu'ils l'avaient abandonné.*

— Vous m'aviez dit que cela avait un rapport avec le fait de convertir les Forerunners en machines. En veilleurs.

— *C'était son autre fonction. Un engin extrêmement puissant. Certains disaient que le Compositeur était un produit de son propre travail : un Forerunner, peut-être un Biotechnicien ayant atteint le stade terminal de la Maladie Déformante.*

Je n'avais vraiment pas envie d'en entendre davantage. Je reportai donc mon attention sur notre environnement, concret et solide. Nous nous trouvions à l'intérieur d'une structure sombre et caverneuse. Aucun autre véhicule n'était en vue. Celui qui nous avait transportés, ainsi que ses hideux passagers clandestins, se mit sans crier gare à bourdonner de plus en plus

fort, puis se rua en direction d'un petit point de jour à une certaine distance de nous... Sans doute une autre mission l'attendait-il, là d'où il était venu.

Traqueur nous regroupa tous à la manière d'un berger, même Mara qui n'émit aucune protestation lorsqu'il la poussa de ses petites mains. Le veilleur à l'œil vert s'approcha et tourna autour de nous pour nous observer.

— Voulez-vous bien me suivre ? Vous trouverez de quoi vous sustenter et vous reposer.

— Qu'avons-nous mangé, là-dedans ? demanda Vinnevra à mon oreille comme par crainte d'offenser la machine.

— Mieux vaut ne pas le savoir, répondis-je, mais ma nausée s'accentua.

— C'étaient des Forerunners, ça ? interrogea-t-elle en désignant l'arche sombre sous laquelle les autres veilleurs s'engouffraient, portant les cages.

— Oui, je pense.

— La Maladie Déformante ?

— Oui.

— Allons-nous tomber malades, nous aussi ?

Je fus secoué d'un frisson si violent que mes dents s'entrechoquèrent.

Nous avions repris assez de forces pour marcher sans trop de difficulté. Malgré cela, la traversée de cet espace caverneux nous parut durer des heures. Au-dessus de nous, l'édifice ne cessait de tenter de se reconstruire, formant des ébauches architecturales – murs couverts de balcons et de fenêtres, longs rubans de routes et de passerelles... – qui s'élevaient, se rejoignaient, allaient et venaient avant de disparaître en vagues lentes, comme l'auxilia à l'intérieur du wagon. Où que nous fussions, cet endroit rêvait à des jours meilleurs.

Le veilleur nous mena jusqu'à une grande place carrée et soudain, comme si nous venions de franchir un voile, nous fûmes de nouveau au grand jour. Devant nous s'étendait un vaste plan d'eau, gris et moucheté de lumière, bordé à des kilomètres de là par des falaises.

Près du large ponton où nous nous trouvions à présent, des bateaux d'une taille impressionnante étaient couchés dans l'eau,

à demi immergés. Ils paraissaient être en train de couler, mais ce genre de chose était toujours difficile à déterminer avec les créations des Forerunners. De gros cylindres s'accumulaient autour de leurs extrémités recouvertes par l'eau.

Plusieurs veilleurs brûlés, à la surface roussie, gisaient çà et là sur le ponton. Leur œil unique était noir. Il émanait d'eux une impression de tristesse et de décrépitude à laquelle nous étions désormais accoutumés.

Notre guide à l'œil vert s'éleva à hauteur de mon visage, puis nous incita à nous avancer jusqu'au bord de l'appontement.

— Un ferry à grande vitesse est sur le point d'arriver, dit-il. Attendez-le ici. Si vous avez faim ou soif, des réserves limitées de nourriture et d'eau sont à votre disposition, mais nous ne devons pas nous attarder.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Le conflit n'est pas terminé.

Peut-être avais-je affaire à un autre veilleur honnête. Je décidai de mettre à jour mes connaissances sur la situation du Halo, du point de vue de cette machine tout du moins. Même si nous, en tant qu'humains, ne pouvions rien y faire.

— Où se déroule la bataille ?

— Autour des stations de recherche.

— Le Palais de la Douleur, commenta Vinnevra avec une grimace.

Elle leva les poings, soit pour se défendre contre les paroles du veilleur, soit parce quelle voulait le frapper. Je lui effleurai l'épaule. Elle la remua pour chasser ma main, mais me laissa poursuivre mon interrogatoire. Je sentais le Seigneur-Amiral orienter subrepticement mes questions, afin d'assouvir sa propre curiosité. Son esprit surpassait le mien à la fois en sagesse et en expérience.

— Les humains ont-ils été infectés ?

— Pas au début. Puis... le Prisonnier est arrivé.

— Pendant que cette arme était testée à Charum Hakkor ?

— Oui.

— Comment Primordial... Prisonnier... arriver ici ? demanda Traqueur, sans doute guidé par Yprin.

L'œil vert parut briller plus vivement à cette question.

— Le Maître-Bâtitseur lui-même l’a escorté jusqu’à l’installation.

— Le Primordial se trouvait-il dans une bonde temporelle ?

— Non.

— Était-il libre de bouger et d’agir comme il le souhaitait ?

— Il ne bougeait pas, au départ. Il semblait en repos. Puis le Maître-Bâtitseur a quitté l’installation et laissé ses chercheurs prendre le relais. Ils ont réduit le rôle des Biotechniciens sur l’installation, et fini par les séquestrer avec un groupe d’humains sélectionnés dans plusieurs réserves plus petites.

— Mais il y avait d’autres humains en plus de ceux qui se trouvaient sous la protection des Biotechniciens.

— Oui. Beaucoup.

— Et les scientifiques du Maître-Bâtitseur ne cessaient d’essayer de les infecter.

— Oui.

— Ont-ils réussi ?

— Ils ont fini par y arriver, oui, mais seulement quelques-uns. Ils tentaient également d’accéder aux données emmagasinées par la Bibliothécaire dans les humains eux-mêmes.

Ce dialogue me donnait l’impression de me regarder le nombril. Je ressentais un tourbillon d’émotions négatives et contradictoires. Je m’aperçus bientôt que ce conflit intérieur provenait en grande partie du Seigneur-Amiral.

— Comment ont-ils accédé à ces données ? En leur posant des questions ?

— En extrayant les données pour les entreposer ailleurs.

— *Parle-lui du Compositeur !*

— Qu’est-ce que le Compositeur ?

— Inconnu, répondit le veilleur.

— Vous avez l’air de savoir tout le reste. Qu’est-ce que le Compositeur ?

— Peut-être un archaïsme. Inconnu.

— Il n’est plus utilisé ? Pour transformer des êtres vivants en machines, par exemple ?

Cette fois, le veilleur ne répondit pas.

J'entendis un vrombissement au loin. De l'autre côté du plan d'eau, près de la falaise, une traînée blanche prenait un large virage et se rapprochait de nous. Il devait s'agir du ferry.

Les questions se bousculaient en moi.

— Allez-vous nous accompagner ?

— Non, dit le veilleur. Ceci est mon poste. J'ai des travaux d'entretien à accomplir.

— Y aura-t-il d'autres veilleurs là où nous allons ? D'autres auxilias ?

— Oui. Le ferry arrive dans trois minutes.

— Au sujet de la guerre... Les Biotechniciens se sont-ils dressés contre les Bâtisseurs ?

— Oui.

Que ses réticences à répondre étaient pénibles !

— Pourquoi ?

— Le Prisonnier s'est longuement entretenu avec l'auxilia en charge de cette installation. L'auxilia a alors désactivé les boucliers et levé les protections dans les centres de recherches sur les Floods, propageant l'infection parmi les Bâtisseurs ainsi que chez de nombreux Biotechniciens. Elle a ensuite déplacé l'installation jusqu'au système-capitale où nous avons été attaqués par la flotte forerunner, ce qui nous a contraints à nous enfuir. Mais pas avant que l'arme ait le temps de tirer sur le monde-capitale forerunner.

La voix du veilleur sembla se teinter de tristesse. Ces serviteurs mécaniques souffraient-ils donc en même temps que leurs maîtres ?

— Nous être où, là ? s'enquit Traqueur.

— Nous sommes en orbite autour d'une étoile, aux confins de la galaxie.

— Des planètes ?

— Quelques-unes, oui. La plupart ne sont que des lunes gelées. Il y en a aussi une grande, composée essentiellement de glace et de roche. Elle se rapproche. Beaucoup trop.

Le ferry ralentit à l'approche du ponton. Ses deux longs flancs fuselés, semblables à deux boomerangs, se rejoignaient à leurs extrémités pour former la proue et la poupe. L'écume qui jaillissait dans son sillage nous aspergea.

Le singe s'ébroua, nous éclaboussant une nouvelle fois.

— Montez, maintenant, ordonna le veilleur tandis qu'une porte s'abaissait pour former une rampe d'accès.

— Y a-t-il des choses malades à l'intérieur ? demanda Vinnevra d'une voix tremblante.

— Non, répondit-il. Vous êtes attendus, et le temps presse. C'est tout ce que je sais.

Nous franchîmes la rampe. L'intérieur du ferry différait peu de celui du wagon, bien qu'il fût plus large et plus haut de plafond. Mara n'eut pas à se baisser. Vinnevra fouina un peu partout, à la recherche d'autres passagers. Nous étions visiblement les seuls.

— Peut-être les Forerunners entassent-ils les passagers et s'arrangent-ils pour que certains s'endorment. Ainsi, les trajets paraissent plus courts, dis-je.

Vinnvra se blottit sur un banc.

— Tais-toi, par pitié, dit-elle.

Mara émit une plainte aiguë et se coucha dans l'allée.

Traqueur agita les bras.

— Moi pas sûr que Forerunners contrôler tout ça, désormais. Cela ne me rassura pas le moins du monde.

— Qui, alors ? demandai-je.

— Pas savoir.

Il s'accroupit, puis tapota le siège à côté du sien pour m'inviter à m'asseoir. Nous contemplâmes le paysage à travers les murs transparents alors que le ferry s'arrachait au ponton et prenait de la vitesse. L'écume aspergea la coque, glissant sans laisser de marques. Tout était lisse et parfait, et en même temps étrangement primitif. La rampe de transport et ce bateau étaient trop simples, beaucoup trop simples, presque enfantins. J'en attendais désormais bien davantage des Forerunners.

Toute ma vie, j'avais pris les Forerunners pour des divinités mineures qui régnaient sur nos vies. Lointains, pas particulièrement cruels, mais difficiles à comprendre. Depuis que j'avais rencontré Novelastre sur Erdé-Tyrène, toutes mes idées reçues les concernant avaient volé en éclats. Et que restait-il ?

— *Être humain n'a jamais été facile. Ne définis pas ton identité en te comparant à eux.*

— Oh, taisez-vous ! rétorquai-je. Vous n'avez pas besoin d'essayer de comprendre et de rester en vie, vous.

— *Si je suis si inutile, pourquoi la Biocréatrice m'a-t-elle sauvegardé en toi ? Tu ne me parais pas détenir des trésors de sagesse.*

Ces paroles m'irritèrent.

— Sans eux, vous n'existeriez pas... et moi non plus.

Traqueur me regarda. Il avait l'air déboussolé. Ses yeux tristes et un pli au coin de sa bouche m'indiquèrent qu'il ressentait à peu près la même chose, et que ses pensées étaient similaires aux miennes.

Le trajet sur le ferry fut long et calme. Le lac, ou la mer, ou le fleuve – qui était peut-être celui que nous avions déjà traversé dans l'autre sens, sans savoir de quoi il s'agissait-demeura gris et monotone pendant de longues heures. Pendant quelque temps, l'étendue d'eau se rétrécit en un canal flanqué de falaises grises. Plus elle s'élargit de nouveau, ses rivages lointains s'étirant en profondeur sur la courbe du Halo.

Je ne pouvais même pas estimer notre allure, mais l'écume jaillissait haut sur notre passage.

Pendant un temps, je fus troublé par la pensée que nous voguions peut-être sur les grandes eaux à l'ouest, et que nous étions acheminés vers de lointaines régions... Mais toutes ces légendes semblaient à présent trop archaïques, trop peu crédibles pour y adhérer aveuglément.

J'avais perdu tout lien avec les images des grottes sacrées. Tout ce que j'avais vu depuis le cratère de Djamonkin rendait ces dessins, contemplés pour la première fois à la lueur enfumée des lampes à suif, bêtes et vides de sens. Mes racines n'étaient pas sur cette terre et je n'avais aucun moyen de savoir de quelle sorte d'eau il s'agissait : l'eau des esprits ou l'eau qui ruisselle, l'eau vivante ou l'eau morte. La vie et la mort avaient une tout autre signification pour les Forerunners.

Mon ancien esprit n'était pas non plus ému par ces légendes, celles que m'avaient enseignées les chamans en scarifiant mon dos pour marquer et confirmer mon entrée dans l'âge d'homme.

— *Ton peuple est tombé si bas... Vous êtes devenus si irrationnels. Du bétail, des animaux domestiques.*

Je ne répliquai rien à ces insultes. Elles contenaient une grande part de vérité.

Vinnevra se pencha, depuis son banc, pour me frôler l'épaule. Son visage était calme et serein, ses yeux, brillants.

— Je crois que je comprends, maintenant, affirma-t-elle. C'était un endroit destiné aux enfants. Les enfants forerunners. Un endroit où ils pouvaient apprendre et jouer en toute sécurité. Et je sais d'où vient mon génocode, ajouta-t-elle. Il vient dans ma tête comme le soleil perce l'obscurité. Il vient, frais et nouveau, lorsqu'il a quelque chose d'important à me dire. Et c'est la voix d'un enfant... Un enfant perdu, très jeune.

— Pourquoi un enfant ?

— Je ne sais pas, mais il est jeune.

— Mâle ou femelle ?

— Les deux.

— Que te dit-il en ce moment ?

— Que nous allons là où nous devons aller.

— Et où est-ce donc ?

Mara tendit son énorme main et la jeune femme lui attrapa le pouce.

— Nous allons tous sur Erda, déclara Vinnevra.

— Comment ? interrogeai-je. À la nage ?

Elle me fit une grimace, puis se retourna pour se rouler de nouveau en boule.

Traqueur gronda.

— L'air, plein de mensonges, affirma-t-il.

— Sans doute, répondis-je.

Une pensée nouvelle rendait toutefois mon cœur plus léger.

— Et si les humains étaient chargés d'une tâche que les Forerunners n'ont pas su accomplir ? suggérai-je.

— Quel genre de tâche ? demanda Traqueur.

— Tuer le Primordial, dis-je. Les Forerunners se sont battus et sont tombés malades. Il ne reste plus que nous pour tuer le Primordial, réparer le Halo et l'emmener là où il devrait se trouver.

Traqueur se pencha vers moi, le regard vif et brillant.

— Nous être dangereux, chuchota-t-il. Avoir les guerriers en nous.

Le bateau s'approcha alors du rivage, décrivit une boucle et fila en avant, parallèlement à de hautes falaises d'un vert délavé. Traqueur montra du doigt des bâtiments bleu-gris qui s'élevaient en bordure de la falaise, de plus en plus grands à mesure que nous approchions. Il s'agissait de gros blocs irréguliers, formant des rangées de tours ondoyantes. Leurs cimes soutenaient les restes de ce qui avait dû, jadis, constituer un toit : des pièces voûtées aux contours dentelés, comme la coquille brisée d'un œuf géant. Après être passé sous la tour la plus proche, le bateau bifurqua de nouveau, faisant jaillir un grand panache d'écume. Comme il s'inclinait, la vue s'orienta vers les trous béants du grand toit avant de retomber sur les flots.

Une attraction pour jeunes Forerunners ! Je commençais à accorder du crédit à la théorie de Vinneva.

Bien des kilomètres en avant se dressait une vaste masse grise et plate. Comme nous nous approchions à vive allure, il s'avéra que nous étions face à un immense mur d'eau qui s'abattait sur les flots, soulevant de grands nuages d'écume. La chute mesurait au bas mot neuf ou dix kilomètres de haut.

— Orage ? suggéra Traqueur en fronçant les sourcils.

— Je ne crois pas, répondis-je.

Nous contemplâmes cette blancheur mousseuse qui se rapprochait. Alors que nous nous apprêtions à nous fondre dans le tumulte, notre bateau se souleva parallèlement à la chute, comme un oiseau remontant le long d'un mur... Nous gravâmes alors la cascade et passâmes *au-dessus*, où s'étendait un large plan d'eau vert mousse. Le ferry s'abattit sur cette surface aussi luisante qu'un joyau, faisant une fois de plus jaillir des gerbes d'écume et progressant vivement à contre-courant de l'eau qui se ruait vers la chute.

Un peu plus tard, le courant parut s'inverser et nous précipita en direction d'une gigantesque cavité qui s'ouvrait au milieu des flots. Elle devait mesurer au moins vingt ou trente kilomètres de large. Tandis que nous filions au travers des arcs-

en-ciel et des nuées écumeuses qui l'entouraient, de plus en plus proches de cette cascade intérieure, j'eus la sensation qu'elle était bien plus profonde que la chute que nous avions remontée.

— Ressembler à une cible, remarqua Traqueur. La Bibliothécaire bien aimer les cibles. Vous penser qu'elle être là-bas, peut-être ?

Vinnevra se leva pour nous rejoindre.

— Ce n'est pas la Bibliothécaire, insista-t-elle. Et ce n'est pas un Forerunner. C'est un enfant. Un petit enfant.

Ses paroles n'avaient aucun sens pour moi, mais le Seigneur-Amiral sembla y trouver quelque chose d'intéressant.

— *Ils renaissent, enfants, tous ensemble. Le Compositeur a été conçu pour éviter cela.*

Encore ce nom ! Je ne voulais plus l'entendre.

Le bateau s'inclina sur les flots et nous vîmes que le soleil était tout près du pont céleste enveloppé de ténèbres, semblant presque le toucher. Loin à l'est, nous aperçûmes de nouveau l'orbe rouge et gris à tête de loup, aussi large que plusieurs mains, si proche que même l'ombre de son croissant révélait de nombreux détails.

— *Il est bien trop proche*, pesta le Seigneur-Amiral. *On va droit à la collision.*

— Les Forerunners sont capables de découper les planètes comme des oranges, répondis-je.

— *Cet anneau est bien plus fragile qu'il n'en a l'air. Quelqu'un a sûrement prévu un moyen de le détruire, au cas où il en perdrait le contrôle.*

Il fit surgir dans mes pensées un diagramme réaliste, sur lequel une orbite de sécurité se rapprochait graduellement de l'orbe à tête de loup. Pendant un moment, cette image obstrua ma vue et je me sentis presque aveugle... Mais j'en saisis l'urgence et l'importance. Ma compréhension des dynamiques orbitales et de la stratégie à grande échelle s'était déjà considérablement améliorée sous sa tutelle.

Et dire que, naguère, je croyais que les étoiles étaient des trous percés dans le ciel par des oiseaux cherchant des insectes !

Il était tout à fait logique que le Halo suive une trajectoire menant à une collision. Ainsi, si la faction responsable de

l'anneau en perdait le contrôle et que la trajectoire n'était pas corrigée dans un temps donné, alors cette sécurité intégrée le ferait s'écraser contre l'orbe à tête de loup.

Le Halo s'autodétruirait.

Je me cramponnai à mon siège, envahi d'une terreur instinctive – mais pas à cause de cette idée affreuse, bien qu'encore abstraite.

Le bateau plongea dans l'énorme cascade. Nous ne sentîmes ni n'entendîmes rien d'autre qu'un bourdonnement sourd, mais ce que nous vîmes nous fit hurler et nous blottir les uns contre les autres. Même l'immense Mara gémit et enfouit sa tête dans ses mains.

Tout autour de nous, accompagnant notre chute, les eaux sombres se divisaient en centaines de ruisseaux verticaux, dont la surface tumultueuse était marbrée de bleu, de vert et de vert plus profond. Ils se mirent brusquement à s'entrelacer, passant les uns au-dessus des autres comme des serpents, se tordant et tissant d'incroyables motifs de plus en plus serrés, réduisant l'espace entre les mailles du filet.

Nous ne pesâmes soudain plus rien, et nous mîmes à flotter jusqu'au plafond, agrippés les uns aux autres. J'avais envie de vomir. Traqueur et Mara, eux, ne se gênèrent pas pour le faire.

Notre chute s'éternisa durant de longues minutes. Puis les rubans tressés s'envolèrent hors de notre vue et nous plongeâmes dans un vide infini. Au-dessus de nous, les mailles jaillirent vers l'extérieur pour former un plafond voûté, un toit à l'envers d'eau mouvante. Il était certain que nous nous trouvions désormais à l'intérieur de l'anneau, très loin sous la surface. En revanche, je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où nous nous rendions.

Nous demeurâmes en apesanteur, en chute libre, mais la nausée nous quitta. Notre vitesse et la distance que nous étions en train de couvrir étaient difficilement estimables. Cela pouvait représenter des dizaines de kilomètres, des centaines même. Mes yeux s'accoutumèrent lentement à la nouvelle sorte d'obscurité qui nous entourait, d'un noir plus que noir, plus noir que la nuit, plus noir que le sommeil.

Mara pressa son visage contre la coque transparente et émit de petits sifflements, puis tapota la paroi avec une expression renfrognée. Je distinguai alors ce qu'elle voyait. Notre bateau était désormais entouré de formes qui luisaient doucement.

Je saisis le bras de Traqueur. Il se dégagea et me lança un regard de reproche, puis scruta à son tour l'espace autour du navire.

— Des bateaux, déclara-t-il. Gros bateaux.

Les formes étaient soigneusement alignées les unes au-dessus des autres en rangées qui nous dépassèrent une par une. Elles étaient ourlées de douces lignes bleu-vert et mouchetées de petites étoiles, semblables à des vers luisants tapissant une caverne. Puis elles aussi s'envolèrent hors de notre vue, et une obscurité vide, vierge, nous avala de nouveau. Je me demandai si nous venions de voir des bateaux, des vaisseaux spatiaux, des centrales, ou toute autre espèce de machine ou de magie.

— *Des machines, de la science. Pas de magie*, me rappela le Seigneur-Amiral.

J'étais cependant trop aveuglé par la fatigue pour m'intéresser aux réflexions d'un fantôme.

Je ne vis que de très légers indices de ce qui se trouvait à l'extérieur du bateau : quelques taches brunes, une corde gris foncé qui disparut très vite au-dessus de nous, comme le fil arraché d'une toile d'araignée... Puis notre poids se réinstaura graduellement et nous retombâmes doucement sur le sol de la cabine. Notre chute serait bientôt terminée.

Nous nous cramponnâmes, à l'aide de nos bras et de nos jambes, au sol ainsi qu'au banc. Les parois du bateau se firent brumeuses, puis opaques.

Nous nous arrêtâmes.

La trappe sur le côté s'ouvrit.

Nous nous éloignâmes en un troupeau désorganisé aussi loin que possible de ce trou noir, jusqu'à nous agglutiner dans un coin à l'arrière de la cabine. Mara nous enveloppa de ses longs bras.

Un soupir d'air frais s'introduisit par l'ouverture, mais ensuite, pendant un bon moment, plus rien ne se passa. Nous

entendîmes alors une lointaine note de musique qui résonna, discordante, comme le chant d'un oiseau étrange et perdu.

— Est-ce le Palais de la Douleur ? demanda Vinnevra.

Nous l'ignorions. Je ne pouvais qu'imaginer ce qui nous attendait à présent que nous avions voyagé sur les eaux, puis dessous, et enfin au-delà.

La lumière qui éclairait la cabine diminua tandis que, simultanément, la clarté à l'extérieur s'accroissait légèrement.

— Quelque chose vouloir nous faire sortir, affirma Traqueur en s'enfonçant un peu plus dans l'épaisse fourrure de Mara.

Ses narines frémissaient. Je sentis la même odeur que lui : de la nourriture, chaude, savoureuse et en abondance. Malgré tout ce que nous venions de vivre, nous étions de nouveau affamés. Terriblement, même.

Vinnevra fut la première à quitter l'étreinte protectrice du primate.

— C'est là que nous devons être, dit-elle.

À ces mots, nous poussâmes tous un grognement, même le singe. Mais la jeune femme s'avança vers l'ouverture, ne jetant qu'un seul regard en arrière pour scruter nos visages avant de poser un pied à l'extérieur... et de disparaître.

Nous n'avions pas le choix, bien sûr. Nous étions tous d'accord : nous nous trouvions là où nous devions être.

Nous la suivîmes.

Chapitre 26

Le bateau reposait au centre d'une immense toile qui diffusait une lueur verte et s'étendait en éventail pour former des avenues, des chemins ou des rues... Quel que soit leur nom, ces voies étaient assez larges pour laisser passer trois d'entre nous côte à côte, ou l'un de nous et Mara. Partout, elles rejoignaient d'autres lignes et dessinaient, plutôt qu'une toile, un labyrinthe verdâtre et brillant qui s'étirait de tous les côtés à perte de vue.

Au-dessus d'une ceinture lointaine de profondes ténèbres, je distinguai d'autres structures flottantes, droites et très hautes. Il s'agissait peut-être de piliers ou de supports quelconques. Elles entouraient la toile dont elles reflétaient faiblement la lumière. J'ignorais à quelle distance de nous elles se trouvaient, mais lorsque mes yeux se furent accoutumés à cette semi-pénombre, je les suivis du regard, haut, très haut. Elles semblaient devenir de plus en plus minces jusqu'à se fondre les unes dans les autres.

Il était possible que nous nous trouvions au pied d'un gigantesque et étroit tunnel s'enfonçant verticalement dans les profondeurs de l'anneau, où des bateaux et d'autres types d'équipement étaient stockés en attendant d'être utilisés. Je me tenais près de Traqueur, qui ne se laissait jamais impressionner par la grandeur des choses, quelles qu'elles soient.

— Encore diablerie Forerunner ? Ennuyeux ! souffla-t-il avec dédain. Où être la nourriture ?

Puis il se retourna et ses paupières blanches clignèrent avec inquiétude.

Vinnevra était tombée à genoux. Mara se hâtait le long d'un chemin qui menait à la jeune femme, les bras en croix comme pour conserver son équilibre... et pour nous appeler à l'aide.

Vinnevra pressa soudain ses mains contre ses tempes et hurla :

— Je vous entends ! Assez !

Autour de nous, quelque chose changea, puis se retira. Je ressentis cette absence subite comme une grande déception qui me prit aux tripes, presque aussi déchirante qu'un deuil. Pour Vinnevra, en revanche, ce fut visiblement un soulagement. Elle se releva.

— Par ici ! appela-t-elle avec une gaieté soudain retrouvée. Ne vous inquiétez pas, la toile ne vous laissera pas tomber.

Cela ne rassura pas Mara. L'obscurité au-delà des bords de notre plate-forme d'arrivée donnait une impression dérangeante de profondeur. Il semblait bien possible d'y tomber et d'être happé par une chute infinie. Toutefois, guidés par le fumet de la nourriture, et restant aussi loin que possible des bords de la toile, nous nous mîmes en route dans la direction indiquée par Vinnevra.

J'avais entendu autrefois des légendes sur les jeux auxquels s'adonnaient les dieux et les diables aux dépens des humains. Sur Erdé-Tyrène, on décrivait souvent aux enfants ces horreurs et ces merveilles. Cependant, il me sembla soudain évident – j'aurais d'ailleurs pu m'en rendre compte plus tôt si je n'avais pas été distrait par les événements – que tous ces cauchemars et ces rêves, qui sont le lot des mortels faibles et maladroits tels que nous, s'étaient réalisés depuis que j'avais rencontré Novelastre.

— *Défais-toi de tes chaînes*, m'exhorta le Seigneur-Amiral.

— Comment ?

— *Retourne leur pouvoir contre eux. Ici, ce sont eux qui sont faibles ou morts.*

— Ici, rien n'est réel ! criai-je.

Traqueur posa un doigt sur ses lèvres, puis me fit un clin d'œil ; non pour plaisanter, mais pour me prodiguer un bon conseil. Il n'était pas sage, à ce stade de notre voyage, de provoquer nos anciens esprits outre mesure.

Nous suivîmes Vinnevra comme elle bifurquait à droite, puis encore sur un autre chemin, long et rectiligne. Derrière nous, le ferry ne cessait de rétrécir, et je pus bientôt le masquer de mon pouce... Enfin, le centre de la toile s'évanouit dans l'obscurité, de même que le bateau.

Les ténèbres régnaient derrière nous et sous nos pieds. La surface de l'anneau était peut-être toujours au-dessus de nos têtes, avec ses faux paysages telle une couche dérisoire de peinture – les villes abandonnées, les plaines dévastées couvertes de poussière cendreuse, les Forerunners morts, c'est-à-dire tout ce que nous avons laissé derrière nous, y compris nos congénères.

Il se pouvait aussi que tout cela ait été balayé. L'anneau lui-même avait sans doute été anéanti, et il ne restait alors plus que cette toile luisante.

Trop souvent, dans les rêves, on ne peut plus retourner dans les lieux qu'on vient de quitter et, lorsqu'on essaie de le faire, ils ne sont plus conformes au souvenir qu'on en avait. Si notre destination finale était Erdé-Tyrène, « Erda », alors cette règle fondamentale des rêves se verrait bafouée.

Du reste, là où il y a une toile, il y a très probablement une araignée. J'avais maintenant envie de me pisser dessus ou d'évacuer le contenu – inexistant-de mes entrailles, afin que ma puanteur dégoûte les prédateurs – les humains sont capables de dégager une telle pestilence ! –, puis de fuir, fuir, ou de sauter par-dessus bord et tomber dans l'abysse. Durant ma chute, peut-être me réveillerais-je pour bondir de mon lit d'herbe et de lames de bois, au son des marmites de ma mère qui s'entrechoqueraient dans la pièce voisine. Je m'étirerais, bâillerais et me préparerais pour cette journée que je passerais à faire ce que Traqueur avait prévu pour nous.

Ces temps-là étaient heureux. Les plus heureux que j'aie jamais connus.

On ne retourne pas en arrière.

Et si j'étais mort, si j'avais déjà traversé les grandes eaux à l'ouest, je n'avais clairement pas reçu la faveur d'Abada.

Nous marchâmes. D'après certaines légendes, les morts marchent pour l'éternité sans jamais savoir où ils vont.

Ce fut Traqueur qui, le premier, aperçut l'araignée. Il fourra son doigt sous mes côtes, très fort. Je tournai la tête à gauche et vis, à mon tour, une patte bleue, pointue et dentelée. Puis une

deuxième. Traqueur hurla et tenta d'escalader mon torse comme un arbre. Je le laissai faire.

Serrant mon ami contre moi, je pivotai lentement et maladroitement sur la gauche. Devant moi se trouvait Mara et, loin devant elle, une autre longue patte dentelée qui se mouvait, effleurant le labyrinthe verdâtre. En terminant ma rotation, je vis que des dizaines de pattes identiques progressaient lentement, délicatement, sur la toile.

Exactement ce que je craignais.

Il me fallut tout mon courage – à moins qu'il ne se soit agi de folie – pour me pencher en arrière et lever les yeux. Au-dessus de nous, soutenue par ces pattes brillantes et coudées, s'étendait une masse compacte de cristaux, aussi grande qu'une cité, mais à l'envers. Elle puisait d'une lueur profonde et ténébreuse. Sur les facettes des cristaux grouillaient des étoiles ou des vers luisants étincelants qui laissaient sur leur passage des traînées lumineuses.

Les pattes clignotèrent et se tordirent, révélant qu'il ne s'agissait pas réellement de pattes, mais plutôt d'un genre d'éclairs solidifiés soutenant la masse cristalline. Elles disparaissaient, réapparaissaient, puis fléchissaient et pliaient comme sous le poids d'un lourd fardeau.

La cité de cristaux descendit vers nous. En son centre, une lumière vert émeraude se mit à scintiller, plus vive que les lueurs qui l'entouraient. Un faisceau éblouissant en jaillit. C'était le regard menaçant de cet unique œil vert.

Traqueur se cramponna de plus belle à mes épaules. Vinneva resta immobile avec une expression d'espoir ultime et désolé, l'espoir de celui qui s'apprête à renoncer et à mourir. Mara se redressa de toute sa taille, déploya ses épaules colossales et ouvrit la bouche pour rugir...

La cité de cristal s'orna de nouveau fils lumineux et se mit alors à tomber, vers nous, derrière nous, puis elle traversa littéralement la toile avant de s'arrêter perpendiculairement à ses voies verdâtres.

Les fils fusionnèrent avec les chemins et les avenues.

Nous nous trouvâmes face à un mur de cristaux, au même niveau que l'immense œil vert. Ce dernier était devenu le centre

du labyrinthe. L'odeur de nourriture se fit omniprésente. En dépit de la terreur que je ressentais, je me mis à saliver. J'étais tiré en laisse comme un animal, manipulé à l'aide de mes instincts les plus primaires sans pouvoir rien faire pour l'empêcher.

Vinnevra tournoya sur elle-même, son visage reflétant la lueur glauque qui nous baignait.

— Nous rentrons chez nous ! s'exclama-t-elle.

Le grand œil vert se souleva. Le réseau de chemins était lentement étouffé par les ténèbres que déversait la masse de cristaux.

— *Nous avons déjà vu cette chose*, m'informa le Seigneur-Amiral.

Je m'aperçus alors que l'ancien esprit ne ressentait pas la moindre peur, et pas parce qu'il était déjà mort. Il sentait qu'un danger guettait ses vieux ennemis, que l'on faisait souffrir les Forerunners... ce qui importait bien plus que son propre sort ou le mien.

— *C'est la chose qui a trahi les Forerunners, leur monstre le plus terrifiant. Nous le connaissons. Tu te souviens ?*

Je ne me souvenais pas. Pas encore.

Des murs descendirent autour de nous, reflétant d'abord la lumière de l'œil étincelant, puis des scènes et des images se peignirent sur leur surface pâle, comme les esquisses de rêves à venir.

Pourtant, le vieil esprit refusait de se laisser intimider.

— *Nous sommes ici parce que certains humains sont immunisés contre la Maladie Déformante. Nous portons en nous ce secret. Et nous ne le leur avons pas encore cédé. Si nous le cédon, nous mourrons !*

Mais la faim animale qui s'empara de moi eut raison de ma voix intérieure. Toute trace de raison froide et de pensée logique fut écrasée, piétinée.

Les murs finirent d'ébaucher, de peindre puis de projeter un lieu où nous pourrions tous nous sentir bien, chez nous.

Un mensonge plus grand encore.

Chapitre 27

Nous traversâmes une forêt de vieux arbres majestueux, puis une prairie mouchetée de soleil, bercés par le bourdonnement d'insectes inoffensifs.

Au centre de la clairière ensoleillée se trouvait une grande et robuste table de bois, sur laquelle s'étalait le merveilleux festin dont nous avons senti le fumet un peu plus tôt, lorsque nous voyagions sur le... le quoi ?

Vinnevra courut s'asseoir au milieu d'un banc, puis adressa à Mara un sourire bienveillant. Le singe s'avança de bon gré, mais pas avant de m'avoir lancé un regard qui semblait sage, prudent... et sceptique.

Tout de même, il y avait de la nourriture et du soleil.

Le primate rejoignit Vinnevra et s'assit par terre derrière elle. La jeune femme lui offrit un bol de fruits. Après en avoir saisi un avec délicatesse, Mara se mit à le mâchonner d'un air pensif.

Je contournai la table et m'assis en face de Vinnevra. Tirant à moi un grand bol, puis un plus petit, je servis à Traqueur du grain bouilli, des légumes et enfin de la viande coupée en tranches, rôtie à la perfection et saupoudrée de sel. Le tout chaud, riche et délicieux.

Étrangement, Traqueur semblait un peu absent, mais pour l'heure, je ne m'en alarmai pas. Du coin de l'œil, je le vis manger et cela me fit plaisir. Cependant, je n'arrivai pas à déchiffrer son expression.

— Quel voyage interminable, n'est-ce pas ? lança Vinnevra en me gratifiant d'un sourire radieux.

Cette forêt ne ressemblait pas beaucoup à celles que je connaissais, plus sèches et plus épineuses. Le soleil était haut et très lumineux, le ciel était exactement de la bonne nuance de bleu, et il n'y avait pas de...

— *Pont céleste.*

Nous mangeâmes jusqu'à ne plus pouvoir rien avaler. Nous décidâmes ensuite de quitter la table pour nous asseoir à l'ombre d'un arbre géant au feuillage épais et à l'envergure impressionnante, dont la cime était presque assez haute pour toucher les nuages. Pendant un moment, je sus que nous étions bien de retour sur Erdé-Tyrène, comme Vinnevra l'avait promis.

— C'est dommage que Gamelpar ne soit pas là, remarquai-je. Elle me jeta un regard perplexe.

— Mais si, il est là.

J'acceptai de la croire.

— Où sont les autres ? demandai-je.

Traqueur, qui se trouvait non loin de moi sur le côté, ne répondit pas.

Vinnvra souriait toujours.

— Ils sont là aussi. Nous les rencontrerons bientôt. N'est-ce pas merveilleux ?

Le jour se mua en crépuscule, comme il l'avait toujours fait sur Erdé-Tyrène, les nuages se teintant de rose et d'orange, puis de mauve, de brun, et enfin de gris. Les étoiles apparurent.

— *Regarde la position des étoiles. Ce n'est pas...*

La lune se leva. Mes compagnons s'endormirent lovés dans la mousse et l'herbe tendre, à l'exception de Mara, qui s'éloigna de Vinnevra pour s'approcher de moi. Elle poussa un grondement venant du fond de sa poitrine.

La lune, verte et brillante, nous couva du regard jusqu'à ce que je ferme les yeux à mon tour.

Puis le grand œil vert s'insinua profondément en moi, me rappelant avec un enthousiasme surprenant que nous nous étions déjà rencontrés. Le Maître-Bâtisseur avait conduit ce premier entretien, avec l'aide de cette auxilia à l'œil vert, très différente des veilleurs mineurs et des auxilias serviles.

L'auxilia m'informa fièrement, ainsi que le Seigneur-Amiral par mon intermédiaire, qu'elle avait bien pris les commandes de l'anneau et de tout le dispositif de défense forerunner.

Elle ajouta qu'elle était parfaitement capable de mentir.

Ensuite, elle s'amusa un peu.

Je ne saurai jamais si elle nous déplaça réellement sur l'anneau pour nous faire vivre d'autres voyages ou si elle remplaça simplement nos souvenirs par des rêves artificiels. Elle avait en tout cas la possibilité de faire les deux. Elle ne servait plus ni le Maître-Bâtitteur ni les Forerunners.

— *Qui sert-elle à présent ?*

L'orbe approchait... Le temps pressait. Cependant, le maître de l'anneau me déconcentra et m'empêcha d'utiliser ma capacité de raisonnement.

Tous ces voyages, toutes ces années s'achevèrent sur une explosion de douleur. Une douleur immense.

Puis le vieil esprit disparut.

ANALYSE DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : S'ensuivent plusieurs flux de données distincts, qui diffèrent de façon substantielle de ceux liés au Seigneur-Amiral. L'analyse n'est pas terminée, mais nous recommandons le plus grand scepticisme vis-à-vis de leur véracité et de leur utilité.

COMMANDANT DU SRN : « Rien de tout cela ne me paraît fiable. Il est presque certain qu'on nous prodigue des informations trafiquées. Et quand bien même, comment pourrions-nous corréler ces prétendus souvenirs avec les événements réels cent mille ans plus tard ? »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Je ne peux vous contredire. Cependant, nous trouvons tout de même, çà et là, des similitudes troublantes entre ces récits et des découvertes récentes. »

COMMANDANT DU SRN : « Des appâts destinés à nous faire gober le mensonge dans son ensemble, non ? »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « C'est possible. »

CONSEILLER DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Nous sommes très intéressés par les références à cette "IA corrompue". Nous disposons déjà de données récupérées – pour ainsi dire – à partir de variations de ce qui pourrait bien être le même artefact forerunner. »

COMMANDANT DU SRN : « Ça ne nous vaudra que des problèmes ! »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Exact. Mais nous avons de grandes chances d'en rencontrer d'autres à l'avenir. Nous apprécierons grandement toute information utile que ce veilleur pourra nous procurer. »

COMMANDANT DU SRN : « J'aimerais que nous restions concentrés sur le Didacte. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Messieurs, j'ai jeté un œil à la suite. Avançons un peu plus loin dans le flux. Je suis sûr qu'aucun de vous ne sera déçu. »

COMMANDANT DU SRN : « Nous ne sommes pas de compagnie très agréable, professeur, lorsque nous sommes déçus. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « J'en prends bonne note, monsieur. »

Chapitre 28

Je tournai en rond durant un siècle.

Des questions furent posées. Je ne me les rappelais jamais, ni mes réponses. Je ne me rappelais même pas qui m'interrogeait. Lentement, néanmoins, je recouvrai certains souvenirs. Certains étaient supportables, d'autres pas, et je les repoussai au fond de mon esprit.

Enfin, j'ouvris les yeux et me trouvai face à une grande étendue d'espace parsemée d'étoiles, au centre de laquelle trônait une immense sphère rouge et grise criblée de cratères. Une planète gelée. Les impacts, au fil de millions de millénaires, avaient sculpté un loup à sa surface. J'étais peut-être suspendu dans l'espace, comme cet orbe.

Puis ma perspective bascula, comme si je tombais. Je vis la grande bande de terre de l'anneau, du Halo, depuis un point surélevé à la manière d'une haute montagne. On me dit que j'avais sous les yeux une partie de ce qu'on appelait parfois le Cartographe Muet – la structure qui enregistrait, en temps réel, l'intégralité des événements survenant sur le Halo. Ceux qui aidaient à la sauvegarde et à l'utilisation de l'anneau étaient ensuite autorisés à explorer cet endroit et à en apprendre le fonctionnement.

D'autres souvenirs revinrent. La bande en contrebas bougea sous mes yeux, s'élevant jusqu'à prendre l'apparence familière du pont céleste. Des kilomètres plus bas, d'immenses dalles carrées, des plaques gris-bleu de la matière qui constituait les fondations du Halo, étaient manœuvrées par des machines au-dessus des murs d'enceinte qui bordaient chaque côté de la bande. Les tuiles s'entassaient dans l'atmosphère, tandis que les spirales nuageuses du climat qu'elles dérangeaient se rassemblaient autour des dalles les plus basses.

Le Halo se préparait pour le défi qui l'attendait.

Je ne ressentais rien, ne respirais pas, ne percevais aucune sensation. Seules mes froides pensées me procuraient un faible espoir d'être encore en vie. Cependant, j'en vins à apprécier cette solitude. Pas de sentiments, pas de douleur... seulement la connaissance et le regard.

Puis je me mis à entendre des voix. Ma cécité sélective s'estompa et je m'aperçus que j'étais debout. Je penchais légèrement sur le côté, mais j'étais bien debout. Le monde rouge et gris qui masquait les étoiles, si près de l'anneau, était toujours là. Sous mes pieds, je sentis une plate-forme de couleur foncée, et je vis des ombres. Une armée d'ombres qui s'approchaient.

L'une d'elles, plus petite, s'avança tout près de moi, me tendit une main floue... Puis tout devint net. J'avais devant moi des dizaines de personnes, toutes humaines. Certaines me ressemblaient, mais la plupart étaient différentes.

Traqueur m'attrapa la main. Je m'agenouillai pour l'étreindre. Il gémit à mon contact.

— Faire mal, dit-il.

Il se tourna, me révélant la marque dans la peau de son dos. Elle avait guéri, mais restait rose, dépourvue de poils et irritée.

— Avoir piqué profond, ajouta-t-il.

Je tâtai mon propre dos et grimaçai en sentant sous mes doigts le même trou peu profond. Je retirai ma main, m'attendant à y voir du sang, mais elle était sèche.

Hommes et femmes, tous étaient nus. La plupart avaient l'air aussi âgés que Gamelpar au moment de sa mort. Seuls quelques-uns étaient aussi jeunes que moi. Nous échangeâmes à peine quelques paroles. Nous demeurâmes debout sous les étoiles, baignés par la lueur de la planète rouge et grise qui avalait à vive allure la distance la séparant de l'anneau.

— Qui nous a amenés ici ? demandai-je à Traqueur.

Il forma des cercles avec ses doigts et les plaça devant ses yeux.

— Œil-vert, dit-il simplement.

L'homme le plus proche, grand et âgé, à la peau brune, à la mâchoire courte et au cou épais, tenta de prononcer quelques mots, mais je ne les compris pas. Aucun ancien esprit ne surgit

en moi pour me servir d'interprète et Traqueur lui-même, qui connaissait pourtant un grand nombre de langues humaines, ne le comprit pas non plus.

Une femme écarta doucement le vieil homme et se mit à parler un langage simple et haché, comme un enfant ; cependant, le sens de ses paroles était clair.

— Toi... dernier, dit-elle. Tous... Autres... pas très longtemps, peu de temps. Mais toi dernier.

Elle se tourna alors, révélant qu'en bas de son dos ridé et tanné par le soleil, un morceau de peau avait également été retiré... et avait guéri.

Les individus les plus jeunes s'avancèrent. Les personnes âgées s'écartèrent pour les laisser passer, et Traqueur s'approcha d'eux afin de les renifler et de les estimer à sa façon, en laquelle j'avais toujours eu confiance.

Puis il fila et disparut un moment dans la foule des aînés.

Ces jeunes hommes et femmes – il n'y avait aucun enfant – se rassemblèrent et comparèrent leurs cicatrices. Certains semblaient avoir honte de leur nudité, d'autres pas. Certains avaient les yeux vitreux et restaient muets de terreur, mais d'autres, comme s'ils n'avaient attendu qu'un signe, se mirent à parler avec animation. J'étais entouré de cinq ou six hommes très expansifs, ainsi que de quatre ou cinq femmes. J'avais été quelque peu mis à l'écart, peut-être parce que j'étais le dernier arrivé, ou le dernier à s'être réveillé.

Leurs visages me fascinaient, mais nulle part parmi eux je ne trouvai Vinnevra. Certains ressemblaient à Gamelpar, avec leur peau d'un noir-violet et leurs cheveux brun-roux, leur visage large et plat, leurs yeux vifs et chaleureux.

Mais Vinnevra n'était pas là.

Âge. Diversité. Très peu de jeunes. Ces informations constituaient mon premier indice – un indice très mince. Puis Traqueur revint en traînant derrière lui trois autres *Hamanush*, un homme et deux femmes. Sur Erdé-Tyrène, j'avais constaté que les femmes du peuple de Traqueur restaient discrètes et réservées tant qu'elles n'étaient pas vraiment en confiance. Alors elles devenaient même trop familières, promptes à toucher et à poser des questions indiscrettes, ne jugeant rien

trop personnel, trouvant tout soit merveilleux, soit drôle. Je n'avais jamais très bien su comment me comporter avec les compagnes de Traqueur ou les membres féminins de sa famille, lors des rares occasions où je les avais rencontrés. Traqueur ne m'invitait en effet presque jamais chez lui, préférant apparemment me voir lorsque nous sortions accomplir diverses besognes avec ses autres sbires *chamanush*.

Il avait présentement deux femmes dans son sillage, qui arboraient cette apparence déroutante, sans âge, des *Hamanush*. Ces derniers grisonnaient à l'adolescence, mais leurs poils ne devenaient jamais complètement gris ou blancs, comme ceux de mon peuple.

— Manque un morceau à tout le monde, m'informa Traqueur.

Ses compagnons se tenaient quelques pas plus loin, les narines frémissantes, observant le reste de la foule. Ils se tenaient la main et l'un d'eux fit signe à Traqueur de les rejoindre. Il s'éloigna de moi, mais hocha la tête avec emphase, signifiant qu'il voulait me dire quelque chose d'important. Nous pouvions à peine nous entendre dans le brouhaha croissant, aussi m'expliqua-t-il par signes : « Tous d'Erdé-Tyrène. Les plus jeunes tombés du ciel avec nous. Les plus vieux amenés ici il y a longtemps. »

D'autres individus vinrent se joindre à l'assemblée, qui devint si dense que je me sentis quelque peu oppressé, mais je ne les décourageai pas ni n'exprimai mon inconfort. L'histoire commençait à émerger, l'histoire familière selon laquelle ils avaient tous eu en eux d'anciens esprits, d'anciens guerriers, chacun d'entre eux unique et obstiné.

Et, désormais, en chacun de ces êtres jeunes et vieux, ces voix s'étaient tues.

Je tentais de ne pas regarder avec trop d'insistance les plaies dans leur dos lorsqu'ils se tournaient, levaient les bras ou gesticulaient, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Tous, sur cette plate-forme surélevée à ciel ouvert, sous cette planète menaçante et ce ciel étoilé, surplombant la bande de ce Halo qui avait été le foyer de bon nombre d'entre nous pendant si longtemps... Tous, nous avons été blessés, nous avons subi un

prélèvement. Chacun de nous avait été « piqué profond ». Jeunes et vieux, nous marchions tous en boitillant, et le moindre mouvement nous arrachait une grimace.

Toutefois la question la plus importante, pressante et cruciale était : pourquoi étions-nous ici, en cet endroit précis ? Que nous réservait la machine aux commandes de l'anneau ? J'étais en effet presque convaincu que Traqueur avait raison : l'auxilia à l'œil vert se trouvait derrière tout cela. Cela signifiait-il qu'elle s'était maintenant alliée au Didacte, ou à la Bibliothécaire, la Biocréatrice elle-même ?

L'anneau avait-il été reconquis par la Dame ?

Quelque chose d'autre manquait dans mes pensées, quelque chose qui rendait toutes ces théories vaines. J'avais apparemment égaré un souvenir concernant un enfant. Il y avait un enfant... L'enfant contrôlait tout... Il tenait la machine à l'œil vert sous son emprise. Nous avions été présentés !

Mais je ne me rappelais pas son nom, et encore moins sa forme.

Chapitre 29

Il y eut soudain un mouvement de foule, qui sépara le groupe et y ouvrit un passage. Tous se contorsionnèrent pour voir ce qui approchait, ce qui s'élevait au-dessus du bord de la plate-forme. J'aperçus un éclat de lumière verte. Un veilleur – plus grand qu'aucun de ceux que j'avais rencontrés jusque-là, d'une largeur d'au moins deux mètres-apparut et s'avança le long de la haie d'honneur formée par les humains.

— Bienvenue sur le nouveau centre de commande de notre installation, dit-il d'une belle voix musicale.

Cette voix n'était ni masculine ni féminine, et ne ressemblait pas à celle d'un Forerunner.

Tous, jeunes et vieux, furent écartés par une force invisible jusqu'à dégager un cercle au centre de la plate-forme, de trente pas de large environ. Tandis que Traqueur et moi étions poussés en arrière, je me souvins des moments, sur le vaisseau du Didacte, où l'intégralité de la coque semblait disparaître, nous donnant la sensation écoeurante d'être suspendus dans l'espace.

Au moins, ici, nous disposions d'un sol, ce qui constituait un réconfort substantiel. Ou d'un « pont », comme l'aurait appelé le Seigneur-Amiral.

— Souhaitons tous la bienvenue aux nouveaux maîtres de cette installation, poursuivit la voix musicale.

Au centre de notre cercle d'humains terrorisés, de nombreuses trappes s'ouvrirent à la surface de la plate-forme, d'où surgirent d'autres veilleurs. Ils étaient plus petits, mais rien ne permettait de les distinguer du premier. Chacun d'eux arborait un unique œil vert. Comme ils s'élevaient, les trappes se refermèrent derrière eux.

Il y avait maintenant plus de quarante veilleurs amassés au milieu de la plate-forme, entourés d'humains de tous âges. Chaque détail de leur apparence était bien visible comme ils se

découpaient contre l'espace étoilé et la planète croissante, qui recouvrait à présent un tiers du ciel.

Le plus proche de ces nouveaux veilleurs s'arrêta devant Traqueur et moi-même. Il projeta une image que je reconnus instantanément. Pourtant, je n'avais jamais vu cet homme auparavant, pas avec mon regard externe du moins.

Mâle. Humain. J'étudiai l'image minutieusement, remarquant que sa silhouette était similaire à la mienne, mais que ses épaules et ses cuisses étaient plus épaisses. Ses bras étaient longs et puissants, ses mains, robustes et velues sur le dessus. Sa tête était plus large et plus plate que la mienne, sa mâchoire, ample et carrée.

— Étranges retrouvailles, commenta l'image.

Il était vêtu, contrairement à nous, de la tenue traditionnellement dévolue à un officier de haut rang des anciennes flottes humaines : un casque rond qui couvrait toute la tête à l'exception du front et des oreilles, une courte veste portée par-dessus une armure de plaques, une large ceinture bouclée juste en dessous des côtes et un pantalon moulant qui révélait une coque saillante à l'entrejambe. Cette dernière me sembla, personnellement, d'une taille considérablement exagérée.

Comme les auxilias, il était translucide : le fantôme d'un fantôme, un murmure intérieur matérialisé à l'extérieur, tel Médigène dans la réserve des Biotechniciens. Cependant, l'ayant porté en moi pendant si longtemps, je l'aurais reconnu n'importe où.

J'avais devant moi Forthencho, le Seigneur-Amiral.

— On nous a cédé les commandes, affirma l'image. Tu peux le croire. C'est la vérité. L'heure de notre triomphe a sonné.

Traqueur me toucha la main. J'émergeai de ma transe fascinée pour baisser les yeux vers le petit homme. Il serra la mâchoire et secoua légèrement la tête. Je compris aisément ce qu'il voulait dire. Il était incapable du moindre jugement, du moindre acte, désormais. Nous avions tous les deux été emportés si loin de notre sagesse et de notre expérience humaines que chacun de nos gestes, la moindre de nos paroles ou actions, avait autant de chances de produire un résultat

positif que négatif. Nous avons autant de chances de nous enfoncer plus profondément dans la folie forerunner que de nous aider à en sortir.

L'image du Seigneur-Amiral poursuivit :

— Nous avons été portés par nos descendants, nos hôtes, pendant de longues années. Et aujourd'hui, nous avons été amenés ici par une machine qui s'est depuis longtemps retournée contre les Forerunners. Elle souhaite que nous les anéantissions, que nous leur apportions le malheur et la désolation... Et nous le ferons !

» Mais nous n'avons encore aucun moyen de connaître l'étendue de nos forces, ni les limites de notre... nouveau pouvoir. Néanmoins, il y a une chose que nous savons enfin : après dix mille ans, l'occasion se présente enfin de venger les torts que nous avons subis.

» Nous avons des travaux urgents à effectuer sur toute la surface de cet anneau infernal, continua-t-il. Les Forerunners ont déconné royalement, avant d'avoir la gentillesse de s'entre-tuer ou de succomber à la Maladie Déformante qu'ils voulaient nous inoculer. L'anneau lui-même court un grand danger. Nous n'avons que très peu de temps devant nous, et des mesures exceptionnelles ont donc été prises.

Le plus grand veilleur s'éleva, une dentelle d'énergie à la lueur discrète jouant sur toute sa surface. Il flotta au-dessus de l'assemblée – le cercle intérieur de machines et le cercle extérieur d'êtres humains.

Tout autour, l'espace étoilé et la planète rouge se couvrirent d'images vives et brillantes. Le ciel devint comme l'intérieur d'une des grottes anciennes, empli d'images et de récits instructifs soigneusement calibrés pour pallier notre ignorance. Je vis et ressentis au travers de tout cela une définition très précise de la façon dont nous devons tous nous comporter pour coordonner harmonieusement nos actions.

L'image du Seigneur-Amiral me porta une attention toute particulière.

— Ton esprit est remarquable, jeune humain, dit-il. Nous avons bien voyagé tous les deux. Je vais te placer à mes côtés, au centre des commandes et du contrôle de cette arme. Si nous

parvenons à sauver ensemble ce Halo, alors nous l'emploierons pour frapper le cœur des défenses forerunners. Mais le temps qui nous sépare encore de ce moment s'annonce extrêmement difficile.

Des symboles et des lignes entourèrent la planète à tête de loup. Nous fîmes tous de notre mieux pour les comprendre, comme si nos vies en dépendaient – ce qui était probablement le cas.

À leur intersection, les lignes formaient comme un grand tunnel pointé sur la courbe de l'anneau.

Apparut alors une série d'instructions d'une étourdissante complexité, détaillant la manière de créer un portail, une grande porte découpant un trou dans l'espace, à travers laquelle de grandes distances pouvaient être réduites à néant, ou presque.

Je visionnai un enregistrement très complet, dont je ne sus s'il s'agissait de la réalité, d'une simulation ou d'une reconstitution. On y voyait le Halo se débarrassant de pièces endommagées, abandonnant des vaisseaux brisés et un immense nuage d'atmosphère, d'océan et de terrain... Puis il ouvrait un de ces portails et se rendait en lieu sûr, afin de se réparer ou de recevoir des matériaux d'une autre installation, bien plus grande et lointaine, pour se reconstruire si nécessaire.

Au même moment, tout autour de moi, s'éleva une plainte grave semblable au meuglement d'un troupeau de bêtes terrifiées.

— Après le transport de cet anneau jusqu'au système-capitale forerunner, où la Métarque s'apprêtait à déchaîner son énergie sur le monde-capitale lui-même, le Halo a été attaqué par la flotte forerunner et défendu par ses propres sentinelles... Une bataille qui a causé la plus grande partie des dégâts que nous pouvons observer aujourd'hui. L'anneau s'est déplacé de nouveau, au prix d'un effort considérable, mais les Biotechniciens et de nombreux Bâtisseurs survivants ont continué à s'entre-tuer. Ils ont fait de leur mieux pour détruire cette installation de l'intérieur, en vain. Tous, un à un, ont fini par être atteints de la Maladie Déformante.

Médigène m'avait déjà révélé la plupart de ces informations. Néanmoins, les implications en étaient profondément

inquiétantes. L'intelligence à l'œil vert nous connaissait trop bien. Ma haine envers les Forerunners atteignit de tels sommets que je faillis me désintéresser totalement de la présentation.

La voix du Seigneur-Amiral gagna en assurance et en force.

— À présent que les Forerunners sont tombés, soit au combat, soit victimes de la Maladie Déformante, ils n'ont laissé derrière eux qu'une poignée de serviteurs désorientés... et beaucoup, beaucoup d'humains dans l'attente d'une nouvelle ère, d'une nouvelle loi.

» Et cette loi, la voici : vengeons nos frères. Relevons-nous de la défaite, relevons-nous de la mort !

Un écho puissant réveilla en nous des instincts immémoriaux, des émotions enfouies... et un désir d'amender plus de dix mille ans de mort, de malheur et d'extinction presque totale.

— Notre promesse est simple, annonça le Seigneur-Amiral. Liberté. Soutien. Des armes dont nous n'aurions jamais pu rêver durant nos guerres passées. Les humains combattront de nouveau les Forerunners... et ils les vaincront !

Chapitre 30

À quelle foule pitoyable ces paroles étaient-elles adressées !

Les aînés comme les quelques jeunes restèrent pétrifiés, hagards et muets. Leurs yeux étaient rivés aux fantômes que projetaient et contenaient des machines semblables à celles qui peuplaient naguère la réserve de Médigène.

Nous avions tous porté un ou plusieurs de ces esprits guerriers, nous nous étions tous familiarisés, plus ou moins, avec leur nature et leurs opinions. À présent, on nous demandait de les accepter pour maîtres, de les suivre au combat.

La première question que je me posai fut : pourquoi ? Quelle valeur avaient ces vieux fantômes pour les machines forerunners ? Quelle valeur pouvais-je avoir à leurs yeux ?

Pire, je savais que la machine à l'œil vert ne se trouvait pas réellement aux commandes. Elle ne régnait plus sur l'anneau depuis plusieurs décennies. Je le savais, mais je ne pouvais rien faire de ce savoir.

Toute action aurait impliqué de me remémorer la rencontre qui m'avait coûté un morceau de chair et d'os. Ma rencontre avec « l'enfant ».

Le Seigneur-Amiral semblait détenir le plus haut rang au sein de cette assemblée surnaturelle. Son fantôme s'avança pour s'adresser à moi comme si nous avions tous deux une existence physique.

— C'est notre dernière chance de reconquérir l'histoire, me dit-il.

S'il avait été réel, je pense qu'il aurait essayé de me prendre par l'épaule. En la circonstance, sa main ne rencontra que le vide. Je lus dans son expression déconfite qu'il s'était cru capable de tendre la main, de toucher, et je fus pris de pitié.

Pendant un instant, l'illusion se brisa.

Je savais que la machine à l'œil vert était intrinsèquement mauvaise, et pas seulement envers les humains. Elle avait trahi ses propres créateurs. Elle était de mèche avec le Primordial. Mais comment était-ce possible ? Durant les années qui avaient suivi l'essai catastrophique de Charum Hakkor, comment le Primordial s'y était-il pris pour corrompre ce monde circulaire et sa servante mécanique ?

À quelques mètres de là, Traqueur se trouvait en pleine confrontation avec une femme solidement charpentée qui semblait forte comme un bœuf. Yprin Yprikushma, à n'en pas douter. À l'expression blasée de Traqueur, je sus qu'il n'était pas intimidé le moins du monde.

Je me fiais toujours à son jugement.

Le caractère irréel de ce spectacle me donnait la nausée. Nous avions surmonté trop d'obstacles pour nous laisser leurrer une fois de plus, Traqueur et moi. Nous savions que, jusqu'ici, toute la magie des Forerunners, tous ces tours de passe-passe qu'ils appelaient « ingénierie » et « technologie » avaient été employés pour affaiblir et terrasser l'humanité. Pourtant, nos ancêtres, ces vieux fantômes, nous demandaient – nous ordonnaient ! – d'obéir à une puissante machine forerunner, simplement parce qu'elle était devenue folle et s'était fixé pour objectif de détruire ses anciens maîtres.

Ma faiblesse me fit presque tomber à genoux. Je chancelai devant la projection, écartant les bras pour me maintenir en équilibre.

— Vous n'êtes pas réel, dis-je au Seigneur-Amiral. Je me demande si vous l'avez jamais été.

Soudain, je n'entendis plus les paroles des autres. L'air qui nous entourait devint compact et figé. Le fantôme et moi étions comme enfermés dans une boîte.

— Je n'ai jamais été plus réel, répondit Forthencho.

— Depuis que vous êtes mort ?

Il devint de plus en plus difficile de respirer. Les murs de la « boîte » parurent s'embuer au contact de mon haleine. Je ne voyais plus les autres, mais uniquement cette projection et son veilleur, telle une ombre derrière lui.

Encore un tour, une illusion. Serais-je étouffé si je refusais de me soumettre ?

— Pourquoi ont-ils besoin de nous ? demandai-je.

— Même une machine aussi puissante que le maître de l'anneau ne peut travailler seule. Vous êtes vivants. Vous pouvez l'aider.

— Les humains ? Ce qui reste de nous après tant de victoires des Forerunners ? Nous sommes devenus des animaux, des dégénérés. Seule la Bibliothécaire s'intéressait assez à nous pour tenter de nous relever !

— La machine s'en fiche ! s'emporta le Seigneur-Amiral. Elle ferait n'importe quoi pour anéantir les Forerunners. Elle sait que je les ai déjà combattus.

— Et que vous avez perdu.

— Mais j'ai aussi beaucoup appris ! J'ai passé tout mon temps, au fond de toi, à réviser d'anciennes batailles, à étudier nos défaites passées, et à présent je dispose d'un accès illimité à leurs nouvelles stratégies ! Cet anneau n'est qu'une des nombreuses armes à notre disposition... si nous coopérons.

» Sais-tu seulement ce qui se trouve là, à notre portée, sur des orbites autour de milliers d'autres mondes, dans d'autres systèmes stellaires, n'attendant que notre commandement ? Des dizaines de milliers de vaisseaux de guerre... et d'autres Halos. Personne ne pourra nous résister !

L'enthousiasme de l'esprit avait une saveur acide qui me fit presque préférer la perspective de l'étouffement à celle de la soumission. Ainsi soit-il, pensai-je. Je tendis la main et tombai alors contre la paroi moite qui nous enserrait.

Il me sembla apercevoir, à travers l'imposteur, le Prisonnier, le Primordial lui-même...

J'étais en train de disparaître. L'illusion succédait à l'illusion, et je préférais la mienne.

Mangouste, l'escroc, me souvins-je, était responsable de la création de l'humanité. C'était Mangouste qui avait persuadé Boue de s'accoupler avec Soleil, enfantant des vers ; et c'était lui qui, ensuite, avait taquiné et irrité les vers jusqu'à ce qu'il leur pousse des jambes pour le poursuivre dans la prairie.

Les vers étaient devenus des hommes.

Le monstre à l'œil vert de l'anneau était en quelque sorte un escroc, comme Mangouste, qui jouait des tours pendables aux dieux trop sérieux que l'on appelait Arbre, Rivière, Roc et Nuage.

J'articulai quelques mots étranglés. Je ne me rappelle plus lesquels.

La brume et le sentiment d'exiguïté s'envolèrent, et autour de moi je vis de nouveau les étoiles... mais il n'y avait plus personne.

Plus de machines. L'image projetée du vieil esprit et moi-même étions seuls sous les étoiles.

Je ne pus m'empêcher de prendre une grande inspiration tandis que l'air frais m'enveloppait.

— J'ai dit à la grande machine que tu étais consentant, annonça le Seigneur-Amiral.

— Mais je ne suis pas consentant ! criai-je.

Peut-être avais-je accepté, finalement. Sans doute n'avais-je pas voulu mourir étouffé. Il n'était pas impossible que je sois tout simplement curieux. J'avais toujours été trop curieux, et Traqueur n'était pas là pour me le faire remarquer.

— Trente autres de nos anciens hôtes ont choisi de nous rejoindre aux commandes de l'anneau. Leur courage me rappelle le...

— Traqueur ? l'interrompis-je.

— Très futé, ce petit homme, dit le Seigneur-Amiral. J'aurais aimé avoir son peuple sous mon commandement.

— Vous ne le comprenez pas du tout ! protestai-je d'une voix rauque.

Mon malaise, déjà profond, s'était accru. Je ne me sentais pas bien.

— Il jouera ce jeu aussi longtemps qu'il y trouvera de l'amusement, affirma le Seigneur-Amiral, et aussi longtemps qu'il aura la possibilité de causer aux Forerunners souffrance et affliction. Il souhaite aussi attaquer le Didacte personnellement. Cela m'a été transmis par l'intermédiaire de mon ancienne rivale, Yprin.

Je savais que c'était un mensonge. Dans ma faiblesse, je n'y prêtai pas grande attention. Je fis quelques pas hésitants sur la

plate-forme, puis me redressai et portai mon regard sur le monde rouge et gris.

Il semblait sur le point de frôler le pont céleste.

— Nous serons stationnés au poste de contrôle, afin d'aider à manœuvrer ce Halo. Nous avons du pain sur la planche. Même en jouant finement, nos chances de survie sont minces.

Le Seigneur-Amiral semblait plein d'appréhension. Sans doute sentait-il que sa haine lui masquait l'étrangeté de ce legs.

— Alors ? Sommes-nous d'accord, jeune humain ? Pour l'instant ?

— Que se passera-t-il si nous survivons ?

— Nous déploierons la flotte et lancerons une attaque contre le cœur de la civilisation forerunner, dans le complexe d'Orion. Jamais, au cours de nos batailles, nous ne nous sommes trouvés à moins de quinze mille années-lumière de ce trophée !

Folie, orgueil, honte, l'illusion d'une seconde chance... Quel fantôme, me demandai-je, laisserait passer une telle opportunité ?

— Vous avez menti à la machine, lui reprochai-je. Vous lui avez dit que j'étais consentant.

— C'est le moins que je puisse faire, jeune humain, rétorqua le Seigneur-Amiral. J'ai besoin de toi. Et, si tu veux pouvoir un jour rentrer chez toi, tu as besoin de *moi*.

Pour quelle autre raison le Seigneur-Amiral ou le maître de l'anneau avaient-ils besoin de moi ? J'entrevis une réponse possible : tout reposait peut-être encore sur les actes à venir du Didacte. J'avais rencontré le Didacte, quand j'avais aidé à le ressusciter de sa Stase de Combattant sur Erdé-Tyrène. J'avais passé de nombreuses heures en son austère compagnie. J'avais regardé son vaisseau se dissoudre et lui-même être capturé par les troupes du Maître-Bâtitseur... Capturé puis, selon toute probabilité, exécuté.

Le Didacte avait également servi de modèle à Novelastre. Lorsque nous avons été séparés, Novelastre ressemblait de plus en plus au vieux Serviteur-Combattant. Je me demandai comment cela s'était terminé. Il ne semblait pas heureux de ce changement. Avaient-ils pris Novelastre à part, découpé un

morceau de chair dans son dos et transféré le fantôme du Didacte dans une machine ?

Rencontrerions-nous ce fantôme et cette machine dans l'immensité de ces étoiles innombrables ?

Entouré de tant de magnificence, de pouvoir, de tromperie et de cruauté, je ne souhaitais qu'une chose : repartir vers ces jours passés sur Erdé-Tyrène, pour protéger, le jeune et naïf humain que j'étais, des rancœurs millénaires et des démons éternels.

Dans un rêve, on ne retourne jamais en arrière. Il me fallut un certain temps pour comprendre qu'il était déjà trop tard. Je ne peux mettre en mots tout ce que je ressentis. Pour être honnête, je ne « ressens » plus grand-chose, à présent.

Tout ce que j'étais, hormis quelques reflets brisés dans des éclats de miroir, est perdu depuis bien longtemps.

Chapitre 31

Debout face à l'image de Forthencho, je compris que quelque chose en moi avait aussi changé. Je me sentais plus faible, plus vieux... plus près de disparaître.

Je me pinçai très fort et ne sentis presque rien. Je n'avais aucune force dans les doigts. Notre tête-à-tête était très probablement une illusion destinée à éviter que nous assistions à l'anéantissement de nos compagnons plus courageux, ceux qui avaient refusé de se soumettre aux vieux fantômes et à la machine à l'œil vert. Encore un degré supplémentaire de duperie.

Mes pensées tumultueuses s'ordonnèrent en questions pressantes.

— Pourquoi les machines forerunners se laisseraient-elles contrôler par des humains ? demandai-je.

Ma voix était faible, usée.

— Elles peuvent sans doute être trompées, suggéra le Seigneur-Amiral. Certains prétendent que, tout au fond de notre chair, les Forerunners et nous sommes parents.

Je ne le crus pas. Pas encore.

— Avez-vous reçu vos ordres de la machine elle-même ?

— Il existe de nombreuses copies des veilleurs de commandement, tout comme à l'époque où les humains combattaient les Forerunners.

Ma vue semblait osciller sans cesse entre une vision nette et claire et des barreaux de lumière intense, mais aux contours brumeux.

— Pourquoi a-t-elle décidé de se retourner contre ses maîtres ?

J'étais incapable de contenir cette satanée curiosité, même alors qu'elle sapait mes dernières bribes d'énergie.

— On a dû lui accorder trop de pouvoir, ou lui transmettre des instructions contradictoires. Peut-être était-elle vaniteuse.

Ou peut-être avait-elle été corrompue par quarante-trois ans d'aparté avec le Primordial.

L'image de Forthencho trembla, puis se fit plus grande et plus réaliste.

— La machine n'éprouve pas de haine envers les Forerunners, déclara-t-il, mais elle sait que leur arrogance doit être punie. Et elle trouve une sorte de satisfaction dans l'idée que des humains leur prodiguent ce châtiment.

Le Seigneur-Amiral paraissait de plus en plus à l'aise dans son rôle, tandis que je m'étiolais.

— Cette auxilia est plus puissante qu'aucun veilleur de commandement avant elle. Le Didacte lui avait accordé tout pouvoir sur le dispositif de défense forerunner. Lorsque le Maître-Bâtitseur a succédé au Didacte, il lui est venu à l'esprit qu'il pourrait être châtié pour son audace ainsi que pour ses crimes. Si le Maître-Bâtitseur devait être arrêté et emprisonné, alors cette auxilia se chargerait d'exécuter sa vengeance. Peut-être est-ce ce qu'elle est en train de faire.

Le Maître-Bâtitseur avait accumulé les précautions. Une telle perversité était étourdissante.

— Folie ! répliquai-je.

— Mais il y a des précédents dans l'histoire de l'humanité, objecta Forthencho. Les raisons de nos défaites sont nombreuses. Désormais, la machine ne reconnaît qu'un seul être en possession des codes d'activation nécessaires, et donc du pouvoir de l'arrêter.

— Le Didacte, compris-je.

Et voilà qu'elle ressurgissait, la raison la plus probable de l'intérêt qu'on me portait.

— Peut-être. Mais le Didacte semble avoir été éliminé. Et s'il ne t'a pas transmis ce savoir, alors la machine n'a rien à craindre.

Je me demandai jusqu'à quel point le fantôme avait fouillé ma mémoire, à quel degré il croyait à la véracité de tout cela, et quelles informations il dissimulait encore à la machine.

— Notre première tâche est de réorienter l'anneau afin de survivre au passage imminent de la planète. Nous n'avons que quelques heures devant nous.

L'illusion d'isolement se dissipa. Nous ne fûmes plus seuls, mais la foule sur la plate-forme s'était considérablement clairsemée. Flanqués de veilleurs, nous échangeâmes des regards consternés. Nous étions si peu nombreux ! Les autres avaient défié le maître de l'anneau, et ils avaient disparu. J'entraperçus Traqueur, à plusieurs mètres de là, et fus à la fois surpris et soulagé qu'il ait choisi de coopérer...

Des véhicules entouraient la plate-forme surélevée : des sphinx de guerre aux lignes pures et d'autres engins défensifs, ainsi que des vaisseaux d'apparence très différente, plus ronds, moins agressifs. Ceux-ci ne portaient pas d'armes visibles et avaient peut-être appartenu, naguère, à des Biotechniciens.

— Ils sont ici pour nous emmener dans les centres de commandement situés un peu partout sur l'anneau.

— L'anneau ne peut-il être contrôlé depuis un seul endroit ?

— Peut-être, et sans doute en sera-t-il ainsi, mais nous subirons inévitablement des dommages et il est impératif d'assurer la survie de certains d'entre nous. Nous aurons plus de chances d'y parvenir si nous nous dispersons.

— Elle va passer si près que ça ?

— Il est bien trop tard pour l'éviter complètement. Même si la planète ne heurte pas un des côtés de l'anneau, le réduisant en pièces, la force gravitationnelle exercée causera forcément de grands dégâts. Ou alors... elle pourrait passer en plein milieu du cercle.

— Quelles seraient nos chances, dans ce cas ?

— Nous l'ignorons. Ce n'est jamais arrivé auparavant.

Le veilleur du Seigneur-Amiral ravala sa projection et me poussa vers l'extérieur de la plate-forme, en direction d'un sphinx de guerre. Je m'étais déjà trouvé à bord d'une version plus ancienne de la même arme. J'eus l'impression qu'une éternité s'était écoulée depuis. Celle-ci me procura une sensation de relative familiarité. L'intérieur, exigu mais confortable, était conçu pour un être plus imposant. Néanmoins, il était parfaitement capable de s'ajuster à mes proportions ainsi qu'à celles du veilleur.

Ce dernier se dénicha un petit compartiment adapté dans l'une des parois et s'installa tandis que je me couchais sur une banquette réglable pour Forerunner.

À la différence des sphinx de guerre du Didacte sur Erdé-Tyrène, qui montaient la garde à l'extérieur de son Cryptum, celui-ci ne contenait pas l'esprit endommagé d'un guerrier. Je ne détectai pas le moindre soupçon de personnalité dans ses affichages froids et précis, pas plus que dans ses annonces ou ses avertissements. Peut-être le veilleur de Forthencho avait-il pris le contrôle de la machine... Celle-ci avait-elle été réinitialisée au moment de la purge effectuée par la Métarque pour écraser les velléités de rébellion du Halo ? Toute trace de loyauté antérieure ou d'éthique forerunner – s'il en existait bien une – avait sans doute été balayée, remplacée par une folie aveugle, mais à la dévotion unique.

Nous nous arrachâmes à la plate-forme, franchîmes une membrane à peine perceptible et commençâmes notre vol au-dessus de la surface interne du Halo. Pour la première fois, je pus observer librement toute l'étendue du paysage entre les murs parallèles, ainsi que l'arche du pont céleste, depuis ce point de vue élevé qui se mouvait à vive allure. Je me sentais toutefois trop engourdi, trop froid à l'intérieur pour apprécier la magnificence ou la beauté.

Si nous survivions, ce Halo redeviendrait une machine à tuer. Je pouvais aisément l'imaginer dirigée sur Erdé-Tyrène.

Je pris alors ma décision. Je devais faire tout ce qui se trouvait en mon pouvoir pour m'assurer que nous ne survivrions pas.

Bien sûr, je ne pouvais faire part de mes projets à Forthencho. Mes pensées étaient désormais distinctes des siennes. Cependant, comme je l'avais soupçonné, j'avais conservé sa faculté d'appréhender les situations complexes, ainsi qu'un peu de son courage, son empressement à se sacrifier pour une noble cause – du moins l'espérais-je.

Si je réussissais, je tuerais des centaines de milliers de mes congénères.

Je tuerais Vinnevra et Traqueur.

Le sphinx de guerre décrivit une trajectoire élaborée, faite de zigzags et de loopings, au-dessus de la bande de terre du Halo. Lové sur la banquette pâle, je ne ressentis aucune gêne tandis que le véhicule changeait abruptement de direction, montait, descendait, plongeait en piqué dans l'atmosphère avant d'en jaillir de nouveau comme un poisson volant, puis tournoyait en laissant derrière lui une traînée blanche saccadée et touffue.

Au fur et à mesure du voyage, ma faiblesse et mon hébétément cédèrent la place à une curiosité froide et détachée.

Je ne me sentais plus concerné.

J'admirai l'anneau. Je notai l'épaisseur des murs d'enceinte, et la largeur, en comparaison, de la terre qu'ils ceignaient, brune ou verte, montagneuse ou plate, brûlée ou nue lorsque les fondations étaient découvertes.

Nous survolâmes les ébauches de ce qui aurait pu devenir des océans ou des lacs, les fondations qui s'affaissaient pour créer des dépressions peu profondes ou qui s'élevaient au contraire en massifs irréguliers mais évocateurs... Les Forerunners, par quelque manœuvre inconnue, avaient ensuite décoré tous ces reliefs à l'aide de terre et de pierres.

Ce Halo n'avait jamais été terminé. Son potentiel n'avait jamais été intégralement exploité. Il était conçu pour accueillir bien plus d'individus, des humains bien sûr, mais aussi, sans doute, les habitants de centaines d'autres mondes afin de poursuivre les recherches du Maître-Bâtisseur sur les Floods.

Il était également possible que la Bibliothécaire, ayant conclu cet arrangement insensé avec le Maître-Bâtisseur, ait espéré créer de nouvelles réserves, sauver d'autres formes de vie de la vague de destruction que son adversaire s'apprêtait à déchaîner.

— Plus qu'une heure avant l'impact, annonça le veilleur.

Dans sa voix, je ne décelai pas la moindre trace de Forthencho.

La machine pouvait réprimer à son gré la personnalité du Seigneur-Amiral.

Chapitre 32

L'arme m'emmena, ou plutôt nous emmena, jusqu'à une grande plaque fixée à un mur dont elle saillait perpendiculairement vers l'intérieur de l'anneau. Selon une estimation rapide, cette plate-forme triangulaire mesurait environ cinq cents kilomètres à la base, où elle se fondait avec le mur, et quatre cents kilomètres de la base jusqu'à la pointe. L'intégralité de sa surface, à l'exception de la pointe, semblait lisse et uniforme. La planète toute proche baignait cette plaque d'une lumière rose pâle rappelant l'ultime lueur du crépuscule.

À mesure que nous approchions, une ombre minuscule grandissait lentement à l'extrémité de l'immense plate-forme, un amas de structures qui ne cessèrent de croître jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'elles étaient elles aussi d'une taille impressionnante, atteignant aisément une douzaine de kilomètres de hauteur. Une mince demi-arche jaillissait de la pointe. À son extrémité s'évasaient des câbles fins qui formaient une suspension élaborée, à laquelle s'accrochait un autre complexe de bâtiments. Chacun d'entre eux faisait approximativement la taille d'une petite ville.

Forthencho apparut à ma gauche. Son regard n'était pas fixé sur la vue que révélait la vitre du sphinx, mais sur moi, guettant mes réactions avec une intensité glaçante.

— Dis-moi ce que tu vois, jeune humain.

— C'est un centre de commandement, hasardai-je.

— Exact. (Il semblait fier, comme si j'étais un fils venant de faire ses preuves.) Et pas n'importe lequel. Il s'agit du Cartographe, le noyau de la connaissance structurelle de l'anneau. Les systèmes de contrôle automatisé du Halo ont été sabotés par les Forerunners rebelles avant qu'ils succombent à la maladie. Le Cartographe est tout ce qu'il nous reste... Mais cela suffira.

« Trois veilleurs seront stationnés ici pour relayer les mesures du Cartographe à tous les autres. Ces derniers, à l'exception de nos signaux, seront presque aveugles, ce qui rendra notre travail plus difficile. Cependant...

Son image oscilla. Lorsqu'elle revint, Forthencho paraissait perturbé, bouleversé même, si tant est que son état rende possible de telles émotions. Il était, après tout, doublement isolé des êtres vivants.

— L'une de nos questions s'apprête à trouver une réponse, dit-il. Accroche-toi, jeune humain. Nous n'allons pas tenir les commandes nous-mêmes. Que les dieux nous viennent en aide.

Le sphinx de guerre fusait entre des édifices d'une grâce majestueuse qui semblaient ne pas avoir été affectés par les conflits récents. Mon esprit regorgeait déjà d'impressions visuelles, et je ne souhaitais plus qu'une chose : dormir pour tout assimiler, avoir le temps de ranger tout ce que j'avais vu ainsi que mes réactions dans les cases correspondantes.

Je ne sentais plus mes mains !

Mes paupières se fermèrent toutes seules, mes pensées se mêlèrent en un délire fiévreux, mais je ne connus pas le répit pour autant. Le sphinx fit une embardée et fonça tel un frelon furieux en direction d'un mur, s'arrêta brusquement, et se connecta à l'édifice. La trappe s'ouvrit. Le veilleur qui contenait Forthencho sortit de son compartiment et la banquette se déploya entièrement pour m'éjecter au bout d'un long bras pâle, telle une langue repoussant une bouchée de nourriture indésirable.

Pendant un temps, j'eus la sensation de voir mon corps depuis l'extérieur, comme si je me trouvais au-dessus et légèrement de côté. Le corps ouvrit les yeux.

Puis mon corps et moi ne fîmes de nouveau plus qu'un. Cependant, ce sentiment singulier ne s'atténua pas. Quelque chose était en train de changer... Quelque chose avait déjà changé, depuis cette scène bucolique dans la fausse forêt.

Je me tenais sur un espace plat entouré d'un fouillis d'autres plates-formes, certaines planes, d'autres concaves ou convexes, orientées dans toutes les directions et sur une dizaine de hauteurs différentes. En face de chaque plate-forme se trouvait

un écran sur lequel luisaient des représentations complexes de la planète à tête de loup et de l'anneau, ainsi que des gros plans des régions endommagées et même des autres stations de contrôle.

— Voici le Cartographe, déclara Forthencho.

— Pourquoi sommes-nous seuls ?

— Nous sommes seuls ? Profites-en, cela ne va pas durer.

Le mur derrière nous frémit comme d'autres véhicules s'y rattachaient et déversaient neuf autres humains accompagnés d'autant de veilleurs. Celui de Forthencho me poussa sans ménagement vers un mur incurvé, si abrupt que je pensai devoir m'aider de mes mains pour y grimper. Pourtant je pus marcher sans difficulté le long de la courbe jusqu'à un autre étage parallèle au premier. Normalement, cette étrange montée aurait dû me retourner l'estomac, mais je ne ressentis rien.

D'autres humains, âgés pour la plupart, étaient pressés par les veilleurs jusqu'à d'autres plates-formes. Seuls deux d'entre eux étaient à peu près du même âge que moi.

Pas de Traqueur. Il n'était pas sur cette station.

Puis, du côté opposé, surgirent ceux dont Forthencho avait été informé qu'ils tiendraient les commandes à notre place. Une lame glacée transperça mon esprit de part en part.

Les cadavres pestiférés que nous avions rencontrés durant notre voyage se trouvaient au stade terminal de la Maladie Déformante, soutenus et contenus par cette étrange armure... Ils étaient les produits ou les patients d'une mystérieuse entité que le Seigneur-Amiral avait appelée « le Compositeur », et qui devait déjà exister à son époque.

Même les pires difformités exhibées par ces êtres n'étaient rien en regard de la perversité et de la créativité infernale qui se déployaient à présent devant moi, sous forme de mélanges livides et effroyables : une tête de Forerunner couverte d'écailles suppurantes, prolongée par deux corps incomplets et quatre jambes...

Un énorme tas de chair tremblante et invertébrée ourlée d'une frange d'appendices pendants, des bras et des jambes flétris qui s'agitaient pour transporter la masse jusqu'à son poste...

Un nouveau type de support ou de contention sanglait ces abominations : des harnais flexibles constitués de câbles et de tuyaux finement entrelacés, reliés par un disque de métal bleuté. Un serpent ondula lentement dans notre direction, puis se redressa, révélant un torse d'où émergeait une tête aux yeux alertes. Ce qui restait de son visage était déformé par une expression de douleur. Les yeux cherchèrent les miens, des yeux de Forerunner, bridés, gris, profondément intelligents. Ils me rappelèrent Novelastre et le Didacte.

Je ressentis soudain une grande pitié, mêlée d'une horreur insoutenable.

— Je ne peux pas faire ça, murmurai-je. Laissez-les mourir. Laissez-moi mourir aussi. Que tout ceci finisse ici et maintenant !

— Si tout se terminait maintenant, me dit Forthencho, cela signifierait la fin de l'humanité elle-même. Tout ce que tu connais, tous ceux que tu connais et tout ce qu'eux-mêmes ont jamais connu... disparu ! Lève-toi et lutte pour ton espèce. C'est notre dernière chance.

Son courage désincarné ne me troubla guère sur le moment. J'étais épuisé, mes émotions hurlant au-delà de la peur, dans un néant acide de pure panique.

Puis, avec la peur, vint un bref sentiment de soulagement. Au moins, j'étais toujours capable d'éprouver quelque chose !

Le veilleur de Forthencho aspira son image et cracha une fléchette qui vint s'enfoncer dans ma cuisse. Ma panique s'évanouit sur-le-champ, de même que la moitié de mon esprit, celle qui jugeait, décidait et ressentait un instinct de préservation.

Je me surpris à sourire.

— Cet état ne durera qu'un bref instant, déclara le veilleur. Lorsque l'euphorie sera terminée, vous serez de nouveau capable de raisonner plus clairement. Attention, vous êtes actuellement mesuré.

— Par qui ? croassai-je en essuyant la bave qui coulait de mes lèvres.

Forthencho me semblait très loin désormais, comme un insecte perdu dans une pagaille d'étages et de monstres et de rideaux brillants.

— Qui me mesure ? Pourquoi ?

Pas de réponse.

La créature serpentine qui m'avait dévisagé nous rejoignit sur la plate-forme. Sa queue charnue, enveloppée dans un filet de câbles et de morceaux de tissu gluants, se courba vers le haut et il se redressa de nouveau. Elle tendit alors les bras dans le vide, pendant que la plate-forme inclinée déployait une mince colonne jusqu'à ses doigts gris et crochus.

En me glissant un regard de ses yeux agonisants, le Forerunner déformé se tint soudain très droit...

Il m'étudia.

Et il prit le contrôle.

Le veilleur du Seigneur-Amiral s'éleva derrière moi. Quelque chose en surgit, s'enroula autour de ma tête et du torse du monstre, et la vue directe que j'avais de la plate-forme fut remplacée par une large perspective de l'anneau et de la planète.

En tournant la tête, je m'aperçus que je distinguais chaque détail avec une grande netteté et un sens aigu de la profondeur. Mes « yeux » se trouvaient peut-être à des centaines de kilomètres l'un de l'autre. Je percevais la distance qui se resserrait entre le Halo et la planète à tête de loup. Je voyais également qu'une partie de l'anneau commençait à se tordre sous l'attraction gravitationnelle de cette sphère de glace et de roche.

Je compris quelques-uns des symboles qui apparaissaient à présent sur ces objets. Le Forerunner à mes côtés, dont je ressentais à la fois physiquement et mentalement la présence froide et aigre, les déchiffrait quant à lui tous parfaitement, et il guida mes mains sur les boutons en me chuchotant des suggestions.

Il était pitoyable, désespéré, et le contact de ses mains me répugnait. J'étais incapable de deviner pourquoi nous étions tous deux nécessaires à cette tâche. Cependant, partout sur

l'anneau, les réglages établis par l'équipe surréaliste que nous formions commencèrent à prendre effet.

Le Halo, cercle de trente mille kilomètres de diamètre, amorçait une précession qui lui permettrait de changer son axe de rotation, le plaçant face à cette planète désormais à moins de dix mille kilomètres de distance. Sous l'impulsion de nos vitesses combinées, nous nous rapprochions rapidement ; mais bien avant que nous ne heurtions la planète, sa masse tordrait considérablement l'anneau, allant peut-être même jusqu'à le briser. D'autres systèmes devaient donc entrer en jeu. Grâce au veilleur, au Forerunner en décomposition et à ce qui me restait des enseignements du Seigneur-Amiral, je pus suivre et même comprendre une partie des événements.

Le Forerunner à mes côtés, dont la main – masculine ou féminine ? Aucun moyen de le savoir-reposait maintenant sous la mienne sur le panneau de contrôle, ressentait une douleur dont je ne pouvais même imaginer l'étendue. Sa main déformée exerçait une pression de moins en moins forte. J'estimai probable que les commandes ne puissent être manipulées par un humain seul, mais j'ignorais combien de temps ces créatures pourraient éviter de se transformer en flaques de liquide visqueux, quoi que le Compositeur ait fait ou non pour les maintenir en vie.

La Maladie Déformante, ou Floods, avait réorganisé tout le fonctionnement interne de leur organisme, préparant leur corps à une nouvelle sorte d'existence, qui supposait l'anéantissement presque total de leur identité individuelle. Cependant, il subsistait encore chez ce Forerunner assez de volonté pour mener à bien sa dernière mission, avant sa désintégration totale... ou son entrée dans l'autre destinée imposée par la Maladie Déformante. Une destinée dont même le jeune homme naïf que j'avais été percevait confusément la nature.

Pour l'instant, néanmoins, le filet de câbles continuait à l'en protéger.

Nous menions, à n'en pas douter, plus d'une course contre la montre.

Forthencho avait appelé ce que nous avions découvert au fond d'une cage forerunner dans le village lacustre un « Fossoyeur ». L'expérience du Seigneur-Amiral rattachait à ce mot la conscience à demi enfouie que le Primordial lui-même n'avait pas été, à proprement parler, une seule créature, mais trois, quatre, cinq, six... douze ! Forthencho n'avait jamais connu le chiffre précis.

Toutes ces créatures avaient subi cette désintégration, cette mort de l'identité et cette renaissance en un être d'une puissance bien plus vaste. Des millions d'années plus tôt, elles s'étaient unies pour former cet antique Fossoyeur, un tout considérablement supérieur à la somme de ses parties.

Votre abondante transpiration m'indique que vous avez été témoins de telles transformations. Toutefois, comme des enfants terrifiés, vous n'avez pas entièrement saisi l'étendue de leurs implications.

Moi si.

Chapitre 33

Vous m'avez demandé de vous parler du Didacte. Je ne vous ai pas donné beaucoup d'informations utiles à son sujet car, à l'époque où je l'ai côtoyé, je n'avais reçu qu'une éducation sommaire. J'étais incapable d'interpréter correctement ce que je voyais ou expérimentais.

Cela changea lorsque j'accédai aux souvenirs et au savoir du Seigneur-Amiral. Cependant, même ce que lui savait du Didacte relevait en grande partie du domaine de l'observation lointaine.

Néanmoins, l'intimité de deux adversaires qui s'affrontent – stratégie contre stratégie et, plus intime encore, tactique contre tactique – avait permis à Forthencho de développer une compréhension du fonctionnement interne du Didacte que très peu de Forerunners, selon moi, possédaient. Le conflit entre humains et Forerunners avait quasiment mené les deux espèces au bord de l'extinction. Était née alors une animosité, une inimitié brute, puissante et malgré tout purement rationnelle qu'il est rare d'observer entre êtres de la même espèce. Du moins, entre ceux qui sont sensés.

Nous tuons les souris qui envahissent nos greniers à grain. Nous les exterminons sans la moindre pitié. En revanche, seuls les simples d'esprit se mettent à les haïr.

Je rencontraï de nouveau le Didacte, en une occasion qui me fit radicalement reconsidérer ce dont j'estimais capable ce Serviteur-Combattant.

Ces informations sont celles que vous désirez le plus ardemment, et je suis tout à fait conscient du déclin de mes capacités. Mais comprenez-moi. Je ne vous dois rien. Je ne suis plus un humain, ni même un être vivant, et ce depuis plus d'un millier de siècles. Vous ne pourrez préserver plus qu'une infime fraction d'une telle somme d'expérience et de mémoire. Et pourtant, tout ce que j'ai été et tout ce que j'ai fait l'emporte sur

mon maigre instant d'humanité comme une montagne l'emporte sur un galet.

Et il me semble, à en juger par votre inquiétude, que vous n'avez pas encore compris l'ultime vérité que je vous offre – celle-là même qui bouleverse toutes les équations de notre histoire.

Cela m'amuse.

Tout autour, sur les plates-formes, des humains avaient été appariés à des Forerunners au stade ultime de leur transformation. Ces derniers deviendraient bientôt inutiles, pensai-je, s'ils ne mouraient pas tout simplement... Ce serait un sort clément.

Puis un grand tunnel s'ouvrit devant moi, ses parois brillantes masquant les plates-formes à mon regard. Des étincelles éblouissantes filaient comme des flèches à sa surface. Des notes de musique aiguës résonnèrent à mes oreilles, terribles et discordantes.

Les longues étincelles qui parcouraient le tunnel s'assombrirent, devenant rouge terne avant de mourir comme les braises d'un vieux foyer. Je ne ressentis qu'un froid pénétrant. Pendant un instant, j'eus l'impression de flotter dans ce tunnel, entouré des dernières étincelles.

Puis tout devint gris, inanimé.

Je tentai désespérément de m'imaginer occupant un point dans l'espace, une position fixe... En vain. Il ne restait que le tunnel et les souvenirs qui s'entassaient derrière moi comme des feuilles.

Une auxilia d'un vert brillant apparut.

Elle se plaça entre ce « moi » flou, incertain, et les restes pathétiques de mon compagnon. Soudain, mes yeux s'accommodèrent – pour la dernière fois. Je levai une main pour la regarder et m'émerveiller de sa beauté, de la façon dont elle remuait les doigts sur mon ordre, soumise à ma volonté, notre volonté, comme cet anneau. Mais avec quelle lenteur !

Or le temps de réaction était crucial.

— Vous allez vous connecter directement au Cartographe, ordonna l'auxilia. Nous allons devoir réajuster l'interface.

Le Forerunner détourna ce qui restait de son visage en frissonnant, comme confronté à un terrible sacrilège.

— La Métarque nous ordonne de tout révéler, expliqua l'auxilia. Nous n'avons pas d'autre choix que d'obéir. Le Cartographe contient tous les plans, lieux et événements de cette installation, passés comme présents. Tous les changements y sont répertoriés. Nous devons nous préparer.

Une nouvelle fléchette m'atteignit au mollet, et les étincelles, cette fois, transpercèrent mon corps plutôt que de l'entourer. La douleur m'envahit tout entier, avant de laisser place à une surprenante lucidité.

Entre mon corps et celui, massif, du Forerunner décomposé surgit une tige flottante à peu près aussi épaisse que mon bras. De cette tige jaillirent des milliers de fils luisants, semblables à la soie d'une araignée, qui s'accrochèrent sur le côté de mon corps et se mirent à me recouvrir de leur substance translucide, tandis que d'autres fils s'enroulaient autour du torse du Forerunner.

Ce dernier se tordit de souffrance.

Le tunnel s'anima alors pour nous – pour nous deux : j'eus l'impression de fusionner avec mon compagnon, et même, pendant un bref instant, de ressentir sa douleur autant que la mienne... –, jusqu'à ce que tout soit submergé par un déluge extatique d'informations brutes.

Mes yeux et mes oreilles étaient assiégés. Le Forerunner et moi fusionnâmes avec les images du tunnel, bien plus complexes et détaillées que tout ce que j'avais pu connaître jusqu'alors. Mais il y avait plus étonnant : je *comprendais* ce que je voyais... Tout ! La compréhension coulait du Forerunner jusqu'à moi, et soudain je *sus* quoi faire, comment me coordonner avec les centaines d'autres binômes similaires éparpillés sur l'anneau.

Nous *devînmes* le Halo. Je sentis les tensions, le danger, et le moyen de nous échapper, comme un animal fuyant un prédateur sent la terre sous ses pattes.

J'étais exalté ! Une énergie et un pouvoir divin me traversaient. Jamais je n'avais éprouvé une telle sensation. Si c'était cela, être un Forerunner, alors j'aurais volontiers sacrifié

mon humanité. Toutes mes tâches, même les plus modestes, me procuraient une joie intense. Toutes semblaient immensément importantes, et peut-être l'étaient-elles, car les calculs assurant notre préservation étaient effectués alors par les veilleurs et leurs atroces instruments, par *nous* : à quel moment déclencher tel ou tel système, pour combien de temps, et quand les désactiver.

J'avais une conscience aiguë des mécanismes de survie dont disposait le Halo.

Plus tard, les événements des heures qui suivirent redevinrent un fouillis de visions spectaculaires. Cependant, des dizaines de milliers d'années plus tard, je peux, en réfléchissant bien, me les remémorer. Bien évidemment, j'ai défendu le Halo de nombreuses fois depuis. Mais vous le savez...

Tous ces mécanismes de survie nécessitaient une énergie faramineuse, or celle-ci venait à manquer après le sabotage des centrales.

Le plus impressionnant était peut-être la possibilité de suspendre le cours du temps sur l'anneau, de l'enfermer dans une stase qui transformait l'installation en une vaste roue réfléchissante immunisée contre tous les changements imposés par l'extérieur.

Toutefois, le coût en énergie de cette suspension était colossal, peut-être supérieur à ce que l'anneau était capable de produire. De plus, l'énergie absorbée par le Halo devrait être évacuée en un sous-espace fractal, entraînant dans tout le système une myriade de signatures thermiques et même de rayonnements à haute énergie pouvant attirer l'attention de ceux qui nous traquaient.

L'orbe à tête de loup exerçait d'ores et déjà une pression terrible sur l'anneau, menaçant son intégrité. Les parois externes du Halo se mirent à luire, luttant pour redistribuer équitablement la tension gravitationnelle qu'il subissait.

Les rares sentinelles et autres vaisseaux restants qui poussaient désespérément leurs moteurs afin de déplacer l'anneau ne parvenaient à aucun résultat convaincant. Ils n'avaient réussi qu'à ralentir légèrement le Halo, décalant son orbite de quelques centaines de kilomètres jusqu'à une position

qui permettrait à la planète rouge et grise de passer au travers du cercle sans le toucher.

Mais avant que cela ne se produise, le moyeu et les rayons du Halo furent activés. L'équipe de commandement improvisée espérait ainsi absorber une partie de l'énergie de la planète tandis qu'elle plongeait dans ce filet. Elle transférerait ensuite cette poussée vers l'anneau lui-même, volant en quelque sorte la vélocité de la planète pour nous déplacer vers une orbite plus haute. Cela pourrait prévenir une nouvelle collision, dans l'éventualité où les orbites de la planète et du Halo se croiseraient de nouveau.

Nous n'avions aucune idée de la façon dont le moyeu et les rayons, tous constitués de lumière compacte, se comporteraient face à une telle pression. Pouvaient-ils réellement s'étendre à la manière d'un élastique, sans se briser ou disparaître ?

Encore une éventualité que les Forerunners n'avaient ni envisagée ni testée. Nous patientâmes donc.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre avant d'être confrontés à des complications supplémentaires. Deux sphinx de guerre excentrés détectèrent des vaisseaux qui s'approchaient du côté opposé à la planète. Cette flotte, nombreuse, comportait plusieurs bâtiments de grande taille. Nous ressentîmes, en provenance du lointain « maître » à l'œil vert, un éclair d'attention, d'inquiétude, et peut-être l'impression qu'il s'y était attendu...

Néanmoins, pour l'heure, nous ne pouvions qu'ignorer ces vaisseaux.

Les parois de l'anneau avaient réparti autant que possible la torsion gravitationnelle exercée par la planète. À présent, les dalles des fondations commençaient à se déformer, se gondoler, se gonfler et se desceller, déversant du même coup d'immenses volumes d'air et d'eau qui se répandaient dans l'espace en longs rubans gris argenté.

Les tuiles mises de côté un peu plus tôt pour pallier ce problème se mirent lentement en branle pour remplacer les dalles endommagées, mais il était évident que les réparations ne pourraient suivre le rythme imposé par la destruction.

Le Halo, luttant pour rester en un seul morceau, fut placé exactement face à la planète rouge et grise.

Les vaisseaux entrèrent dans notre champ de vision.

Les plus aisément repérables étaient les cuirassés. Par dizaines, ils se déployèrent et fondirent autour de la planète, frôlant presque le moyeu et les rayons pour se placer en un large éventail le long de ces derniers. S'ils décidaient d'atterrir, ils se trouveraient alors répartis tout autour de l'anneau.

C'était une perspective inquiétante... S'ils étaient venus nous anéantir, nous ne pourrions rien faire pour les en empêcher. Il devint tout de même de plus en plus clair que leurs manœuvres n'avaient rien d'offensif. Qu'essayaient-ils donc de faire ? Nous sauver ?

De tels vaisseaux pourraient aisément relier leurs transmissions à notre réseau et nous alimenter en énergie. Tout serait alors résolu !

Je ressentis de nouveau une grande exaltation, puis, soudain, une plongée abyssale dans un phénomène froid et mécanique que mon humanité éclipsée interpréta comme de la rage.

Cette intrusion contraria grandement le maître à l'œil vert de l'anneau. Nous avons été retrouvés. Le Halo rebelle ne le resterait peut-être plus très longtemps ! L'apparition d'une telle armada de vaisseaux forerunners risquait fort de mettre fin à tous les projets de l'auxilia corrompue...

Une lueur d'espoir maladif se dégagea du Forerunner serpentin connecté à mes côtés. Hélas, le temps nous manquait pour agir par quelque intermédiaire que ce soit, indépendamment de son origine ou de sa puissance.

La lumière de l'étoile émanait désormais de derrière la planète, projetant des ombres inquiétantes à travers la brume de vapeur glacée qui s'échappait de notre anneau. La paroi à l'opposé de notre centre de commande se descella et s'incurva comme une plaque de métal entre les mains d'un forgeron musculeux.

Ce bras de fer était pour le moins inégal... La masse du Halo était dérisoire en comparaison de celle de la planète rouge et grise.

Celle-ci se pressait à présent contre quatre des rayons. Puis, comme les rayons s'étiraient sous sa poussée, elle heurta le moyeu. Des vagues de feu bleuté en surgirent alors, et le moyeu étincela tandis que les rayons s'allongeaient, puis se fragmentaient. Brisés, ils semblèrent choir contre la surface rocheuse de la planète, où ils se muèrent alors brusquement en faisceaux tordus de radiations mauve intense.

Peut-être le Halo exerçait-il sa vengeance, mais seulement contre une roche dénudée. Il n'y aurait pas de filet élastique se tendant progressivement, pas de capture d'énergie ni d'accélération soudaine.

L'orbe s'engagea au travers du Halo et continua sa route.

L'anneau commençait maintenant à s'effriter. Les parois se détachaient et les dalles se lézardaient, ouvrant des brèches larges de centaines de kilomètres dans la structure du Halo. Celui-ci ressemblait à un collier gigantesque tirailé de tous les côtés.

Malgré tout, l'extase que me procurait ma connexion prima sur la frayeur qui s'emparait de moi. Je ne fus cependant pas épargné par l'inquiétude profonde du maître à l'œil vert du Halo, ni par la chose plus sombre encore qui s'élevait derrière lui.

Ce commandant ténébreux ne ressentait pas la peur. Il était au-delà de la peur. Je sentais son influence grandir comme l'aura hivernale d'une étoile sombre et morte, s'infiltrant insidieusement en nous...

Tous, Forerunners comme humains, se figèrent sur place.

Ce qu'il nous communiqua alors reste, même aujourd'hui, la chose la plus terrifiante qu'il m'ait été donné de percevoir...

Une curiosité supérieure, d'une pureté absolue, bien plus froide, précise et disciplinée que je n'aurais été capable de l'imaginer. Ces entités exprimaient un intérêt hautain, un détachement presque cruel vis-à-vis des étapes de l'expérience en cours.

Prenaient-elles plaisir à voir ainsi mêlés tant de Forerunners et d'humains ? Revisaient-elles triomphalement un projet ancestral, jadis contrarié puis abandonné, que le présent avait de nouveau rendu possible ?

Les Forerunners et les humains pourraient-ils être de nouveau confondus, en un renversement de leur violente séparation, des millions d'années plus tôt, lorsque le Primordial et les derniers êtres de son espèce avaient établi une nouvelle stratégie à grande échelle, un vaste plan qui causerait sans nul doute d'incommensurables souffrances, mais aussi une harmonie plus grande entre toutes les choses ?

Et ce, grâce aux Floods, la Maladie Déformante. Le plus grand défi, la plus grande épreuve de toutes.

De ce défi, seuls les humains étaient sortis victorieux, pendant un temps du moins... Mais ils s'étaient ensuite vus décimés par les Forerunners, provoquant la seconde défaite écrasante du Primordial et de ses projets. Tout cela avait été expliqué en détail à l'intellect froidement logique du maître du Halo.

Même améliorés et combinés, nous ne pouvions appréhender qu'une infime partie de la profondeur et de la puissance de ce plan, de ce raisonnement qui nous était dévoilé comme à des enfants observant, à travers un rideau, leurs parents en train de copuler...

Le Halo mourait, c'était évident. Alors même que des cuirassés se posaient sur les plaques encore intactes, d'autres brèches apparaissaient, d'autres sections se tordaient et déversaient leur contenu dans l'espace.

Soudain, une nouvelle voix s'imposa à nous, puissante et sonore. Elle pénétra les images du Cartographe, le revêtement de la machine et même la froide analyse du Primordial.

La voix gagna en volume, s'arrogeant le commandement, et aussitôt... je la reconnus ! Elle me revint du temps passé sur l'île, au centre du cratère de Djamonkin. L'élocution lasse de celui qui s'était accoutumé à une position de grand pouvoir, mais que les circonstances avaient forcé à se retirer, le laissant isolé, perdu...

Mais il ne l'était plus.

Le Didacte !

— Quémendeur de savoir, dit la voix qui s'enroulait autour de nous. Tel est le nom que je t'ai donné lors de notre dernière rencontre, Mendicant Bias. Te souviens-tu du jour de ton

activation ? Du moment où je t'ai connecté au Domaine et où je t'ai confié les commandes de tout le dispositif de défense forerunner ?

Toutes les images que contenait et contrôlait le Cartographe s'assombrirent pour se fondre en une auxilia considérablement simplifiée.

— Ce nom n'est plus secret, répondit l'auxilia. Tous les Forerunners le connaissent.

— Reconnais-tu celui qui t'a nommé ainsi ?

L'auxilia verte me brûlait comme de l'acide, mais je ne pouvais me détourner, je ne pouvais me laver de la corrosion qu'elle m'infligeait.

— Vous n'êtes pas celui-là, répliqua Mendicant Bias. Le Maître-Bâtitseur m'a intimé mes derniers ordres.

— Je suis bien celui-là, et tu ne te montres pas sincère.

L'acidité dans la voix de l'auxilia devint si intense que j'eus la sensation qu'elle me dévorait les entrailles.

— Tu reçois des ordres d'une créature qui n'est pas un Forerunner, accusa la voix du Didacte, ce qui équivaut à une violation pure et simple de tes instructions. C'est moi qui connais ton véritable nom...

— Ce nom n'a plus aucun pouvoir ! coupa l'auxilia.

— Quand bien même, je peux toujours révoquer ton activation, annuler ta clé et t'ordonner de cesser toute activité. Me cèdes-tu volontairement le commandement, à moi, ton premier maître ?

— Non ! J'ai écouté le Domaine. J'exauce les vœux de ceux qui nous ont créés. Cela n'a jamais été votre cas.

L'auxilia verte s'était retirée à l'intérieur d'une incision infiniment profonde, et elle n'était plus qu'un arc de points lumineux sculptés ou brûlés sur la noirceur qui l'entourait. Sa lueur minuscule vacillait comme une flamme.

Puis retentit un son complexe qui pouvait être une suite de mots ou de chiffres, une transmission d'informations ou d'ordres – je ne pus l'identifier.

La voix du Didacte emplît le Cartographe, semblant envahir l'espace et le temps, et je sus qu'il était toujours vivant et qu'il

avait repris le contrôle, plus puissant peut-être que jamais auparavant.

— Pauvre machine, dit-il. Ton règne se termine ici.

L'auxilia bondit dans les ténèbres, comme effrayée, puis disparut en même temps que tout le reste, ou presque.

Je me retrouvai couché sur le dos, épuisé, couvert de sueur, sur une surface dure et froide. Les dernières braises ternies du système d'affichage du Cartographe s'évanouirent lentement. Mon dos et mon flanc me faisaient atrocement mal. Je pouvais à peine bouger. Je ne distinguais rien d'autre que des formes floues.

Le lien qui m'unissait à mon compagnon, le Forerunner malade, se détacha de mon bras. La substance arachnéenne qui m'enveloppait se relâcha comme un vêtement qui se déchire. J'étais écarté, coupé du Cartographe.

L'extase de la connexion se mua en une solitude lancinante.

Je me mis alors à percevoir de vrais sons, des voix... et une exclamation de surprise.

La reconnaissance de celui que j'étais. Celui que j'avais été.

La voix dans ma tête devint plus douce et intime.

— Je t'ai trouvé, jeune humain. Je vous ai trouvés tous les deux – vivants !

Une silhouette imposante apparut à côté de moi, puis s'agenouilla et me tendit une main à six doigts. Les fils déchirés sur mon bras se soulevèrent comme des cheveux pendant un orage, avant que la foudre frappe. Ils se rejoignirent autour d'un avant-bras épais et puissant... moucheté de gris et de bleu, les couleurs d'un Serviteur-Combattant adulte.

— Tu as déjà été connecté et formé, remarqua le Didacte. Nous ne disposons que de quelques secondes pour agir. Tu connais cet anneau. Aide-moi à le sauver.

La connexion au Cartographe se rétablit, soudain brillante, intense et joyeuse. L'extase m'envahit de nouveau. Mais mon partenaire, désormais, était le Didacte.

Nous observâmes la planète rouge et grise, à mi-chemin de son passage, et les tuiles torturées de l'anneau que retenaient encore des rubans de paroi incandescente.

La force gravitationnelle de la planète, clé de ce système de sécurité suicidaire mis en place par les Forerunners pour empêcher toute offensive sur leur espèce, avait presque accompli sa besogne.

COMMANDANT DU SRN : « Est-ce que quelqu'un comprend un traître mot à tout ça ? »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « C'est assez abscons... Difficile pour nous d'y croire vraiment, c'est sûr. Je préférerais attendre quelques semaines avant de prendre une décision, mais la mise en commun des analyses de l'équipe scientifique nous incite à penser que les événements relatés sont effectivement crédibles. »

COMMANDANT DU SRN : « Mais ils contredisent tout ce que nous savons au sujet du Didacte ! Pourquoi aurait-il sauvé un Halo ? »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Il ne nous reste que très peu de temps... »

COMMANDANT DU SRN : « Nous récupérons toujours le flux ! Mais sa valeur semble de plus en plus discutable. Ce que nous connaissons du Didacte... grâce au récit de Novelastre, croyez-le ou non... indique chez lui une profonde répulsion à l'égard des Halos et des projets du Maître-Bâtitseur. Les derniers dialogues... »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Les derniers dialogues peuvent eux-mêmes être considérés comme discutables à la lumière du présent témoignage. »

COMMANDANT DU SRN : « Seulement s'il a existé plus d'un Didacte, et nous n'avons aucune preuve que cela soit bien le cas. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Et pourtant ! Il est évident que l'attitude du Didacte vis-à-vis des Halos a évolué avec le temps. »

COMMANDANT DU SRN : « Permettez-moi d'exprimer mon scepticisme. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Nous l'avons déjà bien noté, monsieur. »

COMMANDANT DU SRN : « Et en quoi tout cela est-il censé nous aider, dans la situation actuelle ? Visiblement, le Halo de ce récit va droit au dépotoir ! »

ADJUDANT DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Monsieur, veuillez pardonner cette interruption. Nous avons analysé la base de données de la flotte, et nous avons émis l'hypothèse que cette installation existerait toujours. Il pourrait s'agir du plus énigmatique de tous les Halos, l'installation 07. Sa surface est perpétuellement enveloppée de nuages. Peut-être a-t-il été si gravement endommagé que les systèmes de support vital ne s'en sont jamais totalement remis. »

COMMANDANT DU SRN : « Impossible. On nous a déjà indiqué que ce Halo mesurait trente mille kilomètres de diamètre. L'Installation 07 ne fait pas plus de dix mille kilomètres. »

ADJUDANT DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Mais l'histoire n'est pas finie, monsieur... »

Chapitre 34

De nouveau infiltrés au plus profond du Cartographe, nous vîmes se déployer devant nous de nombreux points de choix et d'opportunité menant à différents avenir possibles, prédisant toutes les conclusions imaginables à la crise où le Halo se trouvait présentement embourbé.

Je guidai l'intellect du Didacte vers la meilleure solution. Les mots que je m'entendais prononcer, à supposer que j'étais réellement en train de parler à voix haute, étaient transmis à toutes les personnes encore aux commandes – elles n'étaient guère plus qu'une poignée, désormais.

Ceux d'entre nous qui avaient survécu agissaient de concert, dans une tentative désespérée de sauver ce qui pouvait l'être. « Nous ne pourrions pas tout préserver », fumes-nous forcés de reconnaître. « La tension peut être diminuée en lâchant du lest. Les tuiles les plus endommagées constituent l'option la plus évidente. »

Grâce à l'énergie des croiseurs restants, l'anneau se mit à enfermer ses segments les plus importants dans des stases temporelles. Sous nos yeux, des milliers de kilomètres de terrain furent préservés à l'intérieur d'un champ réfléchissant, protégés pour un temps malheureusement trop bref des conséquences du passage de la planète. Les postes de contrôle situés dans ces zones furent temporairement déconnectés du Cartographe.

L'anneau continua de tourner, augmentant même sa vitesse, tandis que la planète terminait de traverser le Halo sans le heurter directement.

Le moyeu et les rayons n'étaient plus visibles. Étrangement, le Cartographe fut incapable de nous dire si leurs mécanismes avaient été endommagés ou détruits. Les informations concernant l'état de l'arme étaient inaccessibles, même par ce dispositif central.

Dans notre position actuelle, nous ne pouvions rien faire de plus.

— Nous devons transporter cette installation jusqu'à la grande Arche le plus vite possible, déclara le Didacte.

Les installations ayant subi de légers dégâts devaient, en théorie, pouvoir obtenir des pièces de rechange de l'une des deux arches où elles avaient été construites. Cependant, même si nous étions parvenus à créer un portail pour réceptionner la cargaison, nos efforts auraient été vains : ce dispositif n'était plus en activité depuis des années.

— Il nous reste assez d'énergie pour ouvrir un portail de taille limitée, juste assez longtemps pour permettre le passage frontal du Halo. J'ordonne à nos vaisseaux de fournir l'énergie nécessaire, et de sacrifier leurs propres générateurs de Sous-espace si cela devait s'avérer indispensable.

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi le Didacte avait décidé de sauver l'une de ces armes à la construction desquelles il s'était opposé avec tant de ferveur.

Peut-être n'était-ce pas l'anneau qu'il désirait sauver.

Il y avait cependant une chose que le Didacte se gardait bien de révéler : ses motivations...

La planète à tête de loup poursuivit sa route, globalement peu affectée par les événements.

Le Halo continua de tourner tandis que, une par une, les sections emprisonnées dans les stases étaient délivrées. Leur retour aux lois habituelles de la physique se manifesta à travers le système sous forme de vagues intenses de photons infrarouges à haute énergie.

— Cartographe !

La voix du Didacte attira à lui toute l'attention des survivants, ainsi que les facultés du Cartographe lui-même.

— La sauvegarde du plus grand nombre de spécimens biologiques possible, y compris ceux ayant été infectés par les Floods, est notre but principal. Préparez la réduction de l'installation. Nous devons lui donner une taille permettant son passage à travers le portail. Cela nous permettra également

d'avoir recours à la plus petites des deux arches pour effectuer les réparations. Au rapport !

Tout s'expliquait, désormais. Le Didacte avait été envoyé par la Bibliothécaire. Il pouvait encore sauver quelques-unes des nombreuses espèces qu'elle avait placées sur l'installation.

Le Cartographe présenta bientôt son rapport. Nous étudiâmes la configuration optimale autorisant le passage à travers le « petit » portail et transmîmes les instructions qui en découlaient.

L'énergie fut temporairement soustraite à la création du portail pour être allouée à une autre tâche. Des rayons plus fins et plus lumineux que les précédents jaillirent en direction de l'axe central pour y former un moyeu sphérique, puis l'intégralité de cette nouvelle structure sembla soudain se solidifier en une armature gris foncé. Tandis que certains segments seraient abandonnés afin de protéger la plus grande partie des spécimens survivants du Halo ainsi que leurs habitats respectifs, les rayons serviraient à la fois de supports et de contrepoids.

Tout autour de l'anneau, les sections désignées comme dispensables – fondations nues, environnements en construction ou zones ayant subi de trop importants dégâts – se détachèrent de leurs parois et s'envolèrent dans l'espace en tournoyant lentement, déversant des tonnes de débris.

Malgré ma concentration intense, je m'autorisai une pensée endeuillée pour les morts et les mourants sur les plaques endommagées. Des cités, des forêts, des montagnes... toutes perdues ? Je n'en étais pas sûr et n'avais pas le temps de faire l'inventaire : ces décisions avaient déjà été prises et d'autres réclamaient mon attention à présent.

Les parois elles-mêmes se pliaient à présent à la façon d'un accordéon, tirant les sections restantes et les soudant entre elles pour former un anneau de taille considérablement réduite.

Cela prit peut-être des heures, voire des jours entiers, je l'ignore...

Quelle importance ?

Quand l'anneau eut achevé sa réduction sacrificielle, les rayons oscillèrent, testant la nouvelle configuration. Tout semblait fonctionner...

C'est alors qu'un autre segment se détacha et partit se perdre dans l'espace. Des rayons supplémentaires se formèrent, s'attachèrent aux plaques adjacentes, et, de nouveau, les parois se plissèrent pour ressouder les plaques.

L'anneau tournait à présent de manière presque parfaitement régulière. Nous reprîmes confiance en son intégrité.

— Dirigez toute l'énergie vers la formation du portail, ordonna le Didacte. Les responsables de la manipulation des commandes peuvent se reposer. Votre travail est terminé.

Une fierté et un chagrin profonds perçaient dans sa voix. Il s'adressait aux Forerunners restés fidèles au Conseil durant le règne de Mendicant Bias. Ceux-ci, même atrocement déformés par la maladie, avaient accompli leur devoir.

L'anneau poursuivit sa course, ses plaques désormais couvertes d'une épaisse couche de nuages. J'entraperçus quelques ultimes réglages : soudures de perfectionnement, contrôle du climat, calibrage de l'atmosphère, chauffage ou refroidissement... La cargaison devait être préservée jusqu'à parvenir à l'épouse du Didacte, la Bibliothécaire.

J'y tenais tout particulièrement, pour des raisons qui m'étaient propres.

Je n'assistai pas au passage à travers le portail. Cela valait mieux.

Depuis l'instant où j'étais tombé du ciel pour m'écraser sur l'anneau, j'avais été exposé à des choses que je n'étais pas censé supporter et qui auraient dû échapper à mon entendement.

— Repose-toi également, jeune humain, conseilla le Didacte.

D'un geste du bras, il rompit les fils translucides qui nous unissaient. L'espace du Cartographe se trouva réduit à quelques braises rougeoyantes, puis laissa place à l'obscurité.

Je ressentis celle-ci comme une bénédiction.

Le temps des changements était venu. Je n'étais pas encore conscient de tout ce qui avait déjà changé — pour moi.

Chapitre 35

— Chakas, jeune humain, appela le Didacte. Traqueur est ici. Nous sommes de nouveau réunis.

Je me levai comme un noyé ballotté dans une eau noire et visqueuse, le corps toujours engourdi. Mon regard peinait à distinguer autre chose que des couleurs inconnues et changeantes, des silhouettes étranges et insensées.

Puis ma vision se fit plus nette et me révéla un visage large et grotesque, qui me semblait plus jeune et plus lisse que dans mes souvenirs.

S’agissait-il du Didacte en personne ?

Je n’avais aucune idée de la façon dont les Forerunners vieillissaient, ni s’ils possédaient un moyen de se régénérer. Cela ne m’intéressait pas. Mes émotions étaient comme assourdies. Je me sentais en paix – toutes proportions gardées.

— Tu as enduré un long supplice, dit le Didacte. Et tu as été fort mal traité. J’en suis désolé.

— Où est Traqueur ?

Mes lèvres ne bougèrent pas. Rien ne bougea. Je n’éprouvais pas la moindre sensation. Néanmoins, mes paroles parvinrent aux oreilles du Didacte.

— Je l’ai préservé, intact, afin qu’il soit livré lorsque nous aurons rejoint l’Arche.

— Je veux le voir.

Mon vieil ami flottait sur place non loin de là, enfermé dans une de ces bulles forerunners, le corps détendu et immobile.

— *C’est la sensation que procure la mort.*

Le vieil esprit avait-il réintégré mes pensées ?

— Et la fille ? demandai-je. La femme, Vinneva ?

— Elle aussi sera livrée en compagnie des autres survivants. La Bibliothécaire se chargera de les placer dans un environnement qui leur conviendra.

— Vous êtes plus jeune... Vous avez changé.

— Le Didacte a servi de modèle pour ma forme adulte. Je suis désormais tout ce qui reste de lui, et je remplis donc ses fonctions.

Lentement, je reconnus ces traits qui m'avaient jadis été si familiers.

— Novelastre ?

— Plus maintenant... Sauf dans mes rêves.

Chapitre 36

Le Didacte était loin d'en avoir fini avec moi, et j'étais loin d'en avoir fini avec les atrocités de l'anneau. C'est le Didacte, finalement, qui nous trahit tous. Il le fit avec gentillesse, mais, même ainsi, ce fut douloureux.

Lorsque je fus pleinement conscient de ce qui m'était arrivé, je tentai de réprimer le peu d'émotions qui me restaient, de tout refouler, de ne rien ressentir, mais les courants contraires de la peur, de la rancœur et de la haine s'écrasèrent les uns contre les autres et se ruèrent de nouveau sur moi en un flot affreux.

J'enrageais, je me consumais !

Quelque chose m'éteignit.

Chapitre 37

Puis ce quelque chose me ralluma.

Le processus était instantané, mais un certain temps s'était visiblement écoulé. Je ne pus dire combien.

Je me trouvais de nouveau en présence du Didacte ; nous descendions tous deux le long d'un puits profond. Mon corps était entouré de câbles et de plaques frémissantes, pour ce que je pouvais en distinguer : une main, une partie d'un bras, ma poitrine.

— Ça ne va pas être facile, annonça le Didacte, mais nous avons de vieux problèmes à régler. De *très* vieux problèmes.

Il semblait las, moins jeune que lorsque je l'avais quitté – usé.

— Si tu arrives à demeurer stable, je vais t'emmener dans un endroit de l'installation que nous avons besoin de visiter... tous les deux. Ta nouvelle configuration est fragile, et je ne veux pas te perdre une nouvelle fois. Dans l'intérêt de tes congénères humains.

— Alors menez-moi à la Bibliothécaire. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour garder foi en elle !

La rage que j'avais ressentie plus tôt s'était muée en un tumulte froid, comme un tourbillon d'eau glacée.

— Je comprends, dit simplement le Didacte.

— Cela m'étonnerait. J'exige de la voir !

J'entendis une voix, ma voix, ainsi qu'un écho lointain. Je produisais apparemment de véritables sons dans un véritable endroit, de très grande taille.

— Mon rapport à la Bibliothécaire est sans doute encore plus compliqué que le tien, jeune humain.

Nous tombions dans les profondeurs de l'anneau, dans le domaine anciennement occupé par une extension de Mendicant Bias.

— *Qu'y a-t-il d'autre ici ?*

— En quoi est-il compliqué ?

— Peut-être pourrai-je te l'expliquer plus tard. Tu apprends à maintenir ta stabilité. Bien. J'étais inquiet.

Je recouvrai l'intégralité de ma vue. Nous quittâmes le tunnel pour un espace plus vaste encore. J'aperçus en contrebas le labyrinthe arachnéen de chemins verdâtres, stable et non plus mouvant comme autrefois. Nous poursuivîmes notre descente.

— Est-elle ici ?

— Mon épouse ? Non. Elle se trouve sur l'une des arches. J'ignore laquelle.

— Vous ne m'emmenez pas la voir.

— Pas encore. Nous avons besoin de réveiller un souvenir, de boucler la boucle... après quoi tu seras terminé.

— "Terminé"... Vous voulez dire mort ?

— Non. En pleine possession de tes fonctions. Il y a une suite d'instructions non résolues, une empreinte indésirable que nous devons supprimer ou modifier. Mais nous devons d'abord la déclencher.

Ces mots ne signifiaient rien pour moi... Et pourtant, je recouvrai soudain un fragment de ma mémoire, le souvenir que j'avais occulté si longtemps : des yeux concaves, étincelants, très écartés, sertis dans une face large et plate... Une sorte de bouche aux appendices complexes dont s'échappaient des sons étranges. Un corps massif aux bras et aux jambes recroquevillés, ressemblant à un homme obèse en position assise ou à une araignée morte.

Et enfin le clou du spectacle : une grande queue segmentée, se tordant pour m'enfoncer un dard dentelé dans l'échine...

L'enfant, plus vieux que notre ère, et cependant éternellement jeune.

— Non !

Je ne hurlais pas.

J'en étais incapable.

— Essaie de maîtriser ta peur, sans quoi tu vas te laisser déstabiliser de nouveau. Tu n'as pas besoin de ressentir quoi que ce soit. Bientôt, tes émotions ne seront plus rien pour toi qu'une sorte de membre fantôme.

C'était vrai. Je m'aperçus que je pouvais les canaliser en direction du tourbillon d'eau glacée, éteignant ainsi ma peur ou évitant de la ressentir.

— *La peur est de nature physique, organique.*

Le vieil esprit ! Impossible de s'y tromper.

— *La peur sans la chair est une illusion.*

Je n'avais aucune idée de ce que cela voulait dire, mais je parvins à extraire du liquide tourbillonnant une série d'émotions formant un vaste choix d'états divers. La plupart étaient douloureux, mais ils étaient tous isolés de mon noyau. De moi. Avec le temps, je pourrais peut-être m'en saisir pour les utiliser comme bon me semblerait, mais ce n'était pas le cas pour l'instant.

J'aimais cet engourdissement.

— Je me souviens de la Bête, du Primordial, dis-je. Cela signifie-t-il que j'ai rencontré le Prisonnier ?

— Peut-être. Il laisse en général un souvenir de ce qu'il a fait, ce qui est assez cruel.

— Il m'a fait quelque chose – il *nous* a fait quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le Didacte. Et nous nous apprêtons à le revoir.

— Non !

— As-tu peur ?

— Non.

Le tourbillon aspira de nouveau mes tourments.

— Excellent, apprécia le Didacte. Toujours stable.

Nous marchions côte à côte. Sauf que je ne marchais pas : je flottais. Je voyais toujours mon bras, ma main, mais guère plus. Et mon regard était considérablement différent. – Je t'envie, ajouta le Didacte, car, moi, j'ai peur.

— Mais vous l'avez déjà rencontré, non ?

— C'était l'autre, le premier « moi », il y a dix mille ans. Et ce fut très bref.

— *Je me suis également entretenu avec le Primordial.*

Chapitre 38

C'est seulement quand tout espoir a disparu que la réalité peut acquérir cette netteté froide qui définit qui nous sommes et ce que nous sommes devenus.

Je commençais à le comprendre.

Le vieil esprit m'accompagnait, mais il n'était pas seul. J'en sentais d'autres, entiers mais pas encore actifs ni conscients. Ils étaient rassemblés autour d'un noyau de commandement : mon noyau, mon identité, si souvent symbolisée par des eaux froides tourbillonnant dans un puits obscur et entouré de parois contenant des centaines de vieux esprits, rangés comme des parchemins dans une bibliothèque.

L'un d'eux se distinguait de ceux parmi lesquels il se cachait, habile et silencieux, profondément différent.

C'était lui que nous étions venus supprimer.

— M'a-t-il fait du mal ? demandai-je.

Nous arpentions alors un long chemin rectiligne, en direction d'une masse de cristaux ténébreuse.

— Oui.

— Ai-je été endommagé ?

— Gravement. Sur le plan physique comme sur le plan mental, répondit le Didacte. L'extraction de l'empreinte a été rapide et violente. La marque de fabrique de Mendicant Bias. Le Maître-Bâtitteur n'a jamais vraiment compris comment se servir du Compositeur.

Je ne savais plus lequel de ces noms je trouvais le plus effroyable, Prisonnier ou Compositeur.

Nous nous approchions de la sombre masse de cristaux. Elle ne scintillait pas. Elle demeurait immobile. Les espaces à l'intérieur de l'anneau étaient en sommeil... mais pas vides. En attente.

Chapitre 39

Une fissure s'ouvrit dans le mur sombre, puis s'élargit pour nous permettre de passer. Nous parcourûmes des centaines de mètres entre des parois de cristal brisé dont la noirceur et l'éclat rappelaient l'obsidienne.

— Ceci est l'ancien cœur de Mendicant Bias, m'informa le Didacte. Il est désactivé pour le moment. L'auxilia est conservée ailleurs et est actuellement soumise à des rectifications supplémentaires. Bientôt elle fonctionnera de nouveau selon ses paramètres originels.

— Suis-je en train de mourir ? Suis-je mort ?

— Tu es en cours d'extraction de ton corps endommagé. Un processus qui ne devrait plus durer très longtemps. Tu es en train de devenir le gardien des archives biologiques de ta race. Cela semblait le meilleur moyen de sauvegarder tes souvenirs et ton intellect, et de contenir les composants les plus dangereux des expériences de la Bibliothèque. Tu vas continuer à la servir, ainsi que moi-même. T'en sens-tu capable ?

— Allez-vous me tuer, alors ?

— Tu es déjà mort, selon cette définition. Le corps sera éliminé. Ta forme physique va-t-elle te manquer ?

Elle me manquait déjà tellement !

Et pourtant j'aimais aussi ne plus rien ressentir.

— Ce corps a été intégralement sauvegardé dans ta mémoire, dit le Didacte. Si tu souhaites accéder à ses sensations physiques, tu peux les reproduire à volonté.

Ce n'était pas ce que je voulais ! Je voulais mon vrai corps. Mais alors, je ne serais plus insensible, et la douleur ne me serait pas épargnée.

— Tu as bien coopéré avec le Seigneur-Amiral, mon vieil adversaire. Vous êtes toujours là, Forthencho ?

Un silence maussade lui répondit.

— Le Seigneur-Amiral et moi aimerions connaître les réponses à de très vieilles questions, déclara le Didacte comme nous quissions le tunnel de cristal.

— À propos de la Maladie Déformante ?

— Des Floods.

À ces mots, le vieil esprit s'agita.

— À la surface interne de cette installation, des milliers de stations biologiques furent converties en centres de recherches sur les Floods, dit le Didacte.

— Le Palais de la Douleur.

— Il y en a de nombreux exemplaires. Je ne suis pas sûr qu'ils méritent le nom de « palais », en revanche. Ils étaient tous administrés par Mendicant Bias, qui travaillait sous la houlette du Prisonnier.

— Allons-nous rencontrer le Prisonnier ?

— Oui. Prépare-toi, jeune humain. Même stable et sous ta forme actuelle, tu pourrais être anéanti par ce que nous allons apprendre ici.

— *Cela a bien failli nous détruire autrefois*, commenta mon vieil esprit.

Chapitre 40

Un cercle brumeux de lumière morte, bleutée, avait été tracé au centre d'une arène de 104 mètres de large.

Je m'aperçus que je pouvais mesurer avec une grande précision les tailles et les distances. Au centre du cercle bleuté trônait une estrade de 21 mètres de profondeur, entourée d'une haie de tiges noires entrelacées.

Le moindre cliquetis de machine résonnait tout autour de nous. D'après la fréquence de ces échos, je déterminai que nous nous trouvions dans une chambre hémisphérique de 531 mètres de diamètre.

À travers la haie de tiges noires, la tête apparut la première, plate et luisante, d'un brun grisâtre et sertie d'yeux étincelants qui exprimaient la tristesse vigilante de l'arachnide. La créature étant dépourvue de cou, ses larges mâchoires débordaient sur ses épaules maigres et tannées.

Nous nous rapprochâmes. Mon insensibilité formait une barrière de moins en moins efficace.

— Je ne suis pas prêt, dis-je.

— Tu es aussi prêt que moi, répliqua le Didacte. Aussi prêt qu'on peut l'être.

Je voyais à présent, sous la tête d'une laideur superbe et saisissante, le torse affreusement gras qui disparaissait presque sous au moins six jambes recroquevillées, agglutinées comme des brindilles, et qu'enlaçaient deux bras flétris mais néanmoins impressionnants. Sur leurs multiples articulations s'amassaient les plis de sa peau ridée, couverte de ce qui ressemblait à de la sueur mais qui se trouvait être un fluide étrange, vitreux et scintillant comme de la rosée gelée. Le Primordial était en repos, de nouveau prisonnier, mais toujours calme et scrutateur.

Ancien pour les humains, mais aussi pour les Forerunners. Ancien au-delà de toute mesure.

La Bête.

Mon sens des tailles et des distances se brouilla tout à coup. Je ne parvins plus à me concentrer. Les yeux aux mille facettes nous mesurèrent. Le Primordial avait une connaissance intime de toutes nos dimensions. La bouche difforme cachée sous les plis de sa tête s'ouvrit pour laisser échapper des sons accompagnés d'un faible cliquetis continu. Ces sons paraissaient familiers, mais ils ne formaient pas de paroles. La Bête posait des questions sans attendre de réponses. Elle nous souhaitait également la bienvenue, c'était évident, bien plus que tout le reste.

Il était content de nous voir, tel un parent dont l'enfant rentre enfin au bercail.

Le Didacte s'avança le premier. Je luttai pour retrouver quelque chose de Novelastre dans cette grande et robuste silhouette, mais sans succès. Le Manipuleur avait été totalement absorbé par le Serviteur-Combattant.

Un nouveau face-à-face s'imposait donc entre ces deux monstres, peut-être afin de jouer à un jeu de hasard avec les os de nos squelettes blanchis, ou pour se remémorer avec nostalgie l'agonie et l'horreur infligées aux humains ainsi qu'à d'autres races dans leur quête insatiable de pouvoir et de connaissance.

Le Didacte entonna un chant – une prière forerunner, me sembla-t-il. Je me vis alors transporté dans les grottes aux abords de Marontik. Aussi clairement que si j'étais en train de le revivre, je sentis mon corps couvert de sang et d'argile, baigné de la lueur vacillante des lampes à suif, et je m'entendis prier moi aussi, en tentant de comprendre pourquoi les aînés qui sanctionnaient mon passage à l'âge d'homme me fendaient les épaules et le torse avec des os émoussés en guise de couteaux, pourquoi les règles de la vie devaient être si perverses.

Pourquoi l'amour devait s'accoupler à la douleur et à la mort. La prière du Didacte n'était pas très différente de la mienne. Mais elle se mua bientôt en interrogatoire.

Chapitre 41

— Avez-vous trouvé ce que vous étiez venu chercher ici ? demanda le Didacte au Primordial.

Je doutai un moment que ce dernier puisse répondre en un langage que nous serions capables de comprendre, mais les sons produits par les appendices vibrants et symétriques de sa bouche se mirent graduellement à former des mots... quelque chose qui ressemblait à des paroles. Du moins, je distinguai des paroles.

— Non. La vie est exigeante, répondit le Primordial. Elle est collante et égoïste.

— Pourquoi êtes-vous venu ?

— Pas par choix.

— Avez-vous été amené ici, ou avez-vous ordonné au Maître-Bâtitseur de le faire ?

La Bête choisit de ne pas répondre. À l'exception de ses appendices buccaux, elle était presque totalement immobile.

Le Didacte insista tandis que nous nous rapprochions de la cage maillée, malgré son dégoût évident.

— Espérez-vous de nouveau vous venger des Forerunners pour avoir défié votre race et avoir survécu ? Est-ce pour cette raison que vous nous avez infligé à tous le fléau que sont les Floods ?

— Pas une vengeance, corrigea le Primordial. Pas un fléau. Seulement l'unité.

— Maladie, esclavage, mort rampante ! protesta le Didacte. Nous analyserons tout et nous en tirerons des enseignements. Les Floods seront vaincus.

— Travaillez, lutez, vivez. La fin n'en sera que plus douce. Les esprits prendront forme l'un après l'autre, ils absorberont. Et enfin tout sera calme et sagesse.

Un frisson parcourut le Didacte, dont je ne pus déterminer s'il était provoqué par la peur ou par la fureur.

— Vous m’avez dit être le dernier Précurseur.

Le Primordial remua ses membres, faisant trembler sa peau tannée. Une poudre s’éleva de son torse et de ses jambes.

— Comment pouvez-vous être le « dernier » de quelque espèce que ce soit ? accusa le Didacte. Je vois à présent que vous n’êtes rien de plus qu’un amas de victimes infectées par les Floods. Un Fossoyeur. Tous les Précurseurs étaient-ils des Fossoyeurs ?

Nouveau nuage poudreux.

— Ou n’êtes-vous qu’une *imitation* de Précurseur, une marionnette... un cadavre réanimé ? Tous les Précurseurs ont-ils disparu... ou les Floods doivent-ils créer de nouveaux Précurseurs ?

— Ceux qui vous ont créés ont été défiés, traqués, répliqua le Prisonnier. La plupart ont péri. Quelques-uns ont fui hors de votre portée. La création a continué.

— Défiés ! Vous étiez des monstres déterminés à anéantir tous ceux qui se réclamaient du Manteau.

— Ce fut décidé il y a bien longtemps. Jamais les Forerunners n’endosseront le Manteau.

— Décidé de quelle manière ?

— Au terme d’une longue étude. Cette décision est irrévocable. Les humains vous remplaceront. Les humains seront testés après vous.

Le Primordial me transmettait-il un message d’espoir ? M’annonçait-il la ruine de nos ennemis... et le règne triomphal de l’humanité ?

— Est-ce le châtiment que vous nous réservez ? demanda le Didacte d’une voix feutrée où perçait la menace.

— C’est la voie de ceux qui cherchent la vérité du Manteau. Les humains se lèveront de nouveau, pleins d’arrogance et de défi. Les Floods reviendront lorsqu’ils seront mûrs... prêts pour l’unité.

— Mais la majorité des humains n’est pas immunisée, protesta le Didacte.

Puis il parut comprendre et baissa sa grosse tête entre ses épaules tel un taureau prêt à charger.

— Les Floods ont-ils le choix ou bien sont-ils conditionnés pour infecter ? demanda-t-il.

La large tête plate se pencha sur le côté, comme pour savourer une ironie démoniaque.

— Pas d'immunité. Jugement. Chaque chose en son temps.

— Alors pourquoi retourner Mendicant Bias contre ses créateurs et encourager le Maître-Bâtitseur à torturer les humains ? Pourquoi permettre une telle cruauté ? *Êtes-vous la source de toutes les souffrances ?* hurla le Didacte.

La voix du Prisonnier retentit de nouveau, toujours accompagnée de son étrange cliquetis.

— La souffrance est douce, murmura-t-il sur le ton de la confiance. Les Forerunners échoueront, comme vous avez déjà échoué auparavant. Les humains se relèveront. Quant à savoir s'ils triompheront ou s'ils échoueront eux aussi, cela n'a pas encore été décidé.

— Comment pouvez-vous contrôler quoi que ce soit ? Vous êtes coincé ici... Le dernier de votre espèce !

— Le dernier de *cette* espèce, rectifia le Prisonnier.

La tête se pencha vers nous, comprimant le torse et les membres jusqu'à ce qu'une jambe se détache littéralement et tombe en soulevant un nuage de fine poussière. Le Prisonnier se décomposait de l'intérieur. Quelle était donc cette cage qui l'enfermait ? La lumière bleue brumeuse se mit à vibrer et une note aiguë, chantante, se réverbéra sur les parois de l'hémisphère, formant des dissonances aussi tranchantes que des lames de rasoir.

Le Prisonnier réussit tout de même à parler.

— Nous sommes les Floods. Il n'existe aucune distinction. Jusqu'à ce que l'espace et le temps s'enroulent et que la vie soit écrasée entre leurs plis, la guerre, le deuil et la souffrance ne connaîtront pas de fin. Dans un millier de siècles, l'unité reviendra, et la sagesse. En attendant... la douceur.

Le Didacte s'avança avec un grognement. Il leva la main et un panneau apparut dans les airs, dessinant une console de contrôle. La tête du Prisonnier se redressa comme s'il savait exactement ce qui allait suivre et qu'il s'y préparait.

— Votre tâche est de tuer ce serviteur, dit-il, afin qu'un autre soit délivré.

Le Didacte hésita un instant, comme s'il tentait de comprendre, mais la colère s'empara de lui. Il fit un geste brusque de la main, comme pour donner un coup d'épée. La console s'embrasa puis disparut, et la lumière qui encerclait la plate-forme du Prisonnier répandit entre eux une clarté cent fois plus intense, verte et bleue.

— Que votre vie accélère sa course, tonna le Didacte. Vous étiez fait pour survivre à l'éternité, mais pour vous, l'éternité se termine aujourd'hui. Plus de « douceur », plus de mensonges ! Qu'un milliard d'années vous enveloppent d'un silence et d'une solitude infinis...

Il s'étrangla de fureur, au point d'être plié en deux par sa propre angoisse, sa conscience du crime qu'il allait commettre... et de celui qu'il allait venger.

La cage était une stase inversée, une bonde temporelle pervertie. Au-dessus de la plate-forme, la lumière devint dure, aveuglante.

La bouche du Prisonnier se mit à remuer si vite qu'elle devint floue, puis s'arrêta brusquement, et sa surface grise se couvrit de milliers de fissures. Les uns après les autres, tous les membres se détachèrent du corps. Le torse se fendit et s'effondra, libérant un énorme nuage de poussière qui resta contenu dans l'enceinte de la cage et de son champ de force.

La tête s'ouvrit en deux, et les deux yeux à facettes demeurèrent un moment en haut d'un tas de débris et de poudre grise. Puis ils s'effritèrent lentement à leur tour jusqu'à n'être plus qu'un petit amas d'éclats brisés, scintillant sous la lumière morte et bleutée. La poussière devint de plus en plus fine... puis tout s'arrêta.

Nous contemplâmes ce spectacle en silence.

La dégradation entropique était désormais totale.

Le Didacte s'agenouilla et martela l'allée de son poing énorme. Il n'est jamais aisé de juger et d'exécuter un dieu.

— *Je sais.*

— Toujours pas de réponse ! rugit-il, sa voix résonnant sous le vaste dôme. Une fois de plus... jamais de réponse !

— *C'est la réponse*, dit le Seigneur-Amiral qui sortait soudain de son silence pour partager l'émotion du Didacte, tout en la jugeant depuis notre nouvel état, froid et sans vie.

— *Pas d'immunité, pas de remède. Il n'y a que la lutte, ou la mort. Quoi que nous fassions, le Primordial aura ce qu'il souhaitait. Nous avons rencontré nos créateurs et ils ont répondu à nos questions. Telle est notre malédiction.*

Le Didacte se releva et me lança un long regard plein d'amertume.

— Rien n'est décidé, murmura-t-il. Ce n'est pas fini. Ce ne sera jamais fini.

Pour le Didacte, le sens le plus profond du Manteau était de ne jamais s'avouer vaincu. Je sentis que le Primordial le savait, tandis qu'il se décomposait au fil artificiel de millions de siècles... Alors que sa longévité extraordinaire se déroulait dans un silence aveugle, il s'était repu de cette idée.

Autant de grains de douceur au moulin de sa cruauté.

IA TRADUCTRICE : Fin du flux de données. La mémoire demeure faiblement active mais a cessé toute transmission.

COMMANDANT DU SRN : « Mon Dieu, vous croyez que le Covenant a eu accès à ça ? »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « J'en doute. Les circuits intégrés de ce veilleur sont si nombreux et si bien protégés qu'il faudrait un million d'années à une de nos sondes pour en dépasser les fractales extérieures. Nous n'avons aucun moyen d'imiter le comportement du contrôleur central. Et même les meilleures équipes de techniciens covenants ne sont jamais parvenues à égaler les nôtres. Que peut bien être ce "Compositeur" ? Nous n'en avons jamais entendu parler jusqu'à présent. »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « On dirait qu'il a été utilisé pour soigner les victimes des Floods... ou pour convertir des êtres biologiques en veilleurs. Ou les deux. »

COMMANDANT DU SRN : « Encore une machine infernale destinée à créer des monstres ! »

IA TRADUCTRICE : Un autre flux de données vient d'être détecté. Il semble s'agir d'un code d'instructions forerunner.

LIEUTENANT-TECHNICIEN EN CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Il ne nous reste pas plus de dix minutes pour communiquer avec la machine. Le processeur central du veilleur est

conscient de l'urgence et il nous offre une solution assez ingénieuse. Nous pouvons accélérer le processus en convertissant le code, puis en l'implémentant dans un module isolé. »

COMMANDANT DU SRN : « Je l'interdis formellement ! Cette foutue couille à un œil gambade déjà parmi nos pare-feu comme un gamin dans un bac à sable. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Nous n'aurons pas le temps de télécharger d'autres données, à moins que nous n'implémentions le code. »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Messieurs, et mesdames, récupérez ce que vous pouvez tant que c'est encore possible. Nous sommes sur le point d'agir, et j'exige que ces données soient triées, soumises à des tests de fiabilité et mises à disposition de nos équipes d'infiltration et de terrain avant la fin de ce cycle. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Nous allons avoir besoin d'assigner à cette source une désignation provisoire. Comment l'appelons-nous ? »

COMMANDANT DU SRN : « Aucun lien n'est encore avéré entre cette source et... »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « J'ai dit "provisoire". »

COMMANDANT DU SRN : « Je vous préviens tout de suite, il est hors de question que je confirme ce veilleur comme similaire à celui que nous avons vu défendre l'installation 04. »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « C'est l'hypothèse que nous privilégions pour le moment. Nous nous attendons à ce qu'elle suscite la perplexité du Haut Commandement, et nous avons bien besoin d'un coup de pouce. »

LIEUTENANT-TECHNICIEN EN CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Monsieur, on me demande de confirmer qu'il s'agit bien... »

COMMANDANT DU SRN : « Combien existe-t-il de petits salauds déviants dans ce genre, à la fin ? »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Nous en avons trouvé un par Halo, pour l'instant. En ce qui concerne ce type de veilleur, j'espère bien que c'est le dernier. Bon ! Donnez-lui donc cette désignation. Mais enterrez-moi ça quelque part au fin fond du rapport politique. Préparez de quoi nous couvrir tous, au cas où ça devait nous retomber dessus un jour... »

COMMANDANT DU SRN : « Dites que ce machin s'est infiltré parmi nos secrétaires. »

LIEUTENANT-TECHNICIEN EN CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Monsieur, est-ce vraiment ce que vous souhaitez que je dise ? »

COMMANDANT DU SRN : « Mon Dieu, non ! »

IA TRADUCTRICE : Reprise du flux de langage du veilleur. Il est incomplet mais utilisable.

Chapitre 42

Le vaisseau du Didacte s'arracha à l'anneau baigné de brume tandis que celui-ci tournait au-dessus de la grande Arche, cette vaste fleur régénératrice, gorgée de vie, qui flottait dans la pénombre aux confins de la galaxie.

Aucun Halo ne sortait plus de sa Forge.

Ma chair avait été absoute. Mon humanité s'était évaporée, et pourtant j'étais devenu le Doigt du Premier Homme, celui dont Gamelpar avait raconté l'histoire... Conçu pour durer des millénaires et pour servir les Forerunners.

Mais aussi pour être offert à la Bibliothécaire.

Et j'ai enfin eu l'opportunité de vous offrir mon témoignage, à vous, les véritables Dépositaires.

Avec le temps, mon insensibilité laissa place à quelque chose de plus riche, capable de survivre durant des milliers de siècles sans être gagné par une folie irréversible. « Contenir des multitudes », n'est-ce pas une manière de définir la folie ? J'ai rarement été capable de me rappeler laquelle de mes personnalités fragmentées avait effectué telle ou telle action.

Je vois dans vos archives que l'un de ceux qui me composent vous a causé des difficultés considérables... puis s'est mis à vous aider ! Cela nous ressemble bien. Mais jamais ce veilleur ne vous a révélé ses origines, ou ce qui le poussait à agir de manière aussi perverse.

Peut-être pouvez-vous, à présent, le deviner.

En tant que Dépositaire, vous avez le pouvoir de m'absoudre de nouveau, non pas de la chair – la mienne est depuis longtemps redevenue poussière –, mais de ma longue série de péchés.

Les Forerunners possédèrent, durant un temps, le Domaine. Je n'ai jamais pu y accéder. Peut-être ne touche-t-il plus aucune région de notre univers. Si c'est bien le cas, alors personne ne

comprendra jamais les motivations du Didacte ni d'aucun Forerunner...

Aussi longtemps que je continuerai à exister, je ne comprendrai jamais pourquoi tout cela devait arriver.

J'observai pour la dernière fois le Didacte tandis qu'il se trouvait en compagnie de la Bibliothécaire, sur l'Arche. Ils marchaient sur une bande surplombant la plus grande réserve biologique qu'il m'ait été donné de contempler – en comparaison, celles du Halo paraissaient dérisoires. Des milliers de kilomètres d'environnements variés, contenant les archives biologiques de plus d'un millier de mondes... Et pourtant, durant le temps qu'il lui restait à vivre, elle prévoyait d'en accumuler d'autres.

Ce fut aussi la dernière fois que je vis Vinnevra. Elle avait rejoint la plus importante population humaine de la Bibliothécaire, sans compter, bien sûr, les représentants de la Terre... D'Erdé-Tyrène, je veux dire.

Je n'étais plus responsable d'elle. Elle ne pouvait même pas me reconnaître. Cependant, depuis ce jour, elle n'a cessé de me manquer.

Traqueur avait survécu au retrait de son empreinte... Il s'agissait décidément d'un *Hamanush* d'une robustesse exceptionnelle ! Il avait ensuite été renvoyé chez nous. C'est en tout cas ce qu'on m'assura. Je me jurai que je partirais à sa recherche à la première occasion, que je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour le retrouver.

Mais l'emplacement d'Erdé-Tyrène me fut dissimulé durant de nombreuses années. Et lorsqu'on m'accorda enfin la liberté de mener mes recherches, il était déjà trop tard.

Il me manque toujours.

Vinnevra, Gamelpar et ma mère me manquent.

Ils me manquent tous à l'instant même où je vous parle.

Sur l'ordre du Didacte, qui avait rarement l'occasion d'imposer quoi que ce soit à son épouse, les êtres qui avaient été soumis à l'action du Compositeur, les restes des autres victimes des Floods, les Fossoyeurs désactivés – déjà au nombre de dix –

et les derniers veilleurs qui montaient leur garde perpétuelle sur l'anneau avaient tous été précipités, en même temps que l'anneau lui-même, à travers un portail, pour la dernière fois. Plus jamais cet anneau ne serait utilisé de cette façon.

Il portait le nom d'installation 07.

Il devint la tombe sacrée de millions de créatures, bien que certaines puissent être encore en vie.

Je l'ignore.

La Bibliothécaire trouva grand intérêt à mon rapport sur les conditions de vie sur Erdé-Tyrène, où elle ne s'était pas rendue depuis de nombreuses années. À ma grande consternation, je fus obligé d'admettre que ce n'était probablement pas son contact que j'avais ressenti à la naissance, pas son contact direct, mais celui d'un système d'empreinte automatisée. Dans la mesure où je n'étais plus fait de chair, cette révélation ne me troubla pas... beaucoup.

Je conservai tout de même un enregistrement détaillé des sentiments du Chakas originel envers la Bibliothécaire.

Le Didacte retrouva les grâces du Conseil récemment reconstitué, du moins pour un temps. Le pouvoir de la Bibliothécaire, bien entendu, grandit avec celui de son époux.

Personne ne sut ce qu'il était advenu du Maître-Bâtitseur. On supposa qu'il avait péri sur l'installation 07.

Le débat sur les stratégies à adopter dans la lutte contre les Floods ressurgit de plus belle. Comme je l'ai dit, aucune des deux arches ne produisait plus de Halos, bien qu'elles en aient eu la capacité. Ce fait, qui semblait sans conséquence à l'époque, finit par m'être caché au nom de la « compartimentation ».

Je vois très clairement l'influence de la Bibliothécaire sur le développement de l'humanité depuis la fin de la première guerre contre les Forerunners.

Chaque fois que vous trouverez une femme idéale, qu'elle soit déesse, anima, mère, sœur ou amante, regardez en vous... L'espace d'un bref instant, à peine perceptible, vous verrez le visage et ressentirez l'esprit de la Bibliothécaire.

Mes systèmes se désactivent. Les humains que je porte en moi sont en train de mourir... Je les sens se dissiper par millions. Les vieux amis de ma solitude. Tant de discours, de débats sur la nature et l'histoire de l'humanité !

Disparus.

Ces esprits courageux méritaient bien plus que ce que j'ai jamais pu leur offrir.

FIN DU FLUX

CONFIRMATION DE L'HYPOTHÈSE : Mémoire partielle de l'IA Forerunner « Veilleur » 343 GUILTY SPARK

APPAREIL INACTIF ET IRRÉCUPÉRABLE.

L'APPAREIL DOIT ÊTRE JETÉ PAR-DESSUS BORD SUR ORDRE DU COMMANDANT DU SRN.

REQUÊTE DE CÉRÉMONIE FUNÉRAIRE STANDARD REJETÉE PAR LE COMMANDANT DU SRN.

FIN DU JOURNAL DE DONNÉES.

REPRISE DU JOURNAL DE DONNÉES (*ibid. ref.*)

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Que fait donc l'équipe technique ? »

COMMANDANT DU SRN : « Ils s'agitent sur le pont C comme des marmottes affolées, les processeurs de l'IA dans les bras. Ils refusent de laisser entrer qui que ce soit. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Les processeurs ? Ils purgent et remplacent l'IA du vaisseau ? »

COMMANDANT DU SRN : « Aucune idée ! »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Mais enfin... le vaisseau dévie de sa trajectoire. Nous sommes en train de quitter notre terrain d'action ! Qui a ordonné ça ? »

SECOND OFFICIER DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « L'environnement du vaisseau se refroidit. Les taux d'oxygène baissent. »

COMMANDANT DU SRN : « Impossible d'accéder à la passerelle ni à aucun autre pont. Les portes sont bloquées en mode verrouillage de bataille. »

CHEF DE L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE : « Mais nous ne sommes pas en train de nous battre ! »

COMMANDANT DU SRN : « Je n'en suis pas si sûr. Ce diable de clone de 343... »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « ... se trouve dans l'espace avec le reste des ordures. »

COMMANDANT DU SRN : « Mais son flux de données est toujours là ! »

OFFICIER RESPONSABLE DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Trois d'entre nous sont descendus par le tunnel de maintenance. Les autres ponts ont l'air de tomber en rade les uns après les autres. On n'arrive à joindre personne sur les ponts E et F, et la salle des machines s'est transformée en asile de fous. Le vaisseau entier est... »

CHEF TECHNICIEN : « Écoutez ce qu'on vient de recevoir par la communication interponts ! Le capitaine est en train de parler à quelque chose dans le système d'administration principale de l'IA. »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Quelque chose qui n'est pas l'IA du vaisseau ? »

CHEF TECHNICIEN : « Écoutez ! »
(lecture)

(Voix identifiée comme appartenant à 343 Guilty Spark) : « L'IA de votre vaisseau est défectueuse. »

CAPITAINE : « Comment cela ? »

(Voix) : « Corruption de l'information du Complexe. Le vaisseau s'apprête à subir un effondrement total de son système puis une implosion énergétique dans les cinq prochaines minutes. Il existe toutefois une solution à ce problème. »

CAPITAINE : « Laquelle ? »

(Voix) : « Vous la jugerez peut-être pire que la crise elle-même. Je suis obligé de remplacer toutes les fonctions originelles de l'IA par les miennes. Je cherche depuis longtemps le moyen de poursuivre ma quête. Votre vaisseau est un véhicule parfaitement adapté à ce projet. Mes excuses, capitaine. »

(arrêt)

COMMANDANT DU SRN : « Nous avons invité cette chose jusque dans notre salle de séjour, nous lui avons réservé le meilleur fauteuil, puis nous lui avons apporté une pipe et des pantoufles ! Nous aurions dû nous méfier ! Nous aurions dû... »

IA DU VAISSEAU : Toutes les fonctions du vaisseau sont à présent sous le contrôle de 343 Guilty Spark. Déconnexion de l'IA système et administratrice.

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Ce foutu machin a piraté le vaisseau tout entier ! On s'est fait avoir jusqu'à l'os. »

COMMANDANT DU SRN : « Il reste quatre à cinq minutes d'oxygène... »

GUILTY SPARK : « Vous n'allez pas mourir. Simplement vous endormir pendant un petit moment. J'ai besoin de vous. »

CHEF DE L'ÉQUIPE STRATÉGIQUE : « Besoin... pour quoi ? »

GUILTY SPARK : « Sachez que tout ce qui a été gravé en moi lorsque j'étais encore fait de chair, tous les souvenirs et les émotions des anciens humains, est aussi caché au fond de vous. Ils sont en sommeil, mais ils façonnent et ils hantent vos espoirs comme vos rêves.

« Vous et moi sommes frères de bien des façons... Avant tout parce que nous avons affronté le Didacte dans le passé, que nous l'affrontons encore aujourd'hui et que nous l'affronterons peut-être toujours. Dans cette lutte éternelle, cette inimitié infinie, le Didacte et moi ne sommes unis que par une chose : notre amour pour l'insaisissable Biocréatrice. Sans elle, l'humanité se serait éteinte tant de fois ! Ainsi, ni mon ennemi ni moi-même n'avons jamais cessé de l'aimer.

» D'aucuns la prétendent morte sur Terre, mais c'est un mensonge aisément réfutable.

» L'un de vous porte très certainement en lui les vieux esprits de Vinnevra et de Traqueur. Seule la Biocréatrice peut les trouver et ramener mes amis à la vie. Et après cent mille ans d'exploration et d'analyse...

» *Je sais enfin où la trouver.* »